

Histoire vraie de l'homme qui cherchait le yéti

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gabi Martínez

Histoire vraie de l'homme
qui cherchait le yéti



Gabi Martínez

Histoire vraie de l'homme
qui cherchait le yéti



Gabi Martínez

Histoire vraie de l'homme
qui cherchait le yéti

Préface d'Erik L'Homme

Traduit de l'espagnol par Stéphanie Maze

Éditions Autrement **Littératures**

Martínez Gabi

Histoire vraie de l'homme qui cherchait le yéti

Autrement

Collection : Littératures

Maison d'édition : Editions Autrement

Stéphanie Maze

© Editions Autrement 2013

Dépôt légal : février 2013

ISBN numérique : 978-2-7467-3451-7

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-7467-3311-4

Ouvrage composé et converti par [Nord Compo](#)

Présentation de l'éditeur :

Et si le yéti existait ? Et s'il n'était pas seulement un personnage de légende ? Animé de cette folle certitude, le zoologue Jordi Magraner part à la recherche de l'homme sauvage dans les montagnes d'Afghanistan et du Pakistan à la fin des années 1980. Remuant ciel et terre, bataillant contre tous, il parvient à monter plusieurs expéditions scientifiques.

Jordi a été assassiné en 2002. À ce jour, le crime demeure irrésolu. Pendant trois ans, l'écrivain Gabi Martínez a enquêté pour nous livrer le récit mystérieux et palpitant de cette histoire vraie, de cette quête d'absolu.

« La vie de Jordi Magraner est un roman d'aventures : la quête du yéti dans les vallées perdues aux confins du Pakistan et de l'Afghanistan, où des ethnies oubliées luttent pour ne pas disparaître. Une histoire hors du commun, tragique, vitale, par le maître espagnol du roman d'investigation contemporain. » Mathias Énard

Préface d'Erik L'Homme.

Traduit de l'espagnol par Stéphanie Maze.

Biographie de l'auteur :

Gabi Martínez (né en 1971) est journaliste et écrivain.

Il est une référence du journalisme littéraire en Espagne.

Il a écrit plusieurs livres de voyages et de fiction.

Avertissement au lecteur

Certains noms ont été changés pour,
dans la mesure du possible,
protéger les personnes concernées.

Préface

Lorsque Gabi Martínez m'a contacté parce qu'il voulait écrire un livre sur Jordi, j'ai eu la même réaction que la famille Magraner : il allait se perdre dans les méandres d'un projet démesuré, se lasser, abandonner et nous voler du temps pour rien. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les Catalans partagent cette forme d'obstination qui, si elle ne renverse pas les montagnes, permet en tout cas de les traverser ! Gabi a franchi les principaux obstacles qui jalonnaient une biographie d'exception ; son courage et sa farouche volonté de comprendre doivent être salués.

Le principal mérite de Gabi, à mon sens, est d'avoir osé aborder le personnage de Jordi dans son intégralité, en remontant méticuleusement le cours de sa vie, depuis son enfance dans la banlieue de Valence jusqu'à sa mort brutale au Pakistan – et même après. J'ai relaté dans un petit livre¹ les deux années passées avec Jordi dans l'Hindu Kuch, à la recherche du yéti dans laquelle il nous avait entraînés, mon frère Yannik et moi. Avec mes mots, mes sentiments et ma propre vision de cette extraordinaire aventure. Gabi n'a rien vécu de tout ça. Il n'a même pas connu Jordi. Mais il s'est attelé au récit de sa vie, en essayant de se mettre dans sa peau, la peau d'un véritable personnage de roman dont l'existence, à l'instar de celle de nombreux aventuriers, fut aussi dense qu'elle fut courte.

« Nous avons été saisis par cette quête incroyable de l'homme sauvage, puis cette rencontre avec le peuple kalash... Par ce personnage anachronique ressemblant à un voyageur du XIX^e siècle, à la fois complètement fascinant et pétri de zones d'ombre, à la Limonov... », me disait dans un courrier l'éditrice de cette traduction. Moi-même, je ne suis pas ressorti indemne de la lecture du livre de Gabi, que j'ai vécue comme un voyage dans le temps, entraîné par une caméra explorant les versants sombres et lumineux d'une histoire exceptionnelle dont il me manquait de nombreuses pièces. Fascinant. C'est le mot qui décrit le mieux Jordi et son aventure, une aventure totale, vécue à fond et menée au bout, jusqu'à l'absurde.

Le récit de Gabi met en évidence, de manière cruelle, la frontière ténue qui sépare le succès de l'échec. Combien de fois Jordi est-il passé à côté d'une rencontre avec le yéti, rencontre qui aurait bouleversé sa vie, nos vies, les vies du monde entier – une autre humanité jetée sous les projecteurs, comme une boule venant renverser les quilles de toutes les certitudes ? Combien de

milliers d'euros ont manqué à Jordi pour pérenniser l'étonnante singularité kalash, dont la disparition programmée est une honte absolue que la communauté internationale devra endosser devant l'histoire ? Et quel trait supplémentaire aurait-il fallu au caractère de Jordi pour le transformer, lui et ses intuitions géniales, sa volonté et son énergie, en homme qu'on aurait voulu – pu – suivre sans réticence et sans regret ?

Je parlais de la maison d'édition de la version française de cet ouvrage. Parce que si s'attaquer à la rédaction d'une biographie comme celle de Jordi exige de l'audace, il est franchement téméraire de l'exposer au jugement d'une époque qui manque de clés pour la comprendre et – plus encore – pour l'accepter, dans un pays où la liberté de faire et de dire va s'amenuisant. Nous ne supportons plus la complexité. Nous aimons réagir, pas réfléchir. Nous exigeons des parcours en noir et blanc. Nous réclamons des destinées validées par Walt Disney, dans lesquelles on se révèle soit gentil soit méchant, mais surtout pas les deux, surtout pas humain.

Où se trouve le véritable Jordi ? Dans le naturaliste reconnu chargé des programmes de sauvegarde autoroutiers, l'herpétologiste brillant, découvreur de plusieurs espèces de batraciens ? Dans le chasseur de yétis, grand arpenteur – et connaisseur – des montagnes à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan ? Dans l'ardent défenseur du peuple kalash menacé par une modernité insidieuse et un islam conquérant ? Dans l'initiateur d'expéditions menées pour le Muséum national d'histoire naturelle de Paris, le préparateur de missions réalisées pour une célèbre ONG humanitaire ? Dans l'ami des princes de Chitral et du regretté commandant Massoud ? Dans l'idéologue radical, le théoricien proche des thèses identitaires ? Dans le scientifique orgueilleux, irascible et violent ? Dans le boute-en-train irrésistible de drôlerie, généreux et attentif ? Dans l'homme traqué par les talibans, les services secrets pakistanais et de pernicieuses rumeurs sur sa sexualité – qui furent en fin de compte ses pires ennemies ?

C'est la véritable leçon à laquelle nous invite cette biographie romancée – comme Gabi la qualifie lui-même. L'homme est un être définitivement complexe, dont les multiples facettes, tantôt lumineuses tantôt obscures, se répondent sans cesse pour animer notre fugace, fragile et étonnante humanité.

Ishpata baya ! Salut à toi, Jordi, l'ami, quoi que tu fasses désormais de ton éternité.

Erik L'Homme

Pour Gael,
encore si petit, mais déjà si grand.

« Je vois en toi quelque chose qui offense le
vulgaire. »

Stendhal,

Le Rouge et le Noir.

« Car toute notre histoire n'a-t-elle pas été une
recherche de faux monstres, une quête
nostalgique de la Bête que nous avons perdue ? »

Bruce Chatwin,

Le Chant des pistes,

traduction de Jacques Chabert.

« Balance-toi, mon enfant, sur la cime de l'arbre

Quand le vent soufflera, le berceau oscillera,

Quand la branche se brisera, le berceau tombera,

Et, sur le sol, comme le berceau et le reste, mon
enfant atterrira. »

Berceuse.



I

L'ombre du Fokker s'étend sur le versant de gigantesques montagnes dépourvues de nom pour la plupart. Le petit avion à hélices avance au milieu des immenses cimes anonymes qui se dressent alentour. On raconte que, dans la cordillère de l'Hindu Kuch, plus de quarante sommets culminent au-delà de six mille mètres : des pics majestueux abritant des lacs paradisiaques, des glaciers, des lits de torrents légendaires et des forêts vierges où une autre vie est possible. Plus de quarante sommets regorgeant de trésors, éclipsés aux yeux des hommes, uniquement préoccupés par la célébrité « des toits du monde ». Noshaq, Istor-o-Nal, Saraghrar et le champion – le seul en réalité que l'on mentionne et qui marque les esprits –, le Tirich Mir.

Les toits du monde.

Leur altitude les a rendus dignes d'un nom et, dès lors, d'une place dans la mémoire.

C'est l'été, aucun nuage à l'horizon. Le soleil brûle déjà mais les neiges résistent, éternelles, sur les cimes des montagnes qui s'enchaînent et enferment la vie en contrebas suggérant ainsi qu'elles règnent sur les vallées.

Là, en contrebas.

Des talibans seraient embusqués depuis la dernière offensive de l'armée pakistanaise. On distingue des plaines, belles et surprenantes ; on devine des légendes dont on ignore tout de l'autre côté de cette palissade géologique qui préserve des villages aux accents médiévaux, des légendes qui mettent en scène des descendants d'Alexandre le Grand, des animaux en voie de disparition et des êtres furtifs se cachant des hommes. On dit que là, en bas, il est parfois difficile de discerner la véritable signification du mot « sauvage ».

Oui, le soleil brille.

Sept ans plus tôt, le 3 août, Shamsur sortit de chez lui vers huit heures du matin. Le soleil, ce jour-là aussi, régnait en solitaire, mais le dernier souffle frais de la nuit ne s'était pas encore dissipé et Shamsur pouvait se déplacer sans transpirer. Tandis qu'il descendait le chemin de la vallée, il passa à plusieurs reprises la main dans ses cheveux blonds bien coupés. Comme Jordi aimait qu'il fût présentable, il avait pris l'habitude de procéder à cette retouche, même si ces derniers temps le jeune homme n'acceptait plus beaucoup les ordres du zoologue (« Je ne suis plus un enfant, tu sais ? »). Ils

se disputaient souvent.

Quand Shamsur entra dans le jardin, il fut surpris de trouver la maison exactement comme il l'avait laissée deux nuits auparavant. Les chiens n'aboyèrent pas et ne vinrent pas non plus à sa rencontre – mais il s'aperçut de ce détail que plus tard. Il monta à la terrasse où se dressait le bâtiment abritant la chambre et le bureau. Les deux portes étaient fermées. Il vit la fenêtre entrouverte et se pencha. Ni Jordi ni Wazir, l'enfant à charge de Jordi, n'étaient dans leur lit. Shamsur fit quatre pas jusqu'à la porte du bureau et l'appela.

– Jordi !

Trois fois.

– Jordi !

En criant.

– Jordi !

Sur le pas de la porte, il découvrit deux photographies : des portraits de deux hommes portant une barbe et un *pakol*, le couvre-chef traditionnel des montagnes. Il n'était que huit heures passées de quelques minutes, la chaleur ne s'était pas spécialement accrue, mais la température corporelle de Shamsur, elle, monta en flèche. La respiration haletante, il descendit l'escalier quatre à quatre, courut vingt mètres jusqu'à la dépendance où dormait Asif, l'un des assistants de Jordi. La porte était grande ouverte, mais Asif, lui, n'était pas là.

À côté, dans l'écurie, les chevaux s'étaient mis à piaffer et à hennir, en proie à une nervosité anormale. Shamsur transpirait tellement que son *salwar-kameez* était presque entièrement trempé. *Ce n'est pas normal, ce n'est pas normal*. Alors il enjamba le muret avant de poursuivre sa descente du chemin, à toute allure cette fois, dépassant les premières maisons kalashs.

– Où vas-tu si vite ? demanda Abdul, un sachet à la main.

– J'appelle Jordi, mais personne ne répond. Il n'y a personne dans la maison. On l'a séquestré !

– Comment ça, on l'a séquestré ?

– Je vais chercher la police. Viens avec moi, viens !

– Je dois apporter ces médicaments à ma femme. Elle a accouché cette nuit et ça ne va pas fort. Dès que je lui aurai donné, je te rejoins.

Abdul arriva en une demi-heure à la *Sharakat House*, sa propre maison, qu'il louait à Jordi depuis cinq ans. À la porte du bâtiment, Shamsur était déjà en compagnie d'un médecin de l'Hôpital civil et d'un officier du commissariat de Bumburet. Abdul pensa qu'ils avaient fait très vite ; ils avaient apparemment profité de la fenêtre entrouverte de la chambre pour entrer dans la dépendance.

Les rayons de cette splendide journée projetaient des faisceaux qui rendaient visibles les grains de poussière dans la pénombre. Jordi était assis sur la chaise tapissée de cuir de vache face à son bureau. Il avait la tête si paisiblement penchée vers la droite que Shamsur voulut croire qu'il dormait. Lorsqu'il arriva à ses côtés, il vit que Jordi avait les yeux ouverts. Shamsur

ruisselait de sueur, les gouttes parcouraient ses tempes, perlaient sur son cou, s'infiltraient sous sa tunique, l'organisme en combustion – mais son corps à ce moment-là n'existait plus –, l'attention uniquement fixée sur le médecin qui inclinait la tête de Jordi jusqu'à découvrir son cou, où apparaissaient un trou et une coupure d'où plus rien ne s'écoulait.

– Il est mort depuis plusieurs heures, annonça le docteur tout en essayant de ne pas marcher dans l'énorme flaque de sang séché qui s'étalait sous la chaise.

Shamsur prit sa tête entre ses mains, il suffoquait ; puis il sortit, chancelant, en partie aveuglé par le soleil de cette matinée radieuse. Sept ans après, il ne se rappellerait toujours pas ce qui s'était passé, sa mémoire ne referait surface que plus tard ce jour-là.

Les personnes restées à l'intérieur purent observer une feuille volante sur le bureau, éclaboussée par l'exécution, ainsi qu'une photographie encadrée où l'on voyait Jordi en compagnie de Shamsur et de deux amis, devant une grande roue, à Paris. Sur l'autre table de la pièce, un petit pupitre d'angle, des feuilles étaient dispersées, chacune d'elles représentant une lettre de l'alphabet, plusieurs étaient également tachées de sang. Peu avant sa mort, Jordi avait dispensé un cours d'écriture à son jeune disciple Wazir Ali Sha.

– Et le garçon ? demanda Abdul.

En formulant la question, il sentit une décharge d'angoisse parcourir son corps.

La disparition de Wazir l'inquiéta particulièrement : en quinze ans, il était le premier Kalash à vivre avec Jordi. Jusque-là, le zoologue avait réservé ce degré d'intimité aux musulmans.

– Il va falloir se mettre à sa recherche, répondit le policier.

Mais là-bas tous savaient que Wazir n'était pas la priorité. Son nom n'irait pas bien loin. Un enfant kalash... Quelle répercussion au-delà de ces montagnes ?

Dans ces premiers instants, seule la certitude d'un cadavre existait. La mort de Jordi Magraner était une mort annoncée, certes. Quelques mois auparavant, les autorités de Chitral lui avaient recommandé de quitter les vallées, car ses jours étaient menacés. La pression des intégristes se révélant bien plus qu'asphyxiante, il était difficile de comprendre pourquoi il n'était pas parti après les attentats des tours jumelles. Et puis il ne prenait même pas la peine de se cacher : il passait son temps à discuter, à se disputer, obsédé par sa maudite idée de l'honneur, de la grandeur.

Orgueilleux. Énigmatique. Multiple. Païen. Passionné. Une brute. Ces mots le caractérisent encore aujourd'hui.

– Je lui avais bien dit de disparaître pendant quelques mois, marmonna Abdul au docteur en regardant le dos des livres rangés sur l'étagère, des titres qu'il pouvait presque réciter par cœur, tant il était venu ici. Certains traitaient de l'Empire romain, de tribus locales, des Kalashs ; plusieurs volumes étaient également consacrés aux hommes sauvages. Comme s'il s'agissait d'une

plaisanterie. Les hommes sauvages. Le lendemain, tous les gros titres des journaux répéteraient le même refrain :

« L'HOMME QUI CHERCHAIT LE YÉTI RETROUVÉ ASSASSINÉ »

II

Jordi Magraner grandit dans les quartiers modestes de Valence. Lorsqu'il résolut de s'envoler pour le Pakistan, il vivait à Fontbarlettes, une *banlieue**¹ de cette ville moyenne du sud-est de la France. Fontbarlettes est le dernier quartier de la périphérie avant la campagne. Un endroit où les immigrés s'amassaient déjà dans les années 1980 et qui, quelques décennies plus tard, contribuerait à entretenir la légende des voitures brûlées par une jeunesse armée, écœurée par l'absence d'avenir, la vie anonyme, la sensation – la quasi-certitude – de ne pas exister.

Toujours est-il que Jordi affronterait l'oppression autrement.

Dès son enfance, il avait préféré rejoindre la montagne ; ses préoccupations l'éloignaient du bitume. Il s'enfonçait dans la forêt en quête d'animaux à observer. Il apprit à les capturer, devint boy-scout. Puis il entreprit des recherches plus méthodiques sur la faune ; ses découvertes acquirent de l'importance auprès des spécialistes des invertébrés...

– ... Et là, il a tout laissé tomber : les études de zoologie, le Muséum d'histoire naturelle, pour partir au Pakistan... à la recherche du yéti !

Cette histoire ne jurait pas avec l'ambiance singulière qui régnait déjà ce soir-là : par une nuit d'hiver aussi tiède que d'ordinaire à Barcelone, je me baladais en attendant l'heure de ma partie de poker mensuelle quand je reconnus dans un bar une amie dont j'étais sans nouvelles depuis des mois ; je me décidai à entrer. Elle était accompagnée d'une éditrice avec qui j'avais échangé quelques mots lors de cocktails. En les saluant, je fus surpris de lire en elles un véritable étonnement.

– Tiens, justement, on parlait de toi.

Il est des histoires difficiles à croire : celle-ci en fait partie. L'aura qui l'entoure depuis le début a des accents de fable ou de conte. Peu importe qu'ensuite le récit s'assombrisse : il est touché par l'étrange.

– Et c'est pour ça que je suis là !

– Non, sérieusement, répliqua mon amie. Marina a une histoire et elle cherche un écrivain pour la raconter. C'est une histoire... atypique.

– Tu as dix minutes ? me demanda Marina.

Elle m'expliqua l'épopée du jeune naturaliste de *banlieue**. Jordi Magraner était également intervenu dans des convois humanitaires en Afghanistan et avait fini par devenir une personne importante pour les

Kalashs, un peuple très ancien de l'Hindu Kuch, doté lui aussi de particularités tout à fait saisissantes.

– Imagine : trois mille païens qui vivent dans des vallées entourées de musulmans intégristes.

Elle n'eut pas besoin de m'en dire plus. Dès qu'elle l'avait lancé, j'avais mordu à l'hameçon.

– Le yéti, répétais-je en esquissant un sourire à la mesure de ce mythe.

Je demandai quelques semaines pour effectuer un certain nombre de recherches sur Jordi et son assassinat non élucidé.

Je trouvai des allusions à sa collaboration avec l'Alliance française de Peshawar. On affirmait qu'il avait eu des contacts avec le légendaire Massoud, chef de file de la résistance anti-talibane dans la région. Quant à sa mort, les journaux ne parvenaient pas à se mettre d'accord, oscillant entre crime politique et crime passionnel.

Cette petite enquête confirma une vie liée à la nature et à l'aventure de manière insolite. Chaque nouvelle page dédiée à Jordi ouvrait des mondes qui échappaient aux conventions. Il semblait impossible qu'autant d'initiatives, souvent farfelues, fussent le produit d'un seul individu. Et pourtant, c'était le cas. Les portes s'entrouvraient, les unes après les autres, chacune laissant échapper de la lumière, des noms, des odeurs suffisamment persistantes pour me pousser à réaliser un acte encore inédit dans mon parcours.

Jusque-là, j'avais toujours écrit des livres nés de ma propre inspiration et je n'arrivais pas à identifier la raison qui pouvait conduire quelqu'un à consacrer plusieurs années de sa vie à suivre les pas des autres. Quelle satisfaction pouvait-on bien trouver à vampiriser la vie d'autrui – car c'est en ces termes que je jugeais alors cette entreprise. Jordi apporta un semblant de réponse quand je découvris que suivre superficiellement les pas du chercheur de yétis, loin de me combler, soulevait une avalanche de questions qui m'intimaient de poursuivre dans cette voie, d'en savoir plus, de sceller des engagements, dont certains, par leur sérieux, m'obligeraient à mettre ma vie en danger.

Écrire l'histoire de Jordi était un pari extrême. Je ne pourrais transmettre son aventure et son obsession avec un minimum de crédibilité sans me rendre au Pakistan, plus concrètement dans la zone que les analystes politiques et militaires désignaient en 2009 comme la base des opérations d'al-Qaïda. Quand je m'aperçus que j'envisageais de visiter cette version occidentale de l'enfer, en renonçant pour la première fois à ce principe qui m'est propre d'éviter les situations à risques, quand je constatai ce changement décisif et, plus particulièrement, la nécessité d'entreprendre ce voyage, je me sentis intimement lié à l'homme sur lequel j'enquêtais.

En 1987, Jordi quitta sa *banlieue**, disposé à accomplir de grandes choses, à se faire connaître.

Né à Casablanca, il reçut la nationalité espagnole de ses parents. À trois

ans, il déménagea avec sa famille à Valencia ; toutefois, les Magraner optèrent pour les avantages économiques que leur procurait la Valence française, où Jordi arriva à l'âge de six ans. C'est là qu'il grandit. Il parlait espagnol, français, assez bien anglais ; plus tard, il apprendrait le khowar, le kalasha, l'ourdou. Mais d'où venait-il ? Malgré les mentions figurant sur son passeport, sa nationalité s'est toujours révélée inexplicablement imprécise au Pakistan, ce qui explique sans doute les complications rencontrées au moment de rapatrier son corps.

Son origine banlieusarde, son manque de ressources et son absence de soutiens institutionnels rendaient Jordi particulièrement attachant à mes yeux, mais c'est son idée de se livrer corps et âme à la poursuite d'un mythe qui m'enthousiasma. De même, l'aplomb avec lequel il consacra sa vie à une cause apparemment dépourvue de sens allait, contre toute attente, ouvrir des brèches insoupçonnables dans l'*establishment** scientifique français.

D'autre part, Jordi ressuscitait la figure romantique de l'homme face à la nature, en la dotant d'une nouvelle perspective. Il transcendait le regard de Walt Whitman, de Henry David Thoreau ou encore de Chris McCandless – dont Jon Krakauer a réalisé la biographie dans son splendide *Into the Wild*² – en apportant la nouveauté d'un lien plus dynamique : Jordi ne fusionnerait pas avec le mythe (la nature), mais il chercherait, il fouillerait en lui, dans le dessein de lui arracher un secret. L'idéal de Jordi avait des jambes, c'était un être « fugitif ». Suivre ses pas lui avait permis de mener la vie dont d'autres se contentent de rêver. « C'est assez que de rêver », avait écrit un jour le prix Nobel Patrick White. Je ne suis pas d'accord. Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que Jordi non plus.

1- Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans la version originale.

2- Traduit en français sous le titre *Voyage au bout de la solitude* (Presses de la Cité, 2000). (NdT)

III

En tibétain, *yeh* signifie « bête sauvage », et *teh*, « endroit rocheux ». Le yéti est, outre une légende, la somme de ces deux significations. On recense des centaines, voire des milliers de témoignages qui assurent avoir vu la créature ; certains se sont même retrouvés face à elle – les descriptions coïncident plus ou moins. Le yéti habiterait dans des zones de montagnes élevées et reculées. D'après les témoignages, il s'agit d'un bipède corpulent, entièrement couvert de poils, bien que son aspect diffère en fonction de l'endroit où il a été aperçu.

Le nom de la bête change également selon la région. Les Russes et les Mongols l'appellent *alma* (« homme sauvage »). En Amérique du Nord, il est connu sous le nom de *bigfoot* (« grand pied »), alors que, dans l'Hindu Kuch, on insiste sur un autre trait physique et on l'a baptisé le *barmanou*, ce qui signifie « le robuste », « le gros » ou « le musclé ».

Évidemment, le *barmanou* est, lui aussi, poilu, et dégage, paraît-il, une puanteur insoutenable.

Il existe des vidéos floues et des photos de yétis qui ont été prises de loin, mais aucune n'est assez fiable pour attester son existence, la plupart des gens sont donc convaincus que cette créature navigue dans les limbes de l'imagination.

« Si tu ne dors pas, le yéti viendra et il te mangera », disent les montagnards à leurs enfants. Car, pour eux, la bête est réelle ; ils lui accordent le statut de monstre.

IV

Pour entrer chez les Magraner, il faut descendre quelques marches depuis le hall de l'immeuble. Le salon principal est saturé de photographies, de cadres et de visages représentant des membres de la famille, des lieux et des festivités, bien que le regard soit irrésistiblement attiré par le cadre au centre de la console. Entouré de roses du jardin, il contient une photo de Jordi, sur un cheval blanc, coiffé d'un *pakol*, le couvre-chef traditionnel de Chitral, qui rencontra un vif succès auprès des Pachouns. C'est une sorte de discret autel sur lequel est collée une petite carte où l'on peut lire : « L'éternité t'accueille et te garde dans son univers de PAIX. »

Devant cette image, Esperanza et Dolores discutent pendant deux jours et demi au cours desquels elles boivent du *kir**, mangent du saint-félicien, du saint-marcellin et cuisinent un poulet rôti. Le premier après-midi, Esperanza souligne la méfiance qu'elle, comme le reste de la famille, éprouve à mon égard.

– Quand nous avons reçu ta lettre, mon frère Andrés a dit : « Jette-la à la poubelle. » Beaucoup de gens sont venus nous demander des renseignements, des papiers. Nous, on se charge de réunir des informations, on leur donne, et ensuite ils disparaissent. C'est toujours pareil. On en a assez.

Près de trois mois m'ont été nécessaires pour convaincre les Magraner de m'accorder ne serait-ce qu'une visite. À présent que je me tiens enfin de l'autre côté de la porte, j'insiste sur mon intention de mener à bien ce projet.

– En ce moment, je mets de l'ordre dans les journaux de Jordi de 1987 à 2002, m'informe Esperanza. Jusqu'à l'année dernière, 2008, je n'ai pas trouvé la force de toucher à ses papiers... Je les classe par année. Ce qui est bien, c'est qu'il écrivait beaucoup. Certains documents ont été perdus, mais malgré ça il reste énormément de matériel. C'est une bonne chose, non ?

Un ballon cogne contre la fenêtre donnant sur le jardin.

– Sales Arabes ! s'écrie Esperanza. Ces musulmans, ils sont partout, toujours à enquiquiner leur monde...

– Non, rétorque sa mère. (Une silhouette se baisse de l'autre côté du rideau avant de se redresser avec le ballon.) Ces voisins, ce sont des gens bien, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Ils me saluent très poliment et sont très gentils avec moi. Il ne faut pas tout mélanger.

Puis Dolores sort toutes les lettres de Jordi entassées dans une boîte de

chocolats et lit des phrases au hasard. Parfois, elle rit. D'autre fois, elle garde le silence. Le soir venu, elle me laisse dormir dans le lit qui a appartenu à son fils. Dans la chambre, une petite armoire, trois étagères de piètre qualité, une petite table, deux chaises et le lit, dans un coin près de la fenêtre à barreaux, remplissent l'espace. Le matelas me paraît une tribune d'exception pour m'approcher du monde de Jordi. Seule la propreté altère légèrement cette impression de me trouver dans un lieu auquel on n'aurait pas touché depuis des années. Au milieu des livres et des classeurs dépassent çà et là un carquois rempli de flèches, un arc, des trophées, des poteries, un récipient kalash en bois pour faire fondre le beurre et le fromage, une peau de loutre, un lance-pierre artisanal, une crinière de cheval, des dagues, des épées... La deuxième nuit, avant que j'aie me coucher, Esperanza me dit :

– Si tu poursuis ton projet... On a les journaux et un tas de photos rangés dans deux valises en fer. On les a achetées au cas où il y aurait un incendie ou un événement de ce genre.

Le dernier jour, au cours de l'après-midi, son frère Andrés fait son apparition. Pas très grand, rasé, pas tout à fait à blanc, il a des bras nerveux, assurément puissants, pourtant rien de tout cela n'intimide. Son visage adoucit l'ensemble, lui conférant même un air presque fragile. Sur une des photos du salon, on le voit avec Jordi lorsqu'ils étaient enfants. Sur une autre, Andrés pose sur l'aile d'un Yak-11 russe. Nous parlons d'avions un petit bout de temps – Esperanza m'a fait savoir qu'il en était passionné.

– On ne plaisante pas avec les choses sérieuses. Ça, je l'ai appris avec l'aviation, glisse Andrés à un moment.

Je l'interprète comme une invitation à aborder le sujet.

– Oui... Tu sais pourquoi je suis ici, ai-je commencé. Et je sais que ce n'est pas agréable pour toi de revenir là-dessus, mais je vais bientôt venir m'installer quelques semaines à Valence.

Il lève la main pour m'interrompre.

– Écoute, je vais être clair : je ne te connais pas et je ne vais pas discuter avec toi, je ne te fais pas confiance. J'en ai ras le bol de tous ces gens qui viennent nous faire perdre notre temps. Et je peux te dire que la seule chose que je ressens, c'est de la rage. (Il contracte ses bras et les veines de son cou.) Je n'ai qu'une envie, c'est de prendre un flingue et tirer. Depuis le 4 août, je suis en guerre contre nos autorités si modernes.

Esperanza intervient. Elle lui explique le travail que nous avons réalisé ces jours-ci. Elle le calme, lui insuffle la juste confiance, non, pas tant – nous venons seulement de nous rencontrer –, mais la confiance nécessaire pour qu'Andrés s'autorise à réitérer l'expérience avec un nouvel intrus. Le désir de réhabiliter la mémoire de son frère et d'élucider le crime l'emporte. Le lendemain, peu avant mon départ, Andrés se présente chez sa mère avec un petit dossier.

– Tiens, de quoi t'occuper dans le train.

De retour à Barcelone, je lis vingt pages dévastatrices présentant les six

hypothèses qui pourraient, selon lui, expliquer l'assassinat de Jordi.

L'espionnage y est considéré.

Les dettes.

Un conflit avec le délégué du gouvernement régional, qui aurait fini par faire justice lui-même.

Il est aussi question de la possible participation de Jordi à un complot ourdi par Massoud, le chef de file anti-taliban du Panshir, ce qui lui aurait valu d'être éliminé.

Ou encore de la culpabilité de Shamsur, qui l'aurait tué, jaloux que Wazir occupe son ancien statut d'élève protégé.

Une sixième hypothèse est examinée, la plus polémique, la plus néfaste, qu'Andrés expose en neuf lignes d'une froideur glaçante qui ne laisserait jamais supposer à aucun lecteur qu'il est le frère de la victime et qu'il l'aime comme il l'aime.

V

Qu'est-ce qu'un monstre ?

Dans son *Systema naturae*, le botaniste et médecin Carl von Linné observe six divisions d'*Homo sapiens* : *ferus*, *americanus*, *europeanus*, *asiaticus*, *afér* et *monstruosus*. L'*Homo monstruosus*, d'après Linné, se caractérise avant tout par le fait d'être extraordinaire, porteur d'une anormalité radicale. Un être hors norme. Le seul capable de rappeler des formes hybrides improbables, des natures véritablement étranges, des êtres lointains, sauvages que personne n'a peut-être encore jamais vus, si tant est qu'ils existent.

Les experts assurent que la Terre compte des milliers, qui sait, peut-être des millions d'êtres qui demeurent inconnus à l'homme.

Les espèces invisibles.

Malgré les apparences, la planète recèle de vastes territoires dont on ignore beaucoup – de la Papouasie-Nouvelle-Guinée à l'Amazonie, en passant par la Grande Barrière de corail, la partie haute de nombreuses cordillères ou encore d'une myriade de gouffres océaniques –, dans lesquels vivent des êtres qui, même s'ils ont déjà peut-être été imaginés, nous surprendraient, voire pourraient nous effrayer pour certains.

En quoi croyons-nous ?

En quoi ne croyons-nous pas ?

Qu'est-ce qu'un monstre ?

VI

« Nous survolons l'Arabie. L'avion vole assez bas pour que nous puissions apercevoir les flammes des puits de pétrole, une série de petits points lumineux sur un fond noir », écrivit Jordi, avant de regarder à nouveau l'écran du Boeing 747 où était diffusé un film sur Sherlock Holmes, qu'il avait abandonné à cause de son anglais médiocre. *Je m'en sortirais certainement mieux avec l'anglais du Pakistan.* Il jeta un coup d'œil vers Yannik, qui nettoyait la lentille d'un de ses appareils. Avec cette magnifique chevelure, il aurait sans doute fière allure sur les photos prises par le reporter du *Dauphiné libéré* quelques jours auparavant. *Demain, ils publient l'article,* pensa-t-il. Puis : *Demain, c'est mon anniversaire.*

Le 6 décembre 1987, Jorge Federico Magraner allait avoir vingt-neuf ans ; il les fêterait à Islamabad. Tandis qu'il volait dans cette direction, les rotatives du principal journal de Valence devaient déjà être en train d'imprimer l'article consacré au zoologue et au photographe qui, en plus de vouloir étudier les chèvres de la région, les tigres, les ours, les loups et le léopard des neiges, portaient dans les vallées du nord du Pakistan en quête de nouvelles espèces animales, plus particulièrement d'oiseaux, de reptiles et de batraciens.

– Nous n'aurons pas d'autres armes que des couteaux, des arcs et des flèches, que nous fabriquerons nous-mêmes avec des matériaux de la forêt, avait indiqué Jordi au journaliste. Nous souhaitons vivre en autonomie absolue, sans guide ni interprète, avec deux chevaux asiatiques et des chiens pour toute compagnie. Nous nous alimenterons de ce que nous trouverons sur le terrain, nous chasserons et ramasserons des plantes et des fruits des bois.

Il n'avait pas mentionné le principal objectif de la mission : découvrir des traces de pieds s'apparentant à ceux d'un humain. Jordi n'avait pas souhaité souligner ce point, car en réalité il n'était pas du tout convaincu de l'existence des hommes sauvages. Il aspirait uniquement à vérifier si un minimum de vérité et de cohérence biologique entourait ces êtres ou si les histoires qui les mettaient en scène n'étaient que de pures inventions racontées avec art.

Lorsqu'il franchit la porte de l'avion, il fut assailli par une vague d'air dense qui, sans être chaud, lui rappela l'été. Il frémit de plaisir et d'inquiétude ; la chaleur le bouleversait, le consumait – combien de fois avait-

il été déshydraté ou malade à cause d'elle. Mais quelle importance ! Il était loin, ailleurs.

Son taxi se rangea dans la file des véhicules et roula lentement sur la grande avenue qui traverse Rawalpindi. Il baissa à moitié sa vitre. Dans les ruelles, on distinguait un va-et-vient incessant d'hommes qui, par moments, pouvaient à peine avancer. D'autres s'agenouillaient sur le seuil des boutiques ou au bord du dénivelé, sillonné de lézardes et de trous, qui singeait un trottoir. Bien sûr que sa *banlieue** de Fontbarlettes avait plus d'allure que cette grumeleuse concentration de petits bâtiments horribles – il n'allait pas mettre en balance la France et le Pakistan –, mais le nombre de sourires visibles dans la rue, lui non plus, n'était pas comparable. Les expressions, la manière de se déplacer, le regard des Asiatiques... et même la quantité de militaires déployés n'amenuisaient pas cette sensation de quiétude. Il était évident qu'ici on vivait autrement.

Dans le taxi, il comprit à quel point il avait besoin d'échapper à l'oppression de son quartier de toujours. Il en avait assez de se sentir comme un pauvre type de la périphérie. Un boy-scout qui se cantonnait à l'exploration du Vercors. Dans son quartier, en France, c'était comme si tout se produisait à petite échelle, et qu'en prime il devait être reconnaissant d'occuper l'espace qu'on lui avait assigné.

– Un boy-scout, marmonna-t-il en baissant la vitre jusqu'en bas. Il sortit à moitié sa tête par la fenêtre, profitant ainsi, en plus de la rudesse des gens et des rues extrêmement sales, des dromadaires, du vol en V des pélicans et du ballet des taxis alentour.

Ils passèrent les premiers jours entre Rawalpindi et une Peshawar plus agréable et plus civilisée, jusqu'au 11 décembre où ils embarquèrent à bord du Fokker F-27 qui assurait quotidiennement la liaison aérienne jusqu'à Chitral.

Ils volèrent au milieu de majestueuses montagnes couvertes de neige. Jordi avait tellement étudié la cordillère qui s'étendait sous ses pieds qu'il était presque capable d'énumérer tous les noms des principaux sommets. Du ciel, l'aéroport leur parut basique et petit. L'avion coupa ses moteurs au cœur de la vallée, près de la rivière Chitral, qui rugissait avec la force de l'hiver. Les maisons étaient dispersées sur la vaste plaine, enneigée au pied des versants sillonnés de gigantesques stries annonçant les chemins que suivraient les eaux lors de la fonte des neiges.

Une Jeep les conduisit jusqu'au Grand-Bazar, la rue principale de Chitral. Là, Jordi se sentit déçu. Les baraques en bois alternaient avec des murs aux pierres mal disposées, tout était épouvantablement sale et, à cause de cette maudite humidité, la neige se couvrait d'impuretés, dans un mélange qui offrait une impression de crasse immonde et fangeuse.

Un des nombreux Chitralis armés de fusils et de carabines leur indiqua où trouver un taxi qui les acheminerait jusqu'à la vallée kalash de Bumburet.

– Je vais jusqu'à Ayun. Là-bas, vous devrez changer de Jeep, avertit le chauffeur.

Ils partagèrent le véhicule avec un autre passager.

– Bonjour, je suis le prince Hilal Ahmad Khan, se présenta l’homme.

Jordi lui serra la main fermement. Allons donc, un prince ! Rien de moins. Il n’était pas habillé différemment des autres : une simple tunique longue et une bonne veste, mais c’était un prince. Un prince qui se déplaçait dans une Jeep transportant d’autres voyageurs. Ici, il fallait se préparer à l’imprévisible, apprendre de nouveaux codes. Quand il vit comment Hilal observait Yannik, Jordi se demanda quelle impression ils pouvaient bien produire sur les gens de la région.

Malgré sa discrétion et ses bonnes manières, Hilal n’avait pu s’empêcher de scruter plus longtemps qu’il n’eût été correct le visage de Yannik, qu’il avait d’abord pris pour une fille. Il n’avait jamais vu d’hommes avec les cheveux aussi longs. Quand il perçut des traces de barbe sur le visage de Yannik et entendit sa voix virile, il se moqua intérieurement des bizarreries occidentales. Toujours est-il que cette audace et l’allure de ces aventuriers, venus avec l’envie d’échanger, le séduisaient.

Durant le trajet, Hilal s’amusa. Les blagues, la véhémence de Jordi ainsi que sa façon de baragouiner les langues pour se faire comprendre lui plurent. Alors, à Ayun, quand ils ne trouvèrent aucun véhicule pour les emmener jusqu’à la vallée de Bumburet, le prince les invita à dormir chez lui.

Hilal semblait être un type bien – cette manière d’agir n’était-elle d’ailleurs pas celle qui primait dans ce pays ? L’hospitalité était sacrée dans cette région, du moins c’est ce qu’ils avaient lu.

– Avec plaisir, ce serait un honneur. Merci.

Le père de Hilal fut enchanté de les accueillir. Il parlait un anglais convenable et la venue d’étrangers lui donnait une occasion de le pratiquer, d’apprendre des choses.

Le prince Hilal était un musulman du clan Katour, membre de l’ancienne famille royale chitrali. Certes, quand le royaume de Chitral ne fut plus qu’un simple district de la province frontalière du nord-ouest, le gouvernement avait aboli les anciens titres de noblesse. Mais le poids de l’histoire pesait lourdement ; ici, il existait encore des princes et des rois, des hommes libres et des paysans tyranniquement attachés à la terre. Hilal appartenait à la lignée des héritiers... déchus.

Mince, le nez crochu et la barbe peu épaisse, il se déplaçait avec grâce. Il fronçait exagérément les sourcils pour manifester son intérêt, quoiqu’il n’eût pas pour habitude de regarder dans les yeux. Il leur révéla qu’un jour il aimerait construire une maison avec son fils Ahmed.

– Peut-être que je la bâtirai là-bas.

Il désigna le fond du terre-plein. Un lit rocailleux s’étendait, une sorte d’antichambre de la grande rivière Chitral, où les chercheurs débusquaient encore des pépites d’or. La rivière se perdait derrière les fentes d’un sommet solitaire aux contours limpides, qui se dressait, sublimant l’idée que tout enfant se fait du mot « montagne », et venait clôturer la vallée comme une

porte naturelle.

La propriété de Hilal comprenait des champs de blé, de maïs et de riz, des potagers, des jardins boisés. Il travaillait comme chef des gardes forestiers et était passionné de zoologie. Invités et hôtes conversèrent donc de la vie dans les bois.

À la lueur des bougies, ils prirent le dîner, composé de bols de riz accompagné de poulet en sauce et de rondelles d'oignon avec du citron. Comme dessert, ils se servirent de fruits secs, de grenades et de pommes. Mais cet accueil chaleureux ne suffit pas à rassurer Jordi et Yannik. Les gens d'ici étaient réputés pour leur art du faux-semblant ; partout on entendait parler de combattants qui, pour fuir la guerre menée contre l'URSS en Afghanistan, se réfugiaient dans les vallées, des personnes armées, déchaînées et affamées qui rôdaient très certainement dans cette zone. De plus, les Pachouns et Pendjabis ne s'étaient pas montrés très amicaux envers eux. L'insultante arrogance des Pathans irritait Yannik ; peut-être cherchaient-ils à les provoquer ? Et, après tout, leur rencontre avec le supposé prince Hilal ne datait-elle pas d'il y a tout juste quelques heures... Même s'ils s'efforçaient de la dissimuler, leur hésitation sautait aux yeux. Mais ils n'allaient pas refuser l'hospitalité, ce serait une réaction grossière et ingrate, et puis à une heure pareille où pourraient-ils bien aller ?

– Lui, il dormira avec vous. (Le père désigna un enfant.) Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez-lui.

L'enfant les conduisit jusqu'à la dépendance réservée aux invités. De la fenêtre, on distinguait le Tirich Mir.

– On raconte qu'au sommet réside la reine des fées qui vivent dans les montagnes, les informa Jordi.

Puis il s'allongea, empoignant son couteau Muela de Ciudad Real, qu'il laissa bien en vue de l'enfant.

– Yannik, murmura-t-il.

– Quoi ?

– Garde ton couteau à portée de main.

Yannik se contenta de l'écouter. Ils réussirent à dormir.

Dès que la lueur de l'aube commença à dessiner les contours des objets à l'intérieur de la cabane, Jordi se réveilla le premier. Il sortit sans un bruit de la maison. Les montagnes dévoilaient au lever du jour d'épaisses frondaisons boisées. La dernière humidité nocturne formait des blocs de brouillard épars sur certains versants. Il écouta le cri des oiseaux de proie. Saisi par ce spectacle, il prit une profonde inspiration et salua le soleil selon le rite païen. Combien de fois avait-il salué le soleil... Mais ce jour-là, incontestablement, c'était différent. Comme si c'était plus... plus... vrai.

D'autres printemps lui revinrent en mémoire, lorsqu'il célébrait l'arrivée du beau temps dans la montagne ou chez un ami qui possédait un vaste terrain. Il se revit pratiquer des jeux ancestraux, tirer une corde en direction

opposée à l'équipe adverse, jouer à un rugby dont ils avaient revisité les règles. Il avait lui-même fait des offrandes de nourriture et de fleurs ; il avait chanté, dansé et, à la nuit tombée, avait allumé des feux de joie sur lesquels il avait sauté. C'est pour ce genre d'occasions qu'il avait confectionné un drapeau païen orné d'un cercle jaune sur fond rouge.

Le Soleil.

L'astre qui permet la vie sur Terre met tous les êtres sur un pied d'égalité grâce à sa lumière, à sa chaleur. Le symbole majeur du paganisme, qui perçoit dans chaque forme de vie – végétale, animale, humaine – et dans chaque forme inanimée – feu, ciel, terre, eau – un mélange de vénération et de respect. Et si tel était le paganisme, alors Jordi croyait en lui, en ce credo qui lui donnait le sentiment de faire partie de ce spectacle grandiose qui s'étendait sous ses yeux. De ces forêts, ces montagnes, ces autres êtres vivants, cette matière environnante.

Découvrir que dans trois vallées de Chitral vivait une tribu païenne d'origine indo-européenne qui produisait du vin et dont les femmes sortaient non seulement à visage découvert mais aussi maquillées avait achevé de le convaincre que cette destination serait la sienne. Pour cette raison sans doute était-il si nerveux. Il fallait le reconnaître, il était pétri d'illusions. Il avait une telle envie de rencontrer les Kalashs !

Quand il rentra dans la cabane, il essaya de faire un peu de bruit, juste assez pour réveiller Yannik et les autres.

Comme il l'avait imaginé, les femmes kalashs de Bumburet accaparèrent aussitôt son attention grâce à leurs superbes robes noires cousues main, brodées de couleurs vives, et aux colliers qui ornaient poignets, chevilles et cous. Elles arboraient d'extraordinaires coiffures, décorées de coquillages blancs, de corail rouge, de boutons et de différentes pièces métalliques. Les hommes, quant à eux, ne se distinguaient des musulmans que par l'absence de barbe.

Ils parcoururent un bout du chemin qui traverse l'étroite vallée de Bumburet pendant plusieurs kilomètres, sautant quelques ruisseaux, très lentement, à cause de la neige. Les maisons étaient étagées les unes au-dessus des autres sur les versants, profitant de chaque mètre de ce caisson naturel.

Les Kalashs avaient la peau plus blanche que les musulmans de Chitral, mais pour autant ils étaient loin de ressembler aux blonds splendides décrits par Jean-Yves Loude dans son livre *Kalash : les derniers « infidèles » de l'Hindu-Kush*¹. Toutefois, il était vrai qu'ils se rasaient et ornaient leurs chapeaux de plumes de couleur et d'épis de maïs. Lorsque Jordi vit deux jeunes Kalashs plaisanter avec un groupe de musulmans, il se mit en colère. Étaient-ce là les païens qui résistaient à la pression de l'islam auxquels Loude faisait référence ? Soit les Kalashs avaient beaucoup changé en une vingtaine d'années, soit Loude avait inventé cette histoire. *Mais pourquoi ? Dans quel but ? Un scientifique est un scientifique, quel besoin a-t-il de fabriquer ? Des*

preuves, des preuves, des preuves. C'est en cela que consiste notre travail, non ? Loude pensait peut-être que personne n'irait vérifier ses affirmations ?

Des nuages de fumée s'échappaient de nombreuses maisons. Les femmes, en cuisinant, se salissaient le visage de suie. Le cimetière, la pierre pour le sacrifice rituel des moutons, le sanctuaire consacré à Mahandeo – grand dieu des chevaux – et les autels en l'honneur des différentes divinités étaient laissés à l'abandon. Rien ne répondait à son attente. Il faisait froid.

– Tu parles de païens ! s'exclama Jordi. Quelle imposture !

Avant d'entreprendre le voyage, il avait imaginé tant de fois la vie et l'esthétique des Kalashs qu'à présent il se sentait floué. Les lieux de culte étaient simples, sans aucune prétention, comme s'ils étaient restés ancrés dans une ère primitive. La représentation des symboles lui parut maladroite et teintée d'art *naïf**.

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon du petit hôtel kalash où ils avaient choisi de séjourner, ils trouvèrent un groupe de jeunes devant la télévision, où un film de guerre américain était diffusé à plein volume. Personne ne s'aperçut de leur arrivée, ils étaient tous ivres de drogues et d'alcool. L'air sentait à ce point le hachisch qu'on aurait pu le couper au couteau. Plusieurs se défonçaient en mâchant du *naswar*. De temps en temps, quelqu'un crachait au sol.

– Ce n'est pas possible, ils ne pensent tout de même pas nous faire dormir ici, s'indigna Yannik.

Après avoir protesté auprès du propriétaire, ils obtinrent qu'on baisse le son de la télé.

– Ne vous inquiétez pas, les garçons s'en vont tout de suite.

– On peut dormir à l'étage ?

– Je suis désolé, les deux chambres sont occupées par des journalistes français.

Jordi voulut monter les saluer. Il frappa à une des portes qui, en s'ouvrant, dévoila deux hommes et une femme à moitié nus. Celui qui avait ouvert la porte affichait un sourire extatique, l'invitant à entrer tandis que ceux qui étaient à l'intérieur fumaient du hachisch. Ils avaient l'air de planer.

– Un nouveau chargement d'opium est arrivé au village, l'informa l'homme qui avait ouvert la porte après que Jordi eut refusé d'entrer. Tu sais quelque chose ? Où est-ce qu'on peut se procurer de la marchandise ?

– Non, non, je ne sais pas. On vient d'arriver.

Déçu et scandalisé, Jordi s'esquiva en s'efforçant de rester impassible.

Il s'empessa de quitter les vallées. Dans son journal, il écrivit qu'il souhaitait seulement « oublier le cauchemar ». Comment un peuple pouvait-il dégénérer autant ? Quel malheur, quelle horreur !

– Les Kalashs sont finis, ils ne sont plus qu'un folklore pour touristes, ils ont atteint le point de non-retour, commenterait plus tard un couple d'Italiens qui voyageait dans la région.

– Je suis d'accord, approuva Jordi.

VII

Et ils partirent explorer les montagnes. Le prince Hilal les fit pénétrer dans les forêts de saules, de sapins et de chênes verts, ils traversèrent d'immenses étendues de genévriers, des champs de blé... Hilal fut le meilleur des guides.

– Tiens, vise la clairière.

Il passa les jumelles à Jordi. Une chèvre avec d'énormes cornes ne tarda pas à entrer dans son champ de vision.

– Un *markhor* ?

– Il n'en reste presque plus. L'arrivée d'importantes livraisons de kalachnikovs a quasiment décimé l'espèce. Ils en ont massacré beaucoup trop en un rien de temps.

– Les effets collatéraux de la guerre, n'est-ce pas ? La famine...

– Ils en tuaient une vingtaine par jour jusqu'à ce qu'on arrive à légiférer sur la chasse.

La misère avait aussi vivement augmenté l'abattage des arbres. Les braconniers proliféraient, de sorte que Hilal devait patrouiller sans répit à travers ce labyrinthe de cathédrales de roche. Il était très difficile de trouver quoi que ce soit là-dedans. D'autant plus si l'on savait se cacher... Les forêts sublimaient l'idée que Jordi s'en était faite. Il se sentait si minuscule, d'une tout autre échelle... Cette incroyable immensité lui permettait de se représenter sa taille dérisoire. Une belle leçon ! Le paysage lui expliquait mieux que personne auparavant le peu qu'il était, le peu qu'il signifiait. Durant les jours qui suivirent, il acquit la certitude que la pleine conscience de son insignifiance le grandissait.

Ce fut une école merveilleuse. Lorsqu'il vit pour la première fois les ailes noir et blanc des vautours barbus de l'Himalaya alignés comme de grands bombardiers, décollant de la piste l'un après l'autre, il fut saisi par l'émotion.

Yannik gravissait des rochers escarpés, appuyé sur ses muscles prodigieux, et se postait à un endroit savamment choisi le temps que la photo se révèle. Jordi était impressionné par son sang-froid et sa facilité à établir le contact, en particulier avec les enfants, qui venaient toujours le chercher pour jouer.

À la fin de la journée, ils mangeaient un bol de riz accompagné d'un petit quelque chose, de la viande s'ils avaient de la chance, parfois de l'agneau. Ou du maïs frit à la graisse de chèvre. Ou encore des légumes secs. Ou même des végétaux non identifiés, trempés dans des sauces douteuses où flottaient fréquemment des coléoptères morts. Dans les plaines, des bergers tadjiks leur offrirent du yogourt qu'ils produisaient avec le lait de leurs yacks.

Ils achetèrent des chevaux, des chiens, apprirent à tirer au *tchounjor*, l'arc local à double corde, et quand ils partaient chasser, le père de Hilal les instruisait sur l'époque glorieuse des colons anglais. Yannik combinait si bien la musculature et la sobriété qu'il se révéla être un formidable tireur.

Que pouvait-il demander de plus ? C'était la vie à laquelle il avait tant rêvé en s'enfonçant dans le Vercors. Il consignait chaque talweg dans sa mémoire, l'état de chaque pont, les enclaves où se formeraient les lacs au printemps. Il apprit à distinguer les routes que pouvaient emprunter les chevaux de celles qui ne toléraient que les ânes ou qui devraient être traversées à pied, mettant à profit la prodigieuse mémoire qui avait tant forcé l'admiration de sa famille et de ses professeurs depuis son enfance. Aussi touffus et inconnus que soient les fourrés et les bois dans lesquels il s'aventurait, il ne se perdait jamais. Son instinct et la lumière lui suffisaient à s'orienter. Il s'en remettait à eux. Comme s'il avait un GPS dans la tête. Comme si la nature le guidait.

Au cours d'une halte, il s'éloigna de quelques mètres de Yannik ; il voulait être seul. Quand il s'assit sur un rocher, il s'aperçut qu'un lézard l'observait. Ils restèrent ainsi près de deux minutes. Jordi étendit un bras, le lézard l'escalada. *Pourquoi ai-je ce pouvoir ?* Gamin déjà, quand il poursuivait les chats pour les étudier, il n'était pas rare qu'il rentre chez lui avec un lézard sur l'épaule. C'était comme s'il les hypnotisait, comme s'il savait leur parler. Il avait l'intuition du chasseur, ce sens inné du milieu. Dès qu'il allait quelque part, il débusquait un animal.

– Tu es incroyable ! (Yannik avait assisté à la scène.) Tu as les bestioles dans le sang !

À l'âge de neuf ans, il intégra le Club des mal-aimés, un groupe d'enfants du quartier du Calvaire, dont l'action la plus retentissante fut de sauver tous les lézards d'un immeuble sur le point d'être démoli. Le contact avec la nature était particulièrement facile à Valence. Le massif du Vercors se dressait face à la plaine la plus isolée de la ville, comme s'il lançait un appel à l'horizon. Jordi l'entendit mieux que personne. Il était habituel de voir le petit Magraner empruntant la rue Franklin pour remonter les pentes qui le perdaient dans la forêt. Les jours de grande pluie, il changeait d'itinéraire, dépassait le couloir de glycines qui précède le port fluvial de l'Épervière ; il passait des heures à observer des poissons, à capturer des grenouilles. À présent, bien

qu'il accueille un boulodrome, l'Épervière reste un lieu peu fréquenté, mais dans les années 1970, cette partie du fleuve affichait un caractère sauvage plus envoûtant encore.

– Non, dans le sang, non, répondit Jordi à Yannik. Il pensa à son père, bien qu'en réalité aucun des Magraner n'ait développé cet instinct.

Son père n'avait jamais fait bon ménage avec les lézards, ni d'ailleurs avec quasiment aucun des animaux qui l'enthousiasmaient. Le vieil homme préférait la mer, peut-être que le problème entre eux n'était qu'une question de surface ; le fait est qu'il lui était difficile de s'adapter à ce qui, pour lui, à l'époque, n'était que pur autoritarisme. D'ailleurs, qui aurait pu lui dire qu'il allait devoir l'un des grands moments de son enfance à son père ? La communication passait très mal entre eux : Jordi était le cinquième de six frères et sœurs, la différence d'âge était trop grande. Le patriarche ne semblait pas comprendre cette inclination qu'il manifestait pour la montagne. Voilà pourquoi découvrir une trousse de biologiste, en débballant son cadeau de Noël, suscita une grande émotion chez le gamin.

– C'est exactement ce que je voulais, bredouilla-t-il.

Jordi pensa toute la journée à cet épisode. À la tombée de la nuit, assis au coin du feu de bois dans la nuit glacée, il tâcha de se rappeler l'âge qu'il avait à ce Noël-là. Quatorze ans, calcula-t-il. Oui, quatorze, parce qu'un an auparavant il était entré chez les scouts. C'est là qu'il avait connu Erik, le frère de Yannik. Ils étaient allés observer les chamois dans le Vercors. Erik avait remarqué Jordi parce qu'il était très drôle, aussi essaya-t-il d'établir le contact en marchant près de lui. À un moment, un chien passa, Jordi parla alors de cette espèce. Il savait tout, ce qu'il mangeait, son habitat, son histoire généalogique, comment ils étaient arrivés dans le Vercors. « C'est incroyable, pensa Erik. Il sait tout. » Mais, très vite, il se rendit compte que l'érudition de Jordi était constante, quel que soit l'animal. Erik fut impressionné par sa connaissance de la nature, sa capacité à s'intéresser à tout, également à l'histoire, à la musique, à la philosophie... Alors il s'approcha de lui ouvertement. Il voulait en savoir plus sur ce prodige encyclopédique. Il désirait apprendre.

Jordi consolida son amitié avec les frères L'Homme en allant observer des loups en été, en discutant des grands espaces qu'ils visiteraient ensemble des années plus tard. Ils se rendirent dans des parcs naturels de France, d'Espagne et de Corse. Erik, Jordi et un groupe d'amis passèrent un mois dans les montagnes de Cantabrie, où ils survécurent par leurs propres moyens. Ils partageaient l'idée de la *perfection des commencements*, ils étaient disposés à chercher ensemble le mythique paradis perdu, à être fidèles à cette quête, mus par la plus pure des dévotions. Chercher, chercher, chercher encore et encore, pour devenir meilleurs, plus proches de la nature : leur façon de se sentir pleinement humains.

Jordi était avant tout attiré par les reptiles et les amphibiens, il les dessinait sans relâche. Il profitait, dans le but de les analyser et de se

renseigner à leur sujet, des sorties organisées par la Frapna (Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature). C'est ainsi, en posant des questions, qu'il se rapprocha de Suzanne Marius, la professeure d'allemand, experte en ornithologie, qui dirigeait certaines de ces excursions.

Si M. Aussiette avait été le professeur qui avait éveillé sa soif de connaissance au début de son adolescence, Suzanne Marius, frappée par l'enthousiasme lucide de l'élève, lui proposa en 1977 une lecture décisive : *L'homme de Néanderthal est toujours vivant*¹. Cet ouvrage le bouleversa, l'absorba presque physiquement. Le temps que dura la lecture, il cessa de sortir avec ses amis, ne regarda pas la télévision, réduisit le nombre de ses expéditions à la campagne. Alors qu'il lisait, il entrevoyait de stupéfiantes possibilités scientifiques et d'aventures. Mais combien de vérités pouvaient bien se cacher derrière ? L'homme des cavernes ? Y croyait-il assez pour ouvrir son propre champ d'investigation ? Le plus important était que le livre se concluait sur la survie de la lignée néandertalienne.

La brèche était ouverte. D'aucuns pensent que Jordi aurait de toute façon dérivé vers l'étude des hominidés, son intérêt pour les amphibiens étant lié au fait que l'homme provenait originellement de l'eau. C'est une théorie. Une chose est sûre, le fait qu'amphibiens et reptiles n'aient jamais été considérés en Europe contrariait profondément Jordi, alors que, par exemple, ils étaient vénérés par les Aborigènes d'Australie. Il lut qu'après l'avènement du christianisme, en réaction contre le paganisme, les dévots avaient rejeté les reptiles, qu'ils avaient assimilés à la sorcellerie. En suivant la piste du christianisme, il observa que cette foi avait décidé qu'il existait de bons et de mauvais animaux. Non, conclut Jordi. Non. Les mythes ne sont que des mythes ; les légendes, des légendes. Mythes et légendes sont utilisés comme des instruments de discrimination, de lutte, et pour prendre parti contre telle ou telle catégorie de personnes ou d'êtres vivants. Quelqu'un doit changer cela. Quelqu'un devait changer cela.

Dans l'intimité des flaques et des fourrés, étudiant les méthodes de survie de ces créatures que beaucoup méprisent, et s'émerveillant de leurs savoir-faire peu connus ou commentés, Jordi s'était forgé son propre système de valeurs, très éloigné de celui qu'on imposait là-bas, dans ce qu'on appelle le « monde réel ». On ne la lui ferait pas ! L'ours, la baleine, l'éléphant ne sont pas les seuls à être magnifiques. Il croyait aussi aux épines, aux grenouilles et à la boue, illuminés par le grand soleil tout-puissant. Il défendrait la vie, sans exception. Il se sentait fort, sûr de lui, autonome, jeune. Capable de crier, de rugir en faveur d'un ordre nouveau.

Le 20 mars 1988, au Pakistan, il célébra avec Yannik l'arrivée du printemps. Ils hissèrent des drapeaux païens et valenciens. Ils sacrifièrent un coq. Yannik lui paraissait être un excellent compagnon, presque aussi audacieux que lui, et plus fort encore. Tandis qu'il découpait le coq en

scrutant Yannik qui rangeait les casseroles, Jordi découvrit sur son propre visage un sourire qui lui parut idiot. La machette plantée dans l'échine sanguinolente, il se résolut à contrôler ses élans ; il ne pouvait pas laisser la camaraderie l'attendrir. Les excès de cordialité finissaient par faire échouer les missions les plus grandes. Dans la hiérarchie tacite établie, il était le chef, il devait le montrer. Il devait le montrer.

– Comment ça va ? demanda Yannik.

Il assena un nouveau coup de machette au coq sans répondre. Yannik arquait les sourcils, puis se remit à manipuler les ustensiles calmement. Concentré sur le dépeçage de l'animal, Jordi se convainquit qu'il avait raison de maintenir cette distance. Il ne pouvait pas se laisser contaminer par la mansuétude et la douceur de Yannik, si innocent quand il s'agissait d'affronter les habitants. Au bout du compte, les décisions finales reposaient toujours sur lui, il se sentait la responsabilité du bon déroulement des opérations, l'entière responsabilité. L'environnement exigeait de conserver la fermeté employée jusqu'alors. Voire de la renforcer.

Jordi laissa tomber les morceaux de coq dans une petite casserole. Non, son amitié envers Yannik ne l'adoucirait pas. Celui-ci devait plutôt l'aider à porter aux nues son propre personnage, à devenir, dès maintenant et sans manières, le chef d'équipe à l'origine de chaque initiative, qui se méfierait comme les gens d'ici se méfient, qui imposerait son avis à la manière locale, rudement. Il savait comment agir, traiter les habitants d'égal à égal. Voilà pourquoi, en vidant la petite casserole dans la cocotte, un nouveau sourire lui échappa, mais cette fois à cause d'une pensée sur la naïveté de Yannik. *Il croit tout ce qu'on lui raconte...*

À cette période-là, ils avaient déjà fait savoir dans Chitral qu'ils souhaitaient partir sur la trace des hommes sauvages.

Le 23 mars, il entendit des bruits similaires à des cris dans la nuit. À la date du 26, on lit la première allusion au yéti dans son journal issue d'une discussion avec un chasseur lors d'une tempête de neige. Sur le moment, il ne s'étendit pas, mais indiqua que les recherches avaient commencé. Le 9 avril, il entendit à nouveau une sorte de cri. « Je ne sais pas quoi penser », écrivit-il, bouleversé tant par l'éventualité d'une piste aussi claire que par la rapidité avec laquelle il l'avait trouvée.

« Je m'arme de patience. J'entends que, lorsqu'on les questionne sur les animaux de la région et les habitants des montagnes, les personnes interrogées parlent d'elles-mêmes des hominidés reliques. Je ne leur pose jamais de questions là-dessus [...]. Devant notre intérêt, ils nous invitent à nous lancer à la recherche de témoignages visuels. Le plus surprenant dans leur réponse, c'est que l'existence de ces êtres est perçue par les habitants comme celle de n'importe quel être vivant. Ils l'inscrivent dans le registre naturel et réel, non dans celui de la tradition mythique. »

Extrait du journal de Jordi.

Les concordances dans le récit des témoins avaient progressivement éveillé sa curiosité, mais ce sont les cris de la deuxième nuit, surtout ceux de

la deuxième nuit, qui l'incitèrent à recueillir de nouvelles déclarations sans ménager ses efforts. Il avait commencé à y croire sérieusement.

Yannik faillit se tuer en tombant du haut d'un précipice d'une cinquantaine de mètres alors qu'il essayait de prendre une photo. Les contusions l'obligèrent à garder le lit pendant plusieurs jours. Quand la nourriture manquait, ils mangeaient les fruits des arbres, les plantes du chemin. Jordi chassait des lézards à l'aide de l'arbalète avec laquelle il avait intimidé un groupe d'hommes ayant essayé de l'attaquer. Puis, coupant ces lézards en fines tranches, ils les rôtissaient avant de les manger. Pendant ce temps, Jordi parvint à réaliser davantage d'entretiens et, grâce à son aptitude pour le dessin, il esquaissa les premiers profils d'hommes sauvages d'après les indications des villageois.

De retour d'une des excursions, il tomba malade ; il eut de la fièvre et la douleur de dents qui le lâchait rarement refit surface.

– Rien de grave, une grippe, diagnostiqua le docteur de Chitral.

À Chitral, on ne vendait pas d'aspirine, et comme il avait également besoin de régler quelques formalités administratives à Peshawar, Jordi acheta un billet d'avion pour le lendemain. En ce mois de mai, le ciel était d'un bleu homogène. Le corps fiévreux, en survolant Dir, il fut frappé par le majestueux spectacle des montagnes. Il prit un stylo, ouvrit son journal et écrivit : « Je m'aperçois que notre entreprise se résume à chercher une aiguille dans une botte de foin. » Les cimes semblaient s'étendre à l'infini. Devant une telle concentration de montagnes, de grottes, de falaises, de forêts, de gorges, il se demanda : « Laquelle explorer en premier ? Laquelle nous permettra d'atteindre notre but ? »

1- Bernard Heuvelmans, *L'homme de Néanderthal est toujours vivant*, Plon, 1974. (NdT)

VIII

Un jour de l'année 1948, le docteur en zoologie Bernard Heuvelmans ouvre le *Saturday Evening Post*, dans lequel il lit un article intitulé « Il pourrait bien rester des dinosaures ». Le fait qu'il soit signé par un auteur auquel il se fie l'interloque. Puis, parmi les déclarations citées dans le texte, il lit des noms de chercheurs qu'il juge sérieux. Il lui fallait vérifier cette information par lui-même.

Sept ans plus tard, il publie *Sur la piste des bêtes ignorées*, où il présente au monde une série d'animaux découverts dans la première moitié du XX^e siècle. La plupart sont assez grands. On y trouve l'okapi, le coelacanth, le pécari du Chaco, l'hippopotame nain, le bœuf sauvage du Cambodge ou le dragon de Komodo.

Heuvelmans est scientifique, il se tient pour scientifique. Les animaux dont il parle existent « pour de vrai », mais il a constaté que nombre d'entre eux n'ont pu être localisés qu'à la suite de conversations avec des indigènes qui certifièrent leur existence à travers des histoires, des descriptions. Avant leur découverte, ces animaux n'étaient pour l'Occident que légendes et bêtes en voie de disparition. Alors, pourquoi ne pas croire à d'autres récits sur des êtres fugitifs ?

Heuvelmans estime que les êtres fortement ancrés dans un imaginaire méritent d'être recherchés. Il les considère comme une véritable possibilité car, d'une certaine manière, ils existent déjà. Dans ce nouveau groupe, il accepte le loup de Tasmanie ainsi que les calamars géants, le Mokélé-Mbembé – cette espèce de brontosaurus du Cameroun – ou le monstre du Loch Ness. Il fonde ainsi la cryptozoologie, une science ayant recours à des méthodes scientifiques dans ses recherches et ses études sur des êtres invisibles par définition.

Le yéti est la vedette des créatures cryptozoologiques.

Outre Edmund Hillary – le héros de l'Everest – ou encore l'illustre alpiniste Reinhold Messner, parmi les grands chercheurs du yéti se distingue le Russe Boris Porchnev, philosophe et historien qui, à partir des années 1950, se plonge dans l'étude des hommes préhistoriques.

C'est lui qui signala Chitral comme « une des zones d'habitat permanent les plus propices aux hommes sauvages ». Il sympathisa aussi avec Heuvelmans au point de cosigner un ouvrage qui a stimulé les rêves de

milliers de personnes : *L'homme de Néanderthal est toujours vivant.*

Bien avant de partir au Pakistan, Jordi Magraner entama une correspondance avec Heuvelmans, le misanthrope qui affirmait préférer les singes aux hommes. Étrangement, Heuvelmans maintint le contact avec son jeune admirateur. Mais ce n'est pas tout.

Des années plus tard, il lui écrivit : « Si tu le trouvais, ce serait le plus grand bonheur de ma vie. »

IX

« Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières ; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination. »

Extrait souligné dans l'exemplaire du *Rouge et le Noir* de
Jordi Magraner.

Lorsqu'il atterrit à Paris, il eut envie d'uriner. Les toilettes qu'il trouva étaient hors service. Dans les deuxièmes, il dut faire la queue. L'immonde odeur des cabinets ainsi que la difficulté à satisfaire sur-le-champ un besoin aussi basique lui rappelèrent la facilité de la vie en forêt. Il avait passé le vol à regretter les vallées qu'il venait de quitter, à envisager des moyens qui lui permettraient d'y revenir pour compléter les vingt-sept témoignages qu'il avait déjà obtenus, à échafauder différentes manières de réunir de l'argent.

– Il faut que j'y retourne, déclara-t-il à son ami Jean-Paul Thomas, qui avait gardé ses onze lézards pendant son voyage.

– Mais tu viens à peine d'arriver, du calme, répondit Jean-Paul en attrapant une des deux femelles nées en l'absence de Jordi. Maintenant, tu as deux bouches de plus à nourrir.

Treize lézards. Un nombre et des spécimens qui comptent très peu d'admirateurs. Jean-Paul se demanda à nouveau pourquoi son ami et lui aimaient les reptiles et les amphibiens, ces animaux dont quasiment personne ne s'occupait à titre professionnel en Ardèche. Là-bas, presque tous les chercheurs optaient pour l'ornithologie ou les mammifères. D'ailleurs, Jean-Paul était lui-même un naturaliste *amateur**, il gagnait sa vie en tant qu'instituteur.

Il scruta Jordi. Peut-être fallait-il être d'une nature particulière pour se sentir attiré par cette faune-là... Allez savoir. Le fait est que le virus reptilien les avait attaqués tous les deux très tôt, dès l'enfance. À l'âge de dix ans, Jean-Paul fabriqua son propre terrarium. Il le remplit de tarentules, de serpents, d'un gecko... Il approfondit ses connaissances pendant plusieurs années, en dilettante, jusqu'à ce qu'il rencontre Jordi, qui le forma à la rigueur scientifique. Grâce à lui, il apprit à capturer des reptiles en attachant un petit ruban au bout d'une antenne dépliable. Il se considérait comme son élève.

Cette nuit-là, Jordi s'exprimait avec une véhémence singulière. Ils

discutèrent du Pakistan, du *barmanou*, de la faune, de politique. Jean-Paul défendit ses idées de syndicaliste affilié au Parti communiste français. Comme d'habitude, ils se disputèrent.

– Allons, Jordi, comment est-ce que tu peux continuer avec un baratin aussi ancré à droite, quand tu viens de là d'où tu viens ? Dans le contexte de la lutte des classes, c'est la gauche qui représente le mieux notre classe, tu ne t'en rends pas compte ?

– La gauche ? Mais, bien sûr, répliqua Jordi en attrapant le bord de la table des deux mains. La gauche, elle imagine. Elle n'affronte pas les problèmes réels. On ne peut pas vivre dans un rêve. Tu crois peut-être que c'est la gauche qui va créer des emplois en banlieue ? Tu crois peut-être que c'est la gauche qui va contrôler le flux des immigrés ? Tu devrais aller à une réunion de Terre et Peuple, là-bas, au moins, ils ne mâchent pas leurs mots.

– Non ! Ne me dis pas que t'es en train de te faire bourrer le crâne par cette vermine ? Allons, Jordi. Je ne veux rien avoir à faire avec l'extrême droite. Qu'ils aillent se faire foutre. Ces gars-là, ils parlent de nettoyer la France, de récupérer des valeurs d'il y a je ne sais combien de siècles. Vraiment, tu vois une alternative là-dedans ? Ben voyons !

Les objections de Jean-Paul l'échauffèrent d'une façon qui ne lui était pas désagréable. Son ami lui tenait tête sans complexe, l'obligeant à chercher des arguments solides. Les gens de Terre et Peuple défendaient de bonnes idées, bien que celles de Jean-Paul ne soient pas mal non plus. Quand Jordi jeta un œil à l'horloge, il était trois heures du matin. Ils restèrent silencieux quelques minutes, avachis dans les canapés.

– Et maintenant ? demanda Jean-Paul.

– Il faut que je cherche du travail.

Il se rasa soigneusement, revêtit son plus beau costume et se rendit à la réunion des fonctionnaires du ministère de l'Équipement et du Logement, convaincu d'être accepté. Il en était sûr, les dizaines de missives qu'il avait envoyées au cours des dernières semaines avaient été utiles.

Le recruteur du ministère avait son *curriculum vitae* sur la table.

– Technicien supérieur de l'agriculture au lycée agricole Le Valentin de Bourg-lès-Valence, lut le fonctionnaire, et en lâchant la feuille, il ajouta : Bon, ce n'est pas ça qui m'intéresse le plus. Nous savons que vous êtes considéré comme un des experts en invertébrés les plus éminents de la région Rhône-Alpes. Alors, cette dernière expédition au... Pakistan, c'est bien cela ?

– Oui, à Chitral, au Pakistan.

– Il semble que cette expédition ait porté aux nues votre prestige professionnel.

Jordi demeura imperturbable.

– Nous avons une offre pour vous. Nous souhaitons que vous étudiiez la conception du tracé de l'autoroute A44, qui reliera Balbigny à Lyon. Il faut déterminer où devront être situés les ponts pour que la faune locale circule

d'un côté à l'autre sans porter préjudice à l'écosystème. Si cette mission est couronnée de succès, vous vous chargerez aussi du tracé de la A72. Qu'en dites-vous ?

La première nuit de travail, il inspira profondément, frappa dans ses mains, enfonça la lampe frontale sur sa tête et partit cartographier les abords de l'autoroute. Seul, éclairant les champs et les animaux à l'aide de la lumière ultrapuissante de son faisceau, il se sentait exceptionnellement bien. Sonder l'intérieur des trous et des grottes, respirer l'odeur humide de la terre et de la végétation, avancer dans l'expectative, voilà ce qu'il aimait. Il rentra à l'aube, aussi fatigué qu'heureux. Les jours suivants, il réitéra les étapes de cette sortie inaugurale avant d'entreprendre son circuit : il inspirait profondément, frappait dans ses mains et enfonçait la lampe frontale sur sa tête. Il pouvait parcourir entre dix et quinze kilomètres au cours desquels il furetait dans des grottes, vérifiait la fermeté des terre-pleins, consignait les espèces animales qu'il rencontrait.

– Parfois, j'éteins la lumière et j'attends que quelque chose vienne, confia-t-il à son ami Erik L'Homme un après-midi dans la cafétéria *Le Continental* de Valence.

– Quelque chose ? demanda Erik.

– Oui, n'importe quoi. L'autre jour, j'ai attrapé un serpent.

– Un jour, tu te feras mordre.

– Bah, je me suis déjà fait mordre ! C'est pour ça que j'utilise des aiguilles hypodermiques. Ça marche bien pour aspirer le venin. Ensuite, tu prends un anticoagulant, un bon anti-inflammatoire, et le tour est joué.

Le sourire déforma la moitié de son visage.

– Je veux retourner à Chitral, ajouta-t-il. Mais ton frère m'a déjà prévenu qu'il ne pouvait pas venir, il doit faire son service militaire.

Des chaises qu'on déplaçait grincèrent. Un serveur fit tinter les verres en les retirant de l'évier.

– Viens avec moi, lui proposa Jordi. Ça te plaira.

Le front lisse et pâle d'Erik ne se plissait que rarement. Il jeta un coup d'œil à l'horloge de la gare, visible depuis la table. Dans quelques minutes, il devait prendre le train pour le sud de la Drôme. Il étudiait encore l'histoire à Lyon et profitait des deux heures d'escale à Valence pour discuter avec son vieil ami, de tout et de rien, de leur époque chez les scouts, du monde, de religion.

« Jordi était là, attendant une réponse... Alors je me suis souvenu de l'après-midi de 1987, avant la première expédition avec mon frère, quand il m'avait raconté sa théorie sur les hommes sauvages. L'historien que j'étais fut impressionné, il me fascina. Il était extrêmement convainquant, avait du charisme. Il était incroyable », déclare Erik près de vingt ans après cette conversation. Malgré une quarantaine passée, sa peau aussi lisse qu'à

l'époque lui confère un air adolescent. Il vit dans une demeure familiale vieille de plus de quatre siècles dans le sud de la Drôme. Il évite le bruit autant que possible et apprécie l'isolement. « Que pouvais-je lui répondre ? Je suis un homme sauvage ! » s'exclame-t-il en riant.

Erik est un écrivain de best-seller de littérature jeunesse. Dans ses *Contes d'un royaume perdu*¹, il consigne des textes chitralis extrêmement anciens. Il a également écrit un livre basé sur les expéditions vécues aux côtés de Jordi, *Des pas dans la neige*. De cette période-là, il a aussi rapporté une lésion dorsale qui l'empêche de porter des poids importants et l'oblige à écrire dans des sièges ergonomiques.

– Pendant longtemps, je n'ai pu relater ces souvenirs. L'émotion était trop grande et trop de choses se sont passées. Mais l'année dernière, j'ai eu un déclic. Dans ce livre, j'ai décidé d'évoquer mes meilleurs souvenirs, les plus forts en tout cas. Comme une manière de dire que le monde est encore rempli de rêves et de surprises. Il compte également près de soixante-dix photos prises par Yannik.

– Tu as mis combien de temps pour l'écrire ? lui demandai-je, assis sur une élégante chaise en bois du *Continental*.

– Je vais répondre à la manière de Picasso : quinze ans... et trois mois.

Erik, comme Esperanza, a éprouvé le besoin de garder le deuil de longues années avant d'essayer de recomposer la mémoire de Jordi. Ces synchronies sont curieuses, les périodes de douleur se partagent.

– Il était incroyable, répète Erik.

Incroyable à quel point ? À onze ou douze ans, Jordi s'était cassé le bras droit. Il ne s'était pas plaint une seule fois. Aussitôt qu'il avait été plâtré, il s'était entêté à retourner au collège, où il apprit à utiliser sa main gauche – il refusait que quelqu'un l'habille. À vingt et quelques années, il avait eu un accident de voiture alors qu'il conduisait dans la montagne. Il avait rompu le volant avec sa tête. Il s'était également brisé la mâchoire à trois endroits différents, le nez et avait failli perdre un œil. Il y avait aussi laissé plusieurs dents et les muscles de son visage, qui avait souffert d'une paralysie partielle, perdirent en élasticité. Depuis lors, la peau de sa figure se tendait en fonction de ses expressions et lui donnait un air faux lorsqu'il riait.

Il s'était lui-même retiré ses points de suture au terme de sa convalescence. Désormais, il prenait des cachets d'aspirine pour soulager ses gênes dentaires devenues chroniques. Ses accidents ne changèrent en rien son caractère. Depuis son plus jeune âge, il avait fait face à l'adversité, aussi grande fût-elle, soucieux seulement d'atteindre ses objectifs ; pour ce faire, il passait son temps à élaborer des plans qui lui permettraient de les mener à bien.

Jordi s'était rapidement aperçu que même pour développer ses projets d'enfance, il allait avoir besoin d'argent. Alors, il avait inventé une sorte d'impôt sympathique que ses frères et sœurs aînés – seul Andrés était plus

jeune que lui – avaient payé, amusés. Aujourd’hui, s’il voulait retourner à Chitral, il devait trouver une solution de ce genre.

Sa première pensée fut comme toujours pour Andrés. Son frère constituait une garantie. Il lui avait donné dix mille francs afin qu’il puisse financer son premier voyage. Mais non, il ne pouvait pas, il ne devait pas abuser de la confiance et de l’affection du benjamin. Sans compter qu’Andrés ne roulait pas sur l’or.

Provisoirement installé à Lyon chez sa sœur Esperanza, il envoya des lettres à divers organismes et personnes en leur réclamant une aide matérielle ou économique pour son projet tandis qu’il lisait les écrits de Pierre Grimal sur la civilisation romaine, qu’il admirait tant. Sur des feuilles volantes, il consignait des citations. En les écrivant, il sentait que les mots s’ancrent encore plus profondément en lui : « Austérité, discipline, fidélité, honnêteté. La parole donnée par un Romain est sa loi. » « Celui qui s’abandonne au luxe fait preuve d’un manque de discipline. L’homme doit dépasser cet instinct de la facilité qui détruit les sociétés². »

Le *barmanou* l’attendait. À n’en pas douter, il était déjà sa priorité, même s’il ne pouvait pas en parler, car, s’il le faisait, qui le prendrait au sérieux ? Dans certaines lettres, il masqua sa véritable intention en évoquant exclusivement la recherche sur les chiroptères et les amphibiens qu’il pensait mener à bien dans l’Hindu Kuch. Au prince Sadruddin Aga Khan, en revanche, il expliqua clairement son objectif.

Le principal responsable de la Fondation Aga Khan était ismaélite, une confession guidée par l’esprit du Coran plutôt que par le texte. Son interprétation du Coran était plus souple ; pour neutraliser la montée totalitariste de la majorité sunnite peut-être, la Fondation Aga Khan disposait du soutien financier de plusieurs États occidentaux. Étant donné qu’à Chitral il existait une vaste communauté ismaélite, recevoir leur appui serait important, pas seulement pour des raisons économiques.

Tandis qu’il attendait des réponses, Jordi créa l’association Troglodytes afin d’attirer des adhésions de gens intéressés par la recherche qu’il s’apprêtait à réaliser. En échange, il leur distribuerait tous les ans un rapport sur l’avancée de ses études. Il établit le siège dans la résidence familiale de Valence.

Cette initiative fut couronnée de succès.

Quand, trois mois après la présentation de Troglodytes, il pressa le signe « égal » de la calculatrice, les chiffres tombèrent juste. Il n’avait pas collecté des sommes colossales, mais les versements et apports solidaires des membres allaient lui permettre de fuir non seulement Valence mais l’irrespirable France. Pourquoi se sentait-il si distant du pays qui l’avait accueilli, du pays où il avait grandi ? Le fait est que son instinct n’avait pas pour habitude de le trahir et, à cette époque, il le poussait à prendre le large. Le plus tôt possible.

Alors qu’il attendait devant le guichet de la banque qu’on lui rendît son

livret d'épargne sur lequel il avait déposé le paiement des derniers adhérents, il consulta l'horloge sur le mur de l'agence. Il lui restait quelques heures avant de retourner à ses tâches de prospection pour la A44. Bah, le travail n'était pas mal ; en fait, il l'amusait, mais le simple geste de consulter l'heure pour respecter un horaire le contrariait. Comment la A44 pouvait-elle rivaliser avec les vallées de l'Hindu Kuch ? La ville, évidemment, ne tenait pas non plus la comparaison avec Chitral. Les couleurs, l'oppression de l'espace, l'artifice, mais surtout la monotonie, cette accumulation de situations programmées et prévisibles, l'étrouffait jusqu'à des extrêmes toujours plus intolérables. Quelle existence cette pauvre fille qui manipulait son livret d'épargne derrière la vitre blindée pouvait-elle mener ? La guichetière le lui rendit ; il y figurait une petite somme, certes, mais plus que suffisante. Il se contentait de très peu. Quelle chance il avait !

À peine quelques semaines plus tard, il acheva son étude pour le ministère. Il poursuivit alors son envoi de lettres à de possibles mécènes et collaborateurs depuis Valence, où il lisait *La Peste* de Camus et une version abrégée du *Rouge et le Noir* de Stendhal, consultait des dictionnaires d'anglais, des livres d'histoire et élargissait son étonnante connaissance du kalasha et du khowar, les langues les plus courantes dans les vallées. Il allait dans la montagne et, la nuit, étudiait presque jusqu'à l'aube, résistant à force de cafés. Il n'avait pas besoin de dormir plus de trois heures. Une de ces nombreuses matinées où il rentrait les yeux injectés de sang à cause de la fatigue, il trouva sa mère dans la cuisine.

– Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui ? demanda Dolores.

– Je vais dans le Vercors.

Tandis qu'elle coupait des tranches de pain qu'elle allait faire griller, Dolores lui suggéra :

– Pourquoi est-ce que tu ne sors pas le soir, mon fils ? Tu travailles trop.

– Maman, tu préférerais peut-être que j'aille en discothèque, que je fume, que je boive, que je rentre crevé à la maison et que je passe la matinée entière à dormir ? Moi, je préfère aller à la campagne.

– Sa mère n'aborderait plus jamais ce sujet.

1- Gallimard Jeunesse, 2005. (NdT)

2- Pierre Grimal, *La Civilisation romaine*, Arthaud, 1960.

X

L'association Troglodytes trouva un de ses premiers membres en la personne de Jean Roche, qui s'occupa aussitôt du secrétariat. Roche avait lu *L'homme de Néanderthal est toujours vivant* à vingt-deux ans, lecture qui l'enthousiasma – il a d'ailleurs lui-même signé un livre sur les hommes sauvages et a voyagé aux États-Unis pour suivre les pas du *bigfoot*.

Quand il intégra Troglodytes, Roche travaillait à France Télécom. Il était grand, dégingandé, portait des lunettes à verres épais sur lesquels les poils extrêmement longs de ses cils venaient se balancer. Il parlait de manière syncopée, comme par gorgées. Aujourd'hui, il travaille toujours dans cette entreprise qui, ces dernières années, a malmené sa réputation après le suicide de vingt-cinq de ses employés dû, vraisemblablement, à l'insupportable pression qu'ils subissent.

Roche ne peut pas dire grand-chose de Jordi, ils n'ont jamais beaucoup parlé ensemble, mais il a assisté à toutes les assemblées annuelles de Troglodytes. Il a exercé sa fonction de secrétaire de façon exemplaire. Il rend encore visite à la famille Magraner de temps à autre, pour se souvenir.

XI

Tandis qu'Erik réglait la sangle d'un des sacs à dos, il vit les jambes de son ami en face de lui ainsi que la feuille dans ses mains.

– J'aimerais que tu signes ça, lui demanda Jordi en lui tendant le papier.

C'était une déclaration qui stipulait que le signataire acceptait de céder à Jordi Magraner tout le matériel collecté au cours de l'expédition qui allait bientôt démarrer. Jordi n'aimait pas cette étape, mais il la jugeait indispensable. Il investissait énormément de temps dans la préparation de chaque voyage ; il était convaincu que ses études pouvaient marquer l'histoire. Mais il avait entendu parler de trahisons édifiantes dans le monde compétitif de la recherche scientifique. Il n'allait pas risquer, par excès de confiance, qu'une autre personne finisse par s'attribuer les mérites qui lui revenaient.

Erik connaissait la procédure. Au début de la première expédition, son frère Yannik avait paraphé un document similaire selon lequel il cédait à Jordi toutes les photos qu'il réaliserait. Quoique secrètement peiné par ce manque de confiance, il apposa sa signature.

Les premiers jours à Chitral, Erik fut présenté à plusieurs amis musulmans de Jordi. Ils les invitèrent à des veillées musicales, tous deux assis par terre au milieu des fumeurs d'opium et de hachisch pendant que le sitar résonnait en fond, que le tube, la planche, le tronc ainsi que d'autres percussions improvisées accéléraient la cadence jusqu'à atteindre un rythme frénétique qui intensifiait l'agitation de l'unique chanteur, drogué. Ses bras, son corps étaient alors projetés dans un mouvement spasmodique, à la fois anarchique et circulaire, qui n'était pas sans rappeler un derviche facétieux ou indis discipliné, suspendu entre les limbes et la réalité.

– Les temps changent. On danse de plus en plus vite, les traditions se perdent, regretta Khalil Rahman en regardant tourner le danseur à côté d'Erik et de Jordi.

Khalil était devenu un des hommes de confiance de Jordi à Chitral. Ce dernier passa un bras autour de l'épaule de cet homme maigre à la barbe bien entretenue.

– Khalil est un grand, grand ami, dit-il à Erik.

– On est même partenaires aux cartes, plaisanta Khalil avec sérieux.
– On a fait plusieurs explorations ensemble. Il nous a beaucoup aidés pendant le premier voyage.

Khalil venait du Nouristan ; il descendait, par conséquent, de guerriers. Il faisait preuve d'un calme rare qui déclenchait facilement l'angoisse de ses interlocuteurs. Il paraissait très sûr de ses actes, un observateur perspicace et silencieux. Il était si apaisé qu'on se demandait presque instinctivement ce qui se passait dans son esprit, combien d'idées, de quels genres, circulaient là-dedans.

Sa famille fuyait les massacres et l'indigence des territoires qu'elle avait historiquement occupés en Afghanistan pour venir s'installer à Shekhanandeh, dernier village de la vallée de Bumburet. Ils étaient – ils sont – musulmans.

Comme le prince Hilal, Khalil travaillait pour l'Office des forêts et connaissait comme sa poche une bonne partie du territoire. Il laissait ses lisses cheveux de jais à l'air libre, dégagés de l'emprisonnement du *pakol* ou d'autres couvre-chefs, c'est pourquoi sa mèche pendait au-dessus de la carte de Chitral quand il signala quelques-unes des routes qu'il préconisait à Jordi et Erik pour leurs excursions.

– Si vous avez un problème, envoyez quelqu'un pour me prévenir, leur dit Khalil.

Il attrapa le bas du gilet qu'il portait par-dessus son *salwar-kameez*, ce qui renforça encore l'élégance de sa mince et svelte silhouette. En regardant Jordi, il ajouta :

– Même si bientôt tu connaîtras ces terres mieux que moi.

Aujourd'hui, dans le salon de Dolores Magraner, une photo immortalise Khalil, avec un de ses gilets, en train de sourire à côté d'un Jordi qui passe le bras autour de son épaule. Seul Jordi porte un *pakol*, ainsi qu'une ceinture multicolore en bandoulière qui, selon la tradition, porte chance.

Si la première mission avait servi à déterminer la meilleure zone possible pour l'étude du *barmanou*, celle-ci avait pour but de recueillir des preuves de son existence. Pour ce faire, Jordi mit dans ses bagages le formulaire de soixante-trois questions qu'il avait systématiquement utilisé lors des premiers interrogatoires.

Avec Erik, il consulta le prix des chevaux badakhshis et pendjabis, mais finalement ils achetèrent deux bâtards, moins chers, ainsi que quelques ânes avant de partir.

En janvier 1990, les forêts des parties basses étaient toujours victimes de l'élagage incontrôlé des arbres. Le manque de moyens favorisait le commerce clandestin du bois, contraignant de nombreuses espèces animales à déplacer leur habitat dans les régions hautes. On supposait que parmi ces espèces se trouvait le farouche et solitaire *barmanou*.

Ces zones sont presque inconnues de l'homme. Au cours de leur ascension, ils saluèrent quelques *Chitral scouts* – le corps de l'armée pakistanaise composé de deux mille hommes veillant à la sécurité le long de la frontière nord-ouest. Plus haut, ils dépassèrent des guérites de surveillance à l'abandon. Arrivés à certains sommets, tout indice de la présence des soldats disparut, car même les *Chitral scouts* ne fréquentent pas les hauteurs des Gujars. Ces bergers nomades au physique et au dialecte indiens vivent de ce qu'ils trouvent, reclus dans des pâtures qui ne sont guère accessibles qu'aux sabots des chèvres, des bouquetins et des *markhors*. Pour les Chitralis, les Gujars appartiennent à une classe d'hommes inférieurs, peu importe qu'ils soient les meilleurs dans l'interprétation des sons de la montagne et qu'ils aient développé leurs sens jusqu'à des niveaux inconcevables pour la plupart des hommes. Beaucoup sont guidés par une morale antique où l'honneur et la vérité sont des valeurs capitales.

L'honneur.

La vérité.

Jordi accorda aux Gujars le crédit de témoignages clés. Dans une besace en cuir, il conservait les noms des Gujars qui affirmaient avoir vu ou s'être retrouvés face à des *barmanous*. Sur la carte, il avait marqué les endroits où ils pouvaient les trouver.

Lors de l'un des premiers levers du jour, Jordi ouvrit la fermeture de son duvet, se mit debout et sortit de la tente, se plaçant à un angle depuis lequel Erik pouvait l'observer à travers la fente de la petite porte. Jordi leva la main, la paume ouverte, et récita la phrase latine avec laquelle il avait l'habitude de saluer le soleil. Erik avait vécu des excursions dans une infinité d'endroits avec Jordi, beaucoup de fêtes païennes, mais quand il le vit réaliser le salut au milieu de cette nature sauvage, cette vision le fit frissonner. Il possédait une force primitive. C'était un geste qui transmettait quelque chose de définitivement authentique, de vrai.

Ils rencontrèrent rapidement leur premier Gujar. Jordi le soumit à l'interrogatoire de rigueur. Le questionnaire posé sur l'avant-bras, il écouta très concentré ; il l'interrogea en prenant soin de bien articuler chaque syllabe ; il scrutait le visage du berger à l'affût d'émotions susceptibles de prouver sa sincérité.

Puis il sortit les dessins d'éventuels *barmanous*, qu'il avait lui-même esquissés à partir des récits d'autres témoins.

Le Gujar montra l'un d'eux.

– Tu en es sûr ?

Le Gujar frappa à trois reprises le même dessin avec plusieurs doigts d'une main. Dans un accès d'euphorie, toute la musculature de Jordi se crispa : le berger avait désigné le même dessin que des années auparavant. Sa joie grandit les jours suivants lorsque les nouveaux témoignages insistèrent sur des descriptions du *barmanou* quasiment identiques à celles qu'il avait

recueillies en 1988. Dans la plupart des cas, ils indiquaient le même dessin.

– Mais, comment peuvent-ils donner des réponses aussi précises ? demanda Erik un soir. Comment peuvent-ils avoir remarqué la couleur des mains ou la taille des dents ?

– Ce luxe de détails est logique, répondit Jordi. Les sociétés de tradition orale dépendent en général beaucoup du milieu naturel, c'est pour ça qu'ils ont conservé une curiosité et un don d'observation aussi aiguisés. C'est là-dessus que repose leur survie.

Ça avait du sens. Erik sentit son incrédulité initiale vaciller. La logique était présente dans chacun de ses pas, dans ses réponses aussi. Face à lui s'ouvraient des portes qu'il avait osé envisager peu de temps auparavant. À présent, les entretiens le touchaient d'une façon inattendue. À chaque nouveau témoignage consigné dans le carnet rouge de Jordi, Erik prenait davantage conscience de l'existence du *barmanou*. La raison qui, quelques mois plus tôt, lui semblait un prétexte à l'aventure, l'objet de rêves et de romantisme, devenait peu à peu réalité.

Le climat se dégradait. L'hiver paléarctique de l'Hindu Kuch déclenchait de constantes tempêtes de neige. La température atteignit les moins vingt degrés. Jordi et Erik avançaient lentement au milieu des collines et des abîmes, protégés par leur chapka, leur parka et leur doublure polaire achetées en France ; des tissus qui s'efforçaient de s'approcher des trente-trois pour cent de coton et des soixante-sept pour cent de polyester, la combinaison idéale aux yeux de Jordi pour lutter contre le froid. Certains interrogatoires se déroulaient la nuit, à la chaleur des feux de bois dans les maisons des Gujars. Puis les explorateurs se retiraient dans leur propre tente.

Le 27 janvier, la neige fit plier le toit de la tente. Il aurait été impossible de sauver une bonne partie des outils et des vivres sans le concours des trois paysans qui, au milieu de la tempête, les aidèrent à évacuer les matériaux jusqu'au village voisin de Kutik. Dans la montagne, la solidarité était un principe respecté, nécessaire, l'héritage d'une noblesse ancestrale qui, cette nuit-là, impressionna plus encore les voyageurs.

De toute façon, les bergers, les authentiques maîtres des montagnes, étaient régis par des codes très différents des Chitralis des vallées basses. Le 28, ils rencontrèrent le garde forestier de la zone, à qui ils demandèrent les clés du refuge le plus proche.

– Vous avez l'autorisation du DCO ?

– Oui, répondit Jordi.

– Montrez-moi le papier.

– Nous ne l'avons pas sur nous, mais le DCO nous autorise à utiliser les refuges que nous trouverons dans cette zone.

– Sans autorisation, pas de refuge.

Il neigeait toujours. S'ils ne parvenaient pas à obtenir les clés, ils allaient devoir descendre plusieurs kilomètres pour dormir à l'abri. Jordi connaissait le garde. Ils ne s'étaient jamais montrés aimables l'un envers l'autre, mais

cette situation posait un dilemme qui dépassait la seule sympathie. Jordi eut envie de casser la figure de cet imbécile qui voulait juste les faire suer. *Sale connard*. Mais il se retint. N'était-ce pas lui qui conseillait à Erik de garder son calme ? « Souris constamment et fais l'idiot, c'est la meilleure défense », lui avait-il recommandé plus d'une fois. Il misait sur le fait de garder son calme, oui. Mais uniquement dans des situations susceptibles de comporter un réel danger, un danger de mort, et ce n'est pas en marchant quelques kilomètres sous la tempête, exposés à l'intempérie, qu'ils allaient mourir, du moins lui n'allait pas mourir, il contrôlait ces montagnes, alors il se mit à crier contre le garde, furieux.

Erik frotta ses gants, les frappa l'un contre l'autre, détourna son regard vers le sol, le toit, les planches de la cabane tandis que son ami vociférait. Jordi avait mis au point sa propre méthode pour tisser des liens à Chitral ; il traitait certaines personnes avec une dureté qui bouleversait Erik. Cette discussion achevait de le perturber, il désirait y mettre fin, qu'elle s'arrête une bonne fois pour toutes, *je t'en prie, Jordi, laisse tomber*, mais il n'arrivait pas à intervenir, saisi par cette façon d'intimider, par les bras crispés de Jordi, par ses poings qu'il serra jusqu'à congestionner ses articulations, par les particules de salives éjectées, par la noirceur de sa voix.

– On va aller jusqu'au refuge et, là, tu forceras la serrure, Erik, finit par ordonner Jordi.

– Quoi ?

– Allez, on y va !

Quand ils sortirent pour se diriger vers la cabane voisine, le garde enrageait, bredouillant des insultes ; toutefois il ne les empêcha pas de continuer leur route. Erik se sentit envahi par une profonde violence.

– Ne te mets pas dans cet état-là, conseilla-t-il à son compagnon. Cet homme est un fonctionnaire, il a une responsabilité, et tu sais bien que, pour ces gens-là, un papier est un papier.

Jordi avançait très lentement, s'enfonçant profondément pour assurer chacun de ses pas. Il donna un coup de pied dans la neige. Lâcha une injure. Serra les lèvres.

Pour agir de la sorte, il faut vraiment avoir envie de faire chier, répondit-il en s'arrêtant devant la porte de la cabane. Ici, ça se passe autrement. Maintenant, force la serrure.

– Mais Jordi...

– Je t'ai dit de forcer la serrure. Ce soir, on dort ici. Force la serrure !

Le 2 février, après qu'Erik se fut rétabli d'une crise de foie dans le refuge, Jordi descendit aux bureaux du DCO dont il revint avec son autorisation signée. Quand il montra la lettre au garde, l'homme balbutia des mots inintelligibles, il remua les yeux dans tous les sens de façon incohérente. Il était évident qu'il ne savait pas lire. Le gardien transforma l'hostilité initiale en un empressement soudain et pathétique. Il les invita à prendre le thé. À la

surprise d'Erik, Jordi répondit par un haussement d'épaules. Ah, les frères L'Homme ! Ils croyaient vraiment tout ce qu'on leur disait, Yannik et Erik, Erik et Yannik, les deux faisaient la paire.

Le soir, après avoir étudié le khowar une heure durant, Erik ajouta une entrée à son journal : « Il est vrai que mes réactions sont toujours occidentales et n'ont pas lieu d'être ici ; j'ai tendance à prendre les gens au sérieux, à leur faire confiance aussitôt, tandis que Jordi, lui, part du principe qu'ils mentent. Il est prêt à vérifier immédiatement ce qu'ils ont dit. Visiblement, c'est lui qui a raison. »

Erik commençait à comprendre cette étrange capacité qu'avait Jordi de côtoyer les gens d'ici qui, des années plus tard, lui permettrait de sortir indemne d'échauffourées avec des talibans ou d'ouvrir des routes humanitaires sur des territoires que personne encore n'avait osé traverser.

Pendant les semaines suivantes, Erik observa Jordi plus attentivement. Il trouvait de la nourriture quand la situation l'exigeait, obtint qu'on les laissât passer dans des zones censées être interdites. Il mit même un terme à des querelles entre villageois. Toutefois, Erik sentait que personne ne manifestait de véritable affection à son égard. Autour de lui, il y avait des rires, de la cordialité, mais tous maintenaient une distance méfiante ; il manquait un je-ne-sais-quoi dans la manière qu'ils avaient d'être avec lui.

Un après-midi, tandis qu'il relisait ses notes de khowar, assis sur un rocher, Erik se surprit à penser qu'il lui manquait un autre type de soutien de la part de son ami. En réalité, Jordi ne l'aidait pas, du moins lui sentait qu'il ne l'aidait pas. *Il ne comprend pas les gens*, pensa-t-il. *Pourtant il comprend très bien les situations...* Erik supposa que c'était pour cette raison qu'il s'en remettait totalement à Jordi pour résoudre les conflits. Mais loin du monde connu, de la famille et des amis, disposer d'une personne qui résolve les problèmes ne suffisait pas. Il avait besoin d'un ami, un ami ! Or Jordi passait son temps à veiller uniquement sur lui-même et sur ses propres intérêts. Cette attitude l'amenait logiquement à se méfier de toute aide qu'il pouvait recevoir. Selon sa vision des choses, tout le monde suivait son propre intérêt ; aussi, il ne faisait cas de rien qui s'éloigne de ses principaux objectifs. Par exemple, pourquoi Jordi ne s'était-il pas appliqué à apprendre le kalasha et le khowar ? *Je les parle déjà mieux que lui !* Erik serra contre lui les feuilles sur lesquelles il écrivait des mots dans ces langues. *Parce que les gens m'intéressent. Je ne cherche pas seulement le barmanou, je veux aussi dialoguer avec les gens par moi-même. Ne pas dépendre de lui.* Alors qu'il s'emportait, il s'attrista. En regardant la vallée, il imagina Jordi, là, au milieu, seul, entouré par ces arbres immenses. Cet après-midi-là, il ne put étudier davantage.

L'aisance d'Erik avec le kalasha et le khowar anima Jordi. La sensibilité tout à fait différente de son ami leur permettrait d'approcher un plus grand nombre de gens, de connaître d'autres histoires. Il enseigna à Erik de nouvelles techniques de survie et des astuces pour tirer profit de l'environnement au maximum.

– Fais attention quand tu pars faire tes besoins la nuit. Tant que tu es debout, les loups te craignent, tu es un homme. Quand tu t'accroupis, tu es à leur hauteur et ils te voient comme un autre animal. Comme une proie.

Ils faisaient eux-mêmes leur pain. À l'époque la plus rude de l'hiver, ils se lassèrent de manger du riz avec des œufs et des fruits secs. Le printemps arriva. Erik apprit à capturer, tuer et dépecer des lézards, il découvrit que leur chair avait plus ou moins le goût du poisson et sut nettoyer les orties ramassées près du ruisseau. Il accéda, enfin, à un autre type de paysage, de délices et de difficultés. « Je ressens une grande impuissance liée à la démesure de notre environnement », écrivit-il dans son journal.

Dans les grands espaces, la complexité géologique allait jusqu'à empêcher l'avancée des ânes à travers les plaines, et leurs yeux souffraient de l'éclat des parois dorées, qui teignaient tout d'un voile d'une blancheur à la fois fantasmagorique et resplendissante.

En tout cas, les nuits n'étaient plus impénétrables. Alors, à la tombée du jour, les hommes fouillaient l'immensité à l'aide de jumelles nocturnes Thomson-TRT Défense, un des maigres dons obtenus par Jordi. Vêtu de son pantalon de camouflage et armé de son fusil en bandoulière, il pouvait passer pour un soldat. Des fléchettes hypodermiques faisaient office de munitions pour endormir le *barmanou* au cas où il se montrerait.

En 1990, le Pakistan vivait une parenthèse très étrange. La guerre entre la Russie et l'Afghanistan venait de s'achever et, pour la première fois depuis de nombreuses années, aucun conflit belliqueux ne touchait la région, du moins aucun conflit officiel. Si quelqu'un avait croisé Jordi, il aurait même pu le prendre pour un véritable chasseur. La paix régnait enfin.

Lorsqu'il s'allongea dans la tente, Jordi tendit l'oreille comme chaque nuit. « Écoute, avait toujours insisté sa mère quand ils allaient se balader dans la campagne. Les oiseaux chantent très bien, ce sont d'incroyables virtuoses. » Dolores Magraner était une inconditionnelle de Maria Callas, dont les opéras passaient souvent à la maison, et de Vivaldi. Dolores avait pour habitude de se réveiller avec *Le Barbier de Séville* ou n'importe quel morceau plus ou moins populaire. « Écoute. »

Mais Jordi n'avait pas l'oreille musicale, il n'était vraiment pas doué. Parfois il essayait de fredonner un air et, quand il prononçait le nom de la chanson, sa famille restait perplexe, pensant qu'il plaisantait.

Cependant, cette nuit-là, Jordi prêta l'oreille. *Il est là*. De nouveau. Le cri d'un être non identifié mais que lui reconnaissait. *Il est là*. Il sortit de la tente et prit juste le temps d'enfiler ses bottes, une lampe à la main. Il ne vit rien.

– Tu es là, déclara-t-il à voix haute.

Erik aussi l'avait entendu. Depuis le début du voyage, il était envahi par une forte impression d'harmonie et de plénitude liée au caractère universel de l'expédition. Il ne savait pas si ce mystère incarné, velu et insaisissable que

Jordi présentait comme un Néandertalien relique existait réellement, mais il voulait croire en lui ; il lui incombait de croire en lui ; le rechercher consumait toute son énergie, guidait chacune de ses actions. En outre, il comprenait que, s'il existait, la capture de cet hominidé serait un des événements scientifiques du siècle. L'idée d'aspirer au plus haut sommet était un stimulant parfait.

Il devait reconnaître que le *barmanou* était le moteur idéal pour se livrer aux montagnes, s'exposer aux forces de la nature. Telle était la récompense : être là, sans nul autre besoin. Erik aussi avait entendu le cri.

XII

« L'homme est une corde entre la bête et le surhumain – une corde sur l'abîme. »

Friedrich Nietzsche,
Ainsi parlait Zarathoustra.

– Tu as un moment, Cat ?

La paléontologue française Catherine Valicourt se trouvait dans le laboratoire où elle se demandait, tandis qu'elle retournait le problème dans tous les sens, comment il était possible qu'aucun de ses collègues n'envisage sérieusement la thèse qu'elle proposait depuis décembre 1987 – précisément le mois et l'année où Jordi Magraner s'était rendu pour la première fois au Pakistan, même si la chercheuse ignorait évidemment cette information. Depuis que la Société d'anthropologie avait méprisé sa théorie, c'était comme si son idée s'était volatilisée.

– Cat ?

Le problème de Valicourt avait commencé dès lors qu'elle s'était obstinée à démontrer que la théorie de Darwin ne suffisait pas à expliquer le développement de la conscience chez l'être humain ; elle se demandait pourquoi on ne s'attachait pas davantage à discerner l'origine de cette capacité sophistiquée.

La scientifique se souvint que les dernières populations d'*Homo erectus* avaient vécu dans l'est de l'Europe jusqu'à 30 000 ans avant J.-C., mais aussi que l'extinction de ces populations n'avait pas été uniforme, de sorte qu'il était possible que certains individus se soient dispersés. Dans le cas où un seul groupe aurait survécu, les hominidés reliques pouvaient être une réalité.

– Caaaaat !

Et c'est peut-être dans l'évolution de ces survivants que se trouvait la clé du pourquoi de la conscience.

– Cat, s'il te plaît !

– Hum... salut Édouard, répondit finalement Cat.

Son vieil ami et collaborateur Édouard se tenait quasiment au-dessus d'elle.

– Ah, toi alors, quand tu es plongée dans quelque chose... Juste une minute. Je crois que j'ai une info qui peut t'intéresser. Au laboratoire de

reptiles et amphibiens, un jeune homme qui revient d'une excursion dans certaines régions d'Asie centrale a commencé à travailler avec nous. Il affirme qu'il possède des témoignages sur l'existence d'hommes sauvages ; il veut voir des crânes fossilisés. On dirait bien qu'il a lu le livre de Heuvelmans.

– Il a lu Heuvelmans ? C'est vrai ?

Valicourt accepta de recevoir Jordi dans un des bureaux de l'Institut de paléontologie humaine à Paris.

Jordi connaissait déjà l'institut, mais cet instant était empreint d'une gravité différente à ses yeux. C'est pourquoi il s'arrêta afin de contempler les silhouettes ciselées sur le frontispice. Des femmes primitives chatouillaient à l'aide d'une branche un grand singe capturé par les hommes. Une famille des cavernes faisait rôtir un poisson. L'histoire l'attendait.

Il entra dans un édifice ténébreux, traversa une enfilade de corridors et de couloirs dans la pénombre et, après avoir grimpé plusieurs volées de marches grinçantes, rejoignit le bureau de Valicourt.

La scientifique ne prêta attention ni à l'élégance de Jordi, apprêté pour l'occasion, ni à la couleur de ses yeux, ni à ses boucles, ni même à sa petite taille. Pour elle, le principal était de vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un mythomane. Après tout, il n'avait pas de formation universitaire et elle voulait s'assurer qu'elle avait affaire à quelqu'un d'honnête, pas à un de ces charlatans manipulateurs.

Quand Jordi se mit à parler, elle se soucia seulement de recevoir des informations sur l'exploration, le protocole utilisé, ses recherches et ses résultats, car c'était la première fois qu'elle rencontrait quelqu'un qui était parti en quête de témoignages et d'éventuelles populations et... qui avait lu Heuvelmans.

Valicourt l'interrompait de temps à autre en lui adressant des questions directes formulées sur un ton presque agressif. On ne se paierait pas sa tête. C'était une femme plus pragmatique encore que ceux de sa profession – ce n'est pas sans raison qu'elle avait été secrétaire générale de la Fondation Teilhard de Chardin, paléontologue et philosophe qui avait décidé de se consacrer « corps et âme au devoir sacré de la recherche ». Elle détestait perdre son temps.

Jordi répondait rapidement. Il répondait aux questions de manière instantanée et efficace, son discours ne présentait pas de lacunes... même s'il devrait peut-être ralentir sa narration, articuler plus lentement... Bah, ça ne changeait rien. Il était nerveux et avait beaucoup de choses à raconter, *l'agenda de ces gens-là est toujours surchargé*. Aussi, il débita des rapports détaillés, décrivit des expériences, des plaines, des vallées, des forêts, ébaucha ses théories et les possibilités de futures prospections sur le terrain.

– Et j'ai résumé tout cela dans un dossier.

Les conclusions du rapport convainquirent Valicourt.

Dès lors, les rendez-vous à l'heure du déjeuner se succédèrent. Un après-midi, après être sortis du self-service de la cafétéria, ils convinrent d'effectuer leur désormais traditionnelle promenade dans le Jardin des Plantes ; ils y discutaient des hypothétiques hominidés de l'Hindu Kuch. Jordi croisa les mains derrière son dos, rythmant fermement la marche. S'il avait porté une redingote, il aurait ressemblé à un homme d'un autre siècle. Il était conscient de ce parallélisme. D'ailleurs, il surjouait, discrètement satisfait de se voir ainsi, car c'était bel et bien la balade idoine, le lieu historiquement idéal, pour discuter d'un sujet d'une telle transcendance.

Le musée était situé à l'entrée du jardin, à guère plus de cinq minutes de l'Institut de paléontologie humaine. Il suffit de traverser la rue et de continuer tout droit, et là, au milieu des sophoras du Japon et des cèdres, entourés de plantes exotiques, écoutant les cris des habitants du petit zoo installé dans le jardin – où on trouve également les pinsons qui fournirent à Darwin la clé de sa théorie –, sous une température idéale pour déambuler sans risque d'insolation, un Jordi repu se laissa porter par l'euphorie :

– Quand j'aurai enregistré les bruits que j'ai entendus dans les vallées, les experts devront les accepter comme une preuve irréfutable de l'existence d'un être, au minimum, différent.

Il lança un regard à Valicourt. Elle marchait silencieusement, le regard fixé sur le sentier de terre.

– Et les entretiens avec les Gujars, ajouta Jordi, impliqueront un avant et un après dans les études sur les hominidés reliques.

– Ils vont avoir besoin d'un peu plus, mon cher. Ce ne sont que des preuves superficielles.

– Superficielles ? Tu sais comme c'est difficile d'arriver jusqu'à ces gens-là ? Non, non. Superficielles, pas le moins du monde. Et puis, quand on leur parlera de l'os, ils ne vont pas en revenir, tu verras.

Le sourire de Valicourt n'exprimait ni la joie ni même la complicité. Elle se demanda de nouveau si une alliance avec l'Espagnol était une bonne chose. Si elle ne ferait pas mieux de renoncer tant qu'il était encore temps. Chaque conversation lui apportait la démonstration que Jordi avait des idées qui divergeaient bien trop des connaissances scientifiques et historiques traditionnelles, bien qu'elle crût fermement en elles. Comment allait-il prouver tout cela ? Elle ne pouvait pas continuer à l'aider, il finirait par lui attirer des ennuis. Mais la porte qu'il lui ouvrait... Les pinsons de Darwin virevoltaient à quelques mètres d'eux. Valicourt avait orienté sa vie vers la découverte de ce qui se cachait derrière cette porte. La recherche de ces populations était trop importante.

– Oui, l'os va les faire réfléchir, répondit Valicourt.

L'os.

Jordi n'arrivait pas à se le sortir de la tête. Cette métaphore – qui sonnait comme un jeu de mots redondant sur l'os de la tête dont il ne pouvait se

libérer – l’amusait. L’os qui avait permis d’agrandir la cavité crânienne de l’homme.

Combien d’heures avait-il passées à faire des calculs, à collecter des preuves, à spéculer ? Et il était encore là, à étudier comment ce fameux os aurait permis l’émission du son dans les gorges ancestrales. Comment il aurait fait dériver le son vers la voix.

Au volant de sa fourgonnette, Jordi attendait que le feu lui permette de reprendre sa route.

Si Valicourt hésitait, il se chargerait de l’encourager. Il voyait qu’elle doutait de ses théories, mais chacun sait que les idées originales sont rarement acceptées du premier coup. La solution était de défendre ces idées-là, qui ne lui étaient pas venues comme par enchantement mais après des années de recherches. *Je pourrais raconter cette histoire des années durant.*

Le feu passa au vert.

Il trouva une place pour se garer juste en face de la boutique d’animaux – tant mieux, ça n’arrivait pas souvent. Il descendit de la fourgonnette, ouvrit la portière latérale avant d’attraper à la force du poignet le dernier aquarium de la journée. Alors que la commerçante tamponnait la facture qui portait l’en-tête de la Ferme exotique, il calcula que rentrer à Valence lui prendrait à peu près une heure et demie.

La nuit tomba tandis qu’il conduisait. Les champs de l’Ardèche défilaient, parfaitement ordonnés, au bord d’une voie rapide sans cassis. Il avait eu la chance de trouver du travail aussi rapidement en rentrant de sa deuxième expédition, mais dès qu’il aurait réuni un minimum d’argent... Il regarda la feuille qu’il avait jetée sur le siège passager ce midi-là. Après avoir avalé un sandwich dans un relais routier, il avait dessiné deux crânes humains : un, avant la dilatation de l’os ; l’autre, après. C’était tellement évident. Il tenait la réponse ! C’étaient deux têtes distinctes ! Des caisses de résonance différentes ! Comment pouvait-il promouvoir sa théorie ? Et les mécènes ? Tout le monde parle toujours de ces gens, mais comment arriver jusqu’à eux ?

De retour chez lui, il embrassa sa mère, prépara du café, s’enferma dans sa chambre et commença à rédiger des lettres dans lesquelles il expliquait le travail qu’il menait ainsi que l’intérêt de ses recherches pour la science. Puis il rassembla un tas de revues scientifiques, chercha l’adresse des éditeurs dans l’ours et mit chaque lettre dans son enveloppe respective.

Louis Faton, directeur de SFBDA Archéologia, fut intéressé d’apprendre que Jordi préparait un dossier sur les hominidés reliques. Si une publication d’un tel prestige le secondait, le reste suivrait tout seul. Aussi, lorsqu’il reçut une missive de Faton, Jordi s’emballa, tripota maladroitement l’enveloppe et, en la déchirant, arracha une partie de la lettre. Debout, il lut que SFBDA se voyait dans l’obligation de rejeter son dossier. Faton alléguait que Jordi avait

refusé d'écrire un article préalable qui aurait aidé l'équipe de préhistoriens de la revue à juger de l'opportunité de publier le rapport. « Je n'ai jamais répondu négativement à votre suggestion d'article », répliqua Jordi par écrit. Faton ne céda pas.

– Foutu salaud hypocrite ! jura Jordi chez lui.

Il le répéta plusieurs fois, plusieurs jours. Toujours chez lui. Puis il ravala son indignation et attendit la réponse d'autres publications.

« Nous ne pensons pas publier votre recueil de témoignages. Il y a cinquante ans, on aurait obtenu la même description de fées et de lutins dans les landes bretonnes. »

Philippe Boulanger, revue *Pour la science*.

« Je regrette de vous informer que notre magazine ne publiera pas... »

Marie-Jeanne Husset, revue *Sciences et Avenir*.

Les refus s'enchaînaient inexplicablement, plus encore lorsqu'il voyait qu'étaient publiés de nouveaux articles de Marie-Jeanne Koffmann, la doyenne des chercheurs d'*almastys* (hommes sauvages du Caucase), qui jouissait du soutien de plusieurs scientifiques de renom, alors qu'à ses yeux les contributions de Koffmann étaient incomparablement inférieures aux siennes.

– Il y a une fille qui a téléphoné pour toi, lui fit savoir sa mère un après-midi lorsqu'il rentra du travail.

Jordi mit la cafetière en marche en jetant un œil à la fourgonnette par la fenêtre de la cuisine.

– Elle a demandé que tu la rappelles à ce numéro.

Dolores lui tendit le papier sur lequel elle avait noté un numéro avec un indicatif étranger et le nom d'une femme.

– Elle a précisé que c'était pour une émission de télé.

De télé ? Il regarda l'horloge de la cuisine. Quels horaires ont-ils à la télé ? La fille serait-elle toujours à la rédaction ? Bon, il ne voulait pas non plus paraître impatient ; s'il répondait rapidement, ils feraient de lui ce qu'ils voudraient. Qu'est-ce qu'ils croient ? Que tout le monde rappelle dès le premier appel ? Non, non, qu'ils apprennent à respecter les gens. Certes, il fallait bien reconnaître la perspicacité de ces journalistes prêts à reconnaître la qualité de son travail, mais guère plus. Il attendrait quelques heures.

Dans la matinée, il demanda la permission d'utiliser le téléphone à l'employé de l'établissement où il venait de livrer le premier aquarium de la journée.

– Bien sûr, il est tout à toi.

Heureusement que le type n'avait pas demandé si l'appel était national ou longue distance, il n'aurait pas très bien su quoi répondre. Jordi composa le numéro tandis que le commerçant plaçait l'aquarium à l'endroit qui lui était réservé. Une opératrice lui répondit.

– Pardonnez-moi, où est-ce que j'appelle ?

– Ici, vous êtes à la Radio Télévision belge.

Belge ? Il la remercia, donna son nom et celui de la femme qu'il souhaitait joindre. On transféra son appel.

– Bonjour. Monsieur Magraner ?

– Oui.

– Je suis ravie de pouvoir discuter avec vous, merci d'avoir répondu à notre appel. Je suis la productrice du programme *L'Écran témoin*. Je vous ai contacté car nous aimerions beaucoup que vous participiez à l'une de nos émissions pour expliquer votre histoire dans les montagnes...

Tandis que Jordi écoutait, l'employé de la boutique admirait son nouvel aquarium, qu'il avait placé au-dessus des deux autres, presque les mêmes, à côté des cages des furets. On y trouvait aussi des chiots qui dormaient ou qui batifolaient, des perroquets qui buvaient et sautillaient sur leur balançoire, des serpents très calmes et une odeur semi-aigre, un mélange de fourrage, d'excréments et de produits pour l'hygiène animale. C'était incroyable, on voulait le faire passer à la télé ! Un acte de justice ! Mais pourquoi est-ce que ce devait être chez les Belges ?

Des semaines plus tard, Jordi se présenta, enchanté, sur le plateau, sans cesser de se demander pourquoi les seuls qui s'intéressaient à lui venaient d'un pays différent de celui qu'il habitait. Pourquoi ?

Il avait entendu parler des luttes pour le pouvoir dans les cercles scientifiques, dont il eut même à faire la brève expérience. Néanmoins, il commençait à saisir l'étendue de son ignorance quant à la dimension réelle de ces conflits, mais surtout il ne comprenait pas comment ni pourquoi ils l'affectaient lui.

Quand il annonça à Valicourt sa participation à l'émission, il en profita pour aborder de nouveau le sujet qui mettait sa collègue hors d'elle.

– Tu me l'as répété mille fois, mais ce n'est que maintenant que je commence à voir combien ils sont capables de te mettre à l'écart si tu ne rentres pas dans le moule. (Jordi parlait, debout, dans le bureau de la scientifique, au milieu des livres et des fossiles.) C'est dingue ! Comment peuvent-ils être si étroits d'esprit ?

– Eh bien, ça, ce n'est rien ! répondit Valicourt.

Et elle lui dispensa un cours sur les différentes façons d'être méprisé. Elle se prit elle-même comme exemple : elle insistait depuis des années sur la nécessité de poursuivre les études sur l'hominisation qui, selon elle, semblaient officiellement abandonnées.

Valicourt fit une pause dans son discours. Elle enfonça ses doigts dans ses cheveux, improvisant une sorte de massage. La tête toujours penchée, elle ajouta :

– Aujourd'hui, on apprend la théorie de l'hominisation comme on apprend une table de multiplication.

Et elle expliqua que, de nos jours, les écoles de pensée en vogue répétaient machinalement une série de concepts, comme une histoire qu'on

rabâche, dans le but d'imposer leurs théories, leur idéologie, au-delà de l'objectivité.

– Cette conviction m'a rongée pendant des années, conclut Valicourt. (Lorsqu'elle redressa la tête, elle était toute décoiffée. Elle éleva légèrement la voix, raidit ses gestes.) J'avais besoin de partager mes théories, de les diffuser. Je n'étais pas dingue du tout. Je me disais : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Alors je me suis mise à écrire.

Elle secoua son épaisse chevelure en bataille vers un des livres qui se trouvait sur un coin de la table : un livre qu'elle avait elle-même signé, dans lequel elle dénonçait le fait que chercheurs comme universitaires respectaient le darwinisme avec une telle obstination qu'ils étaient incapables de reconsidérer une théorie de l'évolution qui ne prenait pas la peine d'expliquer une donnée aussi fondamentale pour l'être humain que la création de la conscience.

– Tu demandes juste qu'on te laisse entamer une nouvelle ligne d'investigation, déclara Jordi. Pourquoi te causent-ils autant de problèmes ?

– En réalité, il y a deux problèmes majeurs. Un : remettre Darwin en question. Deux : Cat Valicourt.

L'image de sa collègue retranchée derrière la table, droite et sérieuse, reconnaissant fièrement le problème qu'elle-même représentait, charma Jordi. Il était évident que son amie rompait avec l'archétype de la corporation scientifique, bien connue pour ses bizarreries.

Étonnamment, Valicourt avait été acceptée en 1990 comme membre du CNRS français ; elle communiqua à la direction son souhait de continuer les recherches sur le processus de contraction craniofaciale. Ses études sur les fœtus et les embryons de primates lui avaient valu un prix de la Fondation Fyssen. Les experts du CNRS acceptèrent que la recherche se poursuive, mais entre les mains d'un spécialiste des questions d'évolution.

Ils veulent m'écarter. Valicourt s'en aperçut : *Les néodarwinistes qui dirigent les institutions scientifiques françaises ne laisseront pas une adepte de l'école de Piveteau, soit celle du jésuite Teilhard de Chardin, soit une catholique, tenir les rênes de cette recherche pour le moins audacieuse. Une catholique ! Le CNRS joue son prestige. Son image.*

Valicourt avait compris comment les ficelles étaient tirées. L'affiliation des membres des commissions (du CNRS) aux syndicats marxistes était un fait historique avéré et bien connu. Chez les scientifiques et les marxistes, Dieu constituait un tabou logique au sein des laboratoires du CNRS. Si, à Dieu, on ajoutait le yéti, alors les plaisanteries iraient bon train. Et, à la tête des incrédules, rien de moins qu'Yves Coppens, le professeur de paléontologie et préhistoire qui avait participé à la découverte du fossile le plus célèbre de l'histoire, l'*Australopithecus afarensis*, également connu sous le nom de Lucy.

Coppens monopolisait l'initiative française concernant les études sur l'évolution de l'homme. Depuis 1982, il avait commencé à prendre le contrôle de la paléontologie humaine en France, occupant des postes éminents dans les

principaux collèges et académies scientifiques et s'assurant la codirection du laboratoire du musée de l'Homme.

Valicourt ne laisserait pas Coppens s'immiscer dans son projet et finir par s'attribuer, une fois de plus, la gloire. Elle ne renoncerait pas non plus à sa fonction de secrétaire de la Fondation Teilhard de Chardin. Elle croyait en Dieu, certes. Et ça ne l'empêchait pas d'être scientifique. Après tout, les idées originales de Teilhard de Chardin avaient également subi les attaques religieuses et le mépris de ses collègues scientifiques. Valicourt suivait la voie de son mentor. Par la suite, on l'accuserait d'antidarwinisme, de créationnisme ; elle devrait aussi subir des diffamations venant des médias bien disposés à se moquer de cette professionnelle au profil atypique. On pourrait dire qu'elle était victime d'une lapidation inversée : si Darwin avait été caricaturé aux côtés de singes lorsqu'il avait exposé sa théorie, Valicourt serait représentée un crucifix à la main.

– Je suis en train de préparer une nouvelle expédition à Chitral, tu viens ? lui demanda Jordi quelques jours plus tard.

Pour Valicourt, partir signifiait ne pas tenir compte de la suggestion de ses supérieurs. Elle n'attendait pas d'aide du CNRS, mais affronter Coppens n'était pas une mince affaire.

Elle accepta.

Depuis que Valicourt avait refusé de faire entrer des chercheurs proches de Coppens au comité de soutien du projet et avait continué à parler en public des populations préhistoriques dans les régions montagneuses d'Asie centrale, elle avait commencé à recevoir des avertissements de la direction du CNRS. Coppens s'était fendu de plusieurs déclarations dans lesquelles il discréditait Jordi. Puis ce fut comme si le couple dissident s'était évaporé. Ils cessèrent d'exister. Nul ne se fit l'écho des idées de Valicourt, ni bien entendu de celles de Jordi, le collaborateur déjà connu de la dévote fantaisiste.

– Comme si les néodarwinistes collaient automatiquement l'étiquette religieuse à leurs détracteurs, dit-elle à Jordi. Alors même que la foi est en tout point contraire à la volonté de prouver un postulat. Dieu n'a rien à voir avec tout ce qui est accessible à ma raison. Accessible à ma raison. Car c'est bel et bien la raison qui m'interpelle.

Des menaces furent formulées : « On va le réduire en miettes, le petit immigré. »

– C'est ce qu'ils ont dit, le « petit immigré », lui rapporta un ami du musée.

La phrase anéantit Jordi l'espace d'un instant. Même ses boucliers, qu'il pensait si résistants et indestructibles, ne purent supporter cette charge. Le « petit immigré ». Voilà une des foutues étiquettes qui vous accompagnent pour le restant de votre vie.

– Qui a dit ça ? finit-il par demander.

– Je ne sais pas, il y en a eu plusieurs dans le groupe ; il y en avait beaucoup qui venaient de l'extérieur, des académiciens de passage. C'est

peut-être l'un d'entre eux.

Les revues du milieu rejetèrent toutes ses propositions d'articles sur les hommes sauvages. Jordi assistait, stupéfait, à la réaction en bloc d'une communauté censée être la sienne, mais qui avait décidé de lui fermer ses portes. Il vivait entre l'angoisse et la fureur, impuissant et incapable de comprendre que les intérêts personnels puissent s'imposer face à une véritable investigation. Il était stupéfiant de constater que ces gens-là étaient capables de les écarter. De les faire disparaître.

Jordi et Valicourt tâchèrent de s'encourager mutuellement. Ils trouvaient des excuses pour justifier ce rejet, ce mépris. Ils n'allaient pas se laisser abattre : « Nous sommes durs, nous croyons en cette entreprise. » Ils se tenaient là, cherchant force, oxygène, stimulant, quand Jordi reçut une lettre, envoyée par des experts britanniques du larynx. Étrange ! Jordi n'était pas en contact avec cette branche de la science. Il ouvrit l'enveloppe. Les Anglais écrivaient qu'ils avaient été réellement surpris par l'approche de Jordi sur le développement de cet os crânien, en conséquence de quoi la Language Origins Society l'invitait à donner une conférence à Cambridge.

XIII

– Maman ? interrogea Jordi. Je t'appelle car un ami du Muséum d'histoire naturelle va partir en vacances. Du coup, il me laisse sa maison cet été et, en échange, je lui garde ses chats. Alors si tu veux venir passer quelques jours à Paris...

Quelques semaines plus tard, Dolores posait sa valise dans la capitale. À côté de la sienne se trouvaient celles de sa fille Esperanza et de ses petites-filles Marie et Isabelle. C'était la première fois qu'Esperanza et les filles visitaient Paris, aussi profitèrent-elles au maximum de leurs journées en marchant le plus possible, enthousiasmées et reconnaissantes de l'occasion que leur offrait Jordi.

Lui aurait aimé leur consacrer plus de temps – après tout, les Magraner ne prévoyaient de rester qu'une semaine –, mais le travail l'absorbait tant que, pour la troisième soirée d'affilée, il sortit en courant du laboratoire de reptiles et d'amphibiens du musée.

– Je suis désolé, impossible de rentrer tôt, s'excusa-t-il en entrant dans l'appartement.

Ça sentait l'ail frit. Quelle recette sa mère avait-elle encore inventée ? Dolores avait également préparé un gaspacho. Quelle bonne idée ! Jordi était en nage.

– Tu sais bien qu'ici personne ne commence sans toi, répondit Esperanza. Comment s'est passé ce séminaire de zoologie ?

Jordi déposa un baiser sonore sur la joue de sa sœur.

– Mais non, l'après-midi, je suis en stage au musée. Le séminaire, c'est avant. Enfin, tu veux vraiment parler de choses ennuyeuses ? Allons manger, j'ai une de ces faims... Quel piètre hôte je fais ! Au Pakistan, on m'aurait pendu pour ça !

Pendant le repas, ils discutèrent de la beauté et de la douceur du *patti*, le coton à l'aide duquel on confectionnait les vêtements à Chitral.

Esperanza lui demanda s'il fumait toujours la pipe couleur chêne qu'il avait rapportée des vallées.

– Mais bien sûr, je ne fume que comme ça, mentit encore Jordi.

Et pour le prouver, il alla chercher sa pipe, alluma le fourneau et tira dessus. Derrière le nuage de fumée, il observa le regard de ses femmes, ses authentiques femmes – c'est ainsi qu'il les considérait. La fascination de ces

trois générations féminines de Magraner, le fait de les sentir heureuses, l'émut encore. Cette sensation le ravissait toujours. Le bonheur de ces femmes était sans doute une des raisons principales qui l'avait amené jusque-là. Il ne s'était certes pas attardé très longuement sur la question, mais son souhait, à n'en pas douter, était de répondre aux attentes de sa famille. Il passait trop de temps loin d'elles pour ne pas leur proposer le meilleur quand ils étaient réunis. Il voulait leur offrir le rêve tel qu'elles l'imaginaient, de sorte que si elles attendaient d'un homme des montagnes qu'il fume la pipe, il s'exécuterait.

– Et le projet de Cambridge ? demanda Esperanza.

– On travaille dessus comme des fous avec Cat. Je vais lire la conférence.

– Noooooon. Avec ton bagou et ta spontanéité...

– Mais là, c'est un exercice formel et en anglais en plus, mais bon, je connais tout sur le bout des doigts, expliqua-t-il.

Il se leva au milieu du salon et prit une voix légèrement grotesque, improvisant une parodie de son intervention qui amusa le public captivé.

– C'est bon, c'est bon, articula Esperanza entre deux rires, mais rappelle-toi : ne va pas là-bas en tenue de camouflage. À l'université, on se fait beau.

En septembre, bien plus couvert et plus grave qu'au cours de cette veillée d'été théâtrale, vêtu d'un costume-cravate et accompagné de Cat Valicourt, Jordi déplia ses feuilles devant un auditoire de laryngologues et, en anglais, évoqua une forme de mâchoire différente chez les Néandertaliens. Il parla d'un os, le sphénoïde, dont la croissance aurait permis d'agrandir la cavité orale, altérant ainsi le fonctionnement de l'appareil phonique chez les hommes primitifs. La capacité d'articuler des sons complexes aurait favorisé un développement rapide du cerveau, donnant lieu à une pensée supérieure, de laquelle dériverait la conscience.

Les sons émis par cet appareil seraient similaires aux sons enregistrés chez les enfants-loups du XVIII^e siècle : des voix aiguës composées de sons gutturaux et de cris. Comme ceux que Jordi assurait avoir entendus certaines nuits au Pakistan.

The Daily Telegraph écrivit un article sur sa conférence et, dans les mois qui suivirent, il reçut de nombreuses marques d'encouragement pour la prochaine expédition. Plusieurs venaient de chercheurs reconnus – parmi eux le formidable naturaliste Théodore Monod. *Enfin*, pensa Jordi. L'heure était venue de sauter le pas.

Des e-mails et des lettres de soutien accréditant la valeur de Jordi circulaient dans des couloirs d'entreprises et d'universités, mais bientôt il s'aperçut que rien de tout cela ne changerait significativement sa situation : *J'ai toujours des problèmes financiers et je continue d'essayer les refus des magazines*. Quoi qu'il en soit, l'appui de ce cercle fermé servirait, certains soutiens en amèneraient d'autres, et ainsi apparaîtraient des personnages essentiels, comme ce Winckler qui travaillait pour Interpol où il reconstruisait des visages de cadavres – cet homme pouvait se révéler très utile pour un

chercheur d'hominidés reliques. Mais oui, bien sûr, ces soutiens apparaîtraient plus encore lorsqu'on apprendrait l'envergure de cette troisième expédition ambitieuse qu'il envisageait. La roue était prête, il ne restait plus qu'à la pousser un peu pour qu'elle se mette à tourner dans la bonne direction. Il élaborait un plan extraordinaire.

Le projet initial comptait treize membres, parmi lesquels Kassil Ivanov et Raïtcho Gautchev, deux des meilleurs pisteurs de grands mammifères d'Europe. Dist-Inject, l'entreprise pour laquelle travaillait toujours Andrés Magraner, garantissait l'apport de matériel hypodermique qui permettrait d'anesthésier les *barmanous*. Plusieurs appareils photo, du matériel professionnel pour la prise de son, une caméra thermique qui enregistrerait les mouvements nocturnes, des systèmes de surveillance, des chiens de piste laïkas de Sibérie, cinq motos, neuf chiens de traîneau malamutes d'Alaska et un 4 x 4 venaient compléter la liste de l'équipement. L'idée était de rester trois ans. Le budget : cinq millions et demi de francs¹.

Il acheta cinq malamutes. Comme la meute ne tenait pas dans la maison parisienne, il demanda l'autorisation de les laisser dans le jardin du Muséum d'histoire naturelle jusqu'au départ de l'expédition. Sa requête fut refusée, alors il appela Esperanza. À l'évidence, un peu de distraction ferait du bien à sa sœur après son divorce. Et puis la maison qu'elle louait dans ce village au nord de Lyon comportait une terrasse et un jardin plutôt idéaux. C'est pourquoi il lui demanda de garder les chiens.

– Ne leur donne pas trop à manger. Ne leur sers pas de grandes quantités, je veux qu'ils s'habituent à ce qu'ils vont trouver à Chitral.

Esperanza s'efforça de suivre les instructions. Elle eut quelques problèmes avec Wolf, qui passait son temps à aboyer et à montrer les dents, mais elle fit une belle découverte avec Fjord. Ce chien était différent de ceux qu'elle avait connus jusqu'alors. C'était peut-être le plus robuste et le plus puissant du groupe, sans pour autant étaler sa supériorité à moins d'y être contraint. Wolf lui-même avait renoncé à le provoquer après avoir entrevu sa gueule à quelques centimètres de lui.

De plus, Esperanza sentait que le chien l'écoutait quand elle parlait, qu'il essayait même de lui faire plaisir. Il était facile de détecter sa particularité. Fjord mangeait à un rythme différent du reste du groupe, parfois il l'accompagnait dans le jardin, en silence.

– Tu es comme un être humain, mon petit, il ne te manque que la parole.

Un soir, avant de fermer la porte de la maison, elle vit Fjord tranquillement étendu dans le jardin tandis que les autres chiens aboyaient.

– Fjord ! s'exclama Esperanza.

Le chien dressa le cou et les oreilles. Les autres se turent pendant trois secondes avant de retourner à leur dispute.

– Viens ! Allez, viens ! ordonna-t-elle en ouvrant un peu plus la porte.

Le malamute avança lentement entre ses congénères avant d'atteindre la

maison. Les autres passèrent la nuit à hurler dehors. Il en fut de même les jours suivants, jusqu'à ce que les voisins se mettent à laisser des mots dans la boîte aux lettres pour protester contre les sérénades nocturnes. Alors, Esperanza alla chez le vétérinaire.

– Mélangez ces pilules à la nourriture et ils dormiront.

Esperanza administra le produit prescrit. Le problème fut résolu.

Quand, le dimanche, comme à son habitude, Jordi lui rendit visite, Esperanza hésita à lui confier ce qui se passait avec les chiens. Après avoir salué les animaux, son frère entra dans la cuisine, disposé à préparer un délicieux repas.

– Voyons voir les casseroles ! cria-t-il en ouvrant le placard des marmites.

Esperanza l'observait, préoccupée. Il serait peut-être contrarié qu'elle ait pris des mesures aussi drastiques. *Je lui dis, je ne lui dis pas...* mais elle ne put se retenir.

– Il faut que tu le saches : je drogue tes chiens.

Jordi poursuivit sa recherche de casseroles, plutôt impassible. Après tout, sa sœur s'occupait de sa meute. Il reconnaissait aussi que certaines de ces bêtes n'étaient pas faciles à maîtriser.

– Tu ne pouvais pas faire autrement ? demanda-t-il, accroupi, tandis qu'il choisissait une casserole.

– Non.

Il protesta un peu, plus pour libérer sa colère initiale que par envie de se disputer, puis ils décidèrent de transférer les chiens dans une fourrière de la Drôme. Peu de temps après, Jordi s'installa chez sa sœur, une bonne initiative pour rester au contact des chiens, mais aussi pour chercher des sponsors à Lyon, car il devait continuer à réunir des fonds. Comme Esperanza et ses filles occupaient le premier étage, Jordi jouissait d'une vaste surface indépendante au rez-de-chaussée, ainsi que du garage. Il allait souvent dans la forêt et faisait de fréquentes escapades à Lyon et à Paris. Le dimanche, il cuisinait ses plats pakistanais, obligeait toute la famille à s'asseoir par terre et à manger avec les doigts.

– Pour que ça ait la même saveur que là-bas, il faut manger à leur manière, déclara Jordi un dimanche, comme une phrase rituelle.

Il confectionna une mini-coupelle avec du pain, qu'il plongeait à moitié dans le ragoût et, en pressant à l'aide de son pouce, il attrapa un bon morceau qu'il engloutit en une bouchée.

– Tu as vraiment besoin d'autant de chiens pour l'expédition ? demanda Esperanza, s'aidant de ses deux mains pour que sa boulette de pain ne s'effrite pas.

– Ils sont très utiles dans la montagne et me seront d'un grand secours si je veux sillonner les vallées.

– Je ne sais pas. Surveillance Wolf, c'est le plus fou...

Jordi avait répondu rapidement – sa première impulsion consistait

toujours à réaffirmer ses décisions –, mais depuis plusieurs jours il considérait la possibilité de réduire le volume de l'expédition. L'argument du chien déjanté pouvait lui être utile afin de camoufler les véritables motifs. Quelques semaines plus tard, il reconnut le déséquilibre dont souffrait le malamute.

– Si Wolf est aussi barjo que ça, du vent ! Qu'est-ce qu'on va faire de lui ?

– On peut le mettre à la fourrière. Et les jumeaux, tu les prends ? Ils sont tellement patauds, ils ne te serviront à rien.

Une fois de plus, sa sœur avait raison. Eux aussi resteraient en France.

– La compagnie de Gorki et Fjord suffira, déclara-t-il à Esperanza quelques jours plus tard. Deux bons chiens valent mieux qu'une troupe inutile.

Il n'avait certes pas assez d'argent pour emmener d'autres animaux, mais il n'allait tout de même pas crier ses difficultés sur tous les toits, si ? Et, de toute façon, deux chiens étaient plus que suffisants pour ce à quoi il aspirait. À bien y regarder, un équipement trop important ralentirait l'expédition : il avertirait les bergers et le *barmanou* lui-même de présences menaçantes – il serait ainsi bien plus difficile d'établir des contacts.

À mesure que le temps passait, Jordi réduisait la quantité de matériel prévu pour le voyage. À chaque élément écarté, il entraînait dans une colère noire, mais il se concentrait pour apaiser sa mauvaise humeur en alléguant des excuses de toute sorte : l'important était de poursuivre l'aventure, de faire le voyage, même si la Fondation Aga Khan avait déjà refusé de financer une partie de l'expédition et que personne ne répondait à ses demandes de parrainage. Après tout, ce n'était pas la première fois, il avait déjà affronté le vide.

Il écrivait à Erik. D'après ses dernières lettres, il était satisfait de son poste de professeur d'histoire à Manille. Évidemment, c'était le genre d'amis dont il avait besoin, des personnes courageuses capables de s'aventurer en terre inconnue. Maintenir une correspondance avec quelqu'un qui l'écoutait et avec qui il pouvait partager lui faisait du bien, davantage encore dans un moment comme celui-ci.

Il commença la lettre sur un ton de confession. D'ordinaire, il évitait de montrer des signes d'abattement, mais en s'asseyant, il eut besoin de tout évacuer, d'assumer ses faiblesses. La distance qui le séparait d'Erik le détendit. Pourquoi ne pas se livrer ? Si ce n'est pleinement, au moins un peu. Pourquoi pas ? Ce fut moins difficile qu'il ne l'avait imaginé d'admettre devant son ami que, malgré les éloges de certains, les obstacles pour démarrer la troisième excursion à Chitral étaient toujours immenses. Il fallait être bien solide et bien sûr de ses idées pour ne pas renoncer. Ne se rendaient-ils pas compte de l'envergure de ce projet ? Les gros bonnets se contentaient d'investir dans des broutilles, alors que ce qui importait réellement, ce qui pouvait apporter de véritables réponses à propos de notre existence, donner un sens à l'homme...

Quelques jours plus tard, Jordi reçut une lettre des Philippines. L'enveloppe était plus épaisse que d'ordinaire. Lorsqu'il l'ouvrit, une petite liasse de papiers apparut. Erik lui envoyait une photocopie du récit de Prosper Mérimée dans lequel une demoiselle affirmait avoir été violée par un ours ou un animal de ce genre. Dans sa lettre, Erik signalait que Mérimée, qui avait toujours créé à partir d'histoires locales racontées avec une grande précision, laissait entendre que le violeur aurait pu être un yéti. Mérimée ne s'était jamais rendu en Lituanie, là où se déroulait le récit, et comme il ne voulait pas être taxé de crédulité ni de stupidité, il demanda à son ami écrivain Ivan Tourgueniev de corroborer cette histoire. Tourgueniev, un Russe, fin connaisseur du paysage et de la mythologie régionale, lui accorda une crédibilité absolue. Jordi interpréta parfaitement le véritable message de son ami : « Tu vois, nous ne sommes pas fous. »

Ce printemps-là, la maison de production Les Films de la liane entra en contact avec l'association Troglodytes. Ils voulaient réaliser un documentaire sur Jordi à Chitral pour Arte. Les producteurs établirent le budget du projet à un million quatre cent mille francs² et proposèrent que Jordi participe à son financement par le biais de Troglodytes. L'association ne disposait pas d'une somme ne serait-ce qu'à moitié acceptable à investir, mais il n'existait pas de meilleur tremplin : Arte, la grande chaîne de la culture européenne... Quelle excellente vitrine pour gagner du prestige en société !

Jordi s'empara de la calculatrice et se mit à additionner les cotisations des membres. À la vue des chiffres s'affichant sur le petit écran, il fit claquer sa langue : avec ça, il n'allait nulle part. Mais, devant une telle opportunité, il ne pouvait pas renoncer. D'ailleurs, lui était-il déjà arrivé de le faire ? Il composa des numéros de téléphone qu'il n'utilisait plus depuis des années, il rendit visite à de lointains amis, proposa à certains adhérents d'avancer leurs versements de quelques mois... et il réussit à réunir cent vingt-six mille cinq cents francs³ à force d'économies, de contributions et d'aides comme celle de son frère Andrés, bien que cet investissement l'obligeât à réduire au minimum requis l'équipement et le nombre de participants à la troisième expédition. Il élimina la plupart des éléments de la liste, y compris les emblématiques pisteurs, et envisagea également de se passer des frères L'Homme.

Cet investissement le mit à sec. *Faites que ça serve à quelque chose, je vous en prie.*

– Bien sûr que ça servira, Jordi. Il y a des millions de personnes qui regardent Arte, répliqua Cat.

– Oui, oui, mais ça m'a demandé un effort financier très important et, en ce moment, je traverse une période... J'ai besoin de me reposer. Ça te dérangerait de m'accueillir chez toi quelques jours ? Pas longtemps, ne t'inquiète pas, mais je crois que passer du temps ensemble nous sera utile pour préparer la mission.

– Chez moi ?

- Juste quelques jours.
- Je ne sais pas, il faut que je voie avec mon mari, tu sais bien.
- Mais bien sûr. Dis-lui que je ne suis pas bruyant.

Le mari de Cat accepta. Comme Jordi l'avait deviné, ils mirent à profit la cohabitation pour préparer la mission. Valicourt les rejoindrait après plusieurs mois, au début de l'été.

Dans la chambre que lui prêtait Valicourt, Jordi continua de se demander si cette entreprise en valait vraiment la peine. La perspective de cette promotion à grande échelle ne compensait pas tout à fait les nombreux renoncements auxquels il était contraint. Il voulait être reconnu, soit ; il savait qu'une certaine popularité était nécessaire pour que ses recherches prennent un nouveau tour ; mais investir dans le documentaire le laissait évidemment sans le sou et, six ans après sa première excursion, il allait retourner dans les montagnes dans des conditions bien trop précaires. *Ne vais-je donc jamais réussir ? Pourvu que le documentaire soit vraiment utile.*

Le 7 juillet 1993, de bonne heure, il monta dans un bus pour aller présenter plusieurs esquisses d'éventuels *barmanous* à un ami paléontologue. À côté de lui, un homme lisait *Libération*, auquel Jordi lançait des coups d'œil furtifs, espérant y trouver quelques allusions au début des fêtes de San Fermín. Jusqu'à ce que l'homme tourne la page, laissant apparaître le gros titre. Jordi reçut un choc physique, un tressaillement qui accéléra sa respiration. Son regard restait rivé sur les lettres en caractères gras ; il relut les mots encore et encore, s'approcha sans détour de la page de *Libération*. Il avait besoin d'en savoir plus, il essayait de lire la nouvelle, mais le coude de ce type... Combien d'arrêts lui restait-il ? Deux. Il n'attendit pas le sien. Il descendit au suivant et s'élança en quête du premier kiosque venu pour déplier le journal à la page qu'il avait évidemment retenue :

« ON A RETROUVÉ LE CHEVAL DU YÉTI »

Une expédition dirigée par l'ethnologue Michel Peissel avait localisé une nouvelle race de chevaux à cinq mille mètres d'altitude, dans l'ancien royaume tibétain de Nangchen, dans la province chinoise de Qinghai : de petits animaux doués d'une capacité pulmonaire hyperdéveloppée, capables de parcourir quatre-vingt-dix kilomètres par jour dans ces steppes où l'oxygène se raréfie.

« Ils ne ressemblent à aucune race de chevaux de la région, ni mongols ni cosaques. Ils constituent réellement une famille spécifique », déclarait Peissel, sponsorisé par la Fondation Loel Guinness. Peissel avait sillonné près de quatre mille kilomètres lors d'une première expédition, et il avait parcouru pour la seconde six cents autres kilomètres en vingt-deux jours de voyage, lorsqu'il signala cette découverte. Il venait de franchir cinq chaînes montagneuses composées de plusieurs pics qui s'élevaient à plus de cinq mille mètres de hauteur et de pénétrer dans une zone isolée dont le gouvernement chinois avait interdit l'accès au début des années 1950. On trouve des

allusions à ces chevaux dans les archives chinoises du VI^e siècle.

Jordi reçut une décharge d'adrénaline. Enfin des raisons d'être optimiste. Peissel, un scientifique de sa lignée, y était parvenu. C'était possible.

1- Environ 834 000 euros. *(NdT)*

2- Environ 213 500 euros. *(NdT)*

3- Environ 19 300 euros. *(NdT)*

XIV

Des gorilles de montagne, de grands babouins, des éléphants pygmées, des chevaux des temps anciens... Périodiquement, on découvre des espèces animales que l'on croyait éteintes ou dont on ignorait simplement l'existence. Il n'est pas rare que, pour mettre la main dessus, les chercheurs risquent leur vie. Ce fut le cas de William Beebe, le premier homme à descendre à cinq cents mètres de profondeur dans une bathysphère d'où il réussit à voir quelques animaux et plantes qu'on présumait perdus au fil du temps. Le récit de cette vision hallucinante inspira à Thomas Mann son *Docteur Faustus*. Ce roman raconte l'histoire d'un homme qui vend son âme au diable dans le dessein de jouir de quelques années de brillante inspiration. Quelqu'un a dit que, chez son protagoniste, on peut observer la régression catastrophique d'un esprit sophistiqué à un archaïsme primitif. La question surgit inévitablement à la fin : cela en a-t-il valu la peine ?

XV

- Tu ne peux pas partir seul. Si on y va ensemble, tout sera plus facile.
- On n’a pas l’argent. Vous devrez tout vous payer.
- Ce ne sera pas la première fois, répondit Erik en cherchant Yannik du regard.

Les frères L’Homme en avaient parlé en long, en large et en travers, malgré les difficultés financières et le caractère intempestif de Jordi, ils partageaient le sentiment que leur ami allait avoir besoin de compagnie. Valicourt ne se rendrait sur place que plusieurs mois plus tard, ils ne pouvaient pas le laisser seul.

De toute manière, la troisième expédition commençait moins bien que prévu. Les jours précédant le départ, Jordi avait insisté sur l’idée de monter une équipe de grande envergure composée d’employés, une caravane à l’ancienne, alors qu’Erik et Yannik avaient encore l’intention de se lancer dans une aventure entre amis.

Lorsque, comme à son habitude, Jordi leur tendit le document à signer pour la cession de droits des photographies qu’ils prendraient pendant le voyage, Yannik eut son mot à dire :

- D’accord. Je signe, mais seulement si tu ajoutes une annexe excluant les photos à caractère privé.

- Comment ça « à caractère privé » ? Ce sont des recherches que nous allons faire.

- Voyons Jordi, insista Yannik. Il y a toujours des photos que l’on garde en souvenir, ce genre de photos où l’on pose, où l’on fait l’idiot... Ajoute une clause stipulant quelque chose comme « sauf les photos souvenirs » et on n’en parle plus. Personne ne les verra jamais, elles seront réservées à un usage privé. Puisque je fais le voyage et que c’est moi qui prends les photos, à vrai dire, j’aimerais en avoir quelques-unes pour moi.

Bon. Les frères L’Homme allaient lui apporter aide et compagnie, il pouvait se permettre un geste à leur égard. Mais à quoi rimait cette réclamation ? Yannik lui aurait-il proposé ce marché s’il n’avait pas eu le soutien d’Erik ? Peut-être ces ingénus de frères L’Homme allaient-ils se soulever au milieu du voyage, on ne sait jamais. Ils devinaient que le *barmanou* n’était plus très loin, tout comme la gloire...

En novembre, ils s'enfoncèrent dans la vallée de Swat. Il neigeait. Les Pachtouns entre Bahrain et Kalam se montrèrent désagréables et agressifs – les enfants leur jetaient parfois des pierres. Au poste de police de Kalam, on fut étonné de les voir.

– Vous n'êtes pas en sûreté ici. Vous devriez faire attention.

Le tourisme était pratiquement inexistant, les forêts presque dépeuplées. Ils entendirent l'écho de leurs voix résonner dans les ravins de la vallée de Kaghan et traversèrent la plaine gelée jusqu'à l'ancien Yaghestan, le « Pays des ingouvernables », une des zones les plus sauvages et les moins hospitalières du Pakistan.

Fjord déployait des facultés toujours plus étonnantes ; il portait des paquets d'au moins vingt kilos attachés à son ventre. Le froid, les chemins pavés d'écueils et de fosses, les ponts en mauvais état et l'indéchiffrable langue des Kohistanais et des Gujars autochtones compliquèrent davantage cette marche déjà épuisante, qui servit en tout cas à délimiter un futur secteur d'exploration. Jordi conclut que la région du sud-est de Chitral et du nord de Dir constituerait, eu égard à son boisement et à la considérable sauvagerie de ses habitants, la zone numéro un dans sa recherche du *barmanou*.

En décembre, les membres de l'expédition regagnèrent Chitral dans une marche inhabituellement tendue. Certains villageois refusèrent de les saluer, une fois même certains les injurièrent, les exhortant à retourner d'où ils venaient. Ces extrémistes étaient certes une minorité, mais, lors des expéditions précédentes, Jordi ne les avait jamais considérés comme une véritable menace, alors qu'à présent la pression qu'ils exerçaient était telle qu'il était impossible de parler d'autre chose avec les musulmans qui, eux, continuaient à manifester leur hospitalité coutumière en leur offrant des biscuits, du pain, du lait ou du thé tandis qu'ils critiquaient les islamistes radicaux en pleine expansion dans la région. De nouveau, on leur recommanda de faire preuve de prudence.

Après avoir déchargé son équipement à Chitral, Jordi se rendit directement à l'hôtel *Mountain Inn*. En haut d'une page, il calligraphia « Andrés Magraner » ; quelques centimètres plus bas, il entreprit la rédaction d'un texte dans lequel il pria son frère d'écrire en français les messages qu'il avait l'habitude de rédiger en espagnol, afin qu'Erik et Yannik puissent les comprendre si jamais il s'absentait. Il envoya le fax. Ensuite, il en adressa un autre à Valicourt, dans lequel il fut plus explicite : « Nous n'enverrons aucune information ni aucune donnée précise. »

Il quitta le *Mountain Inn* ne sachant pas trop ce qui le préoccupait le plus : l'islamisme radical ou la suspicion à l'égard de certains chercheurs locaux qui semblaient vouloir s'immiscer dans son travail. Coppens ne savait pas se tenir tranquille, il avait dû envoyer un de ses contacts pakistanais pour

devancer la découverte du *barmanou*. L'attitude de Jordi pouvait passer pour de la paranoïa, mais n'avait-il pas lui-même fait l'expérience de ce dont ces foutus scientifiques étaient capables ? De plus, paranoïa ou non, l'islamisme rampant invitait à renforcer les précautions au maximum, ce à quoi il s'employait.

Tandis qu'il descendait l'avenue principale de Chitral, il sentit le regard des hommes plus agressif. Ou était-ce lui qui les regardait différemment ? *Je ne peux pas continuer comme ça. Bientôt, ils me paraîtront tous suspects. Reprends-toi, Jordi. Reprends-toi. Travaille.*

Les trois amis commencèrent à réaliser des sorties sporadiques en quête de témoignages et négocièrent auprès de l'Office des forêts la location d'un refuge à deux mille six cents mètres d'altitude, dans la montagne de Shishiku. L'immense longueur de la vallée ainsi que la frondaison des forêts de cèdres la transformaient en une anomalie géologique idéale pour l'observation. C'est là que Jordi, des années auparavant, avait recueilli le témoignage détaillé d'un Gujar qui assurait avoir vu le *barmanou*.

Lors d'une halte, tandis qu'ils grimpaient vers leur nouvelle demeure, les hommes s'arrêtèrent pour boire de l'eau. Des kilomètres de feuillage les emmuraient.

– Et si on le voit, qu'est-ce que vous comptez faire ? demanda Yannik. Il faudrait avoir un plan.

– Tu crois peut-être que Jordi n'en a pas ! répondit Erik.

Les frères L'Homme se retournèrent vers lui ; il décrivit aussitôt où et comment ils s'y prendraient pour le mettre en cage ; qui il préviendrait ; à quelles analyses il procéderait.

– Et si, pour quelque raison que ce soit, les narcotiques ne font pas effet et qu'on a besoin d'un corps à corps (il esquissa un sourire espiègle), je m'en remets à Yannik.

– J'ai un placage parfait, exprès pour lui, renchérit le photographe, embrassant l'air comme un défenseur de rugby en pleine action. Mais avant, je prendrais quelques photos. Certaines, en souvenir.

En prononçant ces mots, Yannik chercha en vain le regard de Jordi, qui scrutait la vallée. Il avait évidemment entendu. « En souvenir. » Mais il n'allait pas lui donner le plaisir d'exprimer sa colère. Pourquoi Yannik le provoquait-il ? Bah, il faisait la sourde oreille.

– Et toi, Erik ? demanda Jordi tandis qu'il poursuivait la contemplation de la forêt.

– Je ne sais pas. Je profiterais simplement de l'avoir sous les yeux. Mais, par contre, quand nous le remettrons, je tâcherai de ne jamais dévoiler l'endroit où nous l'avons capturé.

Le trio se tut face à l'immensité végétale.

Ils poursuivirent l'ascension. Quatre heures plus tard, ils s'installèrent dans une cabane située dans une plaine entourée de forêts. Cet abri serait plus confortable que les tentes et plus discret aussi. Un observatoire pour l'hiver.

Siraj Ulmulk dirige aujourd'hui l'hôtel le plus luxueux de Chitral. L'*Hindukush Heights* profite de la saillie d'une colline pour offrir à ses hôtes une vue exceptionnelle sur la vallée qu'on croirait dessinée. Le fleuve coule au pied de la route qui mène à Mastuj. La prolifération des toits de maison en aluminium ôte une pointe de folklore au paysage, mais l'édification des cultures, les immenses montagnes et la profondeur qu'atteint le regard donnent une étonnante impression de liberté et de beauté.

Siraj Ulmulk descend d'une famille de *mehtars*, des princes qui ont dominé la région pendant des siècles sans trop de considérations. Il est musulman et détient un pouvoir factuel. « Mon père a gouverné Chitral pendant quarante-deux ans. Ce n'était pas comme aujourd'hui où aucun politique ne dure plus de trois ou quatre ans », affirme-t-il en public depuis longtemps.

Jordi savait tout cela au sujet d'Ulmulk, il savait également que son cousin Masoud occupait un poste décisif à la Fondation Aga Khan locale, quand il le rencontra lors d'un cocktail offert par Ulmulk en personne dans sa maison d'Islamabad. C'est d'ailleurs pour cette raison que Jordi s'était arrangé pour se rendre à cette soirée. Quand il repéra Ulmulk dans le salon principal, Jordi avança jusqu'à son hôte, qui à ce moment-là discutait avec un petit cercle d'invités.

– ... Car regardez comment je suis habillé.

Ulmulk portait un pantalon et une chemise, sa peau était blanche, ses traits pouvaient paraître occidentaux.

– Et pourtant j'ai droit à une fouille complète par les douanes, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis. Pourquoi ? (Il toucha son chapeau.) Parce que je porte toujours mon *pakol*.

– Pourquoi ne le retirez-vous pas ? Vous gagneriez du temps, observa quelqu'un dans le cercle.

C'était le moment qu'Ulmulk attendait. Il se gonfla d'orgueil, relevant légèrement le menton avant de répondre :

– C'est mon identité. J'ai étudié dix ans dans un collège de religieuses catholiques, mais elles ne m'ont pas converti. Je suis musulman.

Quand le groupe fut dissous, Jordi demanda à un diplomate français de lui présenter son hôte. Enfin face à face, Jordi fut surpris de ne pas être le moins du monde intimidé par le charisme et le pouvoir d'Ulmulk. C'était plutôt le contraire : son prestige agit sur lui comme un détonateur ; il se sentit à l'aise, vif, convaincant. Aussitôt il commença à lui expliquer ses recherches sur le *barmanou*.

– Et comment comptez-vous vous y prendre pour mettre la main dessus ? demanda l'hôte.

– J'ai deux chiens, je vais m'en procurer d'autres. Des chiens puissants qui peuvent survivre dans la neige.

Ulmulk trouva que c'était une bonne histoire, quoiqu'un peu étrange.

Pour un Pakistanais civilisé comme lui, à l'éducation sophistiquée, le *barmanou* relevait d'un domaine bien trop mythique. Quel Européen sain d'esprit voyagerait jusqu'ici en quête d'un être invisible ? Pourtant ce Jordi ne semblait pas précisément cinglé, il maniait bien les mots, défendait ses idées avec sérieux. Pour qui travaillait-il en réalité ? Ulmulk savait que beaucoup d'étrangers au Pakistan n'étaient jamais vraiment ce qu'ils prétendaient.

La surprise, il l'eut quelques jours plus tard quand il rencontra Jordi dans une rue d'Islamabad, entouré de chiens. Ulmulk comprit alors qu'il était sérieux, tant et si bien que ce personnage éveilla sa curiosité. Il s'intéressa tellement au projet qu'il invita Jordi à en discuter plus longuement.

Ils évoquèrent longuement cette histoire incroyable. Mais le plus incroyable pour Ulmulk, c'était que Jordi parvenait à la lui rendre crédible. Il ne constata qu'un problème : Jordi ne pourrait pas dialoguer avec tout le monde, il ne pourrait donc pas les convaincre tous. Ainsi, bon nombre de personnes n'avaleraient pas son histoire. D'ailleurs, nombreux étaient ceux qui pensaient que Jordi ne vivait pas vraiment au Pakistan pour trouver le *barmanou*, mais qui soupçonnaient d'autres motifs.

– J'aimerais aussi étudier la culture des Kalashs.

– Hum... C'est un peuple singulier. (Jordi sentit que le sujet ne plaisait pas à Ulmulk.) Mais le *barmanou* va vous demander beaucoup de temps. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite bonne chance.

Jordi put constater qu'il avait bien fait d'approcher Ulmulk quand le directeur de la Fondation Aga Khan prêta aux membres de l'expédition une maison composée d'un grand jardin, parfait pour accueillir les chiens. Il mit également à leur disposition une Land Rover et leur proposa les services d'un cuisinier et d'un *shokidar*¹.

Comme chaque année, la passe de Lowari fut fermée en novembre, condamnant l'accès à Dir ou à Peshawar par la route terrestre la plus courte. Les avalanches et les éboulements de la passe de Lowari avaient, en hiver, tué trop de voyageurs, qui demeuraient ensevelis sous la neige jusqu'à ce que le mois de mai révèle leurs cadavres. Chitral affrontait une vague de froid, la rendant plus dépendante que d'ordinaire de l'avion qui, quotidiennement, assurait la liaison entre la vallée et la métropole.

Entre janvier et février 1994, de grands nuages sillonnèrent cette région de l'Hindu Kuch, bloquant le trafic aérien pendant plusieurs jours. Pourtant, à la différence des autres vagues de froid, la sensation d'isolement retentit différemment en Jordi. La vallée semblait lointaine et familière à la fois. Il éprouvait de la rage vis-à-vis de ce qu'il n'avait pas réussi et la sérénité d'être de nouveau là, son moral passant de l'adrénaline due à l'attente à l'impuissance liée aux mépris accumulés. Son interview pour la télévision belge n'avait eu aucune retombée concrète en France. Il était encore affecté que les maisons d'édition Albin Michel et Robert Laffont aient refusé sa proposition d'écrire un livre mêlant ses journaux pakistanais à ses rapports

scientifiques, toutefois il conservait les réponses des éditeurs dans un tiroir de la table en bois qui faisait office de bureau.

Ce lugubre après-midi d'hiver, il ouvrit de nouveau le tiroir, en quête d'une étincelle d'il ne savait quoi – de fureur, de haine, d'orgueil, de quoi, de quoi ? Il plaça les feuilles de refus des maisons d'édition l'une à côté de l'autre. Les cieux opaques l'invitaient à s'interroger plus que jamais sur le sens de sa recherche, sur les probabilités de succès. Il posa les papiers l'un sur l'autre. Pourquoi attendre une réponse ? Il savait ce qu'il cherchait, l'importance de son investigation. L'ignorance des autres ne le concernait pas et ne devait pas non plus l'affecter. Il fit une boule de papier avec les deux feuilles avant de les jeter sur le tas de bois.

L'hiver touchant à sa fin, il s'attacha à renouer le contact avec de vieux amis, comme le prince Hilal et son cousin, Abdul Rani Khan, le grand homme de Kesu, qui leur avait déjà manifesté sa grande affection au cours de leurs précédents voyages, et qui fut fou de joie en revoyant ses chers *inglisi*. Abdul Rani Khan était une force de la nature à la voix rauque, à la barbe grise et aux mouvements aussi brusques que bien intentionnés. Curieux insatiable, il trouva chez les *inglisi* une source idéale de contrastes et d'inspiration, échangeant avec eux une infinité d'histoires, les embarquant dans des épreuves viriles.

Un jour, Hilal, fin et toujours élégant, prit la kalachnikov que son cousin Abdul portait en bandoulière, ordonna que l'on plaçât une pierre blanche à cent mètres de distance, tira et visa dans le mille. Il remit la kalachnikov à Erik, le mettant au défi d'atteindre la cible. Le jeune historien s'empara de l'arme. Il se sentit nerveux, sans raison, mais un défi était un défi. Il essaya de respirer par le ventre comme on le lui avait appris dans ce centre de tir de la Drôme lors d'un cours d'initiation. Son cœur battait la chamade. Son tir souleva la poussière tout près de la pierre. On l'applaudit.

Les princes souhaitèrent également tester son frère. Yannik, qui venait d'achever son service militaire dans les commandos aériens français, tendit ses muscles imposants, visa. Il fit mouche. On l'acclama.

– Vous avez gagné leur admiration et leur respect, annonça Jordi aux frères L'Homme tout en applaudissant.

Quant à lui, il jouissait de ce respect depuis longtemps.

– Il faut qu'on s'attende à d'autres défis de ce genre, ajouta-t-il en direction de ses compagnons. Ici, nous pouvons oublier le blabla et les diplômes. Ce qui intéresse réellement ces gens-là, c'est de savoir ce qu'on a dans le ventre.

Ah, cette façon qu'avait Jordi de s'exprimer parfois ! Erik avait l'impression de vivre une autre vie, celle d'un personnage de roman. Il aimait ça.

Quelques jours plus tard, Abdul Rani Khan gara son pick-up devant la

maison des *inglisi*, faisant retentir le klaxon. Il apportait une livraison de kalachnikovs.

– Acceptez les armes. C’est un ordre, s’exclama le prince. Dans les vallées où vous allez travailler, vous avez besoin d’une certaine sécurité.

Jordi tendit le bras pour s’emparer d’un fusil, sans très bien savoir quelle expression adopter, ému devant un geste qui traduisait l’extrême confiance qu’on avait en lui. Dans ce monde-là, l’arme est ce qui a le plus de valeur. Ensuite vient le cheval. Puis la femme. Il ferma les yeux quelques secondes en guise de révérence silencieuse. Il empoigna une kalachnikov, la serra vigoureusement, empli de vanité. Il la leva d’un seul bras à la manière des chefs indiens dans les westerns. *Combien de personnes ont reçu un tel cadeau ?*

Et, en se voyant aussi parfaitement intégré au milieu des princes musulmans qui l’armaient, il eut une pensée pour les Kalashs. Où était partie l’envie d’en apprendre davantage sur eux ? Pourquoi s’était-il détourné de son but à la première déception ? Un véritable scientifique ne renonce pas aussi rapidement sous prétexte qu’il n’obtient pas les résultats escomptés. Renoncer. D’ailleurs, ne pensait-il pas ne l’avoir jamais fait ? Mais il s’était bel et bien écarté de son but. Il devait le reconnaître, les païens constituaient toujours une énigme pour lui, une culture mise à mal et inaccessible à son état d’esprit actuel. Certes, il avait approché certains Kalashs, il posait toujours plus de questions sur leur quotidien, sur la construction de ces maisons résistantes aux mouvements sismiques, qui n’étaient pas si rares dans le secteur ; il avait également assisté aux fêtes durant lesquelles il les avait vus purifier leurs foyers, réaliser des offrandes ; il avait entrepris des recherches sur leur univers de fées et de démons... Toutefois, ces approches se révélèrent si superficielles qu’elles décuplaient son sentiment d’ignorance totale à leur sujet. C’est pourquoi il évitait de mentionner les Kalashs dans ses conversations.

Quand, au cours de l’une de ses dernières discussions, Ulmulk, son hôte, lui demanda comment avançaient les études sur les Kalashs, Jordi répondit :

– Je suis venu pour trouver le *barmanou*.

– Oui, oui, je sais bien. Mais vous étiez aussi intéressé par les Kalashs, non ?

– Je me concentre sur le *barmanou*. C’est mon objectif et je veux que rien ne vienne m’en distraire.

Il l’affirma avec tant de conviction qu’il sentit combien il était en train de se trahir, et la certitude de sa lâcheté le répugna. De toute façon, il devait confirmer ces propos devant Ulmulk. *Que savent les autres des tourments qu’ils ne voient pas ?* Il poursuivrait donc la recherche de son hominidé, armé à présent de la kalachnikov qu’il brandissait au-dessus de sa tête.

Les explorateurs réalisèrent des entretiens avec des témoins. Grâce à ces descriptions, ils purent obtenir des dessins qui rappelaient aussi bien des

grands singes que des ours habillés, des hommes préhistoriques que des individus difformes ou de races différentes. Ils purent également admirer une éclipse totale de Lune. Ils avançaient avec des raquettes, à la tombée du jour, quand la neige se durcit. De temps à autre, Yannik filmait quelques secondes de marche à l'aide d'une vieille caméra. Erik se sentait grisé par l'aventure, extasié de la vivre. Son existence avait enfin un sens, c'était comme si quelque chose de supérieur le guidait ; il était gagné « par l'impression qu'à tout moment il pouvait croiser la créature et jeter son existence à la face du monde, comme le gant d'un défi² ».

– Un jour, ils verront ! répétait Erik, tantôt à voix haute, tantôt pour lui. Un jour, ils verront !

Les jours passés dans l'Hindu Kuch renfermaient une promesse de grandeur qui, même quand il était en France, l'aidait à accepter le quotidien déprimant. Il était fier d'oser vivre ainsi, de s'accorder le droit de rêver. Il éprouvait la certitude que cette expérience le marquerait dans le futur, il avait raison. Quand, près de quinze ans plus tard, il se lancerait, dans l'écriture de *Des pas dans la neige* pour se remémorer le temps des expéditions, Erik affirmerait : « Je pense que l'orgueil d'un jeune homme qui rêve est une manière pour lui de survivre. [...] Quand je dis rêve, je ne parle pas des rêves qui peuplent nos nuits, les enchantent, les fatiguent, les bouleversent parfois. Ni des rêvasseries de la journée qui sont les vagabondages de l'esprit. Je parle des rêves éveillés qui s'emparent de notre être, pénètrent notre cœur, embrasent notre âme et nous dévorent, nous laissent sans repos ! »

Ils mangeaient juste ce qu'il fallait. S'ils avaient de la chance, un berger les invitait à boire du thé noir et salé, accompagné de biscuits de maïs. C'est l'un de ces hommes qui leur parla des traces dans la neige.

– Une femme l'a vu il y a deux jours. Elle nous a montré les empreintes là où elle l'a aperçu, leur confia le berger. Elles sont très grandes.

Deux jours. La neige avait cessé depuis trois jours, les températures restaient suffisamment basses pour conserver des marques.

– Vous pouvez nous emmener jusqu'aux traces ?

Il les conduisit aux abords du village de Kanderi, se déplaçant très lentement sur l'épais manteau blanc. Là, le berger indiqua une série de taches qui se perdaient dans la forêt.

Le soleil avait légèrement altéré les marques et une légère couche de neige fraîche commençait à les couvrir, mais il n'y avait pas de doute. La taille des empreintes était évidemment extraordinaire. Les hommes se regardèrent, bouleversés. Ils longèrent la piste, mesurant la grandeur des pas.

– Ce sont les traces d'un pied nu, intervint le berger. Aucun homme ne marche pieds nus dans la neige.

– L'appareil, Yannik, l'appareil ! cria Jordi.

Ils la tenaient, leur preuve !

Jordi s'empressa d'envoyer les photographies aux laboratoires

scientifiques de Paris pour qu'on les authentifie. La découverte avait déchaîné quelque chose en lui ; il sentait presque les idées jaillir et s'associer. Il devrait perfectionner sa technique d'exploration, peut-être élaborer des pièges ou impliquer les villageois dans cette histoire pour qu'ils l'aident à mettre au point une embuscade, agir, peu importe la manière, agir, car il était là – *Où es-tu ?* –, peut-être se cachait-il tout près d'ici, il devait réfléchir, réfléchir, réfléchir à la façon de l'inciter à quitter sa cachette.

Dès lors, il passa plus d'heures, des jours entiers, à inventer des méthodes d'investigation qui lui permettraient de repérer le *barmanou*.

– Combien d'heures dors-tu ? lui demanda un jour, à l'aube, Erik depuis son lit.

Il avait été réveillé par un bruit d'ustensiles. Les yeux encore baignés de sommeil, il distinguait Jordi, qui fouillait, à la recherche d'on ne sait quoi.

– Erik, murmura Jordi en s'approchant de son ami, une théière vide dans la main. Erik... J'ai établi un protocole d'action. Si nous le respectons, nous ne pouvons pas ne pas l'attraper rapidement.

– L'attraper, répéta Erik, abasourdi.

La conversation, parce qu'elle avait lieu dans un murmure, lui paraissait plus irréaliste encore.

– Oui, oui. Tu verras. Quand ton frère se réveillera, je vous expliquerai. Tu verras.

Le matin, Jordi détailla son protocole. Il s'agissait d'effectuer des excursions, de faire des gardes et de réaliser des entretiens avec une plus grande rigueur. Il fallait mettre à profit chaque seconde de la journée, sans failles. Les frères L'Homme entrevoyaient le but, le protocole avait sa raison d'être, si bien qu'ils acceptèrent le plan et accomplirent leur devoir à la lettre.

– Vous savez comment on nous appelle ? interrogea Erik, un jour, en revenant d'une conversation avec un villageois. Les hommes dangereux.

Le surnom mit Jordi sur ses gardes. Le danger n'est bienvenu nulle part.

– Pourquoi « dangereux » ?

– Ils disent qu'on fait trop de choses, qu'on cherche à maîtriser le temps et qu'il n'y a que les fous qui agissent comme ça.

– Dis-leur de nous traiter d'idiots, intervint Yannik. Les hommes idiots. Ce serait plus adapté.

Jordi s'efforça de ne pas le regarder. Son visage aurait trop bien exprimé l'hostilité qu'il éprouvait envers ce petit malin, car, c'est vrai, il devait l'admettre, il supportait mal les remarques ironiques de Yannik. D'ailleurs, il rejetait depuis un bon moment chacun de ses commentaires ; on aurait dit que le photographe remettait en question ses actes et ses paroles à chaque instant. Il se trompait peut-être, mais Yannik poussait la confiance trop loin – de l'ironie au manque de respect, il n'y avait qu'un tout petit pas. Sans compter qu'il était incapable d'oublier qu'il avait cédé à l'aéroport face à Yannik en signant cette nouvelle autorisation pour les photos ; par ce geste, il avait manifesté des signes de faiblesse. À l'évidence, si Erik n'avait pas été là, s'il

n'avait pas ressenti ce soutien, Yannik n'aurait pas osé formuler cette proposition. Mais ils étaient deux. Ils étaient plus nombreux. Ils connaissaient également le terrain, pas aussi bien que lui, mais ils le connaissaient... Plus d'une fois, Jordi dut s'imposer de garder son calme en voyant les frères discuter ensemble. Il sentait sa paranoïa se déchaîner, menaçant de le rendre fou.

Il reçut une lettre de Valicourt commentant l'évolution de la polémique autour de ses théories. Heureusement qu'elle était obstinée, car on ne lui facilitait pas la tâche. *Pauvre Cat. N'oublie pas que je suis avec toi.* Dans sa réponse, il l'encouragea à livrer bataille, à ne pas rester dans l'ombre, à diffuser les résultats de ses recherches et à occuper sans complexe la place privilégiée à laquelle ses propositions révolutionnaires allaient la hisser.

Puis il déplia la carte et poursuivit le tracé de l'expédition qu'il réaliserait avec elle, en juillet, sur la route de l'ex-soviétique Pamir et du corridor du Wakhan. Il envisageait également de s'enfoncer dans le Nouristan. D'aller en Inde, en juillet. En août, au Tadjikistan. Il n'avait plus mal aux dents, c'était bon signe. Malgré les écueils, les soupçons et les fantômes qu'il pressentait dans les pires journées, tout ne se passait-il pas comme prévu ? Pour attester son optimisme, dans la marge du plan, il écrivit : « Je me sens beaucoup mieux. Ici, je suis dans un autre monde, dans un autre univers. »

Toutefois, ce n'était pas tout à fait vrai. Il alluma une Pree. Non, non, ça ne l'était pas. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette. Par exemple, il fumait plus que d'ordinaire, ce qui était loin de traduire une quelconque sérénité. Mais où allait-il obtenir les fonds qui lui manquaient pour entreprendre une expédition comme celle dont il avait rêvé ? Merde, il lui était impossible de penser à autre chose. Il n'avait pas assez d'argent. Il n'en aurait peut-être jamais assez. Il commença à raturer les phrases qu'il venait d'écrire sur la carte. Le pire dans tout ça, c'était que son trouble devenait de plus en plus préjudiciable à sa cohabitation avec les frères L'Homme. Il serra son stylo avec force. Il devait tempérer son attitude à leur égard – s'ils savaient combien il les appréciait... Mais comment pouvaient-ils être aussi enfants gâtés ? Et aussi naïfs ? Était-il si difficile de comprendre que les gens d'ici pensaient différemment ? Que les idées européennes n'étaient d'aucun secours ici ? Et, en plus, ils allaient bientôt partir, l'abandonnant à son triste sort. Il fuma, tout en observant la grosse et obscure bande bleue qu'il venait de gribouiller sur la carte.

– Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il ne parle pas, lâcha Yannik en expulsant un grand nuage de buée. Il n'a qu'à nous dire ce qu'il a et on en discute, mais on ne peut pas rester comme ça. Du moins, moi, je ne peux pas.

Les frères L'Homme regagnaient le refuge après plusieurs heures passées à patrouiller dans les montagnes. L'orange des sommets prenait des teintes indigo et magenta.

– Je ne sais pas, répondit Erik. Je ne sais pas. Tu le connais, discuter, pour lui, c'est assener, pas échanger. Il est trop fier. Un vrai Espagnol ! N'y pense plus et laisse-le tranquille. Après tout, on rentre en France bientôt.

Yannik entra dans la maison et commença à ranger ses vêtements sans un bonjour ni un regard à Jordi. Il regrettait, mais il ne savait pas faire semblant.

– Salut. Nous revoilà, s'exclama Erik en posant son petit sac à dos.

Jordi répondit par un grognement, examinant les fissures dans le sol. Il y avait encore assez de lumière dehors pour permettre de distinguer les nuances et les couleurs de la pièce. Jordi avait le visage crispé. Même calme, il dégageait une nervosité inquiétante. Et de la tristesse. Jamais auparavant Erik ne l'avait vu démoralisé. Yannik se déshabillait en leur tournant le dos à tous les deux. Jordi fit mine de se lever, d'un mouvement rapide, mais il retourna à sa position initiale et son visage se décomposa. Ce fut comme si la douleur avait pris forme, comme si sa souffrance était parvenue à se figer dans cette expression. Erik resta immobile, hypnotisé par ce spectacle brutal. Il est à la fois étrange et captivant de lire si nettement l'agitation de l'esprit sur un visage. Erik assista au moment où Jordi, pour la première fois de sa vie, s'effondra.

Jordi, Yannik et Erik se mirent en chemin vers Shishiku dans un climat de tension extrême. Jordi avait adopté un comportement pseudo-militaire, inapproprié dans un groupe d'amis. Il maintenait des normes rigides. On voyait très clairement qui était le chef. En arrivant, ils posèrent leurs sacs à dos dans la cabane, détachèrent les paquets que les chiens transportaient sous leur ventre et les sacoches des chevaux. Puis ils passèrent des journées entières à scruter les forêts enneigées avec leurs jumelles, les fléchettes hypodermiques dans les fusils. Le rythme de travail était très soutenu. En plus des plantes connues qu'ils cuisinaient de temps en temps, ils se nourrissaient de farine, de lait en poudre et de fruits secs. Une nuit, ils virent un léopard des neiges, cet animal presque légendaire – même s'ils eurent préféré une rencontre différente, ils ne l'oublieraient jamais.

Ils étaient de plus en plus faibles. Lors des excursions précédentes, Erik avait souffert de graves coliques. Yannik, quant à lui, avait perdu trop de poids – un jour, il lui était même devenu difficile de parler, de penser avec clarté. Et Jordi avait enduré d'horribles maux de tête qu'aucun médicament n'avait été capable de soulager. Comme ils se trouvaient trop loin de tout secours, les frères L'Homme furent forcés d'attendre qu'il guérisse ou d'assister à son agonie. Ce genre de situation s'était déjà produit, ils l'avaient surmonté en pensant que le *barmanou* en valait la peine. Certes, le désir de trouver la bête velue avait suffi jusque-là. Mais, cette fois, la faiblesse, le manque d'argent, les nombreux mois de recherche et l'aveuglement de Jordi firent naître, chez les frères L'Homme, le souhait de voir arriver la date prévue pour leur retour

en France.

Au bout de quelques jours, les frères décidèrent de traverser les montagnes pour renouveler leurs visas, qui arrivaient bientôt à expiration. Au coucher du soleil, ils rejoignirent la zone où Jordi et Erik avaient perçu les fameux cris non identifiés. Erik et Yannik les entendirent à nouveau en allant préparer le dîner.

– Qu’est-ce que je t’avais dit ? murmura Erik.

Son frère écoutait, stupéfait.

– Allons-y, lança Erik en enfilant son manteau à la hâte. Allez, on y va.

Ils descendirent le versant. Les « cris » semblaient de plus en plus proches, mais autour d’eux ils ne distinguaient pas d’animaux à l’envergure suffisante pour émettre un tel bruit ; d’ailleurs presque aucun animal n’était visible. Ils entendirent le cri à quelques mètres à peine. Il avait le je-ne-sais-quoi d’un crissement, d’une énorme porte grinçante.

– Ce sont les roches, déclara Yannik en agitant un doigt en direction des formations rocheuses qui s’enfonçaient dans le lac à leurs pieds.

Ils tendirent l’oreille tout en observant les rochers, jusqu’à obtenir confirmation que les cris provenaient bel et bien de là. En hiver, le contraste radical des températures à l’aube et au crépuscule provoquait un mouvement de dilatation/contraction qui arrachait d’authentiques gémissements aux pierres, amplifiés par l’écho.

– Les gens disent que c’est la lamentation d’une fée amoureuse, indiqua Erik.

– Certains pensent que c’est le yéti qui s’étire.

Erik sourit sans le vouloir. Il allait falloir écarter cette preuve présumée à laquelle il avait lui-même fini par croire. Il fit claquer sa langue en hochant la tête.

– Enfin...

Quand les frères L’Homme expliquèrent leur découverte, Jordi les écouta d’une oreille, puis retourna à ses occupations, sans un commentaire. Il y avait beaucoup à faire, il n’allait pas se laisser distraire par des hypothèses qui ne venaient finalement rien démentir. Qu’est-ce qui arrivait à ce fichu duo ? Ils voulaient rentrer et ne savaient pas quelle excuse prétexter pour ça. De toute façon, qu’est-ce qu’il pouvait espérer de ces deux gamins pourris gâtés, le photographe et l’écrivain, deux romantiques à la noix, deux faibles incapables de lutter pleinement pour une idée ? Évidemment, les frangins s’étaient lassés...

Erik et Yannik n’y croyaient plus de la même façon. Ils planifiaient leur retour en Europe, un sujet latent... jusqu’à ce que Jordi brisât le silence.

– Le type d’Arte vient filmer cet été. Restez jusque-là. J’ai besoin de vous pour que le documentaire soit réussi. Quand il sera fini, vous partirez. Ce n’est que deux mois de plus.

Yannik plongea la main dans sa chevelure. Il esquaissa cet ancien geste

qu'il faisait pour nouer sa queue de cheval, même si ses cheveux n'étaient plus aussi longs.

– Tu sais que nous voulons être en France cet été. Nous avons besoin d'argent et c'est à cette saison qu'il y a le plus de boulot. Nous ne pouvons pas attendre ce type, je suis désolé.

Jordi se redressa, sérieux et magnifique sous le vent glacé de l'Hindu Kuch, pour lancer une de ses attaques les plus cruelles contre deux personnes qu'il aimait sincèrement.

Lors de cette dispute, des paroles très dures ont été prononcées, certaines irrémédiables, se rappellerait Erik des années plus tard.

« Je ne veux pas entrer dans le détail. Je pense que Jordi a été injuste avec nous à ce moment-là, même si je comprends maintenant que nous n'étions pas la cause réelle de sa colère, mais simplement une occasion de l'exprimer. Toutes ses rancœurs, ses frustrations et ses déceptions accumulées pendant des années sont sorties à ce moment-là. Elles ne nous étaient pas vraiment destinées, mais nous les avons quand même prises en pleine figure. Ça n'aurait jamais dû se passer comme ça. Jamais. Ça m'a fait mal, mais mon frère... Mon frère et moi, on est très différents. Yannik est très impulsif, il prend les choses très à cœur, tandis que moi, je suis plus intellectuel, j'essaie de me calmer, de relativiser. Après ce jour-là, Yannik a juré qu'il ne lui adresserait plus jamais la parole. Il a tenu sa promesse. Il a effacé Jordi de sa vie. C'est pour ça qu'il ne te parlera pas », me confia Erik.

« Erik et Yannik rentreront en France en juillet. »

Ce fut tout ce que, le 29 mars, Jordi écrivit à Andrés à propos de ses compagnons. Il ne concéderait aucun épanchement, ni aucun signe d'échec. Plus que jamais, il devait se concentrer, être pragmatique. De quoi avait-il besoin ? Il commanda des plaquettes de frein pour motos, mais demanda aussi à son frère d'intervenir auprès de l'entreprise Fuji afin qu'on lui fournisse davantage de matériel de vision nocturne. Depuis janvier, il avait recueilli dix nouveaux témoignages sur le *barmanou* et envoyé les prélèvements d'empreintes au Muséum d'histoire naturelle pour qu'ils soient analysés. N'était-ce pas une preuve suffisante du travail qu'il réalisait ? Personne ne se rendait-il compte de ses efforts ? Pourquoi ce maudit mécène – celui qui lui épargnerait ses angoisses financières – ne pointait-il pas le bout de son nez une bonne fois pour toutes ? Et maintenant ces crétins qui se barraient... Heureusement qu'il pouvait toujours compter sur Andrés. Dans les pires moments, le moustique était là, il lui envoyait de l'argent, parlait aux bonnes personnes. *Heureusement que j'ai Andrés.*

1- Homme à tout faire. (NdT)

2- Erik L'Homme, *Des pas dans la neige*, Gallimard, 2010. (NdT)

XVI

« L'enfant projetait des rayons, à l'instar du soleil. »

Extrait du *Liber de infantia salvatoris*, dans un livre sur le paganisme.

Ce printemps-là, Jordi hésita comme jamais auparavant. Avec le départ imminent des frères L'Homme, il se retrouverait seul pour la première fois dans les vallées. Certes, Valicourt viendrait se consacrer à ses recherches pendant six semaines en mai ; le reporter d'Arte prévoyait de lui rendre visite en été ; et Andrés, en octobre. Certes, Khalil avait solennellement rejeté sa frange en arrière pour dire à Jordi qu'il était comme un frère pour lui et que certains Chitralis l'appréciaient. Mais rester signifiait prendre congé de son monde original. L'hiver prochain, aucun de ses vieux amis, personne de la famille ne serait à ses côtés pour l'encourager ou le réconforter, même s'il semblait ne pas en avoir besoin.

Erik pressentit que Jordi ne rentrerait pas. Il était trop orgueilleux, il ne reviendrait jamais avec le sentiment d'avoir échoué. C'était un homme d'un autre temps, de Rome, du Moyen Âge, peut-être du XIX^e siècle, de ces époques qui récompensaient les grandes énergies, l'audace, l'honnêteté. À la Renaissance, il aurait révolutionné les sciences. Au XIX^e, il aurait exploré un nouveau continent. Mais le monde d'aujourd'hui était trop petit pour lui, cette brute entêtée ne rentrerait pas. Sans oublier qu'au Pakistan il avait trouvé un endroit où il pouvait vivre comme bon lui semblait, profiter de la nature en toute liberté, de sa profession, de sa sexualité... Non, il ne pouvait pas rentrer, c'était impossible.

Jordi commença à accorder plus d'heures que jamais à l'étude du kalasha, du khowar et de l'ourdou.

C'est mon chez-moi, mon royaume. C'était décidé, il ne ferait pas machine arrière. Il était temps de s'intéresser pleinement aux spécificités de la région, de se livrer corps et âme aux coutumes, aux attitudes, les faire siennes. Un après-midi, tandis qu'il attendait le *barmanou*, posté dans la forêt, il se surprit à penser de nouveau aux Kalashs. Aux coiffures des femmes, à leurs manières désinvoltes, aux minuscules distilleries de vin dans les maisons étagées... Les images kalashs lui arrivaient à tout instant, toujours plus assidûment, le fascinant plus intensément que le jour où il avait découvert leur

existence. C'était bizarre. Jusque-là, il avait été fasciné par ce qui était occulte, étrange, apparemment impossible. Et juste au moment où les Kalashs étaient pour lui comme des voisins, au moment où – il en était persuadé – les Kalashs n'étaient à ses yeux qu'une terre aride, l'enchantement resurgissait. Pourquoi ?

Le Muséum d'histoire naturelle envoya le résultat des traces trouvées dans la neige : « Bien qu'assurément le fait d'un hominidé, nous ne sommes pas en mesure d'identifier vos empreintes. » Quoi qu'il en soit, le rapport reconnaissait que « le pied en question se distinguait de celui d'un homme actuel par ses grandes dimensions, particulièrement sa longueur ».

– Et voilà ! s'exclama Jordi en agitant la feuille qui contenait cette maigre analyse, la confirmation scientifique qu'il était arrivé quelque part. Ce n'est pas une information concluante, mais ils reconnaissent qu'ils n'ont rien vu de pareil. Malgré toutes leurs études et leurs analyses, ils n'ont jamais vu d'empreintes comme celles-là !

Yannik et Erik se grattèrent les bras, la tête. Soudain la science leur donnait espoir. La vie réserve de ces surprises ! Le fait est qu'eux aussi avaient participé à cette conquête. Après tout, ils croyaient au *barmanou* ; ils avaient appris à y croire. Bien entendu, la piste était valide. Jordi n'avait pas cessé de parler.

– Il faut envoyer des fax, appeler tout le monde. Allez, allez.

Ils répandirent aussitôt la nouvelle de la découverte à leur réseau d'amis et de collaborateurs. Quand l'éminent professeur Théodore Monod félicita les membres de l'expédition depuis Paris et qu'ils se mirent à recevoir plus de questions que de manifestations de soutien, Erik prit conscience que les gens commençaient à les regarder autrement. « Cette année sera peut-être la bonne », consigna Jordi dans son journal.

Cat Valicourt partagea *in situ* les retombées de cette annonce, parfaite introduction pour inaugurer les prospections au Pakistan.

– Tu imagines si nous trouvons les hominidés reliques, lui dit-elle en quittant Chitral pour rejoindre les vallées.

Et, bien que les hominidés ne se soient pas encore montrés, les témoins consultés, la reconnaissance du territoire et le fait de voir ses théories et ses preuves enfin respectées à Paris lui permirent d'envisager pour de bon sa capture comme une véritable possibilité. Valicourt exultait. Jordi ne l'avait jamais vue aussi heureuse.

– Il faut poursuivre dans ce sens, insista Valicourt en rentrant de sa première excursion. Nous n'allons pas nous arrêter maintenant.

Jordi acquiesça en silence. S'arrêter ? Parce que c'était une éventualité ?

– Je vais proposer à l'ONU la création d'une agence pour l'étude et la protection de ces créatures, annonça la scientifique.

Bien. Cat insisterait davantage depuis la France. Ces montagnes étaient

un stimulant infailible. Il avait toujours su que si Cat s'y rendait, sa conviction serait multipliée par cent, par mille, de sorte que l'enthousiasme de sa collègue ne l'exaltait guère. D'une certaine manière, il l'avait prévu ; de plus, la venue si attendue de Cat fut amenuisée par une autre rencontre que Jordi avait faite un peu plus tôt.

– Voici mon frère, Shamsur, annonça Khalil un matin à Ayun.

Il le dit avec un certain cérémonial, Jordi et Shamsur s'étaient déjà vus plusieurs fois, mais cette fois-ci avait lieu la présentation « officielle ». Il y avait une bonne raison à cela.

Jordi rentra dans le jeu. Il toucha plusieurs fois l'avant de son *pakol*, puis serra la main de l'enfant, qui avait neuf ou dix ans – même son frère ne se souvenait plus de son âge –, blond, les yeux verts, vêtu d'un *salwar-kameez*.

– Ça alors, c'est donc toi, le fameux Shamsur ! s'exclama Jordi en anglais, que le gamin baragouinait déjà. Khalil m'a beaucoup parlé de toi. Tu aimes les chevaux ?

– Un peu.

Shamsur ne savait pas où regarder. Khalil et ses parents l'avaient prévenu que cet homme l'éduquerait, qu'il devrait vivre avec lui. Apparemment, les deux étrangers qui l'accompagnaient rentreraient bientôt en Europe ; ce Jordi aurait donc lui aussi besoin de quelqu'un pour l'aider à entretenir sa maison.

– Moi, je les aime beaucoup, ajouta Jordi. Je suis un grand amateur de polo et ici vous avez les meilleures montures.

– Les Argentins sont très bons aussi.

– Ah, mais je vois que tu t'y connais !

La pauvreté, l'impossibilité d'offrir un minimum d'éducation à leur fils, la confiance que Khalil plaçait en Jordi avaient convaincu les parents d'envoyer Shamsur vivre avec l'attrapeur de *barmanous*. En échange d'une maison rangée et de repas concoctés de temps en temps pour lui, Jordi agirait comme son maître. Il lui enseignerait le français, l'anglais et, dès lors, lui confierait ses livres.

La première nuit passée ensemble, après le dîner qu'ils avaient préparé tous les deux, Jordi s'assit sur son lit et Shamsur s'étendit pour la première fois dans le sien, de l'autre côté de la petite chambre. Jordi évoqua la grandeur des ancêtres *kafirs* de Shamsur, leurs liens très étroits avec les Kalashs, et le droit, pour les siens, de regagner le statut qu'ils avaient perdu.

– Je veux que tu sois un grand homme, un grand *kafir* du Nouristan. Quand je pourrai, je t'inscrirai à l'école et tu viendras avec moi en France, comme ça tu connaîtras d'autres façons de vivre. J'aimerais qu'un jour tu puisses revenir sur tes terres pour aider les tiens.

Jordi pérorait sans savoir très clairement si le garçon saisissait tout ce qu'il disait mais convaincu qu'il comprenait l'essence de son discours.

– Toi, tu viens d'où ? demanda Shamsur.

– Je viens d’une ville qui s’appelle Valence. Je suis donc valencien. Et catalan. Et enfin espagnol.

Il aurait continué à l’instruire sur l’importance d’ordonner les patries, de savoir pour quel drapeau on devait se battre en premier, mais il valait mieux ne pas s’emmêler les pinceaux. C’était un sujet épineux. Parfois il s’empêtrait dans des dissertations qui lui embrouillaient l’esprit et auxquelles il était incapable de mettre un terme alors même qu’il était conscient d’être en train de se contredire. Mais était-ce sa faute s’il sympathisait avec la Phalange espagnole, s’il admirait aussi Primo de Rivera, mais détestait néanmoins Franco et l’Église. Assez, il était déjà passé par cet interminable débat. Stop. En plus, il fallait qu’il soit clair avec Shamsur.

– Il est bon d’avoir des personnes en qui croire, conclut Jordi. (Shamsur le regardait, impassible.) Des gens qui, lorsque tu penses à eux, te donnent de la force, de l’énergie.

– À qui tu penses, toi ? interrogea l’enfant.

– Aux Romains. Ils ont construit une société solide parce qu’ils ont fait confiance aux plus doués. Pas de copinage ni de faveurs. Il faut que ce soit une élite qui gouverne. Mais une véritable élite.

Il ferma à demi le poing qu’il avait devant ses lèvres et imita le son d’une trompette interprétant l’hymne espagnol.

– Tu aimes les hymnes, Shamsur ?

– Je ne sais pas. C’est quoi, un hymne ?

– La musique qui représente les pays, les équipes.

– Je ne sais pas.

Shamsur siffla une mélodie qui passait régulièrement à la radio et Jordi, en riant, l’accompagna. Puis, ils allèrent se coucher.

Le matin, très tôt, Shamsur perçut de l’agitation. Le soleil filtrait déjà à travers les fins rideaux devant les fenêtres et, encore somnolent, il vit Jordi, dont la silhouette se découpait dans l’obscurité, ouvrir la porte. Il fut baigné par un immense flot de lumière. Au centre de cet éclat lumineux, Jordi tendit le bras en l’air selon son rituel, prononça des mots en latin, avant de terminer par une phrase en espagnol que Shamsur comprendrait plus tard : « Je veux être un être humain. »

Cela impressionna Shamsur. Il avait commencé à l’admirer.

– Allez, lave-toi et coiffe-toi un peu. Il faut être présentable, ordonna Jordi en le voyant réveillé.

S’occuper de Shamsur et le former était aussitôt devenu sa priorité, bien que Cat Valicourt continuât de ratisser les vallées. N’avait-il pas honoré sa part du contrat ? Il avait tenu son rôle d’hôte, donné les conseils nécessaires à son amie... Et, après tout, Cat n’allait-elle pas partir d’ici peu, comme ces ingrats de frères L’Homme. Quand ils se seraient tous envolés, Shamsur resterait à ses côtés. Ce gamin faisait maintenant partie de son futur imminent, ils devaient se préparer ensemble à l’affronter.

– Prends ce dont tu as besoin, dit-il à Shamsur. Nous partons à Islamabad pour quelques jours.

Ils se rendirent dans la capitale pour s'occuper de quelques papiers, mais aussi avec l'intention d'habituer le garçon à la vie urbaine.

Cat était une femme très attachée à son indépendance, elle travaillait donc à sa guise, sans poser de problème ni reprocher quoi que ce soit à un Jordi dont l'autonomie était à la hauteur de la sienne. Leur amitié en sortit renforcée et, au retour de Cat en France, ils échangèrent une correspondance affectueuse.

En juillet, le reporter Pascal Sutra-Fourcade atterrit, équipé de ses caméras.

– Tu es prêt pour aller traquer le *barmanou* ? demanda Jordi à Shamsur.

Ils discutaient souvent des hommes sauvages.

– Je viens avec toi, répondit Shamsur. Mais, tu sais, il y a des centaines de personnes qui se sont lancées à sa recherche, comme mon père, et personne ne l'a trouvé.

– Il est là, dehors, Shamsur, crois-moi. Il est là.

– D'accord, d'accord.

Yannik et Erik étaient déjà repartis. Durant leurs derniers jours à Chitral, les frères s'étaient employés à reprendre le poids qu'ils avaient perdu dans les expéditions.

« On croirait des cadavres », déclara Erik en voyant son corps tout entier dans un miroir quand il fut de retour à Chitral. Il monta sur une balance. Il avait laissé dix-huit kilos dans les montagnes.

Aujourd'hui, Yannik est père de famille et s'est investi dans l'écologie et l'éducation à l'environnement. Erik, devenu citoyen patagon et écrivain, est l'auteur de nombreux romans d'aventures.

Pour son passage à la télé, Jordi mit son pantalon de camouflage, son couteau à la ceinture, des lunettes d'alpiniste, et prit son fusil. Voilà l'homme qu'il serait aux yeux du monde. Voilà peut-être qui il était vraiment. Du moins, l'uniforme lui procurait la sensation d'être non seulement incroyablement à l'aise, mais aussi l'homme dont il avait un jour rêvé, quelqu'un de différent – et pourquoi ne pas le dire –, de grand. De grand.

Ils se mirent en route, munis de l'habituelle liste de personnes qui affirmaient s'être retrouvées face au *barmanou*. Il y en avait certaines avec qui Jordi avait eu un entretien sept ans auparavant. Pour d'autres, ce serait la première fois.

Le cameraman filmait à toute heure, en quête d'angles avantageux, gravitant sans répit autour du groupe. Sa présence accrut la pression ressentie par Jordi. Ce suivi contenait un je-ne-sais-quoi d'inquisiteur qui lui déplaisait profondément, mais qui, à la fois – il fallait bien l'avouer –, alimentait sa vanité.

Dans *Sur la piste de l'homme sauvage*, le documentaire qu'Arte

diffuserait des années plus tard, on voit le petit Shamsur s'approcher de la maison d'un Gujar. Dans ces montagnes, les inconnus, à l'exception des enfants, s'exposent au risque de recevoir un coup de feu. Shamsur salue une femme sur le seuil d'une porte, il lui demande de l'eau avant de présenter Jordi, qui attend à une distance prudente. Certaines maisons de Gujars se situent sur des versants très escarpés et rocailleux, où le brouillard est souvent constant. On imagine que ces endroits sont uniquement adaptés pour les chèvres, mais des personnes fidèles à un style primitif y vivent également. Elles savent écouter les abîmes qui les entourent, utiliser leurs mains, chercher et confectionner de la nourriture. Elles ont vu des créatures et connu des situations qui, depuis la ville, peuvent paraître incroyables. Elles vivent aussi sous d'autres températures, ce que Jordi, qui ne supportait pas la chaleur, appréciait particulièrement en été. La nuit, elles allumaient des feux à la lueur desquels l'aventurier les bombardait de ses soixante-trois questions avant de présenter la kyrielle de dessins de présumés *barmanous*, afin que chaque berger identifie plus ou moins son *homme*.

Jordi avait interrogé Purdum Khan, presque sept ans plus tôt, il souhaitait vérifier la solidité de son récit. Une caméra filmait.

– Soudain je l'ai vu, j'avais le vent en face de moi, c'est son odeur qui m'a alerté tout d'abord. Il était juste en contrebas, dans la montagne, assis en train de manger. Il fouillait le sol et portait des petites choses à sa bouche. Il était fort. Il avait de longs cheveux qui pendaient sur ses épaules. Il était accroupi juste là, devant moi. Quand il s'est aperçu qu'il n'était pas seul, il s'est relevé, a ramassé quelques cailloux. Après, il est parti... Mon chien descendait de la montagne avec le troupeau, il l'a entendu aboyer, alors il s'est levé et il est parti.

D'après Purdum Khan, c'était arrivé dix ans plus tôt. Les versions concordaient. Mais à présent venait la partie difficile : Jordi répéta son questionnaire.

– Son aspect était celui d'un homme ?

– Un homme, oui, un homme. Il avait des pieds, des mains, tout comme un homme. Le nez, comme un homme aussi.

– Le *barmanou* était grand comment par rapport à toi ?

– Il devait avoir ma taille – un mètre quatre-vingts –, mais surtout il était très large. Des grands pieds.

– À quelle distance étais-tu de lui ?

– Juste à côté. D'ici à là-bas, tout près, dit le berger en ouvrant les bras.

– Son corps était nu ? Il était habillé ?

– Juste des poils.

– Aucun vêtement ?

– Non.

Il posa une question piège pour voir si le Gujar répétait sa réponse antérieure :

– De quelle longueur étaient les cheveux ?

– Là, ses cheveux tombaient sur ses épaules.

Il le questionna ainsi sur la taille de son nez, de ses yeux, de ses dents... Purdum Khan donna les mêmes réponses que quelques années plus tôt, avec cependant moins de détails.

Ils interrogèrent Mohamed Khan un autre soir, après avoir chanté près du feu de bois qui crépitait.

– Il était là, à une douzaine de mètres, près de ma bergerie, à côté d'un noyer.

[...]

– Il était à quatre pattes, il se tenait sur ses deux pieds ?

– Sur ses pieds, je te l'ai déjà dit, tout comme un homme.

– Mais, après l'avoir vu, qu'as-tu fait ? Tu es parti ?

– Oui, bien sûr, je suis parti.

– Tu n'as pas cherché à le suivre ?

– Non, pourquoi ? Je savais ce que c'était. Et puis, il y avait le ramadan. Il y avait un homme, là, et puis il est parti. Et alors... Qu'est-ce que je pouvais faire ?

[...]

– De quelle couleur était sa peau ?

– De nuit, je ne l'ai pas vu, il avait la couleur de la nuit. Je n'avais pas de lampe, je n'ai pas vu sa couleur. Noir, il paraissait noir.

– Tu dis qu'il se tenait comme un homme, mais son buste était-il droit ?

– Comme un homme, mais un peu voûté en avant. Tout ce que j'ai vu, c'est qu'il y avait un homme. Qu'est-ce que tu veux ? Si j'avais eu un fusil !

[...]

– Après tout ce que je t'ai dit, tu pourrais me donner tes jumelles, lança Mohamed Khan à la fin de l'entretien.

– Si tu veux, je t'achète une chèvre et on mange la viande, mais les jumelles, je les garde.

Le berger accepta. Ils égorgèrent et dépouillèrent une chèvre, versant dans des jattes le sang pour que les chiens s'abreuvent. Jordi mangea avec appétit, satisfait du résultat des entretiens. Il était juste légèrement préoccupé par l'évidente hostilité que Shamsur manifestait envers Pascal Sutra. D'une part, le garçon n'était pas habitué à ce rythme de voyage et finissait les journées exténué ; d'autre part, il avait du mal à tolérer que le reporter se comporte comme s'il connaissait les montagnes mieux que lui et que, de surcroît, il s'obstine à monopoliser l'attention de Jordi. *Est-ce de la jalousie ? Bon, ça lui passera.*

Le brouillard voila les montagnes pendant plusieurs jours. Les rares bergers qu'ils rencontrèrent n'étaient pas de bonne humeur, ils ne bougeaient pas, attentifs aux bruits, priant pour qu'aucune de leurs chèvres ne s'égare dans sa quête d'herbe fraîche ni ne se jette dans les abîmes. L'un d'entre eux, Ilal Khan, accepta d'oublier le brouillard l'espace de quelques heures pour

répondre aux soixante-trois questions. Jordi avait recueilli cinquante témoignages en sept ans, mais celui d'Ilal Khan allait être un de ceux qui lui apporteraient le plus d'espoir.

– Comment était son nez ?

– Long mais très large. Avec de grosses narines, ouvertes. Il ressemblait à un nez de Tadjik.

– Et ses dents ?

– Petites, toute une rangée. Ses dents étaient blanches. Elles étaient petites.

Les dents blanches apparentaient la créature aux hommes. Quand Jordi éparpilla ses feuilles sur le sol, l'homme allongea une de ses mains ridées vers le dessin d'un australopithèque : le même qu'avait désigné Mohamed Khan, le berger.

Cat fut impressionnée. Quand Ilal Khan indiqua l'endroit précis où il avait vu le *barmanou*, un de ces endroits dans lesquels descendent les populations qui savent chasser et connaissent les végétaux comestibles, où l'on trouve des eaux issues des dernières chutes de neige, des champignons, des pikas, ces petits lapins, et des grands lézards, la scientifique assembla les pièces. Tout concorda. Tout anthropologue ou généticien urbain écarterait ces preuves, les taxant d'inventions, mais qu'est-ce que la préhistoire sinon un paysage mental ? Comment un scientifique osait-il juger ce que des douzaines, peut-être des centaines de bergers autochtones affirmaient avoir vu ? Qui avait en réalité le plus d'imagination ? D'ailleurs, Valicourt demandait aux scientifiques un effort de compréhension à l'égard des fantaisies d'autrui, convaincue qu'une science sans imagination était une science sans génie.

Le matin, ils attrapèrent de nouveau leurs sacs à dos, attachèrent les laisses de Gorki et de Fjord, puis affrontèrent les rochers escarpés pour regagner Chitral. Dans le reportage d'Arte, on voit Fjord escalader, indiquer le chemin à travers des terrains abominables. À un moment, ils le libèrent afin qu'il puisse gravir une paroi extrêmement pentue. Unique. Merveilleux. Je n'ai jamais vu un animal comme lui. Les éloges adressés à Fjord sont unanimes. Tous ceux qui l'ont connu lui attribuent d'extraordinaires facultés et comprennent que Jordi l'ait emmené partout avec lui.

– Pourquoi est-ce qu'il dort dedans plutôt que dehors avec les autres chiens ? lui demanda-t-on un jour.

– Je ne vais pas le faire dormir dehors pour surveiller la maison alors qu'il vaut plus que tout ce qu'il y a l'intérieur, répondit Jordi.

Dans son univers affectif, Yannik et Erik cédaient doucement leur place à un chien et à un enfant.

– Comment l'as-tu trouvé ? demanda Pascal Sutra en désignant d'un mouvement de tête Fjord, qui descendait un versant avec précaution mais d'un pas ferme.

– En le cherchant.

Fjord synthétisait l'affection que Jordi portait aux caractères excentriques. Avant de choisir les chiens qu'il emmènerait à Chitral, il avait consulté plusieurs revues canines. Le husky sibérien apparaissait comme la *vedette** incontestable des chiens de traîneau, c'est pour cette raison qu'il lui déplut. Les huskies étaient partout, comme si ce coquet pelage sublimé par de magnifiques yeux bleus, leur force et leur sociabilité avaient éclipsé toutes les autres races. Qui n'avait jamais entendu parler des fantastiques huskies ? Mais combien de personnes pouvaient citer d'autres races capables de rivaliser avec eux ? Un candidat lui a précisément été révélé par une grande photo d'une revue en double page : le malamute d'Alaska.

Fjord était un pur malamute d'Alaska. Calme, digne, indépendant, doté d'un tempérament qui exigeait un mode de vie singulier. Ses ancêtres venaient du Grand Nord. Ils devaient le nom de leur race à la tribu d'Esquimaux des Mahlemut, dont la vie dépendait de la capacité de ces chiens à tirer leurs traîneaux. Ils allaient même jusqu'à leur confier leurs bébés. Chercheurs d'or, chasseurs, trappeurs, trafiquants de peaux et explorateurs, y compris Amundsen, ont aussi exploité leur potentiel.

« Le roi de sa catégorie », lut Jordi. Un chien qui n'avait pas été au contact du progrès, sans croisement de sang, préservant ainsi sa nature primitive. D'où le fait que son odorat combiné à son sens de l'orientation lui permettait de détecter des traces dans la neige même pendant les tempêtes. Il pouvait survivre par moins cinquante degrés grâce à une épaisse fourrure laineuse, à de petites oreilles recouvertes de poils isolants et à un métabolisme conçu pour économiser un maximum d'énergie. « Il est belliqueux avec ses congénères », lut-il ; « Il a mauvaise réputation parce qu'il aboie et hurle » ; « Il est très enclin à la fugue, en raison de son caractère ».

Quand, en août 1992, il vit Fjord dans la fourrière de SOS Husky, il n'hésita pas une seconde. Il paya à l'association Sésame les cinquante francs¹ que coûtait l'adoption et, en décembre, on lui remit le carnet dans lequel il figurait comme le propriétaire de l'animal qui, un jour, lui sauverait la vie.

1- Environ 7,60 euros. (NdT)

XVII

De retour à Chitral, Jordi avait besoin d'argent. En juillet, il avait demandé à Andrés de lui envoyer au moins quinze mille francs¹, et son frère, comme d'habitude, avait accepté. Toujours est-il qu'il ne devait pas s'accrocher à des revenus basés sur des solutions provisoires. L'hiver était long et ses ressources ne suffiraient pas à l'affronter ; il discuta avec plusieurs amis résidant à Peshawar, la grande ville la plus proche. Il finit par rencontrer le délégué de l'Alliance française au Pakistan, qui lui offrit un poste de professeur de français.

– Même si je ne suis pas français ?

– Tu as vécu en France toute ta vie, tu parles français, répondit le délégué, Maurice Lévêque.

– Oui, mais je suis espagnol.

– Tu pourrais te faire naturaliser français.

Au Muséum d'histoire naturelle, on lui avait proposé la même chose quelques mois auparavant, affirmant qu'avec la double nationalité, il serait nettement plus facile de l'associer aux projets financés par la France et de lui garantir un salaire. Jordi eut la même réponse qu'alors :

– Je ne le ferai pas. Je suis bien comme je suis.

– C'était juste une idée. En réalité, ça n'a aucune importance. Tu peux quand même travailler à l'Alliance.

Et ce n'était pas tout. Comme le directeur actuel au siège de Peshawar prévoyait de quitter prochainement son emploi, Lévêque vit en Jordi le successeur idéal : il parlait des langues indigènes, maîtrisait la géographie, connaissait de nombreuses coutumes tribales et était un homme cultivé. Lévêque se fiait aussi à son intelligence et à sa capacité à travailler aux côtés des Pachtouns. Sans compter qu'il n'était pas facile de trouver un directeur pour ce poste rétribué sur la base du salaire local.

– Si tu commences en novembre et que tout se passe bien, tu as ma parole qu'en mars tu seras nommé directeur de l'Alliance à Peshawar.

– Oui... et je suis censé me réjouir ? Le salaire n'a rien de fantastique.

– Comment connais-tu le salaire du directeur ?

– Voyons, Maurice, ici, tout se sait.

Lévêque balaya quelques grains de poussière sur sa chemise, à hauteur des épaules. Il jeta un œil au calendrier.

– Ne t'inquiète pas, tu toucheras un peu plus. Tu auras un salaire tout à fait digne.

– Combien ?

Jordi effectua quelques calculs. Il devrait s'éloigner des montagnes un bon moment, mais s'il tenait assez longtemps ici, qu'il touchait les quinze mille francs mensuels convenus, il économiserait suffisamment pour reprendre sereinement ses recherches dans les vallées.

– Tu peux me conseiller une maison à Peshawar ? répondit-il.

Il nota les suggestions de Lévêque sur une feuille pliée où il ajoutait des adresses et des noms à mesure que ses collègues les lui soufflaient. À côté, il griffonnait parfois une caractéristique de la maison en question, du type « grand jardin » ; « quatre chambres » ; « deux salles de bains »... Quand il eut résolu de faire sa première visite dans le quartier résidentiel de Peshawar Cantonement, il monta dans sa voiture. En vingt minutes, il arriva à destination, mais il roula encore une heure et demie dans le quartier. Il voulait jauger l'atmosphère, envisager d'autres possibilités. Les sièges des ONG lui servaient de points de repère pour éviter de se perdre ; il en avait visité beaucoup. Il fut tout de même surpris par le nombre d'ONG et d'ambassades, il ne pensait pas qu'il y en avait autant. On parlait souvent du débarquement européen en Asie centrale de ces dernières années, mais, en sillonnant la zone, il prit mieux la mesure de l'ampleur du boom.

Les jours suivants, il alterna entre les visites de maisons à Peshawar Cantonement et dans un autre secteur résidentiel des environs, University Town. De sacrés fortins ! Pas étonnant que les étrangers puissent se balader en toute tranquillité avec tous ces gardes armés. Il gara la voiture à l'adresse écrite sur sa feuille. Un long mur dissimulait l'intérieur de la propriété dont il ne parvenait guère à distinguer que le toit d'une maison. Le recueillement du lieu lui plut. En sortant, il avait passé un contrat oral. Il s'installerait à University Town.

La rumeur de l'imminente prise de fonction à l'Alliance de l'« homme qui cherchait le yéti » se répandit dans la communauté internationale, au sein de laquelle Jordi était considéré comme un authentique personnage. Les gens qui pensaient que l'histoire du *barmanou* n'était qu'une couverture virent leurs soupçons se confirmer à travers ce contrat. Qui allait avaler qu'un chasseur de chimères puisse gravir les échelons au point d'atteindre de telles hauteurs diplomatiques ? Certains critiquèrent publiquement la scientificité de son projet et l'attaquèrent d'une façon qu'il estima grossière, hostile et agressive.

Alors qu'il préparait son déménagement à Chitral, il reçut une lettre de Cat. Quelqu'un avait ouvert l'enveloppe. Comment osaient-ils ! Il se lança en quête du facteur.

– Je n'ai touché à rien, *mister* Jordi. Quand on me l'a remise, elle était dans cet état.

Il ne pouvait évidemment pas l'accuser. Protester auprès du service

postal n'avait pas de sens non plus, personne ne s'occuperait de sa requête – ces bureaucrates ne toléraient pas les critiques, encore moins de la part d'un étranger. Mais qui avait intérêt à fouiller dans sa correspondance ? Il y réfléchit un peu, pas trop, car parmi toutes les hypothèses s'élevait une réalité : plusieurs professeurs du Muséum d'histoire naturelle avaient commencé à établir des contacts avec des membres de l'Alliance. Ces maudits académiciens savaient que quelque chose se préparait ; ils ne laisseraient pas un « petit immigré », un crève-la-faim, dévoiler les ressorts de l'appareil d'investigation français. Quels salauds ! De quoi les scientifiques étaient-ils capables pour réussir ? Sans l'ombre d'un doute, il s'agissait d'un véritable bras de fer. Sa vie était-elle en danger ?

Angoissé à l'idée que les acolytes de l'insigne Yves Coppens puissent ourdir une conspiration pour le devancer dans la découverte du *barmanou*, il était encore loin de soupçonner les véritables forces qui, à partir de ce moment, achevaient de se déployer autour de lui : les forces du contre-espionnage pakistanais. Les agents de l'Inter-Services Intelligence (ISI) n'abandonneraient désormais plus jamais sa trace.

Quoi qu'il en soit, il lui fallait bien plus qu'une enveloppe ouverte pour l'intimider. Il prit un stylo et, au verso d'une feuille déjà utilisée, il entreprit de rédiger une lettre de réponse à Cat, en lui faisant part de sa satisfaction au sujet de son nouvel emploi et des opportunités qu'il lui offrait : « Je suis également heureux à l'idée d'emmener définitivement Shamsur avec moi. Il est fou de joie à l'idée que l'on vive ensemble ; je lui ai dit que je tiens beaucoup à lui. En ce moment, il est chez lui et il me manque énormément. Ce gamin m'a adopté et je l'ai adopté à mon tour. Après le départ de Pascal, il s'est montré extraordinairement réfléchi et sympathique, il est redevenu normal. En vérité, aujourd'hui je ne veux pas être séparé de lui. J'ai fait le nécessaire pour l'inscrire comme élève aux cours par correspondance du Cned. C'est la solution rêvée : il n'ira pas à l'école et je pourrai l'éduquer à ma manière. J'ai déjà le feu vert de sa famille. Je suis touché par l'estime qu'elle me porte. »

Andrés alla passer ses vacances à Chitral et offrit à son frère la pipe en bois blanc qu'il avait achetée à des globe-trotters ukrainiens lors de leur spectacle de danse à Valence. À cette période, Jordi se remit à fumer la pipe.

Après un mois d'octobre passé à jouer à l'hôte parfait, il fit ses adieux à Andrés. Dans la voiture, sur le trajet du retour chez lui, il alluma une Pree et, le goût amer du tabac encore en bouche, il choisit les vêtements et les effets qu'il emporterait dans sa nouvelle maison de la grande ville, où il chercherait également une école pour Shamsur. Les cours par correspondance ne fonctionnaient pas, évidemment. Comme il était naïf : qui pouvait songer un seul instant à laisser l'enfant tout seul aussi longtemps, sachant qu'un rien le déconcentrait ? Il fallait encore éduquer sa volonté. Mais comment réagirait Shamsur à l'idée qu'il l'inscrive dans un collège ? De toute façon, il n'y avait

pas d'autre choix. Et puis Shamsur s'adapterait. Il était à présent temps pour l'enfant de s'intégrer aux dynamiques des autres – ce ne serait sûrement pas si difficile, les enfants s'adaptent facilement.

Jordi se rendit à Peshawar. Pendant cette période de préparatifs, il fut invité à plusieurs reprises chez des étrangers ; ses aventures et ses plaisanteries égayaient les réunions ; il avait une aura contagieuse ; son intelligence offrait des soirées provocantes et amusantes à la fois. C'était un animateur qui exacerba le romantisme d'une communauté en admiration devant les personnalités exotiques. Il connaissait les désirs de son public et était disposé à les satisfaire. Avec lui, on ne s'ennuyait pas. Qu'allait-il inventer pour la prochaine soirée ?

Un soir, il débarqua avec des lunettes de montagne réfléchissantes qui firent sensation. Les expatriés se penchaient sur ses carreaux pour contempler leur reflet. Un consul tira la langue en louchant à quelques centimètres des verres. *Oh là là, voilà un type vraiment spécial*, pensa Marie-Louise Marie-France, enfoncée dans un canapé duquel il était difficile de s'extirper. L'employée administrative était venue en Asie pour y rester trois mois ; ça faisait maintenant plus de deux ans qu'elle assistait à un défilé d'individus hauts en couleur.

Quand Jordi se mit à plaisanter et à raconter des histoires sur les montagnes, Marie-Louise fut convaincue de l'extrême originalité de cet homme. Son allure et ses histoires étaient tellement différentes. Il semblait littéralement sorti d'un autre monde. Ils l'écoutaient tous totalement absorbés, les femmes plus encore. *Il ne doit pas manquer d'amies. Elles sont enchantées de sa compagnie*, pensa une Marie-Louise fascinée. Elle se leva du canapé et alla droit sur l'inconnu pour qu'ils trinquent avec leurs verres sans alcool.

Le 12 décembre, lors de son premier jour de travail, Jordi salua le gardien du bâtiment de l'Alliance et franchit le seuil. Il portait un costume cravate, la raie sur le côté, des chaussures qu'en France il mettait exclusivement pour sortir. Il ne se sentait pas à l'aise, affublé d'un tel déguisement, mais il se détendit en repensant à la tête qu'avait faite Shamsur en voyant la culotte courte, la chemise et la cravate qu'il allait devoir arborer dans sa nouvelle école de style britannique.

Jordi se présenta devant ses nouveaux collègues sans trop de préambules. Il entreprit de classer des papiers et, presque sans qu'il s'en aperçoive, la journée fut terminée. Un bon début. Il avait de l'énergie et de la bonne humeur à revendre, peut-être aurait-il le temps d'aller dire bonjour à Marie-Louise dans le bureau de Madera, l'ONG où elle travaillait. En voiture, cinq kilomètres, ce n'est rien... Non, il ne valait mieux pas. Il n'était pas question non plus d'être partout ni d'importuner qui que ce soit. Marie-Louise lui avait fait très bonne impression, mais ils venaient de se rencontrer, et lui voulait seulement discuter – un malentendu est si vite arrivé... Mais un coup de téléphone, ça, il pouvait le faire.

Marie-Louise décrocha le téléphone alors qu'elle était en train de vérifier un bilan comptable. Lorsqu'elle entendit sa voix, son visage s'illumina. Après avoir échangé quelques phrases, Jordi lui dit :

- Ils devraient te prendre pour faire de la pub pour l'ONG. Quel sourire !
- Mais tu ne me vois même pas.
- Pas besoin. On se retrouve pour aller voir le prochain film de

l'Alliance ?

Le rendez-vous fut très agréable. Jordi se sentit suffisamment à l'aise pour lui confier une de ses idées concernant le futur, un rêve. Elle lui plaisait vraiment, cette fille légèrement enrobée et très loquace, dont le zézaïement ne le repoussait pas. L'employée administrative trouva également un interlocuteur en Jordi, elle découvrit en lui une personne à l'écoute. Dès lors, le duo assista avec assiduité aux séances de cinéma que l'Alliance projetait le vendredi. Marie-Louise l'aida à se familiariser avec le personnel et à se sentir accueilli au sein de la communauté étrangère. Quand elle le présentait à quelqu'un, Marie-Louise se fendait d'une litanie de compliments qui trahissait la grande affection qu'elle lui portait. À ses yeux, Jordi était sympathique, imaginatif, persévérant, un chef exquis, amusant et, surtout, elle admirait sa conception aventurière de l'existence. Ses qualités étaient si nombreuses... qu'elle trouva le courage nécessaire de lui proposer :

- Jordi... j'ai pensé à quelque chose... je pourrais te louer une des quatre chambres que tu as chez toi.
- Des problèmes d'argent ?
- Tu sais bien, mon contrat de travail va bientôt se terminer...
- Mais tu ne m'as pas dit qu'on t'avait proposé de le prolonger pour trois mois ?

– Si, mais le contrat de l'appartement arrive à son terme, lui aussi, et si je veux renouveler la location, ils m'obligent à signer pour un an au moins. Tu sais comment ça marche à Peshawar.

– Ah, Peshawar, Peshawar, dit Jordi en levant les yeux au ciel. Viens à la maison aussi longtemps que tu en auras besoin.

Marie-Louise est une femme ronde, de petite taille, ses cheveux oscillent entre un look afro et frisé. À cause de ses yeux bridés, beaucoup de Pakistanais pensent qu'elle est japonaise, même si elle s'autoproclame « quarteronne ». « Mon père a du sang breton et martiniquais. Ma mère, russe et français. Moi, je suis un quart noire et trois quarts blanche. Je sais ce que c'est que la différence. »

Actuellement, elle vit dans le quartier de Château Rouge, un coin d'Afrique que les cartes situent à Paris. Les vendeurs ambulants de Château Rouge proposent aussi bien des pommes de terre du Cameroun que des tresses chez des coiffeurs et des dattes entassées sur des caisses de bouteilles qui font office de présentoirs improvisés. Bien sûr, il y a aussi de la place pour des bananes américaines, des blanchisseurs chinois et des prédicateurs catholiques qui débitent leurs discours devant la mosquée al-Fatah, observés par des

femmes, habillées à la mode du Congo ou de l'Ouganda, transportant couvertures et bidons sur leur tête.

Les étagères de l'appartement parisien de Marie-Louise accueillent de nombreux livres de voyage. Naipaul, Theroux, Bouvier, Kapu'sciński... sont là. Elle-même a voyagé dans le monde entier ; elle montre ses photos prises au Laos, en Chine ; elle a lu et éprouvé jusqu'où peut aller le rejet de l'autre. Voilà pourquoi elle ne trouva pas si étrange, mais bien mesquine, l'attaque qui se déchaîna contre son ami pendant ces quelques mois.

– Je t'avais prévenu, lui fit remarquer Marie-Louise dans le salon tandis que, comme Jordi, elle arpentait la pièce.

De temps en temps, ils se croisaient.

– Ne fais confiance à personne et garde un œil sur la Marocaine, surtout garde un œil sur la Marocaine. Mais toi, ne change rien. Fais comme d'habitude, vis ta vie.

– Je ne pensais pas que ça irait aussi loin.

– Et pourtant tu te plaignais toujours d'elle. Myriam ceci, Myriam cela.

Jordi soupçonnait l'employée marocaine de conspirer contre lui depuis qu'il avait été annoncé comme futur directeur, un poste auquel elle aspirait. Avec ses manières délicates, cette vraie pute menait une campagne de discrédit, mais de là à se servir de la relation qu'il entretenait avec le petit Shamsur pour l'accuser de pédophilie...

Le seul qui puisse mettre un terme à cette ineptie était son patron. Il devait agir dès à présent, cette question ne pouvait pas attendre. Le lendemain, Jordi demanda à Lévêque de le recevoir.

– Tu ne vas rien faire, Maurice ? lui demanda-t-il. C'est très grave. Il faut que tu interviennes.

– N'y prête pas attention. Tu n'es même pas sûr à cent pour cent que ce soit elle qui ait répandu la rumeur.

– Et qui alors ? C'est toi, peut-être ? Aucun autre employé n'oserait, personne d'autre n'a autant d'intérêts qu'elle en jeu.

– Laisse courir. Ce ragot disparaîtra aussi vite qu'il est apparu.

Maurice Lévêque était conscient que ses mots ne réconforteraient pas Jordi, mais qu'allait-il lui dire alors qu'il jugeait lui-même la dénonciation légitime ? D'un côté, il fallait préserver la réputation de l'Alliance. Il valait mieux que Jordi n'y accorde pas trop d'importance ; ainsi, peut-être, la polémique s'éteindrait d'elle-même. D'un autre côté, eh bien, tout le monde savait que Jordi et Shamsur dormaient dans la même pièce. Avoir confiance dans les qualités professionnelles du chercheur de *barmanous*, adhérer à son mode de vie alternatif fondé sur une morale antique était une chose, mais ses affaires domestiques en étaient une autre. Car qui peut garantir quoi que ce soit sur l'intimité des gens ? D'autant plus lorsqu'il s'agit d'une personne aussi spéciale...

Le fait que Marie-Louise aille vivre avec Jordi et Shamsur atténua

l'impact d'une accusation qui n'eut, de toute façon, pas de suites. Des paroles suspendues comme des dagues qui attendent d'être empoignées. Chaque fois que Jordi pensait à la Marocaine, il récitait les conseils de Marie-Louise : *Efforce-toi d'étouffer ta rage ; éloigne-toi de toute polémique ; concentre-toi sur ton travail en conservant le plus grand hermétisme au sujet de ta vie privée*. D'accord. Il le ferait. Il se contrôlerait, resterait en retrait. Mais que Marie-Louise ne croie pas l'avoir mis dans sa poche parce qu'il l'avait écoutée. Elle pouvait être bonne conseillère, mais ça ne changeait aucunement sa condition d'invitée, et, en tant que telle, elle devait respecter les normes rigides de cohabitation qu'il exigeait chez lui.

– Quand tu voudras me voir, appelle un domestique pour qu'il me prévienne. Je ferais pareil avec toi. Nous nous retrouverons dans le salon. Ma chambre est une zone réservée, personne n'y entre. D'accord ?

– Très bien.

L'interdiction de circuler dans ces dépendances, conjuguée aux rumeurs sur Jordi, piqua la curiosité de Marie-Louise, qui dès les premiers jours se surprit à regarder plusieurs fois en direction de l'aile prohibée de la maison. Les journées se déroulèrent paisiblement. Marie-Louise n'avait pas le moindre indice qui lui laissât penser que Jordi fût homosexuel. Son comportement à l'égard de l'enfant était celui de n'importe quel tuteur, celui d'un bon père même, de sorte qu'elle considéra l'ordre de ne pas envahir ladite zone comme une particularité supplémentaire de son hôte, effaçant de son esprit toute spéculation malveillante.

Bien qu'elle fût grande, la maison n'avait pas d'étages. Elle occupait un grand pan de terrain, prolongé par le vaste jardin où vivaient Gorki et Fjord. Comme les autres résidences du quartier, un grand mur protégeait les habitants, assurant aux femmes la possibilité de se déplacer sans être vues.

Un après-midi où Marie-Louise se lavait le visage face au miroir de la salle de bains, après avoir plié plusieurs des *salwar-kameez* qu'elle portait pour éviter de souligner ses fesses et sa poitrine, elle entendit des voix d'hommes. *Bon sang !* La conduite locale stipulait que les étrangers ne devaient pas la voir dans la maison, d'autant moins qu'elle était vêtue d'une très légère tunique. *Merde*. Deux heures s'écoulèrent avant que les visiteurs ne partent et que Marie-Louise puisse sortir de la pièce.

– Ah, tu étais à la maison ? s'étonna Jordi en la voyant.

– Tout à fait. J'ai dû (elle insista sur le « j'ai dû ») rester enfermée (elle insista sur le « rester enfermée ») dans la salle de bains.

– Fait chier ! s'exclama Jordi. Mais qu'est-ce que c'est que ces règles ! C'est intolérable.

Il passa un moment, énervé, à se remémorer des situations similaires qu'il jugeait absurdes. Le lendemain, il imagina comment diminuer ces outrages faits aux femmes au Pakistan, mais chaque solution se heurtait à des difficultés trop grandes et, en fin de compte, c'était un homme : la colère et le ressentiment des femmes manquaient à son indignation, sans compter qu'il

avait d'autres choses à penser.

Lorsqu'il rentra du travail, il prit place sur le canapé à côté de Marie-Louise ; il but un Coca-Cola en lisant *Le Monde diplomatique* et feuilleta aussi d'autres journaux étrangers qu'il avait en retard.

– Vont-ils parler de l'Europe dans le journal d'aujourd'hui ? demanda-t-il en jetant un œil à la télévision.

– Je ne sais pas. Je ne crois pas, répondit Marie-Louise, plongée dans un livre de voyage.

Ils préparèrent à manger, puis appelèrent Shamsur pour le dîner. Ils aimaient tous les trois cette impression de partager une entente aussi parfaite et exotique. Une famille différente.

– Ça manque d'une bonne cuisse de poulet, déclara Jordi. Ou d'une patte d'agneau.

– Eh bien, je suis désolé, mais tu en as déjà eu hier, répondit Shamsur avec un sourire moqueur.

Le gouvernement interdisait de manger de la viande plus de deux jours par semaine afin de réduire une consommation nationale démesurée. *Sacrée connerie !* Le gouvernement pensait-il pouvoir l'empêcher d'avalier ce qui lui chantait ?

– Aujourd'hui nous dînerons un peu plus tard, annonça-t-il.

Il sortit de la maison pour aller au marché noir nocturne. Il acheta deux poulets. De retour dans la cuisine, il s'affaira à mitonner des plats, utilisant même des morceaux qui n'étaient en principe pas comestibles. Les pattes et la crête servirent pour une soupe de vermicelles ; il fit griller les ailes pour les déguster entières ; quant au blanc, il le fit tremper dans une sauce piquante avec du riz, et il réserva le reste pour un mijoté.

Peu après le dîner, on frappa à la porte. Jordi se leva et alla ouvrir. Comme il s'y attendait, c'était Farouk.

– Il n'y a pas deux jours qui passent sans que l'on se voie, lança Jordi en le laissant entrer. Tu aimes ma cuisine, hein ?

– Et toi, ma conversation, tu dois bien l'avouer.

Farouk était un Français né sous le nom de Marc Roy, qui s'était converti à l'islam et vendait des tapis. Ils s'installèrent dans la chambre retirée où ils avaient l'habitude de se retrouver. Jordi lui servit du thé et s'ouvrit une bière. Ils s'allongèrent sur le sol, en appui sur des coussins. Jordi brûla une boulette de hachisch en discutant un peu de tout et de rien.

– Tu ne peux pas comparer l'hygiène au Pakistan avec l'hygiène européenne, décréta Jordi. Mon frère, celui qui est venu en octobre, a contracté une hépatite ici.

– Ici ? Vous étiez avec les Kalashs, n'est-ce pas ?

– Les Kalashs ne sont pas un modèle de propreté, mais Islamabad et Peshawar non plus. (Jordi roula le joint.) Un des points forts de cette ville, et c'est une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'est qu'on trouve de tout.

Cette vente de poisson à domicile, c'est génial.

– Tu as acheté des sardines ? demanda Farouk.

– Et des calamars, du thon et des seiches magnifiques d'un kilo et demi chacune. Il y a des crevettes et des moules aussi. Écoute, un de ces jours, je préparerai une paella. Je vais faire des paellas ! Mais le plus incroyable, c'est qu'à Peshawar on puisse acheter du porc. Et de la bière, et du vin.

Il alluma le joint, tira quelques bouffées et le passa à Farouk, qui n'en prit qu'une seule, une longue.

– Mais pour combien de temps ? s'exclama le musulman, en balayant de la main les brins de tabac emmêlés dans sa barbe. Des gens sont en train de se radicaliser. Si ça continue, on vous fera venir à l'Alliance en *salwar-kameez*.

Depuis son arrivée à l'institution, Jordi arborait toujours des costumes et des chemises aux tons clairs, comme celle qu'il portait retroussée.

– Ils ne seront pas si rustres.

– Tu l'aimes, ce mot, hein ?

– Rustres ?

– Oui.

– Il faut appeler un chat un chat.

– Il faut voir à quel point tu l'es, toi, rustre.

Ils se mirent à rire – impossible de faire autrement en compagnie de Farouk. Qu'il était agréable d'alléger le poids d'une nouvelle journée bureaucratique au cours de laquelle il avait encore dû se donner du courage pour continuer ! Ce n'est pas que l'emploi lui déplaisait, mais les montagnes lui manquaient. Bon, au moins, le fait de gagner de l'argent et d'éduquer Shamsur justifiait ce sacrifice. Il riait avec Farouk. Est-ce que ça le justifiait vraiment ? En réalité, Shamsur n'était pas réellement disposé à collaborer.

– Je ne veux pas aller à l'école. Je n'ai rien en commun avec ces abrutis.

– Mais tu veux aller en France, non ?

– Oui.

– Eh bien, il va falloir que tu étudies le français pour parler avec les gens de là-bas. Allez, va te coiffer, on s'en va.

Cette conversation, presque toujours la même, se répétait fréquemment. Parfois Jordi devait le traîner jusqu'à l'école, mais, en règle générale, Shamsur prenait son cartable, enfilait son short, sa cravate, et respectait sa part du contrat. Jusqu'au jour où il refusa.

– Je ne veux pas y aller.

– Allons, ne dis pas de bêtises. On est en retard.

Shamsur resta immobile. Jordi insista. Plusieurs fois.

– Ooooh, je peux t'assurer que tu vas y aller, moi !

De plus en plus énervé.

– Non.

– Je peux t'assurer que si ! Je peux te l'assurer !

Jordi le prit par le bras et le tira. Shamsur résista avec succès, il était en train de grandir. Impossible à présent de le faire sortir de sa chambre. Il

n'aimait pas aller à l'école, comment fallait-il qu'il le dise ? Il était libre, du moins lui considérait qu'il l'était, il ne voulait pas que Jordi ni quiconque le surveille. Les Nouristanis grandissent à la campagne, c'est là qu'ils apprennent à vivre, n'était-il pas capable de comprendre ça ?

Jordi le relâcha, sortit de la pièce avant de revenir avec deux bâtons à la main qu'il utilisa pour bloquer la porte. Shamsur fut saisi par la peur. Jordi commença alors à lui flanquer une raclée, la paume de la main ouverte. *Pour qui se prend-il, ce morveux ?*

– Tu sais ce que c'est que la discipline ? hurla-t-il.

Il lui colla une gifle.

– Discipline !

Shamsur tenta d'esquiver ce nouveau coup en se baissant, de sorte que la main de son maître vint s'abattre sur sa tête. Jordi reprit de plus belle en lui assenant une pluie de claques, un coup de pied, des invectives.

– Tu vas voir que tu vas aller à l'école !

Quand il arrêta, Shamsur avait plusieurs parties du corps rouges, un bleu, et il avait reconsidéré son point de vue.

« C'est le meilleur souvenir que je garde de Jordi. Il voulait m'obliger à aller à l'école, il voulait que j'étudie. Il a été comme un grand frère pour moi, rapporta Shamsur. »

Un après-midi avant que l'hiver ne se termine, Jordi décida de se désintoxiquer de sa journée en déambulant dans les rues de Peshawar. Il n'arrivait pas à se sortir sa famille de la tête, en particulier Andrés, son inconditionnel compagnon, qui, en venant le voir, avait même attrapé une hépatite. Il entra dans la boutique où l'on vendait des montres, des reproductions de modèles d'avion, et en acheta une en forme de Zero – le fameux chasseur japonais – et une autre inspirée d'un appareil russe. À coup sûr, elles plairaient à Andrés.

Il alla chercher sa moto. En l'enfourchant, il jeta un regard autour de lui. Il ne vit pas d'uniformes. Il avait envie d'arriver chez lui, mais il démarra à une vitesse prudente – depuis un moment la police distribuait des amendes à tour de bras.

Quelques heures plus tôt, Marie-Louise avait vu trois agneaux fouiller dans les sacs-poubelle ; elle s'était demandé si, un jour, le gouvernement aurait recours à une méthode plus professionnelle pour débarrasser les rues de leurs déchets. Elle monta dans le bus qui reliait le bureau de Madera à sa maison d'University Town. Il était bondé, comme toujours. Elle se plaça dans la partie avant, destinée aux femmes et surchauffée par les vibrations du moteur. Il mit les vingt minutes habituelles à rejoindre le quartier ; elle marcha quelques mètres jusqu'à la maison et, en entrant, elle découvrit un tas de revues et de journaux étalés partout. Certaines pages étaient découpées.

Quelqu'un avait fait disparaître les photos où figuraient des femmes.

Elle appela le domestique.

– Oui, c'est moi, confirma l'Afghan, qui approchait de la vingtaine. Ces images ne sont pas autorisées.

Devant l'arrogance du jeune domestique, elle ressentit encore plus fortement qu'elle n'était qu'une-fem-me-au-Pa-kis-tan. Il valait mieux ne pas s'énerver. Elle attendrait des renforts.

Quand Jordi arriva, les publications avaient été plus ou moins rangées, mais Marie-Louise lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu. Jordi feuilleta plusieurs revues et journaux dans un état d'indignation qui lui crispait les doigts. Le domestique n'était pas dans la pièce. Au lieu de l'appeler, il alla directement dans sa chambre, où il entra sans frapper. Il le trouva étendu sur le dos, dans son lit, en train de regarder les photos qu'il avait accrochées aux murs.

Jordi entra dans une colère noire.

– Tu te crois où ? Ici, tu es chez moi, connard ! Abruti ! Tu travailles pour moi, et chez moi, tu respectes ma loi ! Ma loi !

Il le poussa, le frappa. Marie-Louise accourut vers la chambre lorsqu'elle entendit les cris. Elle crut qu'il voulait le tuer. Elle aurait souhaité intervenir mais était trop effrayée par la fureur de Jordi. Le garçon ne pouvait pas faire face aux bourrades imparables lancées par des bras aux muscles infiniment plus puissants que les siens, toutefois les coups qu'il reçut, quoique durs, furent précautionneusement donnés.

– Tire-toi ! Je ne veux plus te revoir, tu es viré !

Puis, il s'assit dans le salon à côté de Marie-Louise. Ils s'écoutaient mutuellement respirer. Jordi retira sa cravate, mais garda sa veste.

– Fais attention aux Afghans, ils finiront par se retourner contre toi, l'avertit Marie-Louise. Tu sais bien que si tu leur fais un mauvais coup, deux semaines plus tard, ta voiture disparaîtra ou un autre malheur surviendra. Sois prudent, Jordi, sois prudent. Même si tu en as l'impression, tu n'es pas chez toi.

Marie-Louise parla lentement en le regardant avec attention. Combien de fois lui avait-elle répété la même chose ? Mais il s'en moquait. Pourquoi ne l'écoutait-il pas ? C'était un homme très dur. Un vrai dur.

Jordi prit le dernier numéro du *Monde diplomatique*, il s'enferma dans sa chambre, posa les avions qu'il avait achetés à Andrés sur la table de chevet, jeta sa veste sur une chaise et s'allongea sur le lit. Cela devenait du harcèlement. *Ils cherchent à m'acculer.* Sa tendance à la paranoïa lui permettait d'anticiper les situations. Parfois il commettait de petites erreurs d'appréciation, parfois il se trompait simplement de A à Z, mais il avait presque toujours une longueur d'avance, si bien que, quand le futur se présentait, Jordi y avait déjà réfléchi d'une certaine façon et était en mesure d'offrir une réponse. Toujours est-il que cette histoire menaçait de se compliquer.

Jordi venait d'être confirmé au poste de directeur de l'Alliance à Peshawar, mais la Marocaine poursuivait son entreprise de diffamation et Lévêque n'avait guère l'intention de l'arrêter.

– Tâche de bien faire les choses et oublie les rumeurs, lui avait recommandé le délégué. Beaucoup de gens t'observent.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Voyons, ne fais pas l'idiot, répondit Lévêque en se retirant sans rien ajouter.

Tout en feuilletant l'exemplaire du journal ouvert près de lui sur le lit, Jordi reconnut que Lévêque avait plutôt raison. Un nouveau directeur devait être un véritable idiot pour ne pas se rendre compte que sa responsabilité le plaçait directement dans la ligne de mire de l'ISI, les services secrets du Pakistan, qui attribuait à l'Alliance des fonctions bien plus que culturelles. N'avait-il pas entendu suffisamment d'histoires d'espionnage ? Une de celles qui l'avaient le plus marqué était celle de ce Français qui travaillait à l'ambassade française et avait un domestique pakistanais. Un jour, en rentrant de l'ambassade, le Français avait retrouvé sa maison sens dessus dessous et l'employé de maison assassiné dans la salle de bains. L'homme était sûr que c'était un coup des services secrets, il répétait qu'en essayant d'extorquer au domestique des informations sur son patron, lui-même donc, les hommes de l'ISI avaient eu la main trop lourde et l'avaient tué.

Les récits de ce genre abondaient. Il était courant que certains gouvernements régionaux accusent d'espionnage des étrangers dont la présence se révélait gênante. L'argument idéal pour une expulsion immédiate.

La une du *Monde diplomatique* que Jordi, toujours allongé, avait entre les mains, annonçait un reportage sur l'augmentation du nombre de « barbus » au Pakistan. Et le pire, c'est que ces radicaux étaient en train d'imposer leurs règles qui venaient encore réduire des libertés déjà limitées. Cet islam n'avait pas grand-chose à voir avec l'idée qu'il s'en était faite lors des moments passés dans la forêt en compagnie des princes chitralis, de son ami Khalil... Instinctivement, comme dans un éclair de lucidité, il pensa aux Kalashs, aux similitudes entre l'asphyxie dont souffrait ce peuple et la sienne. Jordi commençait à se sentir cerné, il ne trouvait pas le moyen d'échapper aux pressions, il désirait seulement qu'on lui fiche la paix ! Mais, comment y parvenir ? Que faire ? Où aller ? Devait-il partir, disparaître ? Par un enchaînement d'idées fulgurant, il remonta à l'année 1987 et au souvenir de cette pièce bondée de jeunes drogués, la télé à plein volume, la misère des vallées, l'impossibilité d'en sortir, et il eut un aperçu des extrêmes auxquels pouvait conduire l'impuissance.

Le 24 mars 1995, il écrivit une lettre à sa mère et à Andrés, où il résumait la situation :

« Depuis quelques mois, une nouvelle force afghane est née, les talibans. Ils ont conquis une bonne partie de l'Afghanistan. Personne ne sait qui dirige ces talibans, "étudiants de la religion". Ce sont des religieux et des fondamentalistes. Ils reçoivent leurs ordres du Pakistan, et

leurs armes aussi ; l'argent leur vient des États-Unis. L'Afghanistan est devenu le principal producteur d'héroïne. On y trouve aussi beaucoup d'armes, des armes stratégiques même, comme les Stinger. C'est également un centre de terroristes musulmans. [...]

Au départ, les Afghans voyaient les talibans d'un bon œil, mais ils ont reconsidéré leur soutien au vu des excès commis et, aujourd'hui, cette querelle prend l'allure d'une guerre entre Tadjiks (partisans du rebelle Massoud) et Pachouns (pro-talibans). [...]

Une fois de plus, les Américains utilisent les religieux islamistes pour en finir avec la guerre civile en Afghanistan.

Je n'ai le temps de rien avec mon travail à l'Alliance [...]. J'en ai assez de Peshawar, les Pachouns sont des brutes désagréables et des fanatiques musulmans. En plus, cette ville est surpeuplée, plus que Paris. Nous sommes dans une prison, Peshawar est encerclée de zones tribales où il est interdit de voyager. À vrai dire, les montagnes, la pureté et l'amabilité des gens du nord me manquent. »

Dans la même lettre, Jordi exprima le souhait de trouver une alternative à l'Alliance avant l'été. « Si je n'ai rien, il faudra que je rentre en France. »

Bientôt la chaleur fit son apparition. Jordi augmenta sa consommation de Coca-Cola. C'était également un inconditionnel de la fontaine à eau du bureau, et c'est là, tenant un verre vide fraîchement rincé avec du permanganate de potassium, qu'il pensa de nouveau à l'absence d'hygiène, de protection, de moyens des Kalashs. Quelques minutes plus tard, il convoqua trois collaboratrices dans son bureau.

– Nous allons leur consacrer une exposition, annonça-t-il. Nous avons très peu de connaissances sur ce peuple, or il fait partie de l'histoire du Pakistan, il faut le mettre en lumière. Je me chargerai du programme.

Parmi les activités prévues aux mois de mai et juin, il inclut une conférence sur les hommes sauvages et un spectacle de danse bachgali donné par des habitants de Bumburet.

Il les projeta sur le devant de la scène avec toute l'énergie et l'affection dont il fut capable, décrivant ce qu'il pensait faire à qui voulait l'entendre – et Marie-Louise était une oreille attentive.

– ... Donc je vais les aider à descendre quelques caisses des montagnes, parce que je voudrais aussi monter une exposition. Je crois qu'avec des objets et des images, on comprendra mieux le propos des Kalashs, lui expliqua-t-il, tandis que Marie-Louise se disait qu'il était le meilleur directeur de l'Alliance qu'elle avait connu.

Les employés l'estimaient, personne ne travaillait plus que lui, et – grande différence – on voyait qu'il n'était pas là pour gravir les échelons.

– N'oublie pas que tu dois préparer la fête du vingt-cinquième anniversaire de l'Alliance.

– Ne t'inquiète pas. (Jordi lui fit un clin d'œil.) J'ai déjà choisi jusqu'au gâteau.

On frappa deux coups à sa porte, en même temps qu'on l'ouvrait. Jordi détacha son regard de l'ouvrage qu'il lisait sur le Nouristan.

– Bonjour, le salua Maurice Lévêque en refermant la porte derrière lui.

Il avança jusqu'au siège qui se trouvait en face du bureau et, sans demander la permission, il s'assit.

– Bonjour, Jordi, répéta-t-il.

– Qu’est-ce que tu veux ?

Il ne se montrerait pas aimable. Il était évident que les gros bonnets de l’Alliance le consultaient nettement moins depuis que les rumeurs sur sa relation avec Shamsur avaient commencé à circuler. Bien qu’en sa présence ils fassent comme si de rien n’était, ils discutaient plus souvent avec la Marocaine qu’avec lui.

– Pourquoi as-tu autant augmenté le salaire de ce secrétaire pachtoun ? demanda Lévêque sans détour.

– Il a beaucoup de travail et je pense qu’il le mérite.

Le délégué ferma les yeux comme s’il s’était endormi. Lévêque était convaincu qu’en revalorisant les revenus du Pachtoun, Jordi cherchait, en plus d’un adjoint, à gagner un allié.

– Écoute Jordi... (Pourquoi fallait-il qu’il l’appelle par son prénom ? Il en avait assez de toute cette affectation, de cette manière de feindre l’empathie.) Tu sais que ces derniers temps, le conseiller culturel parle de changements, il voudrait donner une nouvelle orientation à l’Alliance...

– ... Et je ne fais pas partie de ses plans.

– Eh bien, ces choses qu’on dit sur toi ont dû l’influencer, c’est sûr. De toute façon, ça fait un moment qu’il...

– Ne me raconte pas d’histoires, Maurice.

– Voyons, à l’évidence, l’Alliance n’est pas ta première préoccupation et, ici, nous avons besoin de personnes impliquées. Encore plus aujourd’hui, étant donné la tournure que prennent les événements.

– Tu veux dire que le conseiller ne souhaite pas que je reste ?

– Non.

– Et qui sera le nouveau directeur ?

– Je ne sais pas, la décision n’a pas encore été prise.

– Ce sera elle, n’est-ce pas ? demanda-t-il en désignant la porte de la tête.

– On verra bien. Il y a plusieurs possibilités, ce n’est pas si simple.

– Entendu. Autre chose ?

Maurice fronça les lèvres en se relevant.

Quelques jours plus tard, la professeure marocaine fut nommée directrice de l’Alliance.

« Elle a commencé par faire un stage pour sa thèse ; elle s’est toujours montrée très discrète et réservée dans ses critiques », confia Lévêque à un groupe d’invités lors de sa cérémonie de présentation.

XVIII

– Il a quitté l'Alliance parce que c'était un homme libre. Travailler là-bas intimait une part d'espionnage. Quand on lui a demandé de collaborer, il a refusé en bloc, affirma Esperanza Magraner dans l'appartement de sa mère à Fontbarlettes.

Elle me regardait dans les yeux, sans ciller.

– On lui a demandé d'espionner ?

– C'est lui qui me l'a dit.

– Qui le lui a demandé ?

– Je ne sais pas, un membre du gouvernement, je suppose. On lui a dit qu'il devait faire passer des informations à propos de ce qu'il voyait, de la façon dont pensaient les gens avec qui il parlait, de l'opinion qu'il avait de chacun d'entre eux...

Erik L'Homme : « Il ne serait pas très étonnant que le gouvernement français ait proposé à Jordi de transmettre des renseignements. C'est une région sensible où l'information dont il pouvait disposer était très précieuse. C'était un authentique expert de ce secteur. Mais rien ne dit qu'il ait accepté ! Jordi n'en faisait qu'à sa tête. »

Franck Charton (grand reporter) : « Espion ? Non. Il était trop iconoclaste, indépendant et amoureux de sa liberté pour se mettre au service d'un service secret ou de toute puissance. »

Cat Valicourt : « Les services secrets n'ont jamais cru à la recherche du *barmanou*. Dans cette histoire, ils voyaient une couverture pour toutes sortes de trafics, même si ce genre d'affaires ne correspondait guère à la personnalité de Jordi. Il séparait ses activités. Il était énigmatique mais pas corrompu. »

Erik L'Homme : « Quand je suis retourné à Chitral en 1998 pour terminer un livre universitaire que m'avaient commandé les Éditions L'Harmattan, un ami qui travaillait à l'ambassade française nous a demandé, à Jordi et à moi, d'ouvrir grand les oreilles au sujet d'un certain Oussama Ben Laden. 1998. Quand Ben Laden n'était pas encore Ben Laden. Il est fort possible que d'autres personnes aient considéré Jordi comme un espion.

D'ailleurs, c'est un des mobiles invoqués pour expliquer son assassinat, mais je ne le vois pas dans ce rôle. Il n'aurait pas accepté. Il n'aimait pas la France au point d'espionner pour elle.

XIX

Au début de l'été 2009, je décide de louer une petite chambre à l'hôtel *Les Négociants* de Valence, juste à côté de la gare. Chaque jour, vers dix heures du matin, je prends le bus numéro 2, descends à l'arrêt Mozart de Fontbarlettes et, après une courte balade, je sonne deux ou trois fois chez les Magraner. Dolores a des problèmes d'audition. Nous nous embrassons, elle m'offre quelque chose à boire, je prends souvent un verre d'eau et me rends dans la chambre de Jordi, où m'attendent les valises en fer. J'examine des archives jusque tard dans la journée.

De temps à autre, en semaine, je reste dîner, pas très souvent car j'essaie de ne pas trop fatiguer Dolores, déjà affligée par les questions et les papiers que nous remuons. Un jour, elle ouvre la boîte de chocolats Lindt dans laquelle elle conserve les lettres que Jordi lui envoyait du Pakistan. Elle lit quelques paragraphes au hasard. Elle paraît affectée mais ne pleure pas et ne semble pas sur le point de le faire.

– Depuis la mort de mon fils, je ne peux plus pleurer, me confie-t-elle.

Elle attrape plusieurs lettres, alors qu'elle regarde sans voir ce qui reste du *petit-suisse*¹* que nous avons lentement mutilé durant je ne sais combien d'après-midi, nous mangeons tous deux assez peu, à l'heure du café.

Esperanza m'avait suggéré de réserver un samedi pour déjeuner avec elle et ses filles. Elles feraient le trajet de Lyon jusque chez sa mère, leur grand-mère, spécialement disposées à raconter des anecdotes sur Jordi. Elle se présente accompagnée de ses deux filles, Isabelle et Marie, l'époux de cette dernière et sa petite-fille Lucie.

Esperanza a cuisiné des *quenelles** quelques jours plus tôt. Je lui avais dit que je n'avais pas encore goûté ce plat typique de Lyon. Elle les sert avec du veau et débouche une bouteille de vin français. Sur le mur de la salle à manger, à côté de la photo d'Andrés posant sur l'aile du Yak-11 et de l'autel consacré à Jordi juché sur son cheval, se détache l'image encadrée d'un sous-marin qui émerge en pleine mer. Ángel Federico Magraner Ibáñez, le père de Jordi, avait été lieutenant de sous-marins pendant la guerre civile espagnole. Il avait combattu pour le camp républicain.

Quand la guerre avait basculé en faveur des franquistes, Ángel Federico avait embarqué à Alicante avec 2 637 autres fugitifs dans un navire marchand

anglais plein à craquer, le *Stanbrook*. Les passagers racontent que le bateau était bondé jusqu'au grand mât. Le moindre espace était occupé : les cales, le pont, ainsi que les toits des cuisines et des machines ; la ligne de flottaison, elle aussi, était submergée. On commençait à lever l'ancre, alors que les désespérés qui hurlaient et pleuraient sans discontinuer arrivaient encore par milliers.

Cette traversée fut une odyssee. Le bateau naviguait penché à cause de l'excès de poids ; ils étaient tous entassés, avaient à peine de quoi manger et la peur d'être coulés par les tirs des sous-marins allemands ou des avions qui volaient au-dessus de leurs têtes les tiraillaient.

Le capitaine demanda l'asile à Oran. On le lui refusa. Sans destination où se diriger, le *Stanbrook* mouilla dans le port algérien. Lorsqu'une épidémie de typhus se déclara à l'intérieur du bateau, les autorités maghrébines autorisèrent d'abord le transfert des malades sur la terre ferme, puis celui des autres passagers, qui furent envoyés dans des camps de concentration par un gouvernement contrôlé par la France alliée de l'Allemagne.

Le père de Jordi intégra le groupe des condamnés qui allaient construire la ligne de chemin de fer reliant le nord de l'Algérie aux lisières du Sahara ; il y travailla deux ans. Il faisait bouillir ses propres vêtements pour exterminer les poux. La nuit, il entendait hurler les hyènes du désert. Son habileté pour réparer un générateur électrique ayant résisté aux techniciens algériens lui permit de bénéficier d'un régime particulier. Ensuite, il fut expédié dans les camps de travail de Bouarfa et Colomb-Béchar, au Maroc, jusqu'à la fin de la guerre.

À Rabat, il gagna sa vie en tant que technicien de voitures de luxe. C'est là qu'un ami du Centre espagnol lui présenta sa cousine Dolores. Même si la jeune fille vivait à Casablanca, elle restait un certain temps en ville pour s'occuper de sa tante María, convalescente.

– Je suis espagnole mais je suis née ici, déclara Dolores lors de sa première rencontre avec son futur mari.

– Comment ça, ici ?

– Au Maroc, à Tanger.

– Eh bien, ça ne se voit pas.

– Évidemment, on est d'où on est, et moi je suis espagnole.

Dolores sortit sa carte d'identité qu'elle avait dans une poche.

– « Dolores Gómez Cuadrado. Tanger », lut Ángel Federico à voix haute. Je suppose que vous avez déménagé quand les choses se sont compliquées.

Dolores émit un soupir d'acquiescement.

– Et comment ça se passe à Casablanca ? Comment est la vie là-bas ?

Dolores aima la facilité du jeune homme pour discuter ; comme il avait l'air détendu et très bien élevé, elle n'eut pas de mal à lui expliquer que plusieurs femmes de sa famille étaient couturières, elles travaillaient dans une usine de confection.

Ángel Federico et Dolores se marièrent à Casablanca et eurent six enfants. Jordi était le cinquième. Après le bombardement de la ville par les Alliés, les Magraner partirent à Tanger. Alors que Jordi avait quatre ans, la famille déménagea à Valencia, mais les ravages causés par l'après-guerre ainsi que la qualité des services sociaux français, dotés d'un bon système d'aides aux familles nombreuses, les incitèrent à franchir les Pyrénées après deux ans de simple survie. Au Maghreb, ils avaient appris le français, la langue ne serait donc pas un obstacle, aussi les Magraner s'installèrent-ils à Valence en 1965, pensant au jour où ils retourneraient en Espagne. Ángel Federico prit soin de sa famille sans jamais atteindre l'aisance financière. Lorsqu'il mourut, Jordi avait quinze ans.

En 2009, Rosa, l'aînée, est la seule enfant à vivre en Espagne. Elle est séparée de son ancien compagnon et se consacre à la couture. Quant aux Magraner « français », Juan vient de prendre sa retraite après plusieurs années à travailler en tant qu'électromécanicien à Solystic, une compagnie spécialisée dans le tri postal. Ángel est chauffeur de bus. Esperanza, employée administrative d'une entreprise textile. Andrés travaille à Markem-Image SA, où il réalise des marquages de produits avec un jet d'encre.

– Ici, on mange, on travaille, on dort. Jordi, lui, il nous apportait un petit quelque chose en plus, glisse Esperanza à table.

Cette confession me donne la chair de poule. Si le rêve ne suffit pas aux Magraner, ils sont reconnaissants d'avoir eu à leurs côtés un membre de leur famille qui leur ait montré comment la réalité se cache dans les rêves, qui leur ait insufflé un esprit de curiosité et d'aventure qui a fini par conduire Ángel, Andrés et Esperanza jusqu'à Chitral. Ce n'avait été que quelques semaines, mais désormais ils mourraient avec elles, avec cette expérience du monde gravée en eux.

Du reste, la famille n'a jamais pu sortir des limites de son carcan. « Prospérité » n'est pas le mot qui corresponde à cette lignée de purs survivants. Jordi n'a jamais senti devoir grand-chose à la France.

Lui et ses frères furent éduqués dans le respect de la nature ; aucun ne fut baptisé. Ángel Federico et Dolores ne combattaient pas l'Église, mais maintenaient leurs enfants à l'écart. Ils s'efforcèrent de voyager en Espagne autant que leurs économies le leur permettaient. À la maison, on parlait espagnol, parfois catalan. D'ailleurs, Jordi figure sur les registres comme Jorge Federico, mais il avait une *iaia*² catalane qui l'appelait toujours Jordi, et comme ça lui plaisait, le nom est resté. À Noël, il enfilait ses vêtements de *fallero*³ et, quand il allait en Espagne, il participait aux fêtes populaires. Le jour où on l'a assassiné, un grand drapeau valencien était accroché au-dessus de la tête de lit.

– J'étudie l'arabe à la mosquée de Lyon, déclare Isabelle à table. Je veux lire le Coran pour comprendre ce qu'il se passe dans la tête de ceux qui l'ont lu. Et aussi savoir ce qu'ils disent quand je marche dans la rue.

Isabelle a créé une page web où elle rassemble toute l'information

publiée sur son oncle Jordi, ainsi que des textes qu'il a rédigés.

– J'ai découvert que la plupart des Arabes qui vivent en France ne parlent pas la langue. Par contre, ils suivent les idées de leur famille. Et si les parents disent que le plus important, c'est le Coran, alors le plus important, c'est le Coran.

Quand viennent la compote de fruits et le gâteau aux pommes, Isabelle se remémore le jour où elle n'avait pas chaussé les bottes adéquates pour escalader dans la neige. Alors qu'elle était suspendue dans le vide, Jordi s'était exclamé : « Tu aurais dû te préparer comme il faut ! », et il l'avait laissée là un bon moment. Puis on l'avait hissée à l'aide d'un piolet auquel elle était agrippée. Le frottement de ses genoux contre la roche lui avait causé des blessures qu'il avait désinfectées avec du whisky. Marie se rappelle sa rencontre avec un sanglier. Jordi lui avait ordonné de ne pas bouger. La bête l'avait reniflée avant de s'enfuir.

Marie : « Il savait tout sur les animaux. »

Isabelle : « C'était une encyclopédie. »

Marie : « Il nous rapportait toujours des petits cadeaux de ses voyages. »

Isabelle : « Il fumait la pipe mais il était anti-drogue. Shamsur, lui, fumait du hachisch. »

Marie-Louise Marie-France : « Jordi était multiple, personne ne le connaissait vraiment. Tout était bien compartimenté chez lui. Quand il venait à Paris, il voyait chaque personne en tête à tête, il ne racontait jamais la même chose à tout le monde. »

1- Pâtisserie de Valence. (NdT)

2- Terme familier pour grand-mère. (NdT)

3- Qui participe aux fêtes traditionnelles, *fallas*, de Valence. (NdT)

XX

Entre deux voyages, Jordi fut invité par l'émission de télévision française *L'Odyssée de l'étrange*, qui diffusa dix minutes d'images enregistrées par Yannik lors de ses excursions dans les vallées, dans le but d'illustrer l'aventure insolite du scientifique interrogé.

– C'est curieux comme la vie réserve certaines surprises, dit Erik L'Homme. Dans le documentaire réalisé pour Arte, Jordi n'a jamais parlé de Yannik et de moi, des expéditions et des moments que nous avons partagés tous les trois. Pas un mot au sujet de notre aide, de notre travail. Comme si nous n'avions jamais existé ! C'est une erreur technique dans l'émission de TF1 qui nous a rendu justice... Je ne sais pas comment, mais le monteur s'est trompé et m'a confondu avec Jordi en choisissant les séquences, de sorte que c'est moi qui apparais dans le film, en préambule de l'émission ! Assis dans le studio, Jordi a dû supporter dix minutes d'un documentaire dont il n'était pas le protagoniste. C'était marrant, ce clin d'œil qui avait un air de revanche.

– Il vous en a reparlé après ?

– Jamais.

XXI

L'existence et l'expansion d'hommes toujours plus sauvages dans les montagnes du Pakistan sont intimement liées à la pauvreté et à la peur. Évidemment, la religion joue aussi un rôle, mais la pauvreté et la peur demeurent les premiers facteurs.

Ensuite vient la guerre.

XXII

– Mon nom complet est Ainullah. Celui de ma famille, Jalili, et celui de mon père, Masjudi. Mon père, ma mère, un de mes frères et une de mes sœurs ont été assassinés dans la vallée du Panshir. Un jet russe a bombardé ma famille. Trois de mes frères, une de mes sœurs et moi n'étions pas chez nous quand les jets sont arrivés. J'ai huit ans et je peux faire du bon travail.

Combien de fois Jalili Ainullah avait-il répété cette maudite rengaine au cours de l'année 1983 ? Ce jour-là, il parlait à deux hommes qui labouraient une petite parcelle de montagne. Au-dessus de leurs têtes, un réacteur fit un bruit retentissant.

– Russe, lança l'agriculteur qui maniait la houe.

– Américain, corrigea son collègue, accroupi à ses côtés. Tu n'entends pas qu'il est beaucoup plus silencieux ?

Les hommes restèrent un moment à observer le ciel. Quand ils se lassèrent, celui qui était debout s'adressa à Ainullah :

– On n'a rien pour toi, gamin. Je suis désolé.

S'ils lui avaient demandé la suite de son histoire, Ainullah aurait expliqué qu'après le massacre, lui et ses frères, qui étaient encore en vie, avaient fui le Panshir vers la province de Baghlan. Ils avaient traversé des montagnes, marché sept jours durant jusqu'à une vallée qui semblait protégée. Cinq jours plus tard, ils s'étaient de nouveau fait bombarder, alors ils avaient continué à fuir. Depuis, ils étaient à la recherche de nourriture.

Les années passèrent. Le temps introduisit quelques changements dans la présentation d'Ainullah.

« J'ai neuf ans mais je peux faire du bon travail. »

« J'ai dix ans mais je peux faire du bon travail. »

« Je peux faire du bon travail. »

Chaque membre de la fratrie essaya de reconstruire sa vie loin des autres.

Pour Ainullah, survivre prit la forme d'un vagabondage en quête de nourriture sans que le mariage qu'il avait contracté en 1991 vienne altérer cette dynamique. Bien au contraire. Lorsqu'il parcourait les vallées, il se demandait combien de personnes partageaient sa situation, combien avaient

dû quitter leur foyer pour obtenir un toit ou de la nourriture. Combien d'Ainullah rôdaient dans les montagnes ? Lors d'une halte dans un village, il rencontra deux anciens combattants islamistes qui recrutaient des adeptes pour une nouvelle cause. Depuis quelques mois, ils étaient partout.

– Les Russes et les Américains ne sont rien pour nous ! hurla le prédicateur, armé d'un fusil. Allah est notre seul guide !

– Qui c'est, celui-là ? demanda Ainullah à l'un de ceux qui écoutaient.

– Je ne sais pas, c'est la première fois que je le vois. Il affirme faire partie d'un groupe, al-Qaida.

À la fin du discours, une poignée de jeunes et d'hommes entourèrent le type au fusil pour lui poser des questions. Ils dégageaient tous énergie et bonne humeur.

Des milliers d'orphelins, de pauvres, de réfugiés, de vagabonds, d'hommes animés par la soif de vengeance à l'encontre d'un système qui, croyaient-ils, les maltraitait, commencèrent à envahir les montagnes du Pakistan, faisant d'elles le centre mondial du djihadisme. Dans les hauteurs, les conditions ne sont en général pas optimales, aussi les hommes devinrent-ils plus sauvages, tapis dans des grottes et des forêts, tandis que depuis le cœur de Peshawar, la « Cité des fleurs », l'ISI – les redoutés services secrets pakistanais – octroyait des aides camouflées aux talibans émergents.

XXIII

L'été 1995, Ainullah était un orphelin d'une vingtaine d'années, aussi maigre que svelte, qui avait des centaines de raisons d'être en colère, de s'engager parmi les hordes sauvages afin de pouvoir ne serait-ce que manger. Mais il était fait d'une autre pâte. Pour le jeune Ainullah, les atrocités commises alentour étaient atténuées par la force de l'âge, par une nuée d'espoirs. En outre, il se croyait capable de changer son destin. C'est cet élan qui l'encouragea le matin où il retourna installer son minuscule étal de fruits sur le marché de Chitral pour gagner sa vie. À côté de lui, Jordi essayait de communiquer avec des enfants nouristanis.

– Vous avez besoin d'aide ? demanda Ainullah.

Jordi passa sa main sur son menton entièrement lisse grâce à son rasoir électrique – un luxe qu'il avait pu commencer à s'autoriser avec l'arrivée précieuse de l'électricité. Distingué à la façon d'un honorable fermier de montagne, il prenait grand soin de son aspect mais sans affectation, sans être un dandy.

– Alors ? insista Ainullah. Vous avez besoin d'aide ?

Jordi acquiesça sans mot dire. Ainullah coiffa ses cheveux de jais en les ramenant d'un côté, puis se lança dans une traduction que Jordi jugea parfaite. Le garçon lui parut discret et efficace.

– D'où viens-tu ? l'interrogea Jordi après avoir pris congé des Nouristanis.

– Du Panshir, en Afghanistan.

– Je connais. J'aime cette région presque autant que le lion qui s'y trouve, ce Massoud. Ça, c'est un chef, un vrai. Un véritable cauchemar pour les talibans !

Ainullah approuva, inexpressif. Jordi prit quelques secondes pour examiner l'élégant marchand de fruits. Bien qu'il fût légèrement sous-alimenté, les courbes de son visage étaient marquées par la dureté délicate caractéristique des jeunes premiers du cinéma. La misère l'avait rendu prudent, aussi distillait-il son intelligence en prenant soin de ne pas être pesant – il semblait même timide.

– Et toi, tu viens d'où ?

– De France.

Parfois Jordi s'attribuait cette patrie, c'était selon. Et ce jour-là, être

français avait son utilité.

– Ton pays est un grand ami de l’Afghanistan. Pendant la guerre contre la Russie, il a beaucoup aidé Massoud.

– Allez, donne-moi quelques abricots, lui demanda Jordi. (Ainullah choisit les pièces.) Qu’est-ce que tu fais à Chitral ?

– Je suis réfugié de guerre IDP.

– Tu sais parler d’autres langues ?

– J’ai étudié dans différentes écoles et je suis allé dans beaucoup d’endroits différents, j’en connais donc quelques-unes. (L’intérêt que lui portait Jordi acheva de le stimuler.) Tu crois que tu pourrais me trouver du travail, s’il te plaît ? J’ai trois enfants à nourrir en Afghanistan.

Jordi sortit son paquet de Pree, il offrit une cigarette au garçon, qui la refusa, aussi l’alluma-t-il pour lui. Il fuma en observant Ainullah trop longtemps, sans dire un mot, songeur. Ils transpiraient tous les deux, mais Jordi était évidemment le plus accablé. Cet été-là, on avait atteint des températures maximales de cinquante-deux degrés. À cause de la chaleur, Jordi se déplaçait plus lentement, il mettait plus de temps à réagir. Trois enfants, si jeune. Devait-il accepter un nouvel Afghan dans son personnel ? Marie-Louise avait peut-être raison de se méfier d’eux : après avoir quitté la direction de l’Alliance française, Jordi était parti quelques jours en vacances avec des amis et, à son retour, Gorki avait disparu.

« On raconte qu’il s’est enfui. Moi, je crois plutôt que c’est quelqu’un qui l’a volé. Ce chien était idiot. Fjord et moi, on sera tranquilles », avait-il récemment écrit à sa mère. En espagnol. Quelques lignes plus bas, en français, il demandait à Andrés d’être discret dans ses messages, de ne pas lui envoyer de renseignements précis ni par lettre ni par fax, de toujours s’adresser à lui en français, bien que ce ne soit pas non plus la langue la plus appropriée pour communiquer, étant donné que la France soutenait Massoud. Les Français n’étaient pas vraiment les bienvenus, mais, en cas d’urgence, Shamsur ou quelqu’un de l’Alliance pourrait au moins déchiffrer les missives.

– Je vais me renseigner, répondit Jordi. Si je trouve quelque chose, je te préviens. Comment tu t’appelles ?

Jordi revint deux jours plus tard à l’étal de fruits. Il parla sans détour.

– Je pars bientôt en France, comme tous les ans. Je vais y passer plusieurs semaines, peut-être deux mois, pas très longtemps. Tu pourrais t’occuper de ma maison et de mes chiens pendant que je serai parti ?

– Bien sûr, bien sûr. Pourquoi ne pourrais-je pas ?

– Eh bien, tu passeras plusieurs mois seul.

– Ça n’a rien de nouveau pour moi.

– Autre chose : tu sais cuisiner ?

Ce soir-là, Ainullah prépara un *qabeli palau* chez Jordi, une spécialité afghane. Ainullah avait maintes fois entendu parler de l’attrapeur de *barmanous*, mais ce jour-là, c’est Jordi en personne qui lui résuma son travail dans les montagnes. Il évoqua son sang espagnol. Ainullah était encore en

train de cuisiner quand un enfant, muni d'une sorte de gibecière dans laquelle on distinguait un livre et plusieurs cahiers, fit son entrée.

– Ah, je ne t'avais pas dit qu'il fallait aussi mettre un couvert pour Shamsur !

Les garçons se saluèrent. Jordi s'assit et goûta le repas.

– Tu es un bon cuisinier, déclara Jordi.

– Vraiment ?

– Oui, tu es bon. Je t'apprendrais à préparer quelques plats. Allez, viens manger, toi aussi. Mets-toi là.

Ainullah prit place en face de Shamsur. Jordi présidait la table, assis entre les deux garçons. Partager un dîner avec ces deux merveilleux gamins qui échangeaient des regards furtifs, pour essayer de s'étudier mutuellement, le rendit heureux. Shamsur était plus effronté, évidemment, il connaissait les lieux.

– Tu seras payé trois mille roupies par mois, lui annonça Jordi. (Ainullah était le seul à avoir terminé son assiette.) Pour le moment, je ne peux pas te payer plus. La recherche du *barmanou* coûte cher. Et puis, si je le trouve, les choses changeront. Le gouvernement français me donnera de l'argent et du matériel. Si tout va bien, tu pourras t'acheter une maison en France ou en Espagne, où tu voudras. Sois juste un peu patient. Tiens, va faire chauffer de l'eau pour le café.

Ainullah s'exécuta. Quand Jordi et Shamsur eurent fini de dîner, il débarrassa leurs assiettes. Au moment où il posa la casserole d'eau chaude sur la table, il l'interrogea :

– Je peux te demander qui est ce garçon ?

– Mon fils, répondit Jordi.

Dénué de toute expression, Shamsur regarda son tuteur, qui versait de l'eau sur son café soluble avant d'approcher son nez de la tasse. Ainullah se fit la réflexion que l'homme et l'enfant n'avaient pas la même couleur de peau. Il se demanda comment était la mère, d'où elle venait, car à l'évidence, le gamin, lui, venait des montagnes, il suffisait de le regarder manger. Jordi était-il marié avec une musulmane ? Une musulmane blonde ? Ou l'avait-il conçu avec une de ces Kalashs ?

– Non... corrigea brusquement Jordi. C'est une blague. Shamsur est le frère d'un ami. Il vient de Bumburet, mais il vit avec moi.

Shamsur et Ainullah sympathisèrent dans cette maison louée par Jordi dans la vallée de Bagrabad, non loin du cœur musulman de Chitral. La journée, Ainullah s'occupait de Fjord et du nouveau chien qu'avait adopté son patron – en général, il leur donnait du riz. Il apportait également de la nourriture aux deux chevaux, nettoyait la maison, les vêtements de Jordi et de Shamsur... Tous les trois jours environ, le père de Shamsur, Khalil et un autre de ses frères leur rendaient visite pour voir comment ils allaient. Lorsqu'il terminait son travail, Ainullah montait sur son vélo et pédalait vingt minutes jusqu'à chez lui.

Un matin, après plus d'une demi-heure à empiler des bûches, Ainullah frappa à la porte de la chambre de Jordi. Il n'était pas là. Le garçon n'était encore jamais entré dans la pièce, il la trouvait toujours fermée, alors il tenta sa chance et la porte s'ouvrit. Ce fut comme pénétrer dans un musée insolite, entièrement rempli de céramiques, de vieux outils, de couteaux, de livres, d'animaux dans des bocaux de formol...

– Qu'est-ce que tu fais !

Jordi venait de franchir le seuil.

– Va-t-en ! Maintenant ! Oust, je ne veux plus te revoir ici !

Ainullah ne savait pas quoi dire, il ne s'excusa même pas en sortant. C'est ce blocage, cette sincère absence d'excuses, qui permit à Jordi de comprendre que le garçon se sentait vraiment honteux. Il avait un bon pressentiment à propos d'Ainullah. D'ailleurs, Shamsur ne tenait presque aucune comparaison avec lui. Voilà pourquoi Shamsur était à la fois un défi et sa grande faiblesse. Ce petit avait commencé à accaparer ses pensées de manière complètement inédite. Pour la première fois, il parvenait presque à concevoir son avenir avec quelqu'un d'autre – avec lui. Il aspirait encore à ce que son disciple prenne les rênes du royaume qui, par lignée, lui revenait. Ensemble, ils réussiraient, ils devaient réussir. Il n'abandonnerait pas. Shamsur avait besoin d'éducation, d'être réorienté, d'affection, d'un guide... N'était-ce pas exactement ce qu'il était ? Un mentor. Ils s'équilibraient l'un l'autre : Shamsur l'aidait à forger ses rêves de permanence, d'éternité ; il était l'héritier susceptible de les réaliser, un leader latent qui n'avait plus qu'à se réveiller ; il n'était qu'à un pas d'y arriver, il prendrait bientôt conscience de son immense force. Oui, ils allaient réussir.

Avant la fin du mois, Jordi dut partir en voyage plusieurs semaines. Et comme Ainullah, en plus de s'être montré responsable, digne de confiance et rempli de bonnes intentions, avait prouvé qu'il avait une excellente connaissance des vallées, Jordi lui demanda de s'occuper de la maison et de Shamsur en son absence.

Ainsi qu'il l'avait supposé, son intuition ne le trompa guère. À son retour, tout était en ordre.

– Je suis très content, Ainullah. Jusqu'à maintenant, j'ai eu affaire à trop de gens qui soit me volaient, soit ne savaient pas travailler. Je suis très content, vraiment. Je vais m'installer à Bumburet et je veux que tu continues à travailler pour moi.

– Tu es très gentil, répondit Ainullah. Je suis afghan, tu sais, alors ne te fais pas de souci, nous, les Afghans, nous sommes de bons travailleurs, rien à voir avec les Pakistanais. Je prendrai soin de toi, de ta maison et de tes chiens, de tes chevaux, de la moto et du matériel, mais garde un œil sur Shamsur. Il ne prend pas les études au sérieux. Nous nous sommes querellés plusieurs fois parce qu'il ne voulait pas aller à l'école. Un jour même, il a essayé de me frapper.

Jordi serra les poings. Shamsur. Dresser ce petit sauvage s'avérerait

impossible. Il attendit qu'il rentre de l'école, où il était censé avoir passé la journée et, en présence d'Ainullah, lui demanda :

– D'où viens-tu ?

– De la classe, répondit Shamsur sans un regard.

Jordi avait la main ouverte sur la table. Complètement immobile, il suivait les déplacements du garçon dans le salon.

– Pourquoi ne veux-tu pas aller à l'école ? demanda-t-il. Pourquoi t'es-tu disputé avec Ainullah ?

Shamsur regarda Jordi, lança un coup d'œil rapide en direction d'Ainullah, puis fixa de nouveau Jordi.

– Il ment, ne l'écoute pas, répondit Shamsur. Il veut que tu fasses attention à lui, c'est pour ça qu'il invente ce genre d'histoires. Mais il raconte des mensonges.

Ainullah niait de la tête, le regard cloué au sol, sans mot dire. Nul ne bougeait. Ils attendaient la décision du maître. Qui ne venait pas.

– Va préparer le dîner, ordonna-t-il à Ainullah.

L'Afghan prit la boîte d'allumettes sur la table et se dirigea vers l'âtre. *J'ai raison et Jordi le sait, mais c'est normal qu'il se méfie encore de moi, ses travailleurs ont trop souvent abusé de lui. Ce n'est rien.* Il frotta une allumette. Avec la flamme, il brûla un morceau de papier qu'il approcha de la bûche la plus fine jusqu'à ce que le feu prenne. *Et Shamsur... c'est encore un enfant. Jordi fait fausse route en leur accordant, à lui et à sa famille, autant de confiance. Mais ce n'est rien. Ce n'est rien. Il voit que je travaille beaucoup, très dur, et que les choses se passent bien avec moi. Il faut qu'il se rende compte de ce dont il a besoin.*

Ainullah portait le fardeau de son origine. Les Afghans avaient cessé d'être les bienvenus à Chitral. En peu d'années, leur image avait radicalement changé. Quand, en 1979, la première vague de réfugiés arriva, les Afghans furent très bien reçus. Bientôt les échos de la guerre et la misère des vallées vinrent empirer la situation des Chitralis, qui souffraient de la faim tandis qu'ils voyaient les réfugiés afghans bénéficier de l'aide internationale distribuée par l'UNHCR (Agence des Nations unies pour les réfugiés). Les autochtones cessèrent de percevoir de l'argent alors que beaucoup d'Afghans prenaient possession de nombreux commerces locaux, jusqu'à contrôler une bonne partie du négoce à Chitral. Au début des années 1990, dans le district, on comptabilisait quarante mille Afghans ; les natifs se méfiaient ouvertement d'eux.

Le fait est que, outre les avantages concédés par les gouvernements, les réfugiés avaient su prospérer. Incontestablement, ils travaillaient plus vite, étaient plus habiles et performants que les Chitralis, loin d'être prévoyants. Ça, Jordi en était tout à fait conscient, et au bout du compte, ce qu'il voulait, c'étaient des gens responsables et efficaces. Voilà qui était un bon critère pour mériter sa confiance – peu importait les origines. Aussi, trois jours après cette conversation, Jordi entra dans sa chambre, ouvrit un coffre en bois situé à

cinquante centimètres du chevet du lit, d'où il sortit un pistolet.

– Ainullah !

Le garçon apparut, les mains couvertes de boue, qu'il maintenait à une prudente distance de ses vêtements.

– Tiens.

Il lui tendit l'arme. Ainullah hésita. Il leva légèrement les mains en montrant ses paumes, pour lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas l'empoigner dans cet état. De loin, on aurait pu croire que l'homme armé l'avait fait prisonnier.

– Tiens !

Ainullah se frotta rapidement les mains contre son *salwar-kameez*. Il attrapa le pistolet par la crosse.

– Si quelqu'un entre dans la maison sans autorisation, tu lui tires dessus. Essaie de viser les jambes, ne le tue pas, lui recommanda Jordi.

Puis il se retira.

Ainullah se sentit très heureux. Quel geste de confiance ! Jordi était un chef formidable. Son compte en banque ne se portait pas très bien, mais Jordi était affable, amusant, et surtout il était aussi seul que lui au Pakistan – une situation qui rapproche, il en avait la preuve. Puisqu'on en était aux confidences, Ainullah devait reconnaître qu'il préférerait aller avec Jordi, où que ce soit, à toute autre chose.

– Génial ! Génial ! répétait le serviteur, le pistolet dans les mains, le tenant comme s'il portait un bébé.

Il prouverait à Jordi qu'il avait eu raison de croire en lui. Tant qu'il travaillerait pour lui, son patron serait en sécurité. Il pouvait le garantir. Il se sentait si bien auprès de lui, il lui inspirait confiance, et évidemment il n'y avait rien de tel que la confiance pour vivre dans la sérénité. Même Zahid, le chef des services secrets de Chitral, n'altérerait pas la paix fraîchement trouvée par Ainullah.

Zahid suivait depuis un moment la piste de Jordi. Il ne croyait pas aux raisons scientifiques de son installation à Chitral, et sa présence, qu'il avait d'abord ressentie comme une gêne, avait viré à l'obsession. Ainsi, en diverses occasions, il avait interrogé différents proches de Jordi, dont Shamsur et Ainullah, essayant d'extorquer des déclarations qui incrimineraient le « Français » dans des affaires d'espionnage.

– Si tu ne parles pas, je vais vous accuser toi, ton maître et Shamsur d'homosexualité, l'avait menacé Zahid. Hein, tu peux me dire ce que vous faites toute la journée là-bas, tous les trois ? Allez, crache le morceau, qu'est-ce que vous faites ? Parle ou vous allez passer la moitié de votre vie au trou.

L'homosexualité est un délit passible d'une peine maximale de dix ans de prison au Pakistan.

C'est la menace qui permit à Jordi de contre-attaquer. Comment Zahid avait-il le culot de les accuser ? Sur quoi se basait ce maudit vaurien ? Il alla discuter avec plusieurs hauts dignitaires de Chitral qui, devant l'absence de

preuves, se virent dans l'obligation de lui présenter leurs excuses pour le comportement de Zahid. Ils prièrent Jordi de ne pas envoyer au préfet de Chitral la lettre qu'il avait pensé écrire pour dénoncer le harcèlement pratiqué par le chef des services secrets.

Jordi envoya tout de même la lettre. Il y énumérait les noms d'éminentes personnalités françaises qui, depuis la France, secondaient ses recherches. Il rentra chez lui dans un tel état de nervosité qu'il se mit à parler à voix haute en arpentant la chambre.

– Comment peuvent-ils mettre en doute mon honorabilité et celle des personnes qui vivent sous mon toit ? Ne savent-ils pas que beaucoup de membres de la famille de Shamsur sont dans l'armée et dans la police ? Si j'avais fait quelque chose de mal, ne croient-ils pas que ces gens-là m'auraient déjà dénoncé ? À quoi jouent-ils en me poursuivant de cette manière ?

Après avoir lu la lettre, le préfet somma Zahid de se modérer.

XXIV

En hiver, lors de son voyage annuel en France, Jordi reçut la visite d'Erik L'Homme.

– Andrés m'a dit que tu étais là et que tu voulais me voir. Tu aurais pu m'appeler, lança Erik. (Il aurait souhaité le sermonner davantage, mais ce premier pas fait par Jordi était un événement assez exceptionnel pour ne pas continuer à tirer sur la corde.) Tu as l'air bien.

– Toi, tu as grossi, répliqua Jordi dans une grimace impatiente.

Il se racla la gorge. Il ne savait pas par où commencer. Il voulait plus ou moins s'excuser, enfin... ce n'était pas le mot exact. À Shishiku, il avait dit ce qu'il avait à dire aux frères L'Homme, il ne s'en repentait pas, et si ces deux... non, non... stop... Il avait convoqué Erik pour le rallier à sa cause, il ne devait donc pas poursuivre dans cette voie. Mais il ne savait pas faire de détours.

– Écoute, j'ai pour projet de monter une association pour la diffusion de la culture de l'Hindu Kuch. Je crois que ça contribuerait à faire pas mal de choses dans la région... Alors j'ai pensé que tu pourrais en être le secrétaire.

Erik rejeta sa tête en arrière. Il ne s'attendait pas à cela. Rien de moins qu'une proposition de travail le jour de leurs retrouvailles ! Jordi avait un style tellement particulier. Enfin, lui non plus n'était pas en reste.

– Dis-m'en un peu plus. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Jordi ne s'étendit pas sur les détails : il s'agissait avant tout d'avoir une personne de référence en Europe.

– D'accord, répondit Erik. Je serai le secrétaire.

Leur relation ne serait plus jamais la même, mais Erik quitta Valence réconforté par cette réconciliation. En rentrant chez lui, il téléphona à Yannik pour l'informer du rendez-vous. Son frère ne posa pas de question.

Quand il fut de retour à Chitral, Jordi apprit que Cat Valicourt avait été nommée conseillère du ministère des Affaires étrangères. Elle lui annonça qu'ils allaient enfin pouvoir lancer une grande expédition avec le soutien du Muséum d'histoire naturelle et de l'université de Peshawar. Officiellement, il s'agirait d'une mission préhistorique. Les chercheurs professionnels de *barmanous* n'entraient pas dans le projet. Jordi se verrait donc assigner le rôle de traducteur, de guide et de garde du campement. Au cas où les trésoriers

ministériels n'accepteraient pas sa personne, Valicourt le ferait entrer comme administrateur de la mission.

Jordi reçut un électrochoc. *Comment ça, administrateur ?* Sept ans qu'il poursuivait un objectif et à présent les documents officiels allaient le présenter comme un administrateur ? Lui, un chasseur pur sang. Un chercheur de trésors. Un homme des montagnes, expérimenté et sauvage comme personne. Et, aux yeux du monde, il ne serait qu'un simple administrateur ?

Jordi envoya un fax dans lequel il présentait sa démission à Cat en raison des contradictions et du peu d'informations dont il disposait. Il ne tolérerait pas que Valicourt lui recommande, selon les circonstances, de se tempérer ou de se montrer plus diplomate... Lui qui adaptait sa diplomatie au style local depuis plus de huit ans, obtenant des résultats encore jamais atteints par aucune de ces inutiles ambassades. Cat ne lui donnerait pas de leçons sur la façon de traiter les Pakistanais. Toutefois, s'il venait à perdre son soutien à Paris...

La lettre entre les mains, il fit le point et s'arrêta sur la date de l'en-tête : février 1996. Combien d'années déjà ! *Je suis ici depuis trop longtemps. La police secrète me harcèle, ils passent leurs journées à interroger une grande partie de mes amis et de mes connaissances. Je suppose que c'est normal, qu'après le temps que j'ai passé dans un nid d'espions tel que l'Alliance et en l'absence de résultat dans ma quête du barmanou... Je suis le suspect idéal. Mais ces salauds emmerdent tous les gens que je connais. Et comme eux croient tout ce qu'on leur dit, tout le monde s'est mis à me poser des questions à la con, je ne peux me fier à personne, même pas au personnel de la maison. C'est épuisant. Épuisant. Et ça fait deux ans que ça dure. Je ferais mieux de changer d'air.*

« Ah, ah ! », rit-il à voix haute. Il n'avait pas les moyens de « changer d'air ». Le problème, c'est qu'il ne les avait pas non plus pour rester ici. En plus, dans les moments difficiles, quand sa veine mélodramatique s'exacerbait, il songeait toujours à rentrer en France et, lorsqu'il s'aperçut qu'il était en train de renouer avec cette attitude de victimisation, cette réaction pusillanime l'agaça. *Tiens bon.*

Le lendemain, Valicourt accepta sa démission dans un des fax les plus virulents que Jordi recevrait jamais. Elle le traitait de lâche, d'inconséquent, d'impulsif, d'intransigent ; elle déplorait son étroitesse d'esprit et lui rappelait que toutes les démarches qu'elle réalisait étaient destinées à officialiser sa présence au sein de la mission, car sans ce papier, sans le tampon bureaucratique, personne ne verserait ne serait-ce qu'un franc à Jordi. En résumé, *espèce de têtu égocentrique, cette mission se fera avec ou sans toi.* Tel était le message.

Réponse de Jordi le 3 mars : « Bonjour Cat. Bonnes nouvelles pour la mission ! »

Valicourt resta perplexe en lisant un Jordi modéré et complaisant. Comment pouvait-il à ce point changer de ton en si peu de temps ? Bref.

D'accord, elle l'accepterait. En réalité, elle avait besoin de lui. Mais la mission ne durerait qu'un mois, elle ne pouvait pas prendre le risque de s'exposer trop longtemps aux décisions intempestives de cette girouette.

Jordi avait de bonnes raisons de changer de ton. Zahid, poussé par ses supérieurs à arrondir les angles avec Jordi, avait décidé de l'aider dans sa recherche du *barmanou*.

– D'après certaines rumeurs, on aurait capturé un *barmanou* en Afghanistan, lui annonça le policier.

– Tu as des preuves ? Je ne te crois pas. Comment veux-tu que je te croie après ce que tu m'as fait ?

Le lendemain, Zahid lui présenta le commandant Bulbul, un ancien général de régiment d'artillerie pachtoun, réfugié à Chitral mais qui franchissait souvent la frontière pour passer du temps à Jalalabad, d'où il était originaire. L'instabilité de la frontière afghano-pakistanaise facilitait le trafic de personnes, d'armes, de drogue...

– Azar Ali, le directeur de l'aéroport de Jalalabad, affirme avoir capturé un *barmanou*, déclara Bulbul.

Jordi voulait le croire. Il ne voulait rien tant que le croire. Bien sûr qu'il pouvait s'agir d'une embuscade, mais quand, quelques jours plus tard, un cousin d'Ainullah arrivé d'Afghanistan confirma la rumeur, il décida de faire le voyage. Il devait essayer.

Il cessa de se raser. Il souhaitait avoir une personne de confiance à ses côtés, alors il demanda à Khalil de l'accompagner à Jalalabad.

– Ton cousin, le militaire, il vit là-bas, n'est-ce pas ? Il pourrait nous aider.

– Tu veux que je me fasse tuer ? lâcha prestement Khalil. (L'espace d'un instant, il perdit sa sérénité habituelle.) La situation est critique en Afghanistan, il y a des talibans dans tous les coins.

– S'ils te tuent, ils me tueront aussi.

Khalil leva légèrement le menton, puis rejeta sa frange en arrière. Il ferma les yeux, il avait retrouvé son calme, malgré tout.

– Et puis comment peux-tu faire confiance à Zahid ? C'est lui qui a cherché à te faire accuser d'espionnage. Ils en ont après toi. Le piège est parfait, Jordi. Ils savent ce que tu cherches, ils te fournissent l'appât. Ils veulent que tu ailles te tuer toi-même.

– J'ai besoin de toi, Khalil.

– Je travaille pour le gouvernement. S'ils me coincent en train de passer la frontière, ils peuvent me mettre en prison, je risque de perdre mon travail.

– Tu viens ou pas ?

XXV

« Nous partons le 16 mars 1996. Je suis accompagné du commandant, d'Ainullah et de Farid, un ami chitrali étudiant à l'université de Peshawar. Nous passons la frontière sans problème. Le commandant et Ainullah me présentent comme un ami du Nouristan. La route est une piste complètement défoncée et interminable, nous mettons deux jours. La région est infestée de bandits et de pillards. Il n'y a aucune administration réelle, c'est l'anarchie la plus totale. Tout le monde est en armes et chacun fait sa loi. Ici on tue les gens pour une roupie, c'est un véritable chaos. Les gens sont des plus sauvages, au sens le plus péjoratif du terme. Je n'ai jamais vu cela. Nous avons été rackettés tout le long du voyage. Nous avons échappé à des pillards qui voulaient nous trouer la peau sur la route déserte, la nuit.

Aucun de nous n'était rassuré. Quant à moi, non rasé, je devais faire le plus musulman possible, surveillant tous mes gestes, car en aucun cas ils ne devaient s'apercevoir que j'étais européen. J'ai dû imiter Ainullah pour prier. »

Journal de Jordi.

Ils entrèrent à Jalalabad sous le regard attentif de centaines de moudjahidines avec leurs armes en bandoulière, sans se laisser impressionner par les garçons qui jouaient les Rambo en visant les gens, le doigt sur la gâchette du fusil.

– Hazrat Ali n'est pas là, les informa-t-on à l'aéroport. Il est parti vers Dara-é-Nour.

Mauvaise nouvelle. Même Jordi n'irait pas s'aventurer dans ce territoire dominé par les tribus les plus cruelles et fanatiques d'Afghanistan.

– On ne peut pas aller là-bas sans protection, déclara le commandant.

– Toi qui es pachtoun, tu n'oses pas ? le défia Jordi.

Lui-même ne s'expliquait pas pourquoi il posait ce genre de questions. Elles jaillissaient, simplement. Et si la réponse le contraignait à courir des risques insensés, il les assumait, car il ne pouvait pas, il ne savait pas se rétracter. Par chance, le commandant n'était pas disposé à céder.

– Je ne mets pas les pieds là-bas.

Ils essayèrent d'obtenir des détails sur la capture du *barmanou* auprès des employés de l'aéroport, mais ils ne furent guère convaincus par les réponses qu'on leur donna, alors ils regagnèrent la ville en quête du frère d'Hazrat Ali. Avant l'entretien, ils durent persuader la famille qu'ils ne faisaient pas partie des services de renseignements pakistanais. Ensuite, le frère, ainsi que d'autres hommes, décrivirent le *barmanou* qu'ils prétendaient avoir attrapé, mais refusèrent de le montrer.

– Je ne sais pas pour quel motif ils nous le cachent, dit Jordi à ses compagnons tandis qu'ils quittaient le bâtiment. Ils ne sont pas intéressés par

l'argent et, dès qu'on demande à le voir, ils deviennent agressifs. Je ne comprends pas.

– Ils ne feront rien sans leur chef, l'éclaira le commandant. Et cette histoire commence à sentir mauvais.

Des hommes armés leur lançaient des regards hostiles depuis les couloirs qui menaient à l'extérieur. Dans la rue, des groupes épars ne les quittaient pas des yeux.

– À sentir mauvais ? Ou on se tire d'ici ou on se fait trouer la peau, répliqua Khalil.

Jordi comprit qu'on ne les autoriserait pas à voir le *barmanou* et que le commandant avait raison : cette affaire semblait louche.

– Le pire, c'est qu'on ne sait pas quand on pourra voir Hazrat Ali, ajouta-t-il. On ne va pas l'attendre toute la vie... D'accord, rentrons chez nous...

Le groupe traversa les rues de la ville, enveloppé dans un silence spectral. Jordi palpait sous son *salwar-kameez* le pistolet d'officier russe prêté par un ami prince. En passant devant la gare routière à destination du Pakistan, il ordonna :

– Ne vous arrêtez pas !

Les membres de l'expédition poursuivirent leur marche sans ouvrir la bouche. Ils se contentèrent de ralentir légèrement le pas. Personne ne réclama d'explications, mais Jordi les savait nécessaires.

– Nous n'allons pas faire le voyage dans le service de ligne. Je ne serais pas étonné que les policiers de Zahid attendent après nous. Je n'ai pas confiance en lui. (Il s'obligea à ne pas lancer de regards à Khalil pour ne pas découvrir dans ses yeux un reproche prévisible, un « qu'est-ce-que-je-t-avais-dit ».) Ça sent le traquenard.

Une heure après avoir quitté Jalalabad, ils virent un commando de talibans exécuter quatre personnes sur le bord de la route. Ils continuèrent leur marche en s'efforçant de fixer l'horizon, priant pour que les talibans ne s'aperçoivent pas de la présence d'un Occidental parmi eux. *On risque notre vie. Pourquoi ai-je accepté de venir ici ? On risque notre vie. On risque notre vie.* Khalil était incapable de se sortir cette idée de la tête. Quand un enfant traversa le chemin en courant, il fit un rapide pas en arrière. *Ce n'est rien*, se dit-il. *Du calme. Ne t'arrête pas.* Ils entendaient des véhicules au loin. N'était-ce pas le bourdonnement des hélices d'un hélicoptère ? Le bruit des moteurs dans le lointain déclenchait en lui de terribles enchaînements d'idées qui s'achevaient tous par la vision du groupe gisant dans un bain de sang.

La chance fut au rendez-vous. Ils passèrent la nuit à Dughalam, un village collé à la frontière. Dans l'obscurité, Jordi ordonna une réunion.

– Nous devons traverser à l'aube. À cette heure-là, il n'y a aucun garde dans la guérite, il n'y a rien à contrôler.

– Mais ils nous verront quand même, rétorqua Khalil.

– Ils verront des ombres. Ils penseront que nous sommes des voisins ou

des paysans, de ceux qui font des allées et venues. Qui serait assez dingue pour passer par ici sans être de la région ?

Il fit ce commentaire pour détendre l'atmosphère, mais aucun rire ni aucune plaisanterie ne vint rompre le silence.

À cinq heures et demie du matin, ils franchirent la frontière à pied face à un poste vide. Comme il l'avait prévu, tous les militaires étaient en train de prier ou de prendre le thé. Ils passèrent ainsi trois contrôles successifs.

Une fois à Bumburet, Jordi écrivit une lettre à Valicourt en lui décrivant les détails du voyage, convaincu que cette piste était valable.

« Je vais y retourner. Si je réussis à voir le *barmanou*, je te contacte au plus vite. Je crois qu'il serait bon d'informer (en cas de confirmation) Monod, Saban et Chaline, en leur demandant de rester discrets. Tu peux prévenir mon frère Andrés – silence absolu pour lui aussi. Si tu viens, qu'il t'accompagne. Avertis Pascal Sutra-Fourcade au cas où on ait besoin d'une caméra. Mais également un avocat et S.A. Sadruddin Aga Khan de l'ONU. Si je chasse le *barmanou*, le mieux serait de l'évacuer directement de Jalalabad en Europe dans un avion spécial de l'ONU. Que les dieux soient avec nous ! »

Par la suite, il retournerait à Jalalabad pour une excursion bien moins téméraire et agitée, mais la ville ne lui apporterait pas de nouvel élément concernant ses recherches sur le *barmanou*. En revanche, elle lui offrit une vue privilégiée sur l'extension de la mouvance talibane. Ces musulmans n'étaient plus ces légions de victimes dévouées qui, après la colonisation, s'étaient résignées à se soumettre au joug des conquérants, allant presque jusqu'à se complaire dans le renoncement. Non. À Jalalabad, Jordi eut conscience d'assister à une orgie d'esprits enflammés par l'ambition de dominer leur terre en suivant les trois mouvements divins – l'Amour, la Lutte et la Totalité. Ils aimaient le Coran, combattraient pour imposer leur interprétation et accéderaient ainsi au paradis. Le chemin à suivre était clair. Ils avaient rétabli la fierté bafouée pendant des siècles. Mais cette répression qui avait tant duré les empoisonnait. Plus que restaurer un ordre, ils aspiraient à imposer une idée, leur idée, écrasant tout type de dissidence, anéantissant toute lueur de pensée susceptible d'être attribuée à un héritage laissé par les étrangers. Comme s'il n'existait pas d'autre façon d'exprimer la fierté. En confondant dignité avec vengeance et pouvoir absolu, ils avaient ouvert la voie à l'horreur.

– Tu avais raison, reconnu Jordi devant Khalil. J'ai eu tort. Nous n'aurions pas dû faire ce voyage.

Plusieurs mois après le début des expéditions, il n'était toujours pas en mesure d'apporter quoi que ce soit de tangible, de concret. De réel. Et maintenant qu'allait-il dire à Valicourt ? « Échec à Jalalabad » ? C'était évidemment ce que la scientifique attendait pour le condamner définitivement. Cat ne lui laisserait pas d'autre opportunité, aussi ne se montrerait-il pas assez idiot pour lui servir sa tête sur un plateau. Ce dont il avait besoin, c'était qu'on lui accorde du crédit depuis Paris, de la confiance. On ne pouvait pas exiger de lui des résultats instantanés. Cette question ne pouvait pas être

traîtée de la sorte, il allait être clair là-dessus.

Les mois suivants, il reprit le ton critique des lettres qu'il avait précédemment adressées à Valicourt. Il était d'ailleurs en train d'en rédiger une quand il planta la pointe de son stylo dans le papier jusqu'à le perforer. Il se sentait tellement vulnérable, tellement mis à l'écart avec ce projet digne d'un fou... Il savait que c'était l'image que le reste du monde aurait de lui. L'absence de résultat avait cette curieuse tendance à transformer de si grands efforts en une immense aberration aux yeux des autres.

Que faire ? Il devait gagner du temps, changer de stratégie et, d'une manière ou d'une autre, redorer son image auprès de Valicourt et des scientifiques. Voilà comment il fallait agir. Il jeta la lettre trouée et entreprit d'en rédiger une nouvelle dans laquelle il réclamait un rôle plus important dans l'expédition préhistorique qui se préparait depuis Paris. En outre, il posa ses conditions. « Cat, si ma mère souhaite venir, amène-la avec toi à Chitral. » Sa mère. Ces lignes tremblantes que Dolores parvenait encore à esquisser de temps en temps avaient toujours été pour lui comme une bouée indestructible :

« Cher Jordi,

Je suis heureuse que tu ailles bien. J'ai très envie que tu rentres vite. À bientôt. Je t'embrasse fort,

Maman »

Lettre de Dolores.

Valicourt s'avoua incrédule devant un tel caprice. Voulait-il sérieusement faire venir sa mère avec l'argent du musée ? Souhaitait-il la mettre à l'épreuve ? Comme si l'avalanche d'attaques qu'elle recevait des néodarwinistes depuis ses dernières interventions ne suffisait pas.

Bien sûr qu'il était sérieux. Un séjour à s'oxygéner dans les vallées, thérapie infaillible pour la goutte, la peau et les rhumatismes, soulagerait la toux chronique de Dolores. Et l'achat d'un billet supplémentaire pour l'expédition reviendrait-il si cher à Cat ?

Et puis ce n'était pas désagréable de la bousculer un peu. On allait voir si maintenant qu'on lui déroulait le tapis rouge, *madame** allait s'imaginer que tout serait facile pour elle. Des rumeurs selon lesquelles, dans un revirement inattendu, son amie avait reçu le soutien de Yves Coppens étaient arrivées aux oreilles de Jordi. Quand il l'interrogea sur la question, elle se montra à la fois succincte et évasive, même s'il était vrai que, contre toute attente, l'élite des chercheurs venait de lui ouvrir son Olympe. Valicourt, en pleine phase médiatique, pouvait enfin divulguer ses idées avant-gardistes et, à vrai dire, l'expédition à Chitral présentait pour elle plus d'inconvénients que d'avantages.

Les réponses de Cat lui confirmèrent qu'il y avait bien quelque chose entre elle et Coppens. Cette nouvelle le bouleversa. Qu'était cette soudaine boule acide dans son estomac ? De l'envie ? De la jalousie ? Du dépit ? Bien sûr qu'il s'appuierait sur sa mère. Il allait montrer à Valicourt que lui, au

moins, il pensait aux siens. Que sans sa famille, ses amis, sans son univers sentimental privé, rien de tout cela n'aurait été possible. *Pendant que toi tu ne penses qu'à satisfaire Coppens, l'homme qui t'a insultée, moi je n'oublie pas ma mère.*

Certes, l'imminent voyage au Pakistan perturbait Cat. Néanmoins elle n'exposerait pas ouvertement ses craintes. À l'évidence, elle était incapable de ne pas penser aux attentats qui, en décembre, avaient fait vingt-cinq morts et deux cents blessés à Peshawar, sans compter qu'elle estimait sincèrement qu'il y avait de grandes chances pour qu'ils ne trouvent rien dans les montagnes. En tout cas, le projet était sur les rails, les institutions l'avaient financé, il était trop tard pour faire marche arrière.

Dans sa réponse, Valicourt suggéra à Jordi d'oublier l'idée de faire venir sa mère et confirma les dates auxquelles elle se rendrait à Chitral.

Elle évoqua également sa nouvelle relation professionnelle avec Coppens, glissa des détails d'ordre privé qui trahissaient une certaine complicité.

La chaleur du mois de juin régnait dans la vallée, mais si les tempes de Jordi commençaient à battre et sa carotide à se tendre, c'était sous l'effet de ces deux noms qui se dilataient en lui, inéluctables et oppressants. Jamais il n'aurait pu se les représenter réellement unis. Cat et Coppens. Cat et Coppens. Cat et Coppens. Les anciens ennemis jurés luttaient pour une cause commune. Ils envisageaient l'existence des hominidés reliques. La presse écoutait leur théorie. Mais lui dans tout ça ? Qui était au courant de ce qu'il accomplissait ?

XXVI

Certains partent chasser l'invisible. Le commandant Gould, lui, se rendit en 1933 au Loch Ness en quête du monstre qui, d'après les rumeurs, résidait dans ces eaux. Gould collecta de nombreux témoignages de personnes qui vivaient près du lac, parmi lesquelles certaines affirmaient l'avoir vu. Il comprit que, quoi qu'il en soit, cette méthode ne permettrait pas de localiser le monstre, alors, en plus de se munir d'un sonar à l'aide duquel sonder les eaux, il engagea un expert de la chasse au gros gibier ainsi qu'un photographe.

Il ne trouva rien.

Bien sûr, d'aucuns se moquèrent de Gould. D'autres s'acharnèrent, les scientifiques en particulier, amusés par l'idée fixe du militaire. Le fait est que des chercheurs professionnels tels que Heuvelmans, Koffmann ou Porchnev, des spécialistes exerçant dans des facultés des sciences, qui défendaient également l'existence d'êtres invisibles, n'étaient pas davantage pris au sérieux par l'élite scientifique.

John Green, chercheur de yétis nord-américains qu'on appelle *sasquatchs*, assumait sans problème sa tâche tout à fait excentrique : « Les personnes comme moi seront mises à l'écart du circuit, et personnellement je m'en réjouis. »

Mais Jordi n'était pas du même avis. Pour commencer, il n'admettait pas qu'on parle du *barmanou* comme d'un mythe, car d'une certaine façon cela revenait à ne pas le considérer comme réel. Et il était disposé à défendre le bon sens de son projet devant quiconque. On ne l'évincerait pas aussi facilement. Si tu as une vérité, lutte pour elle, pour qu'elle soit mise au jour, pour que les autres la connaissent. Il ne se résignerait pas.

XXVII

Très peu de temps avant l'arrivée de Cat et de son équipe, Jordi s'enfonça dans les montagnes avec Fjord. La chaleur dépassa toutes les prévisions et, de retour à la maison, ils tombèrent malades tous les deux. Le deuxième jour, Fjord était encore plongé dans un état d'inertie totale, sa grande langue pendant entre ses babines, étendu à l'endroit le plus frais de la chambre durant plus de deux heures, ignorant la gamelle remplie d'eau à cinquante centimètres de lui.

– Fjord ! cria Jordi depuis le lit, de toutes les forces que sa langue lui permettait. (Lui non plus ne pouvait pas beaucoup bouger.) Fjord !

Le chien ne cilla pas. *Tu ne vas pas mourir, hein ? N'y pense même pas.*

On frappa à la porte. Dans un immense effort, Jordi s'assit sur le lit, se redressant autant qu'il le pouvait.

– Entrez !

Ainullah s'exécuta.

– Tu vas bien ? demanda le garçon. Tu as besoin de quelque chose ?

– Prends un papier et un stylo, et écris ce que je te dis.

Jordi dicta les excuses qu'il adressait à Cat et au reste de l'expédition, incapable qu'il était d'aller les chercher à l'aéroport d'Islamabad. Eh bien, au moins, la maladie lui économiserait ce voyage fastidieux et même plus, compte tenu de la mauvaise santé de ses finances.

– Envoie-la aujourd'hui du fax de Babu.

– Avant de partir, je t'apporterai quelque chose à manger.

– Je n'ai pas faim.

– Tu dois manger.

– Et Fjord ?

Ainullah jeta un coup d'œil vers le malamute à l'aspect moribond.

– Il va s'en remettre.

Peu après, Ainullah déposa sur le lit de Jordi un plateau avec une assiette de riz blanc, une autre de tranches de concombre, et un verre d'eau. Mais le malade ne mangea que le concombre et laissa la moitié du verre.

Au milieu de l'après-midi, Fjord essaya de se relever, mais ses pattes cédèrent. Son maître parvint à marcher jusqu'à la gamelle pour la placer sous le museau du chien, qui se mit à boire avec avidité. Ils s'en sortiraient.

Les chercheurs Jean-Luc et Claire G. avaient accompagné Cat depuis la France. Ainullah et les étudiants en archéologie, Ilal et Hassan, complétaient le groupe. L'argent du musée leur servit à louer une Jeep rouge, à bord de laquelle ils s'engagèrent sur la route pelée de Mastouj, au milieu des blocs de quartzite dispersés le long de la plaine, avant de traverser les arides couloirs de la vallée de Yarkoum.

Les nouveaux arrivants furent frappés par les cavaliers aux visages pseudo-néandertaliens qu'ils voyaient furtivement passer au loin, par les nomades qui trayaient des yacks. Claire faillit crier à la vue de la lavande blanche ou des ails sauvages, une consolation aux décevantes roches des premiers jours : « Rien d'intéressant. Tout a moins de cent ans » (journal).

Les forêts de cèdres, les rangées de tamariniers, l'enclave de Shusht qui se dressait là où la neige disparaissait, sur le flanc d'une montagne à la blancheur éclatante, compensaient aux yeux de la géologue les maigres découvertes techniques. Elle fut surprise de trouver du marbre dans la grotte de Baghtamshal.

Jordi, bien qu'il profitât de son espace familial, savait que ces recherches n'amélioreraient guère la considération que la communauté scientifique lui portait, aussi se contenta-t-il d'escorter les membres de l'expédition, de les renseigner, de prendre congé d'eux.

Quoi qu'il en soit, pendant ce voyage, il resserra encore les liens qui l'unissaient à Claire. La géologue guillerette aux cheveux tout ébouriffés et au visage de lutin lui plut dès leur première rencontre en France, après une conférence sur les hominidés sauvages. Cet intérêt était réciproque. Jordi donna à Claire l'impression d'être une personne passionnée, dotée d'idées très personnelles au sujet de la société. Et mieux encore, il attaquait les idées des autres avec des arguments solides.

Quand ils se quittèrent, Ainullah demanda à Jordi :

– Tu as une femme ?

– Non. J'en ai eu une, mais elle est morte dans un accident de voiture, mentit-il. Il y a longtemps de cela.

– Claire est quelqu'un de bien, c'est une femme bonne, affirma Ainullah. Jordi le regarda. Quelques secondes. Il esquissa un sourire.

– Oui, elle est très bien, répondit-il.

Pourquoi Claire m'attire-t-elle ? Pour ce qu'elle dit. Pour sa discrétion. Pour sa vie si singulière. Si je reste à Chitral, peut-être que l'année prochaine nous nous reverrons, je ne serais pas contre l'idée de mieux la connaître.

Et il affronta un nouvel hiver.

Les températures dégringolèrent à partir du mois d'octobre, la neige fit son apparition. Il envoya un fax à Andrés : « Rien de neuf ici. La seule actualité, c'est la guerre en Afghanistan. »

Massoud cultivait sa légende avec le massacre des talibans. Jordi lisait

tous les jours à voix haute des livres en français et en anglais pour Shamsur, même si son élève ne progressait que très peu. Lui aussi lisait, en silence, des ouvrages sur les Kalashs. De temps à autre, il descendait au *Mountain Inn* de Chitral, saluait Babu, et s'asseyait sur une des chaises du jardin où il fumait des cigarettes jusqu'à ce que le froid vienne abusivement le déranger. Il scrutait les montagnes. Dans son dos, vingt-trois chambres vides.

La sensation d'être seul.

D'être unique.

S'il voulait communiquer avec l'extérieur, avec Peshawar ou avec l'Occident, il franchissait le seuil de la porte et demandait : « Babu, fais-moi un sandwich avec trois œufs et de la tomate. Je veux envoyer un fax », ou « Je voudrais passer un coup de téléphone ».

Alors Babu lui prêtait l'appareil et lui tendait un fruit. En été, il mangeait mangues, bananes, oranges, pommes, poires, abricots, pastèque, melon. Et, en hiver, la même chose, mais macérés cette fois, en alternant avec des fruits secs. Les informations de la radio étaient en général consacrées aux enlèvements, aux attentats et aux combats. Parfois Jordi et Babu partageaient les feuilles d'un journal.

– Comment se porte le *barmanou* ?

– Il ne se cache plus pour très longtemps.

Il ne parlait que de ça avec Babu, et même avec les clients de l'hôtel. Ils lui accordaient une véritable attention : là-bas, tout le monde croyait aux yétis. Ils ignoraient encore que Chitral n'accueillerait plus de chasseurs de ce type. Jusqu'à aujourd'hui, Jordi a été le premier et le dernier.

Comme Babu avait guidé des centaines de groupes de trekking et de safaris, ils discutaient également des routes de montagne. S'ils se taisaient, le silence pouvait se prolonger.

Babu remuait son inséparable chapelet entre ses doigts.

La radio donnait les informations.

– À bientôt, Babu, dit Jordi cet après-midi-là comme tant d'autres fois.

Il sortit dans l'avenue du Grand-Bazar. Il passa devant des boutiques aux vendeurs retranchés. Il ne croisa guère de femmes. Il sentit qu'il faisait partie de ce paysage. Il avait intégré sa lumière et ses images, il était capable de regarder sans les voir des scènes dantesques dignes de notre Moyen Âge : des hommes mutilés traînant les moignons de leurs jambes sur la neige sale s'appuyaient sur des mains gantées de chaussures. Des bouches édentées exhalaient de la buée, tels des dragons. Un enfant déposa sa théière fumante devant le tas de haillons qui, en réalité, abritait un vieil homme, ou ce qu'il en restait.

Il songea aux moyens d'obtenir de l'argent.

Aux moyens de demeurer ici.

Il songea aux Kalashs qui survivaient assiégés dans les conditions les plus rudes. Ils avaient résisté pendant des millénaires. Que pouvaient-ils lui

apprendre ?

Il faut que je m'installe dans leurs vallées.

Il rentra chez lui plus tard que d'ordinaire et trouva la maison vide. Shamsur était allé passer quelques jours avec sa famille à Shekhanandeh. Ainullah avait déjà pédalé jusqu'à son refuge. Il inspira longuement pour humer le bois et le parfum des épices et des herbes qui emplissait la maison. Dans la solitude, la terre et la campagne ont une odeur plus intense.

Jordi se prépara un thé et se livra au rituel du soir : il déplia une vieille couverture sur le lit et appela Fjord pour qu'il s'y étende. Il joua avec lui jusqu'à ce que le chien s'immobilise, signalant ainsi que l'heure des câlins avait sonné. Et, comme il en avait l'habitude, tandis qu'il le caressait, Jordi se mit à parler. Il se mit à parler de l'être humain qui avait laissé la religion pervertir ses instincts et de sa difficulté à comprendre l'intérêt des prières musulmanes récitées à l'aube. Il se souvint d'une missionnaire catholique fanatique rencontrée lors de ses premiers jours à Chitral, et de l'insistance des uns et des autres à enrôler dans leurs causes divines ceux qu'ils considéraient comme des infidèles. De combien de disputes cette maudite religion était-elle l'origine !

« Les monothéistes n'ont pas de pitié », murmura-t-il avant de maudire les prédicateurs sur un ton si modéré que Fjord ne bougea pas. Peu après, le chien sauta du lit, s'allongea sur la peau d'animal qui faisait office de tapis, et ils s'endormirent tous les deux.

Tôt dans la matinée, Jordi conduisit deux heures jusqu'à la vallée de Bumburet. Il connaissait plusieurs Kalashs, mais tous de façon superficielle, aussi décida-t-il de commencer là où il avait lui-même commencé.

– Bonjour Abdul. Comment vas-tu ? Je ne sais pas si tu t'en souviens mais, en 1988, on s'est rencontrés, ici, dans cet hôtel. J'étais venu avec un de mes amis, Yannik, un garçon aux cheveux longs...

– Ouh là, ça fait un sacré bail ! Je ne m'en souviens plus, mais assieds-toi. Tu veux boire un thé ?

Abdul ordonna à une de ses filles de leur servir du thé dans le jardin. C'est là que tout commença.

Jordi l'interrogea sur la situation des Kalashs, alors Abdul Khaleq lui parla des noix qui, d'un point de vue historique, étaient essentielles au commerce et à la nutrition de son ethnie.

– Les musulmans nous rachètent nos noyers contre de petites quantités de sucre, de thé, de riz ou de sel. Les Kalashs qui les leur vendent... commettent une grosse erreur.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ensuite ils leur revendent les noix produites dans des champs qui leur appartenaient, moyennant des taxes exorbitantes.

– Pourquoi est-ce que vous les vendez, alors ?

– On a besoin de ce sucre. De ce thé. De ce riz. De ce sel.

Abdul évoqua la déforestation. Les routes extrêmement dangereuses menant aux vallées. L'absence de réseau téléphonique. Le gouvernement, qui les obligeait à éduquer leurs enfants selon le Coran, alors qu'ils ne restaient pas à l'école car la pauvreté de leurs familles les contraignait à travailler très tôt dans les champs.

– Heureusement que nous avons le tourisme. C'est ce qui nous sauve pour l'instant. Mais si les talibans continuent comme ça...

– Eh bien, cette tension ne se ressent pas dans la rue. Les Kalashs et les musulmans sont aimables entre eux.

Abdul jeta un coup d'œil au fond du jardin sans enclos. Dans l'herbe qui sillonnait la vallée, deux hommes barbus étendus sur le sol et des enfants kalashs en train de jouer partageaient le même espace.

– Il faut bien vivre, répondit Abdul.

C'était ce que Jordi avait lu des années auparavant dans le livre de Loude ! Et dire qu'il ne l'avait pas pris au sérieux à son arrivée. Quel idiot ! Bien sûr que Loude avait raison, ce n'est pas pour rien qu'il avait étudié ce peuple pendant des années. Le harcèlement existait bel et bien. L'inimitié réciproque également. Simplement la diplomatie parvenait encore à dissimuler la haine aux yeux des étrangers.

Après sa discussion avec Abdul, il grimpa la côte jusqu'à Shekhanandeh, où il rencontra Khalil.

– Jordi, quelle surprise ! Je ne t'attendais pas, s'exclama le Nouristani. (Combien de fois avait-il déjà raconté à ses collègues l'excursion suicidaire à Jalalabad ? Depuis ce jour, voir Jordi le renvoyait aussitôt à cette journée aigre-douce.)

– Salut Khalil. Je voudrais te demander un service. Je pars en France pour Noël et j'ai trop de matériel chez moi, sans compter la voiture... J'aimerais déposer quelques affaires dans le garage de ta famille... (Il hocha la tête en direction du garage.) Je ne veux pas vous déranger. Si je pouvais, je les mettrais ailleurs, mais où que j'aille, on me demande une grosse somme d'argent.

– Tu peux laisser ce que tu veux, ne t'inquiète pas. Tu sais bien qu'ici tout est gratuit pour toi.

À son retour de France au printemps 1997, Jordi demanda à Khalil de garder ses affaires un peu plus longtemps dans le garage. Il requit également son aide pour trouver une maison près de Shekhanandeh, au plus haut de la vallée de Bumburet.

– Il faudrait qu'elle soit assez grande. J'aurais besoin d'espace pour vider ton garage.

Il avait eu tout un hiver pour échafauder ses plans d'avenir. Les dernières semaines en France lui avaient semblé interminables : il avait révisé ses projets, lu davantage sur les Kalashs, ce qui acheva de le convaincre que

cet endroit constituait l'environnement idéal pour établir sa base d'opérations.

Shekhanandeh paraissait plutôt appropriée pour se rapprocher des Kalashs : elle lui permettrait d'être en contact avec ses amis musulmans – les Nouristanis de Shekhanandeh –, tout en restant près des païens, dont on apercevait les premières constructions à dix minutes en contrebas de la vallée, dans le village de Krakal. De plus, après Shekhanandeh, le sentier qui s'enfonçait dans les montagnes débouchait sur l'Afghanistan. En somme, c'était l'emplacement parfait.

Khalil lui montra une parcelle de terrain autour d'une maison à moitié en ruine.

– Je veux une maison, je ne veux pas avoir à la construire moi-même. Je ne peux pas dépenser autant.

– Mais tu peux y vivre dès maintenant.

– Non, trouve-moi autre chose, s'il te plaît. Une maison bâtie. Terminée.

Plusieurs mois plus tard, Khalil le renvoyait encore à ce lopin de terre.

Jordi conduisit à travers la vallée de Bumburet jusqu'au village de Krakal. Quand il ne fut plus possible d'avancer avec la Jeep, il descendit de la voiture et se lança dans l'ascension de la côte abrupte, foulant de ses bottes de montagne les fins filets d'eau qui serpentaient le long du chemin. Plusieurs portions du sentier principal de Bumburet baignaient constamment dans les eaux des ruisseaux et des sources.

Il appela Khalil depuis la porte de sa maison. Le Nouristani se pencha au balcon et, d'un geste, lui indiqua qu'il le rejoignait.

– Pourquoi ne veux-tu pas m'aider ? demanda Jordi tandis que Khalil descendait l'escalier en s'arrachant la barbe.

Encore sur les marches, il plissa le front et leva la main.

– Calme-toi. Allons faire un tour.

Ils marchèrent jusqu'aux champs de maïs qui s'étendaient sur le grand rocher où se dressait le village. En s'enfonçant dans les sentiers qui entouraient les champs, Jordi reprit son interrogatoire.

– Dis-moi, pourquoi est-ce que tu refuses de m'aider ? C'est si difficile que ça de trouver une maison dans ce patelin qui tombe en ruine ? Regarde ça !

Au-dessus de leurs têtes, des linteaux désagrégés ; à travers les fenêtres sans vitre, on distinguait des toits vermoulus ou percés ; des pierres manquaient à plusieurs murs ; certains bâtiments menaçaient de s'écrouler.

– Sois patient, je ne peux pas faire de miracle. Tu es étranger. Ici, les choses avancent à leur rythme. Et elles ne vont pas vite.

– Ne te fous pas de moi, Khalil, moi aussi je vis ici.

– Non, toi, tu vis à Chitral.

– Les choses ne changent pas tellement en deux heures de route.

– Peut-être que si.

Mais pourquoi continuait-il à discuter avec lui ? Après tout, il n'arriverait nulle part, il connaissait bien son ami. Il regagna le sentier sans dire au revoir. Il n'y avait rien à tirer de ce foutu paresseux. Pas étonnant que les Nouristanis vivent dans la misère, à force de toujours remettre leurs réponses à plus tard, même pour une bonne affaire comme celle qu'il leur proposait ! Ou était-ce parce qu'ils ne voulaient pas le voir s'installer sur leurs terres ? Mais, dans ce cas, pourquoi ne lui disaient-ils pas sans détour ? Bah, il rejoignit le chemin, furieux, et le descendit.

– Hé, Jordi ! (Abdul Khaleq empilait des bûches sur la terrasse d'une maison.) Où vas-tu ?

– Ah, ce Khalil... Si je continue à l'écouter, je ne viendrai jamais vivre dans la vallée.

– Tu as toujours ce projet de maison ?

– C'est pour ça que je suis venu.

– Et celle-ci, elle te plaît ?

– C'est la tienne, non ? Celle dont tu m'avais parlé.

– Je veux la louer.

– Tu ne t'en sers pas ?

– Ben non, pour quoi faire ?

– Je ne sais pas. Là, tout de suite, tu travailles dedans.

– C'est parce qu'il faut bien l'entretenir, mais moi, je vis dans l'hôtel avec ma famille... et une petite rentrée d'argent supplémentaire ne serait pas malvenue.

– Pourquoi tu me la proposes à moi ? Elle a l'air bien, cette maison, située dans un endroit privilégié... Elle doit intéresser beaucoup de monde.

– Mais toi, tu n'es pas musulman.

La maison d'Abdul était la dernière construction kalash avant le chemin qui menait aux territoires musulmans de Shekhanandeh. Dans l'autre direction, il fallait descendre encore un peu pour rejoindre le village kalash de Krakal. Elle se trouvait exactement à mi-chemin entre l'un et l'autre, en zone quasiment neutre. Et presque isolée. Seules deux familles musulmanes vivaient dans les environs.

Jordi lui demanda s'il pouvait y jeter un coup d'œil.

La propriété s'étendait davantage qu'elle ne le laissait paraître, grimpant sur le flanc d'une colline. La partie haute du terrain serait un endroit agréable pour les chiens.

À côté de l'entrée s'élevait une petite étable, à quelques mètres à peine d'une maisonnette qui pourrait accueillir le personnel. Non loin, un autre bâtiment indépendant offrait une cheminée, un coin pour cuisiner, ainsi qu'une chambre. Et, à l'étage, on accédait à la terrasse depuis laquelle Abdul lui avait parlé, et sur laquelle se dressait le corps principal de la maison, plus grand que les précédents puisqu'il se composait de deux bâtiments assemblés.

De la terrasse, il contempla la vue sur la vallée, sur le merveilleux village de Shekhanandeh, sur les montagnes afghanes.

La solitude qui l'entourait le séduisit également.
Vivre dans un lieu qui marquait une frontière aussi.
Il ne manquait plus que les roupies.

XXVIII

Outre le commandant Gould, des millions de gens ont, d'une certaine façon, cru au monstre du Loch Ness. Le lac reçoit chaque année des milliers de personnes désireuses de contempler ses eaux, guettant des vagues ou des écumes inespérées. L'activité économique de ce lieu dépend désormais du monstre. Il n'a toujours pas été aperçu, il n'y a donc pas de raisons concrètes d'admettre son existence, mais chaque année le déluge de pèlerins se renouvelle. Pourquoi ? Que cherchent-ils ?

Le charme du lac tient en ce qu'il est devenu un lieu de référence pour les songes. Les gens viennent imaginer que leurs rêves pourraient se concrétiser, subitement, juste là.

L'imagination possède, elle aussi, ses sanctuaires.

Imaginer. Nous sommes tous censés le faire, n'importe où ; et même si cette affirmation est vraie, il n'est pas moins vrai que les gens ont besoin de lieux. De lieux où croire.

XXIX

« Les récits les plus vieux, les plus répandus dans le monde sont les récits d'aventures, sur des héros humains qui s'aventurent dans des régions mythiques au péril de leurs propres vies, et rapportent à leur retour des histoires du monde au-delà des hommes... L'art narratif en soi naît du besoin de raconter une aventure ; cet homme risquant sa vie en de dangereuses rencontres constitue la définition originale de ce qui mérite d'être raconté. »

Paul Zweig, *The Adventurer*.

– Toi et ta maison d'édition, vous pouvez gagner une jolie somme avec le livre de Jordi, non ? me demande Esperanza dans une cafétéria de la gare de Lyon, à Paris.

Nous nous apprêtons à nous quitter après plusieurs jours passés à rencontrer des gens ayant connu Jordi dans ces deux villes, Paris et Lyon. Il lui reste encore quelques bouchées à avaler pour finir le sandwich qu'elle a acheté dans un fast-food. Elle ajoute :

– Bon, déjà, toi, ils te payent pour l'enquête. Et puis, tu es venu en France plusieurs fois et en plus tu veux aller au Pakistan...

Depuis des mois, nous échangeons sur des sujets intimes, mais jusque-là Esperanza n'a pas osé aborder ouvertement les questions financières. D'ailleurs, pendant une bonne partie de l'enquête, aucun membre de la famille Magraner n'a abordé les thèmes pourtant cruciaux pour comprendre une vie que sont le sexe et l'argent. Leur absence des conversations est tellement manifeste qu'elle décuple ma soif de savoir. C'est comme si ces deux sujets frisaient le tabou dans l'imaginaire des Magraner. Ils touchent sans nul doute à leur intimité la plus profonde, voilà pourquoi j'ai souhaité forcer la situation. J'ai supposé qu'avec le temps et la confiance, ces sujets finiraient par faire surface.

Le moment de l'argent est venu.

Il est clair, pour moi, que me rendre à Chitral est indispensable pour le livre et que je souhaite qu'Esperanza m'accompagne, mais ce périple représente une somme importante.

– Parce que, toi, tu es sûr de vouloir aller là-bas ?

En juin 2009, les informations occidentales présentent la Province de la frontière du Nord-Ouest du Pakistan comme l'endroit potentiellement le plus

dangereux du monde et, bien sûr, Esperanza craint les risques du voyage. Elle répète souvent que sa mère a assez d'un meurtre dans la famille, mais une chose est sûre, elle veut y aller.

– Il est temps de mettre un point final à cette histoire, m'a-t-elle déclaré un jour. Jordi est toujours enterré à Krakal, mais le rapatrier... D'un côté, il faudrait discuter avec les Kalashs pour ramener le corps ; ils ont dépensé beaucoup d'argent pour l'enterrement, ils ont sacrifié des chèvres... Ici, il n'aurait pas eu une telle cérémonie. Il y a des gens qui ne me comprennent pas, mais je respecte les Kalashs. Ce n'est pas facile de décider où son corps doit reposer. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

– Il a toujours fait son possible pour continuer à vivre là-bas.

– Oui, et même si les Kalashs acceptaient qu'on le rapatrie... je ne sais pas si Jordi l'aurait voulu. J'aimerais y retourner pour arranger sa tombe. Pour y amener ma mère aussi. Je crois que ça lui ferait du bien d'être auprès de la tombe de son fils. On lui a confirmé que le cadavre était bien celui de Jordi, mais on ne lui a jamais montré les images du corps. Elle n'a pas de preuves. Elle a peut-être besoin de voir de ses propres yeux, de se rendre sur le lieu où il repose. Et puis, à vrai dire, je crois que ce n'est pas une mauvaise chose que son corps reste dans la vallée. Mais j'aimerais faire poser une pierre tombale décente, avec son nom, pour que les gens qui viennent visiter les montagnes sachent qu'il y a vécu et qu'ils pensent à lui.

Esperanza voulait m'accompagner et, au début, je lui avais proposé de financer la moitié de son voyage. Puis j'avais décidé de payer entièrement son billet.

À présent, à la gare, Esperanza évalue avec précaution quelles sont les possibilités financières du projet qui nous unit. Jamais elle ne parle ouvertement d'argent, comme si donner des chiffres ou entrer dans une valse de nombres qui, d'une certaine façon, corromprait la mémoire de son frère l'intimidait. Les raisons qui l'animent sont trop authentiques, propres, sentimentales ; et l'argent, une présence bien trop cruelle pour pouvoir l'inclure dans une même pensée. Ce maudit argent. Une compagnie obscène qui l'étouffe depuis sa naissance, une puissance qui depuis toujours maltraite sa famille et qu'il est impossible d'esquiver. L'argent plane comme un tabou qu'il vaut mieux ne pas nommer et, si l'on ne peut faire autrement, qu'on mentionnera en baissant la voix.

– Peut-être que la maison d'édition pourrait nous aider à payer la pierre tombale...

Je reconnais parfaitement la précaution, cette prudence, la lâcheté à l'heure d'entamer les négociations. Je connais l'angoisse et la honte que procure non seulement le fait de réclamer de l'argent mais d'en parler. Nous qui l'avons si peu vu, nous à qui il a été refusé, nous qui dépensons l'œil rivé sur le calendrier, d'une certaine façon, nous révérons sa puissance tout en feignant de le mépriser, et même parfois nous nous targuons de l'oublier. « Qui fuis-tu ? De celui que tu fuis, tu es née. » Ce sont les mots d'un poète.

L'argent se situe dans une dimension hors de notre portée et, pour certains, parler de lui revient à parler de quelqu'un que l'on a l'habitude de voir et qui pourtant se révèle être un grand inconnu, aussi ne pouvons-nous pas nous permettre trop de libertés ni d'y faire allusion sans ressentir une certaine tension. Nous savons également que ce totem odieusement nécessaire n'admet pas de négligence, qu'à la moindre erreur il se volatilise et, quand nous devons parler d'argent sérieusement, nous le faisons avec timidité, car sa réalité et les ravages qu'il pourrait nous causer, qu'il nous a causés, nous intimident. Il n'a jamais été généreux avec nous et nous pensons qu'il ne le sera jamais, mais sa présence toute-puissante nous oblige à le côtoyer souvent ; notre vie dépend en grande partie de lui. C'est ainsi que nous pensons.

– Je t'assure que si je suis ici, ce n'est pas pour l'argent, répondis-je. J'écris juste des livres. J'en ai publié plusieurs et mon compte courant n'a pas beaucoup bougé depuis mes débuts. Des millionnaires en littérature, on en dénombre deux, mais dans la plupart des cas, du moins dans le mien, si on parle d'argent, l'objectif, c'est qu'un livre paye le suivant. Bien sûr, on espère que l'un d'eux nous sorte de là où l'on est, mais moi, je n'écris pas pour ça, à l'instar de Jordi qui ne faisait pas de recherches pour devenir riche. Certes, on m'offre une coquette somme pour écrire son histoire, mais ça couvre à peine les frais des voyages et le temps que je vais y consacrer, alors pour survivre, je continue à écrire des reportages, à faire des conférences... Si je mène cette enquête sur ton frère, c'est parce qu'à mon avis son histoire mérite d'être racontée, c'est l'une des plus incroyables que j'ai entendues, et je crois qu'elle mêle des sentiments que bien des gens peuvent connaître. Sa vie est la métaphore de beaucoup d'autres, du moins personnellement je me retrouve constamment en lui et je veux lui rendre l'hommage qu'il mérite. C'est un acte de justice et, aussi bizarre que ça puisse te paraître, son histoire me touche profondément.

J'ai aussitôt la certitude d'avoir débité un discours mélodramatique digne de Jordi lui-même. Je me détends. Esperanza époussette les miettes, partagée entre la satisfaction et l'expectative.

– Pour la pierre tombale, ne t'inquiète pas, dis-je. Nous trouverons bien une solution.

Les cafés que nous avons commandés en arrivant sont froids.

– Je dois réfléchir à ce voyage. Si je viens ou pas, répondit-elle. C'est très dangereux. Il faut que je réfléchisse.

Peu après, Claire G. arrive, à vélo, en jupe courte, les boucles dans tous les sens, exhibant des mollets d'exploratrice. Mon train est prêt à partir. J'embrasse ces femmes, qui restent là, à discuter devant la belle entrée vitrée de la gare.

XXX

– Alexandre ! Aide-moi à porter ça, s’il te plaît, cria Claire, qui ne parvenait pas à déplacer correctement le plus grand de ses bagages.

Alexandre allait prendre une anse, mais quand il s’aperçut qu’il lui serait plus facile de s’en occuper seul, il porta tout le poids jusqu’à la sortie de l’aéroport.

– C’est lui, là-bas, indiqua Claire en levant la main pour saluer Jordi.

– Claire !

Jordi arriva jusqu’à elle en quelques petites enjambées. Il l’embrassa sur les deux joues, lui frotta plusieurs fois les bras de haut en bas tandis qu’il lui souriait, heureux.

– Voici Alexandre.

Claire fit les présentations. Le jeune homme venait de lâcher le sac à côté de la roue de la Jeep de Jordi. Il transpirait à grosses gouttes malgré le très court trajet qu’il venait d’effectuer.

– Bienvenue en juin ! lança Jordi en lui serrant la main.

– Allons, ne commence pas avec tes phrases bizarres. Alexandre prépare une thèse sur l’évolution du langage, il ne manque plus que tu l’embrouilles avec tes jeux de mots.

Jordi saisit le sac et, en un mouvement, le jeta à l’arrière de la Jeep, geste qui impressionna Alexandre.

– Cat te passe le bonjour, lança Claire.

– OK.

– Arrête de geindre, elle ne pouvait pas venir. Après tout, c’est elle la garante de cette prospection ; elle a même réussi à obtenir le soutien financier du gouvernement français.

– C’est ça, oui : prospection.

– Prospection préhistorique, oui. Elle n’allait pas dire que nous partions à la recherche du *barmanou*. Personne ne donne de l’argent pour une chasse aux monstres.

Le groupe était monté dans la Jeep. Jordi introduisit la clé dans le contact, puis ils quittèrent la petite esplanade qui servait de parking.

– Et toi, pourquoi est-ce que tu es venue ? demanda Jordi en lançant un regard rapide à sa copilote.

Les cheveux de Claire ondoyaient au gré de la vitesse.

– Oh, c’est que je suis très « prospection », moi, tu sais, répondit-elle sur un ton si sérieux qu’ils sourirent tous les deux.

Quelques heures plus tard, Claire écrivit dans son journal qu’elle s’apprêtait à marcher dans les pas des derniers chasseurs-cueilleurs d’Asie centrale.

Jordi était heureux de la voir. Il appréciait beaucoup Claire et, même si le budget de la mission était inférieur de quinze pour cent à celui de 1996, cette pluie de roupies l’aiderait à passer l’été.

– Voilà ce dont on va avoir besoin, annonça Jordi à Claire en lui tendant une feuille.

Jordi avait légèrement gonflé certains frais dans l’intention de dédier la différence au remboursement de ses dettes. Claire vérifia les calculs.

– C’est plus que ce qu’on imaginait. Ici, les dépenses sont plus nombreuses et plus importantes que prévu.

– Ici aussi le niveau de vie augmente. Et puis ce n’est pas la peine d’en faire tout un fromage. Si vous n’aviez pas réduit la partie réservée à la mission... Enfin bon, il n’y a pas de problème, j’ai les outils qu’il faut dans le garage des parents de Khalil et de Shamsur, et tout ça, ce sera gratuit.

Ils passèrent la matinée suivante à choisir les objets nécessaires, observés par la moitié de Shekhanandeh.

– Autre chose : nous n’avons pas les autorisations requises pour nous déplacer dans la région, l’informa Jordi après avoir rangé le matériel choisi à bord de la Jeep. Ce n’est pas faute de les avoir demandées, mais pas moyen de les obtenir. Enfin, ne t’inquiète pas, c’est souvent comme ça ici, les visas touristiques feront l’affaire.

Ils partirent avec quatre chevaux, les chiens, Fjord et sa fille Taïga, et Jordi prit le volant de la Jeep équipée d’un moteur neuf. À Ayun, ils mirent les chevaux dans un camion, qui les achemina jusqu’aux routes de montagne où ils entreprirent l’exploration sans l’aide des véhicules.

Ils marchaient sans rien avaler des heures durant et, quand ils trouvaient un poste de ravitaillement, on était dans l’incapacité de leur offrir autre chose que de l’eau. Ils consommèrent donc lentement leur réserve de tomates, concombres et melons.

Jordi murmurait parfois les paroles d’un vieux chant de soldats arabes : « Sommes-nous bien nourris ? Non. Voyons-nous le monde ? Oui. »

Claire se délectait en contemplant le trot et la silhouette de Fjord. Dès qu’elle en aurait l’opportunité, elle lui nettoierait les oreilles, anormalement sales à cause de la cire. De temps à autre, les cavaliers se baladaient sur leur monture pour que l’air les soulage de la chaleur ; ils communiaient alors avec leurs animaux jusqu’à se fondre dans le paysage. Ici, il n’y avait rien à penser, juste de la terre à perte de vue. Et si parfois Jordi sortait de cette inertie, c’était pour s’observer, magnifique sur sa monture, tendu et fort, pleinement conscient du bonheur de posséder un corps. Il désirait presque transpirer pour sentir la fraîcheur des gouttes glisser sur lui.

À la tombée de la nuit, les expériences de la journée lui semblaient solennelles.

Au bout de deux jours d'expédition, les chevaux avaient les articulations des pattes enflammées, ainsi que des écorchures au-dessus des sabots. L'un d'entre eux boitait ostensiblement. Jordi les soigna toute une journée, administra au cheval boiteux plusieurs frictions à l'aide d'un coton imbibé d'huile bouillie avec du sel et, au lever du soleil, la bête pouvait appuyer la patte fermement.

Un jour, après avoir traversé illégalement la frontière de Lasht, profitant de l'absence des gardiens dans la guérite, ils furent abordés par deux *Chitral scouts* à cheval.

– Qu'est-ce qu'on leur dit s'ils nous demandent nos permis ? demanda Claire.

Jordi ne répondit pas, mais il s'y était préparé : il énumérerait tous les professeurs et politiques pakistanais qu'ils connaissaient afin que les soldats leur permettent de continuer leur voyage. Et, si besoin était, il mentionnerait le colonel de ce corps militaire, Javeed Kamal, avec qui il s'entendait très bien. Les militaires les saluèrent en inclinant la tête ; un de leurs chevaux se cabra.

– Bonjour, lança l'homme à l'uniforme le mieux repassé. Nous allions commencer un match de polo et il nous manque deux joueurs. Si ça tente l'un de vous...

Ainullah et Jordi montèrent leurs deux meilleures bêtes et profitèrent d'un après-midi agréable, bien que Jordi se contentât de regarder passer la balle. Il aimait aller à cheval, mais il n'était pas bon cavalier. Il n'aurait pas non plus été capable de faire le poids contre de tels spécialistes, mais cette faiblesse ne le dérangeait pas. Le but était de partager des courses dans ce décor légendaire, de sentir le vent, de se savoir privilégié. Aux rênes de son cheval au galop, il eut la sensation d'atteindre l'apothéose de cette expérience grandiose de vivre dans les montagnes.

Le soir, Jordi raconta qu'au Pakistan beaucoup d'hommes jouaient au polo sur des ânes. Il se remémora des anecdotes de jeu et expliqua une histoire qu'il avait entendue de la bouche de son ami hôtelier, Babu.

– Lorsqu'ils jouent au polo, les chevaux atteignent des vitesses élevées. Pour pratiquer ce sport, il faut déployer une plus grande adresse que ce que les gens imaginent. Le frère de Babu est mort pendant un match. Son cheval a heurté celui d'un rival et ils sont morts tous les quatre : les cavaliers et les chevaux.

Depuis les montagnes, s'élevaient des bruits incertains qu'on entendait nettement. Jordi voulut donner une pointe de gravité à l'instant – il aimait prendre le temps de savourer ce genre de moments, qu'y pouvait-il ?

– Les chevaux sont une part de ces hommes, conclut-il. Chaque jour, ils nous enseignent quelque chose.

Le 3 juillet, les chevaux de l'expédition s'enlisèrent dans un marécage

de boue. L'un d'entre eux resta immobile, sans fournir le moindre effort pour se libérer.

– C'est typique des herbivores, déclara-t-il. Ils ne sont pas combattifs. Ils ne luttent pas pour sauver leur peau. Ils rendent la tâche facile à leurs prédateurs.

Ils réussirent tout de même à lui venir en aide.

Les journées suivantes, tandis que Claire découvrait des habitations néolithiques et des lits de torrents asséchés où le quartzite s'accumulait, Ainullah s'entraînait au tir à la carabine, grâce auquel il tua une marmotte, qu'ils partagèrent. Ils dînèrent face aux glaciers. Taïga, un des chiens, brisa la colonne vertébrale d'un agneau, qu'ils mangèrent aussi. Un propriétaire leur réclama de l'argent pour traverser ses terres. Des prairies immenses, des montagnes gelées, des lacs paradisiaques. En de rares occasions, ils durent payer juste pour qu'on les laisse passer. Jordi fit fuir un de ces percepteurs en brandissant son couteau, un Muela bien aiguisé, et en le voyant s'éloigner, il s'exclama :

– Pour qui il se prend, ce roitelet ! Comme si cette terre appartenait à un homme !

Le 12 juillet, le groupe s'apprêtait à traverser un fleuve noirci par la saturation de schiste et de boue. Comme le pont voisin ne supportait que des poids humains, Ainullah jaugea la profondeur du cours d'eau. Le fleuve coulait impétueusement, mais ils avaient vu pire, et le cou des animaux dépasserait suffisamment de l'eau. Le garçon attacha une corde à la queue d'un cheval et l'encouragea.

C'était une brute grise et répugnante que Jordi avait achetée un an plus tôt, un animal rebelle d'une énergie inhabituelle. Il atteignit l'autre rive. Jordi attacha la corde à la queue du deuxième cheval. Lorsqu'il pénétra dans le fleuve, l'eau se déchaîna. Par moments, des vagues noires recouvraient entièrement la bête et venaient l'engloutir l'espace de quelques secondes. À cause peut-être de son échine enflammée, de la fièvre avec laquelle il s'était réveillé, ou peut-être encore de sa nature herbivore, le cheval cessa de lutter.

Les membres de l'expédition tirèrent sur la corde pour le ramener à la terre ferme alors que l'eau jaillissait de ses narines. Il avait les yeux exorbités. Ils serrèrent les dents, leurs mains saignèrent, Jordi tirait plus que nul autre, il était le plus fort, c'est lui qui avait loué ce cheval et le perdre lui coûterait une fortune... Alors, lorsqu'il comprit qu'ils traînaient un poids mort, il tira avec plus de vigueur encore. Dès qu'ils posèrent l'animal au sol, Jordi se jeta sur son corps, se pencha sur sa poitrine et, à un rythme régulier, lui prodigua un massage cardiaque à coups de genoux. La bête rejetait de l'eau mais ne réagissait pas. Jordi attrapa son museau des deux mains, prit une inspiration et lui fit du bouche-à-bouche par les narines. Claire frappait fort sur sa cage thoracique après chaque bouffée d'air. Il mourut.

– C'était brutal, tu ne trouves pas, Claire ? murmura le jeune Alexandre,

absorbé dans la contemplation de la silhouette du cadavre.

– C’était intéressant, répondit la scientifique. Étrange. Enfin, c’est la vie.

Tandis que Jordi coupait la queue du cheval en silence, Ainullah culpabilisait de l’avoir envoyé dans le fleuve, d’avoir sous-estimé sa maladie. Tous ensemble, ils le consolèrent.

– Ce n’est pas grave. Allez, on repart, le réconforta plus tard Jordi, en tendant les rênes d’un cheval vivant alors qu’il pensait aux dix-neuf mille roupies qu’il devrait payer au propriétaire du cheval mort.

En plus, il était pressé de rentrer en ville, il avait besoin de renouveler son passeport sur le point d’expirer.

– Allez, on y va !

À Chitral, la température était encore plus élevée, ce qui provoqua l’effondrement physique de Fjord et de Jordi. Le malamute contracta de nouveau une maladie provoquée par la chaleur. Cette impuissance était horrible et désespérante. Pourquoi supportaient-ils si mal les hautes températures ? Jordi s’installa à côté du chien à l’endroit le plus frais de la maison pour recouvrer des forces, étudiant la progression de sa faiblesse, sa grande vulnérabilité dans ces circonstances. Comment réagirait-il si on l’agressait alors qu’il était en proie à un de ces abattements ? Puis il regarda Fjord. Quel chien ! La puissance de leur connexion les avait amenés à tomber malades en même temps. C’était comme s’il faisait partie de lui-même.

Il entendit des voix à la porte de la maison. Puis Claire l’appela.

– Jordi, on te réclame.

Il aspira une profonde bouffée d’oxygène et se leva. Il marcha lentement jusqu’au seuil de la porte où il reconnut le jeune Pachtoun qui l’attendait.

– Qu’est-ce que tu veux ? demanda-t-il au milieu du salon.

– Le grand officier Zahid désire vous voir, l’informa-t-il.

– Qui est ce grand officier Zahid ? interrogea Claire.

– Le chef de la police secrète, répondit le garçon.

– La Gestapo, ajouta Jordi dans un filet de voix, et à l’adresse de l’émissaire : Dis-lui qu’aujourd’hui je n’ai pas le temps, j’irai un autre jour.

Si Zahid s’imaginait qu’avec des ordres, des menaces et des pressions, il obtiendrait quelque chose de lui, il se mettait le doigt dans l’œil. Jordi tourna le dos au gamin et, aussi exténué qu’orgueilleux, il se retira en quête de fraîcheur. Il eut envie de rire en constatant la suffisance dont il faisait preuve en pareilles circonstances, mais il était à bout de forces. Qu’est-ce qu’il croyait ce fanfaron en uniforme ? Il pensait peut-être qu’il allait répondre à ses appels comme un chien ? *Tu ne me fais pas peur, Zahid. Que ce soit bien clair.* Il admettait que, face à certaines pressions, il disjonctait, que ses réactions dépassaient les limites du raisonnable, mais, à vrai dire, ces élans, déments en apparence, jouaient toujours en sa faveur et l’aidaient à délimiter son espace, à se faire respecter, même par les autorités.

Le jeune homme se retira.

– Qu’est-ce qu’il peut bien vouloir ? demanda Claire.

Jordi haussa les épaules. Il ne parvenait pas à se débarrasser de ce foutu limier qui s’obstinait à l’accuser d’aller savoir quoi. Malgré son geste de conciliation censé avoir mis Jordi sur la piste du *barmanou*, Zahid ne le quittait pas d’une semelle.

Ils laissèrent passer une journée. Jordi en profita pour se rétablir un tant soit peu et, le lendemain, il se présenta accompagné de son amie dans le bureau de Zahid. Claire trouva le policier plutôt jeune, aimable et accueillant.

– N’étiez-vous pas intéressés par la traque du *barmanou* ? demanda-t-il, assis derrière sa table de travail. Alors à quoi doit-on le fait qu’aujourd’hui vous vous consacriez à des missions archéologiques sans autorisation ?

Quand Claire justifia l’intérêt scientifique de la mission, Zahid les envoya à l’étage pour qu’ils s’entretiennent avec le chef de la police. Jordi monta les escaliers en ronchonnant.

– Arrête un peu de parler, tu te fatigues pour rien, lança Claire. Réserve-toi pour le moment venu.

Le chef les attendait, debout, les fesses appuyées sur le bord de son bureau, et il tenait entre ses doigts un papier qui interdisait à l’équipe de Jordi et de Claire toute prospection sur le territoire, puisqu’ils n’étaient ni en possession des documents nécessaires, ni accompagnés par aucun représentant officiel du Pakistan.

– Monsieur, commença Jordi, qui s’efforça d’articuler distinctement et mit dans sa voix une gravité et une puissance qui camouflaient sa faiblesse, vous savez aussi bien que moi que nous réalisons ici un travail très sérieux, et que nous nous attachons à ne pas déranger les habitants des montagnes et...

– Tu as étudié l’agriculture ? l’interrompit le policier qui, tandis que Jordi parlait, avait feuilleté les rapports qui concernaient les étrangers qui se tenaient face à lui.

– Oui.

– Quelle spécialité ?

– Agroalimentaire.

– Ce n’est pas vraiiii ! (L’homme ouvrit les bras en croix, en tendant des liasses de feuilles.) Comme moi !

Il lâcha les papiers épars sur son bureau, retourna une chaise et les invita à s’asseoir. Heureusement, car Jordi était au bord du malaise. Ils discutèrent un moment des études et de l’université, aimablement, jusqu’à ce que, pour finir, le chef les sermonna de ne pas disposer des autorisations en règle.

– On va laisser passer pour cette fois, disons que c’est un accident. Mais si ça se reproduit, vous en paierez les conséquences.

Quand ils quittèrent les bureaux, Jordi enragea :

– Il est impossible que dans un contexte de coopération avec le Pakistan, nous soyons traités comme des hors-la-loi. Claire, tu devrais envoyer une lettre de protestation aux dirigeants de la région, en joignant une copie à l’ambassadeur de France. Depuis que la coopération a débuté, ils ne font que

nous mettre des bâtons dans les roues.

Le lendemain, tandis que Jordi était à Islamabad pour faire renouveler son visa, Khalil raconta à Claire comment la police l'avait harcelé ces derniers temps.

– Quand vous étiez en voyage, ils m'ont posé des questions sur Jordi, ils voulaient connaître son numéro de passeport, ils m'ont reproché de l'avoir comme ami et de le loger. Je leur ai répondu que tant qu'ils ne m'interdisaient pas d'héberger des étrangers par écrit, je n'arrêterai pas de le voir. « Si tu continues comme ça, tu vas te faire licencier, m'ont-ils mis en garde. Tu peux dire au revoir à ton emploi. »

Claire commençait à deviner la position délicate dans laquelle se trouvait un Jordi qui, sourd ou étranger aux menaces qui l'entouraient, vivait à sa guise, s'impliquant dans des causes plus généreuses et risquées les unes que les autres. Elle transféra cette inquiétude à son journal :

« Avant, Jordi n'avait jamais eu affaire à la police. À présent, il l'a sur ses talons. En tout cas, les Pakistanais n'aiment pas les Français parce qu'ils soutiennent Massoud. »

Le 2 août, ils fêtèrent l'anniversaire de Claire. Le 4, ils dormirent à Peshawar. La veille de son retour en France, Claire se réveilla vers trois heures du matin et trouva son hôte debout. Il révisait les dépenses du voyage, dont il avait estimé le coût à 11 926 francs¹. Ils évoquèrent l'avenir, la survie et comment Jordi envisageait de « sauver » les Kalashs.

– Si j'ai assez d'argent...

Quand Claire ouvrit le compartiment le plus hermétique de son portefeuille, elle se rappela les propos de son père quelques mois auparavant lorsqu'il lui avait donné deux cents francs² : « Cet argent, il est rien que pour toi, pas pour la mission. »

Claire enfonça ses doigts dans cet espace minuscule qu'elle n'avait pas touché jusque-là, en sortit les billets et les tendit à son ami.

¹- Environ 1 800 euros. (NdT)

²- Environ 30 euros. (NdT)

XXXI

« La culture nouristani est en danger de mort. Elle n'est plus véhiculée que par les Kalashs [...]. Et les ONG, en parfaite méconnaissance de cette culture, ont confié leurs écoles aux religieux musulmans. Les écoles sont généralement transformées en *medersa*. Cette situation exclut les filles et limite l'enseignement aux garçons. Et ceux-ci ne sont pas très nombreux pour deux raisons : d'une part, la plupart de la population n'apprécie pas les *medersa* ; d'autre part, le système éducatif classique n'est pas adapté à la mentalité des montagnards ni à leur mode de vie réglé par le calendrier naturel. En outre, les salaires des professeurs sont si faibles qu'ils préfèrent chercher une autre source de revenus pour nourrir leur famille. »

Rapport de Jordi Magraner.

Le professeur Malek dit aux enfants : « Nous sommes plus de trois mille, peut-être atteindrons-nous un jour les trois mille cinq cents. Nous cultivons du raisin pour produire du vin. Le vin, les robes, le visage découvert de nos femmes et le fait que nous, les hommes, nous nous rasions la barbe sont des marques très importantes de notre identité. »

Le vieux Kasi Khoshnawaz leur affirma : « Nous, les Kalashs, nous disons que les hommes acquièrent l'immortalité à travers le souvenir qu'ils laissent. »

Le professeur Janiar Khan leur indiqua : « Le *markhor* est le symbole de la fécondité, de la noblesse et du bon commandement. C'est l'animal des esprits de la montagne. »

Et son collègue Mirzamas leur expliqua : « Nous avons un autre dieu, Guish, le dieu de la Guerre du panthéon *kafir*. »

Le GESCH (Groupe d'étude et de sauvegarde des cultures de l'Hindu Kuch) a été fondé par Jordi Magraner en 1998 afin de divulguer en Occident la culture kalash. Le siège était basé chez les Magraner à Valence, à l'instar de l'association Troglodytes ; les adhésions contribuèrent à payer les honoraires de quatre professeurs kalashs qui, sous le nom de « Narrateurs de la tradition », entreprirent un travail inédit jusque-là : enseigner aux enfants et aux jeunes Kalashs l'histoire de leurs ancêtres.

– Nous avons besoin d'un demi-salaire en plus, lança Abdul en entrant dans le jardin de son hôtel, où Jordi l'attendait.

Abdul revenait de sa quotidienne ronde de reconnaissance. Il était allé dans les écoles, avait supervisé les professeurs, auxquels ce jour-là il avait versé leur premier salaire.

Jordi lui remit une liasse de billets pliée.

– Nous sommes quittes ?

Abdul rangea la liasse dans son *salwar-kameez* sans compter.

– Ton association est la meilleure chose qui pouvait nous arriver.

Et mon frère, pensa Jordi, car Andrés lui prêtait toujours de l’argent avec une régularité qui à présent lui permettait d’arrondir les salaires. L’infailible Andrés, son soutien constant. Un jour, Erik L’Homme lui avait confié que, pour Andrés, le financer était sa façon de prendre part à un rêve.

– Mais tu m’as donné beaucoup d’argent, lui fit remarquer Abdul en donnant des petits coups sur la bosse qui se dessinait sous le *salwar-kameez*. Il y a aussi le mois prochain ?

– Non. C’est le premier loyer de la *Sharakat*... Si ton offre tient toujours, bien sûr.

Abdul l’étéignit.

Dans sa nouvelle maison, Jordi s’immergea entièrement dans le quotidien des Kalashs. Finalement, il put débarrasser ses affaires du garage de Khalil. Dans le jardin, il sema des courgettes, des aubergines, des tomates, des haricots verts, des poivrons et, parmi les cultures, il mit en terre des plants de fleurs pour repousser les insectes.

Dans le fleuve, à quarante mètres environ de la maison, Abdul possédait un bassin de truites où, de temps à autre, il allait pêcher et, à compter de ce jour, il pensait s’y rendre pour, au passage, superviser les travaux de son locataire. Peu de jours après avoir conclu la location, Abdul monta se poster dans son coin d’élevage et de pêche habituel. Avant de s’enfoncer dans la broussaille et dans les arbres, il vit Jordi marteler un piquet.

– Qu’est-ce que tu fais ?

Jordi termina de l’enfoncer.

– Une clôture pour les chiens. Je ne veux pas qu’ils aillent manger les poulets des voisins. Ni qu’ils se battent avec d’autres chiens. Et toi alors ? Tu vas pêcher ?

– Oui, j’y vais.

Jordi sécha sa sueur du dos de sa main. Ses deux grosses bagues en forme de serpents scintillèrent.

– Si tu pêches quelque chose de bon et que ça te dit, passe à la maison, je cuisinerai ça ce soir.

Abdul se présenta avec la moitié des prises de la journée. Jordi fit cuire les poissons à la braise et déboucha une bouteille de liqueur d’abricot que les Kalashs avaient eux-mêmes distillée. Ils la burent au cours du dîner en se résumant leur vie.

– Je suis né en 1959 à Bumburet. Mon père était chef religieux et garde forestier. Son travail consistait à contrôler les braconniers, à protéger l’abattage des forêts... Il a eu trois femmes. Moi, je suis le fils de la première. Fils unique. Ce n’est pas très commun ici, alors je crois que ç’a été une chance pour moi quand j’ai commencé à étudier, parce que mon père m’a immédiatement inscrit dans une bonne école à Ayun. Ensuite, il m’a envoyé

deux ans dans une école privée à Peshawar. J'avais dix-huit ans et, bon, dans la grande ville, je me suis senti déboussolé, avec tous ces ânes, ces voitures et ces camions... Il y avait trop de gens pour moi, j'ignorais même où se trouvaient le nord et le sud.

– Plus ou moins comme aujourd'hui, en fait... se risqua à plaisanter Jordi, étant donné leur état d'ébriété.

Ils se mirent à rire. Ils burent davantage. Abdul se rappela le jour où il avait échappé à un professeur qui le battait à Ayun.

– Je me suis enfui avec un ami, on voulait disparaître, aller à Peshawar. On était gamins. On devait avoir six ans, mais je m'en souviens très bien. (Le visage d'Abdul se décomposa.) À un moment de la nuit, perdus dans la forêt, alors qu'on essayait de trouver la route principale, on a vu beaucoup d'hommes à barbe aux portes d'une mosquée. Mon ami était musulman, mais pas moi, j'ai eu peur. Je n'ai pas aimé ce que j'ai vu. Je n'étais pas des leurs, je n'avais jamais vu tant d'hommes à barbe réunis... En revanche, j'avais entendu des histoires sur leur compte. Du coup, j'ai cru qu'ils allaient me tuer.

Les deux hommes se regardèrent dans leurs yeux injectés de sang.

– Et tu attends toujours, pas vrai ? le taquina Jordi.

Abdul donna un coup sur la table.

– Toujours, cria-t-il en riant. Toujours.

Des rires fusèrent de nouveau.

– Bon, mais qu'est-ce qu'il s'est passé, alors ? demanda finalement Jordi.

– Rien. Mon père a envoyé un homme à ma recherche, et il devait être vraiment bon parce que figure-toi qu'il m'a retrouvé.

– Ton père a dû te coller une bonne raclée quand tu es rentré chez toi.

– Il m'a juste embrassé et m'a demandé de ne plus jamais m'enfuir.

Abdul avait sincèrement aimé et respecté son père, il voulait que ce soit clair.

– En plus de surveiller les forêts, mon père taillait le bois, il était charpentier. Ensemble, on a construit l'hôtel que tu connais. (Abdul avait vidé son verre de liqueur. Il le remplit.) Il est mort il y a deux ans de ça. Et tu sais où j'étais ? En train de travailler dans la construction en Irak. En train d'essayer de gagner de l'argent. On m'a dit qu'il avait une bronchite, que ce n'était pas très grave ; lui, il disait que ce n'était rien. Et quand on m'a recontacté, il était mort. Je n'ai pas pu assister à l'enterrement de mon père. Mon absence a été perçue comme une honte dans la communauté.

La désolation couvrit le visage d'Abdul. Jordi pensa à son père, à sa famille, à combien il les aimait. Il les regretta, comprenant très bien la douleur de celui qu'il considérait déjà comme son ami.

– C'est un accident, dit Jordi.

– En Irak, j'essayais de gagner de l'argent, tu comprends ? Pour manger.

– Tu n'as pas à avoir honte, Abdul. En t'occupant de la coordination des Narrateurs de la tradition, tu prouves beaucoup à ceux qui doutaient de toi.

– Le problème ne vient pas des miens. Les musulmans nous ont tout pris par la force, déclara Abdul sans élever la voix (il n’a pas pour habitude de l’élever). Ils n’ont rien acheté. Nous sommes indo-européens, ce sont nos ancêtres qui ont rendu tout cela possible. (Il étendit le bras dans un geste qui embrassait l’espace.) Quand j’étais petit, dans les vallées, il y avait des musulmans, mais moins qu’aujourd’hui. Vingt pour cent peut-être. À présent, il y en a plus de cinquante ou soixante pour cent. Ils sont venus de l’étranger et se sont mariés avec nos femmes kalashs et les ont converties à l’islam. Ils nous achètent nos noyers, nos maisons, notre argent, et personne ne peut rien faire pour gagner de l’argent, pour prospérer ne serait-ce qu’un peu. Le gouvernement a intérêt à ce que les Kalashs restent pauvres. Comme ça, dans cent ans, peut-être serons-nous décimés. Nous, les Kalashs, nous devrions tenter quelque chose pour que ça n’arrive pas, mais quoi ? Je ne sais pas comment on pourrait changer ça. Il est clair que personne ne va nous aider. Il nous faudrait un plan.

Un plan.

Jordi était expert en la matière, combien en avait-il déjà échafaudés ? La question était : qui se préoccupait d’eux, qui était prêt à les écouter ? Il comprenait si bien Abdul. Personne n’allait les aider.

À chaque nouvelle discussion avec Abdul et d’autres Kalashs, Jordi s’impliquait davantage. Tant de points communs unissaient l’histoire de ce peuple et la sienne... Comment pouvait-il ne pas s’identifier à eux. Et, qui plus est, ils étaient païens ! Pour la première fois de sa vie, il se surprit à penser au pluriel. Il ne s’agissait pas d’atteindre un objectif précis ni de révéler un secret au monde. Il ne cherchait pas à s’élever au-dessus de mille têtes, mais il se souciait – il se souciait ! – de la survie de cette culture et il était prêt à aider.

Toujours est-il que se détourner subitement de toute ambition personnelle n’était pas chose facile. Jordi n’était pas missionnaire, ermite non plus, il ne brûlait pas de fusionner avec la nature, pas le moins du monde. Comment expliquer ce qu’il souhaitait ? Il aspirait à répandre une sorte de pureté, une vérité si propre et irréprochable qu’elle le distinguerait d’une manière ou d’une autre ; sa réflexion l’amena à caresser une idée de grandeur et d’anonymat qui lui parut magnifiquement belle. Il était peut-être en train d’atteindre un but.

Un après-midi, il se rendit à son bureau et fouilla dans ses livres et ses notes jusqu’à ce qu’il mette la main sur les sentences romaines qu’il avait recopiées des années auparavant. Mais il ne les avait pas encore appliquées, elles n’avaient donc pas vraiment d’impact sur sa vie. Depuis sa jeunesse, il avait perçu en elles une force et une authenticité impressionnantes auxquelles il associait son esprit, voilà pourquoi il les avait reproduites, mais les circonstances ne l’avaient jusque-là pas encore amené à les comprendre vraiment.

Il devait tellement à ces vallées. Elles lui offraient non seulement la possibilité d'établir des parallèles entre sa vie de résistant et le combat mené par les Kalashs, mais aussi une cause noble pour laquelle lutter.

« Rome s'incline vers la mort par vertu et, par conséquent, pour la gloire. »

Pierre Grimal.

Et les Kalashs... Les Kalashs lui laissaient entrevoir la possibilité de devenir un leader différent. Et surtout de continuer à vivre là-bas.

De sorte que quand Erik L'Homme retourna à Chitral quatre ans après leur inoubliable dispute à Shishiku, il trouva un Jordi aux antipodes de celui qui avait eu tant de mal à se mettre au kalasha et au khovar.

– C'est vraiment toi qui la fabriques ? demanda Erik, un verre rempli de liqueur d'abricot à la main.

– Bien sûr. J'ai ma propre distillerie.

Il leva son verre face au visage d'Erik. Ils trinquèrent. Jordi but une gorgée bien plus grande que celle d'Erik.

– Alors, tu es venu pour écrire un livre savant que personne ne va lire ?

– Eh oui ! Certains livres sont davantage faits pour être écrits que pour être lus.

– Qui va le publier ?

– Les éditions L'Harmattan. Je suis ici parce qu'il me manque quelques informations essentielles, mais en réalité il est presque terminé.

– Donc, tu es revenu par nostalgie.

Erik posa le verre sur la petite table en pierre.

– Je suis aussi le secrétaire de l'association. J'ai envie d'apprécier le fruit de mon travail. Comment se portent les Narrateurs ?

Jordi entra dans le détail d'un plan qu'il comptait bientôt mettre à exécution. Lorsqu'il évoqua les musulmans radicaux, le ton de sa voix et son visage se crispèrent.

– Ils continuent à nous harceler. Ces connards. Cette racaille qui ne pense qu'à détruire.

Erik fut frappé d'observer la puissance avec laquelle le rejet de ces gens s'était enraciné en lui.

– Bon, dit finalement Jordi. Tu t'installés chez moi ?

– Non, non. Je vais passer ces deux mois à Chitral, c'est là que se trouvent la plupart des gens avec qui je souhaite discuter.

– Mais viens quelques jours. J'ai de la place. Tu sais que tu ne déranges pas.

Erik attrapa de nouveau son verre, il avala une petite gorgée.

– Je crois que pendant la dernière semaine, ça pourrait être pas mal.

– Très bien. Marché conclu.

Comme convenu, Erik s'installa dans la *Sharakat House* la dernière semaine de son séjour.

Un matin où il accompagnait son hôte à Chitral, ils rencontrèrent un homme qui hurla sur Jordi. Erik crut comprendre que son ami n'avait pas fini de payer la Jeep... et que quelqu'un s'impatiait. Jordi s'avança vers l'accusateur en élevant la voix à son tour. Dès qu'il arriva à sa hauteur, il décocha un coup de poing qui atterrit sur la pommette de son adversaire. Ils se bagarrèrent un moment.

En plus de l'incommoder, cette scène le surprit. Cet homme qu'il avait devant lui était celui qui, des années auparavant, lui avait recommandé de faire l'idiot, de garder son calme.

Tandis qu'ils regagnaient Bumburet, Erik pensa que les choses finiraient mal pour Jordi, que dans cette région ce genre d'excès se payait. En s'arrêtant devant la *Sharakat House*, il se demanda comment son ami réussissait à conserver un tel niveau de vie : deux domestiques, des chevaux, la Jeep... Rien d'étonnant à ce qu'il ait des dettes !

« L'argent était pour lui un démon nécessaire », a-t-on l'habitude de dire à propos de Jordi. Ce manque le forçait à agir, à inventer. Certes, avec cinq cents dollars, il pouvait vivre comme un roi au milieu des Kalashs, s'offrir deux chevaux, du personnel, une maison agréable, petite mais relativement confortable, au sens médiéval du confort. Mais inévitablement surgissaient des paiements, de nouvelles dettes, des obligations ou des achats qu'il s'imposait lui-même et qui finissaient par consumer sa rente.

Ce sont les soucis économiques qui le poussèrent à se rendre au siège de l'ONG Aide médicale internationale (AMI), dans lequel il entra par une matinée du mois de mai en compagnie de Shamsur. Il portait un pantalon noir en cuir et un tee-shirt blanc cintré sur lequel dansait un collier en or. *Ce type est gay*, pensa Gyuri Fritsche depuis la table où il discutait avec des membres de son équipe.

Jordi salua plusieurs personnes, il plaisantait inlassablement.

– Qui c'est, celui-là ? demanda un entrepreneur de passage.

– Lui ? répondit un expatrié de longue date. Lui, c'est un mythe à Peshawar. Quand tu entends « Jordi est en ville », c'est le signal que tu vas bientôt voir sa voiture avancer dans University Town. Il ne passe pas inaperçu, ça non ! Tous les deux ou trois mois, il vient de Chitral, et tout le monde a son avis sur le personnage : que c'est un homme dangereux, qu'il a des problèmes...

– Pourquoi est-ce qu'il a des problèmes ?

– À cause de son opposition ouverte à l'islam ? de son mode de vie ? de son attirance pour les jeunes garçons ? Voilà ce que tu entendras sur Jordi. Mais je ne sais pas, personnellement, je n'ai jamais rien vu qui pourrait confirmer toutes ces histoires, et j'ai toujours préféré ignorer les ragots.

– Mais qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fait ?

– Jordi ? Je suis sûr que tu as déjà entendu parler de lui. L’homme qui cherche le yéti.

– C’est pas vrai ! C’est lui !

– Quelqu’un me prête un ordinateur ? demanda Jordi en élevant la voix. Il faut que je consulte mes mails.

Aussitôt, on lui céda un poste. C’était la première année qu’il communiquait grâce à Internet. *Quelle merveilleuse invention !* Alors qu’il jetait des coups d’œil sur l’écran, il débitait des blagues qui déclenchaient des éclats de rire autour de lui.

– Hé toi ! cria Gyuri. Ici, on essaie de tenir une réunion, alors ou tu arrêtes de nous faire suer, ou tu t’en vas.

Jordi eut envie de répondre à ce petit blanc-bec de chef qu’il ne connaissait pas encore. Mais cette attitude aurait été totalement contre-productive compte tenu de ses intentions. Il se montra comiquement offensé et reprit la lecture de son e-mail.

XXXII

Comment naît un géant ? À quel moment peut-on deviner combien il sera grand ? On dit que les géants souffrent d'une maladie, que c'est pour cela qu'ils sont comme ils sont. Il n'est donc pas étonnant qu'au fil de l'histoire on les ait jugés plus ou moins anormaux.

Indéfectibles détenteurs d'une insolence autoritaire, ils sont fréquemment en conflit avec le pouvoir. Ces affrontements vont de pair avec leur condition d'êtres immenses. On dit qu'Eurymédon, le gouverneur des premiers géants, choisit de les exterminer. Certes, nombreux furent ceux qui succombèrent, victimes de massues de bronze, de torches, de projectiles en métal chauffés au rouge, un autre fut aplati par un morceau d'île arraché à la fosse marine. Mais en aucun cas ce ne fut chose facile.

Il est difficile de les tuer.

Certains ont survécu.

XXXIII

« La chasteté est la fleuraison de l'homme ; et ce qui a nom Génie, Héroïsme, Sainteté, et le reste, n'est que les fruits variés qui s'ensuivent. »

Henry David Thoreau, *Walden ou la Vie dans les bois*,
traduction de Louis Fabulet.

« Son ambivalence à l'égard de la sexualité fait écho à celle de bien des hommes célèbres qui ont eu pour la vie dans la nature une passion exclusive – Thoreau (qui resta vierge toute sa vie) et le naturaliste John Muir sont les plus éminents – sans compter tous ceux qui sont moins connus : pèlerins, chercheurs de vérité, désaxés et aventuriers. À l'instar de beaucoup de gens que la nature attire, McCandless semble avoir poursuivi une grande variété de plaisirs qui supplantaient le désir sexuel. Ses aspirations, en un sens, étaient trop puissantes pour être comblées par un simple contact humain. McCandless pouvait avoir été tenté par le soutien qu'apportent les femmes, mais celui-ci pâlisait auprès de la perspective d'une rencontre directe avec la nature, avec le cosmos lui-même. Et voilà pourquoi il se dirigea vers le Nord, vers l'Alaska. »

Jon Krakauer, *Into the Wild*.

Claire se rendit au Pakistan pour le troisième été consécutif, même si cette fois elle voyageait à ses frais. Cat Valicourt avait mis un terme à sa collaboration avec Jordi. Pour elle qui était de plus en plus placée sous la protection de Coppens, les excursions au Pakistan perdirent leur attrait originel. Les discrètes découvertes scientifiques réalisées ne justifiaient plus les risques encourus dans des montagnes de plus en plus talibanisées, ni l'effort de supporter les emportements intempestifs de Jordi. Aucune grande institution scientifique ne financerait plus aucun projet qu'ils mèneraient ensemble. Valicourt cessa définitivement de lui venir en aide. Ils poursuivirent toutefois leur relation amicale. Après tout, Jordi n'avait pas envie de perdre tous les liens qu'il entretenait avec « l'extérieur », encore moins quand il s'agissait d'une scientifique qui atteignait désormais le rang d'autorité. Et puis il admettait que, pendant des années, Valicourt avait été un véritable soutien pour lui.

Pendant ce voyage, Claire était accompagnée par deux journalistes français, Agnès et Stéphane. Ils s'installèrent d'abord quinze jours à

Peshawar, où ils dormirent la moitié du temps à l'université, et l'autre au siège d'AMI.

Cette année-là, Claire se sentit particulièrement agressée par les regards des Pendjabis et des Pachtouns. « Il y a des limites à l'adaptation et, surtout, au désir d'adaptation », consigna-t-elle dans son journal. Elle regarda les vêtements qu'elle portait. Elle arborait, selon la coutume pendjabi, un pantalon large et un *salwar-kameez*, qu'elle retroussait toujours dans la rue ; là-bas, dehors, la moitié des femmes sortaient en *burqa*. L'autre moitié portait un grand voile qui couvrait la tête et le visage, à l'exception des yeux. C'était insupportable. Elle sentait que les hommes la regardaient comme des sauvages. Certes, ils la respectaient parce qu'elle était étrangère et, de ce fait, jouissait de dispenses, mais la situation était bien pire qu'en Inde par exemple.

– En Inde aussi, les femmes vivent une situation difficile, mais tu vois qu'on peut encore faire quelque chose, dit-elle à Jordi. Là-bas, on peut discuter. Au Pakistan, c'est impensable.

Le 26 juin, onze jours après son arrivée, Jordi apparut, accompagné de Shamsur et Ainullah. Ils avançaient à l'unisson, Jordi en tête, et les deux jeunes hommes un demi-pas derrière. La vision du trio lui causa une vive impression. Quelque chose de martial, de solide, de profondément viril émanait du groupe. Jordi l'étreignit et les garçons se montrèrent affectueux, on sentait qu'il leur avait parlé d'elle. Puis Jordi leur ordonna de porter ses valises, lui aussi aida à en transporter une. On voyait clairement qui était le chef.

Les jours suivants, Claire fut témoin de la tendre obéissance de Shamsur et d'Ainullah à Jordi – le chevalier, l'apprenti et l'écuyer. Les garçons toujours derrière lui, jamais au même niveau. Claire pensa qu'en Occident la relation aurait pu paraître quelque peu archaïque, mais qu'au Pakistan elle fonctionnait bien. Shamsur et Ainullah s'entendaient comme des frères et, sans l'ombre d'un doute, Jordi était conforté dans son rôle de chef et de mentor. Finalement, Jordi n'avait pas seulement lu Camus, il l'avait aussi cru. N'était-ce pas Camus qui avait écrit : « Chaque homme a besoin d'esclaves comme d'air pur. Commander, c'est respirer, vous êtes bien de cet avis ? Et même les plus déshérités arrivent à respirer. Le dernier dans l'échelle sociale a encore son conjoint, ou son enfant. S'il est célibataire, un chien. L'essentiel, en somme, est de pouvoir se fâcher sans que l'autre ait le droit de répondre. [...] La puissance, au contraire, tranche tout¹. »

– Dis donc, tu t'es même rasé pour venir nous chercher, lança Claire.

– Je suis beau, hein ?

– Avec un couteau, à l'ancienne mode des chasseurs ?

– Non, non, j'ai un rasoir électrique, ma chère. Si j'aime la montagne, c'est parce que j'aime vivre le mieux possible, et là où l'on peut brancher un rasoir électrique...

Dans la *Sharakat*, Jordi accorda à Claire le privilège de voir sa chambre. En ouvrant cette porte, il voulait lui avouer l'estime qu'il lui portait. Des trophées de chasse, dont plusieurs cornes de *markhors*, des dagues, des couteaux, des épées, des pipes artisanales, un éventail et des sculptures antiques, des fers à cheval, des tissus, des peintures de reptiles, d'oiseaux et des meubles nouristanis... dominés par l'énorme drapeau valencien accroché au mur contre lequel il appuyait son lit. Dans la pièce se remarquait également une photo de ses parents et de ses grands-parents. C'était le seul parmi les enfants Magraner à afficher une image de ses aînés dans sa chambre.

Claire se demanda pourquoi il l'honorait en la laissant pénétrer dans son sanctuaire. Comme Cat, comme Fjord, comme Ainullah, Claire a une biographie excentrique et mémorable. Son père était artiste, il oscillait entre le dessin, la peinture et la sculpture. Sa mère, quant à elle, travaillait au milieu d'architectes. Tous les deux lui ont toujours paru très originaux, hors du commun. Son père l'éduqua en insistant sur le fait que le regard des autres n'importe pas. Par principe. Ce que pensent les autres n'importe pas. Ils lui enseignèrent l'amour de la nature, le pragmatisme, des orientations qu'elle prit au sérieux, devenant au fil de sa jeunesse un prodige de concentration : elle apprit à s'isoler pour mettre en œuvre ses projets. Jusqu'à ce que, sans savoir très bien comment, elle se livra à une espèce de compétition. Elle commença à envoyer à tour de bras des articles pour un système hyperproductif qui lui en demandait toujours plus... et qui la consuma.

Un jour, elle décida de mettre un frein. *Je ne peux pas continuer comme ça*. Elle se convainquit doucement qu'elle devait profiter d'autres choses et trouva le chemin pour y parvenir. Aujourd'hui, dans son petit recoin au bout de toutes les salles de l'Institut de paléontologie humaine de Paris, entourée de crânes, de pierres, de tibias et de douzaines de fossiles désordonnés, Claire travaille, éclairée par une lumière ténue, sous la protection d'un proverbe en caractères chinois qu'elle a placé derrière elle : « La véritable victoire est notre victoire sur nous-mêmes. »

Mais rien de tout cela ne rend Claire très différente, ni le fait qu'elle ait troqué la pratique du karaté contre celle de l'aïkido, un art martial consistant à éviter les coups, sans en administrer. Non. Son secret, celui qui la distingue définitivement et qui la rendit encore plus fascinante aux yeux de Jordi, son secret réside dans sa sexualité.

« Jusqu'à mes quarante-huit ans, je n'ai pas été en couple et je n'ai pas eu besoin de sexe, me confia Claire à Paris. Avant cet âge, j'ai eu deux relations sexuelles, dont une avec celui qui est, à présent, mon mari. Je ne l'ai jamais ressenti comme un besoin, je n'ai donc jamais eu à me contrôler. Je n'y pensais pas. Je voulais juste être seule. »

Jordi disposait d'un grand répertoire d'histoires excentriques. Comme il parlait de tout avec humour, beaucoup de gens lui expliquaient leurs histoires d'amour, et de sexe aussi, et lui était toujours prêt à emporter dans sa besace

des épisodes sexuels entendus par-ci par-là ; pour autant il se montrait impénétrable lorsqu'il s'agissait d'exposer ses inclinations. Toujours est-il que l'histoire de Claire l'avait captivé parce qu'elle s'accordait parfaitement avec une croyance qu'il avait lui-même défendue en public, en théorie du moins : le sexe n'est pas une priorité, on peut le contrôler. Au point de conserver sa virginité ? Allez savoir. Il était impossible de le faire parler de ses rapports sexuels. À vrai dire, il était surprenant de ne pas lui connaître de relations amoureuses. Un ami commun assurait que Jordi lui rappelait saint Bernard, le fondateur des cisterciens : un homme très beau doté d'une grande énergie qu'il redéployait dans sa foi et dans ses actions. Et qui, de surcroît, faisait preuve d'un côté mystique très développé, très pur. Saint Bernard était mort jeune. Bref, pourquoi Jordi ne pouvait-il pas être vierge ?

Quand le 12 juillet 1998, les sélections de la France et du Brésil s'échauffaient quelques minutes avant de disputer la finale de la Coupe du monde de football, au Pakistan la nuit tombait et les Kalashs faisaient la fête. Claire et Jordi avaient passé leur journée à planifier l'expédition imminente, l'heure de se détendre avait sonné. Assis sur l'herbe à observer les hommes danser, Jordi regarda son amie du coin de l'œil. Ils s'entendaient si bien. Ils passaient leur temps ensemble, profitaient des mêmes choses et, ce qui est encore mieux, Claire savait écouter.

Stéphane, Agnès et Shamsur délaissèrent bientôt les danses au profit du match.

– Tu viens, Claire ?

– Non, je ne suis pas très football.

Claire resta avec Jordi au milieu des hommes qui buvaient et fumaient du hachisch. À un moment, plusieurs femmes kalashs se rassemblèrent autour des hommes, qui brandirent des freins de vélo et commencèrent à frapper des bidons qu'ils utilisaient en guise de tambours pendant que d'autres entonnaient des chants ou poussaient des hurlements. Puis l'intensité diminua avant d'être réduite à un bruit de fond de tambours et d'un doux chœur féminin. Un vieillard éleva la voix. Dans son discours, il fit l'éloge de quelques habitants des vallées, dont Jordi.

– Claire ! s'exclama-t-il. Claire ! Il m'a nommé !

Jordi venait de recevoir une louange publique des Kalashs. Ivre de tant de choses, ce moment-là représenta une apothéose dans sa vie.

– Il m'a nommé ! répéta-t-il tandis que les tambours résonnaient en sourdine, que l'orateur pérorait encore et que les femmes chantaient dans un murmure.

Quand ils reprirent leur danse, Claire s'anima, son *salwar-kameez* ondoyait en rythme au milieu des tissus des paysans, entièrement livrés à cette cérémonie, souriants. Jordi semblait flotter.

À la fin de la fête, le match n'était pas encore terminé. La France gagna. Championne du monde. Stéphane ne bougeait pas, il voulait voir les *Bleus** soulever la coupe. Dans le téléviseur, les Français s'embrassaient, pleuraient.

Jordi s'arrêta devant l'écran pour observer l'euphorie dans le pays qui l'avait adopté, l'endroit où il avait grandi, où vivait sa famille et, pour une fois, il se sentit proche, partageant avec la France quelque chose de vraiment mémorable : la victoire.

Deux jours plus tard, ils partirent dans les montagnes.

Ils croisèrent bergers et trafiquants d'opium, mangèrent du chevreau dépecé par Jordi à l'aide d'un couteau de boucher, contemplèrent des montagnes de galets et des glaciers que Claire n'avait jamais vus ailleurs que dans les livres. Ils furent reçus par le shah de Khadzé, franchirent des tombes et des mausolées ismaélites près d'un affluent de l'Amou-Daria, et discutèrent avec des membres d'une ONG spécialisée dans la désintoxication des fumeurs d'opium.

Avant de rentrer en Europe, alors qu'ils passaient les derniers jours chez le shah de Zebak, plusieurs Afghans manifestèrent leur étonnement à l'égard des cheveux de Stéphane. Il n'avait que vingt-neuf ans et des cheveux aussi blancs que ceux des anciens.

– Au fait, aujourd'hui, c'est mon anniversaire, déclara Claire.

Ils le lui souhaitèrent avec effusion, le shah leur offrit à tous un lapis-lazuli. Jordi s'approcha de l'oreille de son amie :

– Ne pense pas que j'ai oublié : j'ai un cadeau pour toi à Bumburet. Pour moi, le 2 août est un jour important.

1- Albert Camus, *La Chute*, Gallimard, 1956.

XXXIV

Le mot anglais *freak* fait référence à des phénomènes anormaux et évoque en même temps une espèce bien déterminée de « monstres ». Il y a des années, il désignait les personnes atteintes d'une malformation ou d'une anomalie physique qu'on exhibait dans les cirques : femmes barbares, hommes-éléphants, géants... tels étaient les *freaks*. Les années passant, le mot a également commencé à qualifier des personnes que l'on considère comme « extravagantes, compte tenu de leur obsession extrême ou étrange pour un thème concret, dont elles sont spécialistes¹. » C'est de là qu'a dérivé un mot plus précis devenu populaire en Espagne : *friki*.

« Les *frikis* se caractérisent par le fait de ne pas encore être acceptés ni bien vus par la société. Leurs goûts sont habituellement considérés comme infantiles, immatures et inadaptés à leur âge. Ces thèmes sont en général liés au développement et à la manifestation de l'imagination, de la créativité et de l'intelligence de l'individu et ne sont pas nécessairement en rapport avec le niveau de développement socio-émotionnel de l'individu, sachant que ces centres d'intérêt peuvent, en fonction de chacun, être vécus de façon très différente². »

Bernard Heuvelmans, père de la cryptozoologie, est un *friki* par définition. Il eut un bon ami auteur de bandes dessinées qui en 1958 traversait une grave crise personnelle, Georges Prosper Remi, connu sous le nom d'Hergé. Un jour, ils se donnèrent rendez-vous pour parler non pas de leurs problèmes, mais du yéti, car Hergé souhaitait créer une nouvelle aventure de son personnage de bande dessinée Tintin. Heuvelmans l'éclaira sur l'homme des neiges et Hergé se mit à l'œuvre.

Dans *Tintin au Tibet*, Hergé réduit à trois le nombre de ses personnages : le capitaine Haddock, Tintin et le sherpa Tharkey. Dans aucun de ses autres titres, on n'en trouvera si peu. Ils partent à la recherche de Tchang Tchong-jen, un ami de Tintin. Dans cet album, Hergé se plonge dans les grandes forêts, les immenses espaces blancs, la couleur qui hante ses cauchemars incessants. Lorsqu'il termine son livre, l'auteur pense : *C'est ma meilleure aventure. Ma préférée*. Peu après, ses cauchemars se dissipent et il divorce de Germaine, dont il s'était séparé quinze ans plus tôt.

Lorsqu'on évoque Jordi Magraner et son aventure, beaucoup de monde emploie le mot *friki*, bien qu'abondent également les gens qui le comparent à Tintin.

Franck Charton : Son équipement sophistiqué était celui d'un scientifique, d'un chasseur et d'un Tintin d'Asie centrale.

Maurice Levêque (ancien délégué général de l'Alliance française au Pakistan) : Quand je l'ai rencontré à Islamabad, il m'a fait penser à Tintin.

Jean-Paul Thomas (naturaliste) : C'était une espèce de Tintin, un romantique mû par l'exaltation de l'aventurier qui se déplace dans des conditions extraordinaires. Un éternel adolescent.

On a souvent dit de Tintin, dans un sens péjoratif, qu'il était *friki* et homosexuel. Cette question peut être débattue. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que Tintin est l'un de nos géants.

1- [Wikipedia en espagnol](#).

2- [Wikipedia en espagnol](#).

XXXV

Entre juillet et août 1998, l'offensive talibane sur Kaboul obligea AMI à retirer son personnel d'Afghanistan. Comme le reste des équipes humanitaires, les coopérants se replièrent dans la base de Peshawar.

Yves Bourny, chef de mission d'AMI au Pakistan, tint plusieurs réunions consécutives avec Gyuri Fritsche et d'autres collaborateurs, au cours desquelles ils tâchaient d'évaluer dans quelle direction ils devaient concentrer leurs efforts. Les couloirs afghans étaient bloqués par la guerre et, en outre, la crise du Kosovo avait nécessité le transfert d'une grande partie du matériel et du personnel d'AMI en Europe, réduisant la délégation pakistanaise au minimum.

– Nous devrions ouvrir les frontières du Pakistan. Aider les régions où les réfugiés se sont massés, défendait Bourny.

Jordi suivait l'actualité, mais restait en dehors des débats sur l'aide humanitaire, quand il entra dans les bureaux de l'AMI pour présenter à Bourny son plan : un projet médical dans les vallées kalashs.

– ... Il est certain que pour obtenir des résultats, il faut également développer l'économie, c'est fondamental, affirma Jordi. En cultivant des vignes, par exemple. Le vin traditionnellement produit par les Kalashs fait partie de leur culture et beaucoup de Pakistanais viennent les voir pour profiter de ce vin bon marché. Parce que vous savez bien que les musulmans boivent aussi. Et il y en a certains qui boivent beaucoup, hein ? Le vin rapportera donc de l'argent et...

Yves Bourny écouta l'exposé de Jordi, qui parlait de manière structurée et passionnée, proposant les idées qu'il couvait depuis des mois et qu'il avait consignées dans le rapport qu'il était en train de réciter.

Projets pour les Kalashs :

- Rendre salubres les *bashalis*¹.
- Construire des maisons de maternité (deux) par souci d'hygiène, afin de réduire la mortalité.
- Installer latrines et fosses septiques dans les maisons.
- Développer la médication naturelle et locale (homéopathie...) à travers une pharmacie européenne qui étudiera les plantes locales.
- Former des femmes professeuses.
- Élaborer du matériel didactique.

- Informer la population.

Gyuri n'était pas convaincu. Bourny, lui, resta songeur. Ce Jordi était drôlement bizarre, il s'enthousiasmait toujours pour des choses étranges, le *barmanou*, rien que ça ! Néanmoins les deux hommes ne pouvaient pas nier que chaque fois qu'ils discutaient avec lui, ils avaient été impressionnés par la connaissance que ce drôle d'oiseau avait de leur territoire. Personne de leur entourage ne maîtrisait la région comme lui. Personne.

– Laisse-nous y réfléchir et on en reparle bientôt, répondit le chef de la mission.

Ces jours-ci, Jordi rendit visite à quelques collègues expatriés, les informant de son nouveau projet, encouragé par les bonnes vibrations que lui avait transmises Bourny. Dans une des traditionnelles fêtes organisées par la communauté étrangère, il remarqua une fille attirante aux cheveux courts qui, tout comme lui, avait été invitée. En réalité, il l'avait déjà vue une fois à AMI, où elle travaillait au service administratif. Marie-Odile l'avait, elle aussi, remarqué. Ce petit homme aux yeux bleus ne pouvait pas ne pas attirer l'attention. C'était une boule de nerfs, qui parlait sans discontinuer. Il expliqua certaines choses à propos du *barmanou*, mais il parla surtout des Kalashs, comme s'il était leur représentant ou qu'il était chargé de les défendre.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Jordi à Marie-Odile.

– La même chose que toi, je suppose. Je bois, je m'amuse...

Jordi ferma théâtralement les yeux. Il recommença :

– Je veux dire... au Pakistan.

– Je ne sais pas. Je voulais travailler à l'étranger. J'avais envie de quitter la France. J'ai fait une formation d'un an, AMI m'a proposé de venir ici... Je crois que les candidatures n'étaient pas légion, alors ça s'est fait rapidement.

– Tu arrives et tu te retrouves à Peshawar... Sacrée façon de se faire la main !

– Le pays n'a pas l'air d'être très difficile.

– Ouh là, tu n'as pas froid aux yeux ! Et, dis-moi, pour quitter la France, tu as dû suivre des cours d'administration ?

– En fait, j'ai aussi appris à monter une radio, à m'occuper des urgences médicales... Je me charge même de l'épuration de l'eau, tu imagines !

– Tu sais monter une radio ?

– C'est si surprenant que ça ?

Ils sympathisèrent aussitôt.

Loin d'afficher un physique spectaculaire, Marie-Odile possédait une grâce délicate. Cette nuit-là, elle portait une tenue discrète ornée de motifs colorés qui donnaient une touche désinvolte à son allure séductrice de princesse tout-terrain. Aujourd'hui, les traits de Marie-Odile frisent la dureté mais conservent leur douceur. Elle vit dans le XIX^e *arrondissement** de Paris, où le calme cours de la Seine se voit fréquemment troublé par des altercations. C'est un quartier difficile. Marie-Odile étudie pour devenir professeur de qi

gong. Une méthode qui n'a rien à voir, bien sûr, avec le style musclé que Jordi exhiba dans une bagarre à laquelle il se livra pour elle.

– Gyuri t'accompagnera dans les vallées kalashs pour découvrir le territoire et évaluer les possibilités de mettre ton plan en œuvre, lui annonça Bourny.

Formidable. Heureusement, les humanitaires se réveillaient, même si, pour qu'ils interviennent vraiment, il fallait à présent convaincre ce fier-à-bras hollandais qui l'avait fait taire juste après leur rencontre. Dans les réunions qui avaient suivi, le Hollandais lui avait fait meilleure impression, mais Jordi surprenait souvent Gyuri en train de l'épier comme s'il était un insecte – c'est pourquoi, en le voyant, Jordi pensait aux hiboux.

Avant de partir, Jordi acheta quelques publications récentes sur les Pachtouns et les païens à la librairie anglaise de Peshawar, il avait besoin de se tenir informé, que rien ne lui échappe. Comme la passe de Lowari n'était pas encore bloquée par la neige, ils purent se rendre en Jeep à Chitral. Au début, il préféra parler le moins possible au hibou, mais Gyuri insista, il lui tirait les vers du nez, alors il se laissa absorber par la conversation et, contre toute attente, il sympathisa très vite avec lui. Gyuri était hollandais, mais il parlait aussi espagnol : il l'avait étudié pendant cinq ans et avait également travaillé neuf mois en Amérique du Sud. Il vivait à Peshawar avec sa famille.

– Deux enfants et ta femme de nouveau enceinte, ce n'est pas mal par les temps qui courent, répondit Jordi.

La Jeep zigzaguait sur l'infâme route qui longeait les ravins.

– Et toi ? demanda Gyuri.

– Ma famille est en France.

L'orientation sexuelle de Jordi intriguait Gyuri. Il avait entendu tellement de rumeurs... Il se devait de le demander.

– Une copine ?

Pourquoi fallait-il toujours qu'on lui pose ce genre de questions ? Pourquoi tout le monde s'intéresse tout de suite à la famille, à la petite amie ? Et la pudeur dans tout ça ? Merde.

– J'en ai eu une, répondit Jordi en regardant le nouveau précipice qui s'ouvrait dans le virage suivant. Mais on a eu un accident de voiture et elle est morte. C'est pour ça que je me suis mis à voyager.

– C'est terrible...

La réponse jaillit automatiquement, sans même qu'il y réfléchisse : il répéta le mensonge qu'il avait déjà utilisé pour tromper Ainullah. La fiction commençait à gagner en poids, à s'enraciner, elle s'était transformée en quelque chose de proche de la vérité. Une bonne solution qui lui épargnait des hésitations et des explications sur son intimité.

Le Hollandais ne fut guère convaincu par son récit, toutefois il voulut croire qu'il avait au moins eu une femme. Il soupçonnait toujours Jordi et le petit Shamsur d'entretenir une relation physique, mais après tout, Jordi

semblait être un type bien. Ah ça, il était bizarre, un excentrique pur sang, mais tout bien considéré il pourrait devenir son ami. En plus, en Hollande, être gay était plutôt bien accepté, non ? Et puis, qu'est-ce qu'il en avait à faire de la façon dont Jordi s'amusait, de qui il aimait. C'était une question privée. Il se proposa de ne plus aborder le sujet. De toute façon, Jordi ne lui dirait rien.

Dans les vallées, Gyuri fut présenté à Abdul, à Khalil, à l'univers kalash-nouristani de Jordi. En général, les musulmans qui y vivaient les observaient de loin. Jordi se montra implacable avec eux. L'ignorance ainsi que les discours démagogiques des mollahs l'irritaient, il n'allait pas dissimuler sa position devant Gyuri. À quoi bon ? L'assaut des musulmans contre la culture kalash, leur lente mais irrémédiable invasion, lui déplaisait bien trop pour qu'il se tempère et, en outre, quelqu'un devait dénoncer l'hypocrisie de ces religieux qui passaient leur temps à parler d'Allah et du ciel tandis qu'ils accumulaient les péchés les uns après les autres. Il fallait que Gyuri comprenne l'état de la situation actuelle pour s'impliquer, il ne pouvait en être autrement.

Gyuri pensa que si Jordi continuait de lancer des critiques aussi contondantes en public, il ne survivrait pas longtemps dans cette société musulmane orthodoxe et radicale.

De retour à Peshawar, Jordi fit claquer sa langue, tordit la bouche et reconnut que dernièrement son ami Khalil, le barbu à frange auquel il l'avait présenté, avait des agissements condamnables.

– Il est obnubilé par l'argent, dit-il à Gyuri. En ce moment, il veut gagner quelques roupies sur le dos des Kalashs, alors il a essayé d'utiliser leurs femmes comme prostituées. Il pense que ça peut être un bon coup avec les touristes pakistanais. Ce n'est pas bien.

Jordi s'exprima avec modération malgré l'ampleur de l'accusation. Malgré l'immense contrariété qu'il avait ressentie en découvrant les magouilles de Khalil. Si ç'avait été quelqu'un d'autre, il lui aurait flanqué une bonne raclée, il ne pouvait pas tolérer l'humiliation, encore moins celle qui touchait des gens qu'il appréciait et respectait toujours un peu plus. Mais il devait se contenir. Après tout, Khalil l'avait beaucoup aidé, ils étaient toujours unis par des liens étroits. Par Shamsur, par exemple. Car Khalil était, avant tout, le frère de Shamsur. Comment pourrait-il commettre un acte qui mettrait en péril la relation avec son cher, son irremplaçable Shamsur ? Ce gamin était si important pour lui.

Contaminé par l'enthousiasme de Jordi, Gyuri contribua à conclure un plan d'action pro-kalash qui incluait le soutien de l'ambassade grecque.

– Regardons-y à deux fois, il faut se méfier des Grecs, lança Jordi. Il n'est pas question de ne pas profiter de leurs aides, mais il faut que ce soit clair, les Kalashs ne descendent pas d'Alexandre le Grand.

– Et pourquoi subventionnent-ils régulièrement les études des enfants kalashs ? Pourquoi financent-ils des projets dans la communauté ? Pourquoi

dépenseraient-ils de l'argent pour des gens avec lesquels ils n'ont aucun lien ?

– Parce que ça leur permet d'entretenir la légende de leur ascendance dans ces montagnes. Mais c'est faux.

– Enfin, du moment qu'ils aident...

– Certes, mais ce sont des aides ponctuelles, rien de structurel. Ce peuple continue à vivre des noix et de l'herbe qu'ils récoltent. Ils sont pauvres, tu l'as vu, non ?

– Si AMI unit ses forces à celles des Grecs, les progrès seront visibles et c'est ça que nous voulons, pas vrai ?

– Hum.

– Quoi ?

– Mais oui, c'est ça, bien sûr que c'est ça.

Ils remirent le plan au secrétaire de l'ambassade grecque du Pakistan, qui leur promit de s'impliquer largement dans cette affaire. Ils quittèrent le bâtiment, songeurs. Ils montèrent dans le pick-up, aux portes de Peshawar.

– Pourquoi ne viens-tu pas dîner un soir à la maison avant de rentrer à Chitral ? lui proposa Gyuri en démarrant. Jordi accepta, enchanté.

Quelques jours plus tard, Jordi rencontrait son épouse, Iris, et les petites, Kris et Maartje. La sensation d'être en famille fit grand bien à l'aventurier. Combien de souvenirs l'assaillirent ! Quelle nostalgie de Fontbarlettes et des soirées dans la maison parentale ! Il ne désirait pas rentrer, non, mais cette chaleur ne s'oublie jamais. Quand ils eurent couché les filles, ils passèrent la nuit à plaisanter et à parler d'argent, de sexe et de géographie.

Non loin de là où ils étaient en train de tisser des liens d'amitié, à Peshawar même, le terroriste Zubaydah tenait depuis un an à visage découvert la *Maison des martyrs*, un hôtel pour les membres d'al-Qaida. Les talibans enrôlaient sans relâche des tribus complètes de Pachtouns. Le *pachtounwali*, le code tribal d'honneur et de conduite, faisait rage dans le pays où il se propageait comme une loi : l'honneur pachtoun est préservé grâce à une série de combats perpétuels pour défendre les biens que sont *zar* (l'or), *zan* (la femme) et *zamin* (la terre).

Argent.

Sexe.

Et géographie.

1- La *bashali* est un édifice où les femmes sont confinées pendant leurs menstruations. (NdT)

XXXVI

Peu de temps après avoir conclu la location de la *Sharakat House*, Jordi apprit que cette transaction n'était pas du goût d'Abib Noor ni de son père, Hazar Khan, deux musulmans. L'intrusion d'un étranger les avait singulièrement irrités, aussi avaient-ils décidé de faire pression sur Abdul pour qu'il expulse son nouveau locataire et leur vende les terres qu'ils convoitaient depuis plusieurs années.

– Méfie-toi de ces deux-là, l'avertit Abdul lorsqu'ils les croisèrent dans le sentier.

Ils ne se saluèrent pas.

Jordi savait qu'ils alimentaient tous les deux les commérages à son sujet, qu'ils répandaient des soupçons, s'interrogeaient en public sur ce qu'il fabriquait à Chitral depuis si longtemps, qu'ils se moquaient de sa quête du *barmanou*. Bon. Certes, son intérêt était à présent tourné vers les Kalashs et il serait évidemment bon de dissiper les suspicions de ce genre, mais comment allait-il mettre de côté le motif pour lequel il était connu dans les vallées ? Il ne pouvait pas. D'une certaine façon, le *barmanou* justifiait sa présence devant le regard toujours plus inquisiteur des montagnards. S'il y renonçait, que lui resterait-il ? Toutes ces années auraient l'air d'une vaste farce, il donnerait raison à ceux qui ne cessaient de le harceler et si, brusquement, il renonçait au *barmanou* pour se hisser au rang d'actif défenseur des Kalashs, il ne serait plus que de la vulgaire chair à canon.

Ainullah voyait également l'étau se resserrer autour de Jordi, il surprenait des chuchotements entre les voisins. L'un d'entre eux osa même l'interroger directement sur ce que son chef et lui trafiquaient. Parfois Jordi arpentait la maison en se lamentant à voix haute du traitement que lui réservaient les musulmans les plus radicaux ou en maudissant l'ambassade grecque de tant tarder à lui donner sa réponse concernant le plan de soutien en faveur des Kalashs, sur lesquels il prenait toujours des notes pour le livre qu'il allait écrire. C'est à ces notes qu'il consacrait le plus clair de son temps – il était donc habituel de le voir concentré et taciturne à la fois. C'est pourquoi Ainullah s'étonna le jour où Jordi ouvrit la porte, dans un état d'exultation.

– Tu veux rencontrer Massoud ? demanda Jordi, même s'il s'agissait d'un ordre en réalité.

Collé à l'âtre, où il faisait cuire une soupe, Ainullah garda la louche dans

sa main.

– Pourquoi ?

– Pour qu'ils nous laissent entrer en Afghanistan.

Jordi venait de recevoir une offre de travail d'Yves Bourny, à qui il avait suggéré, les dernières fois où ils s'étaient rencontrés, différentes manières de s'introduire dans un Afghanistan encore très difficile d'accès pour les ONG. Les idées du zoologue ainsi que sa détermination et son courage à l'heure d'affronter de possibles expéditions s'étaient insinués en Bourny, qui n'avait eut de cesse de retourner dans tous les sens le problème du transport du matériel et des médicaments dans la vallée du Panshir.

– Il faudra en parler avec Massoud et les talibans, l'avait averti Bourny.

– Je m'en occuperai.

Quand AMI rouvrit son programme dans la vallée du Panshir en 1998, l'aide humanitaire avait dû faire la route de Peshawar au Tadjikistan et, de là, traverser les montagnes pour atteindre Safed Shir. Au moins quatre jours pour chaque trajet. Il leur arriva une fois d'être autorisés à franchir la ligne de front à Tagab par les talibans de la région, mais ce n'était pas chose facile, de sorte que l'envoi de vivres et d'approvisionnements était bloqué depuis un certain temps déjà, sans la moindre solution en perspective. Toujours est-il qu'il fallait rétablir cette liaison d'une manière ou d'une autre. Et qui mieux que Jordi maîtrisait le terrain ? Il connaissait chaque vallée, chaque commandant, chaque berger. Sans compter qu'il n'était ni afghan, ni tadjik, ni pachtoun, ni pakistanais, si bien que personne ne pouvait le soupçonner d'appartenir au camp adverse. Grâce à son caractère, il serait capable de supporter la pression de chacun des chefs de la vallée qui, en guise de péage, exigeaient une partie de la cargaison, dès lors que le convoi souhaitait poursuivre sa route. C'est pourquoi les responsables d'AMI vérifièrent avec Jordi que la traversée de l'Hindu Kuch vers le Panshir avec des médicaments était vraiment faisable. Il s'enthousiasma. En à peine quelques minutes, il avait un plan précis pour tout.

– Je connais tous les marchands de lapis-lazuli qui font des allers-retours entre Peshawar et le Panshir avec leurs ânes chargés de pierres, dit-il à Bourny, et je t'assure qu'ils auront envie de nous aider. Nous les paierons, ils feront des affaires avec ce qu'ils transporteront et, à la fin, on leur donnera un petit quelque chose... C'est important pour les musulmans, hein ? Le *zakat*.

Quelques jours plus tard, il se rendit au bazar de Peshawar, où il négocia les conditions avec les marchands qui participeraient à l'expédition.

À présent, il fallait parler à Massoud.

Il s'occuperait de tout, ils ne devaient pas s'inquiéter. Il avait enfin de l'argent, il allait pouvoir faire des merveilles. Enfin de l'argent. Enfin. Il attrapa un paquet de feuilles, en sortit une. À l'aide d'un stylo, il traça plusieurs colonnes et détailla le prix des médicaments, de la gaze, des sparadraps, des bandes et autres fournitures d'infirmerie. Il prit une autre feuille pour établir le budget des coûts de fabrication de latrines, de

réparations diverses et de la confection de draps. Il poursuivait ses comptes pour définir le prix de la nourriture, spécifiant que l'équipe aurait surtout besoin de « beaucoup de sucre, de quelques grappes de raisin, de carottes ».

Quand Jordi eut élaboré un premier budget prévisionnel et se mit d'accord avec Bourny sur l'itinéraire et les conditions du convoi, il réussit à ce qu'un de ses intermédiaires organise un rendez-vous avec Ahmed Shah Massoud, l'homme né dans un village du Panshir, qui avait joué un rôle prépondérant dans l'expulsion de l'armée russe hors du pays.

Massoud avait étudié au lycée français Istiqlal de Kaboul jusqu'à son entrée à l'université, où il suivit des études d'ingénierie avant de prendre la tête de groupes de miliciens armés de vieux fusils. C'est avec eux qu'il apporta la démonstration de ses dons de stratège, son charisme fit le reste. On ne le surnommait pas « le Lion du Panshir » pour rien. Les Français ne soutenaient pas seulement sa lutte actuelle contre les talibans, ils le présentaient comme un héros. Il avait interdit la culture de l'opium dans la région, il défendait à ses hommes de fumer du tabac, et on dit qu'il déplorait les rumeurs comparant sa férocité à celle des pires leaders talibans.

Le débat autour de Massoud fit rage en France, où les mêmes conversations se répétaient régulièrement. Erik L'Homme lui-même s'était retrouvé au milieu d'un repas à attaquer le Lion :

- Massoud est un Tadjik... et un fondamentaliste musulman.

- Comment peux-tu en être aussi sûr ? lui demanda un ami.

- Parce que je suis allé là-bas.

- Est-il donc inenvisageable qu'un guerrier puisse être différent ? Vous avez entendu cette rumeur selon laquelle il réciterait de la poésie à ses soldats pour les instruire ?

- Considérer que Massoud combat le fondamentalisme taliban est une erreur. Massoud est un Tadjik qui se bat contre des Pachtouns. Il défend également son territoire. Mais les mollahs du Panshir ne sont pas plus tendres.

- Eh bien, Jordi, qui est toujours au Pakistan, ne pense pas du tout la même chose que toi.

Erik se racla la gorge mais ne répondit rien. Après tout, chacun pouvait bien penser ce qu'il voulait.

Jordi se rendit au rendez-vous accompagné d'Ainullah. Massoud les reçut dans une maison afghane typique de Malaspa, dans le Panshir. Jordi se sentait plus nerveux que d'ordinaire. C'était la première fois qu'il côtoyait personnellement quelqu'un à qui il vouait une réelle admiration. Cette sensation lui rappelait le tremblement qui l'avait pris lorsqu'il avait reçu la première lettre de Bernard Heuvelmans, le maître de la cryptozoologie, bien que les émotions déclenchées par Massoud fussent d'un autre ordre, bien moins sophistiquées, plus basiques. À ses yeux, Massoud était un homme complet. Un guerrier. Un vrai, un grand. Quelqu'un qu'il considérait, d'une

certain façon, comme son égal. Quand il se trouva devant lui, il comprit que ce qu'il ressentait n'était pas de l'admiration, mais du respect.

Ils s'assirent face à face, sans une table pour les séparer. Jordi s'installa, le dos plus droit que d'habitude, les épaules hautes, le menton relevé, et il expliqua le plan qu'AMI et l'Union européenne souhaitaient mener à bien dans le Panshir.

– AMI fait du bon travail en aidant ces gens, je vous félicite, intervint Massoud. Mais dis-moi, tu aimes les Afghans ? L'Afghanistan ?

– Oui. J'ai des amis afghans. Ainullah (il le désigna) est afghan.

– Tu aimes nos vêtements ? nos chapeaux ?

– Beaucoup, comme tu peux le constater.

Jordi toucha son *pakol*. Satisfait, Massoud aborda le sujet des attaques talibanes en Afghanistan et de la nécessité de se débarrasser de ces chiens.

– Je suis d'accord, acquiesça Jordi. Il est difficile de comprendre ce que les Pendjabis et les talibans fabriquent en Afghanistan. Moi, je vis à Chitral, et j'en ai assez des Pendjabis. En fait, j'attends depuis un moment que tu attaques Chitral.

Massoud sourit.

– Nous n'avons pas le soutien suffisant pour nous infiltrer jusque dans tes vallées, répondit-il. Pour le moment, tu vas devoir attendre. Mais compte sur nous pour vous aider à rejoindre le Panshir. Mes hommes ne te gêneront pas. J'espère que ces chiens auront la décence de vous laisser passer.

Tandis qu'ils se séparaient, déjà debout, Jordi hésita, *je lui demande, je ne lui demande pas*. Ils avancèrent jusqu'à la porte. Ils étaient sur le point de sortir. Jordi s'arrêta, se retourna vers le militaire et se lança :

– Est-ce qu'on peut prendre une photo avec toi ?

Au moment où ils se serrèrent la main, Massoud lui dit :

– Au revoir. J'espère que nous nous reverrons.

Ainullah se chargea d'obtenir le consentement des talibans pour cette expédition. Maiwand, son meilleur ami, le neveu d'un commandant taliban, parvint à convaincre son oncle d'intervenir en faveur des plans d'AMI.

– Bravo, Ainullah. Ça n'est pas à la portée de tout le monde de réussir une chose pareille, le félicita Marie-Odile.

La journée était terminée depuis un moment déjà et, dans les bureaux de l'ONG, les mêmes que d'habitude restaient là, à parler de tout et de rien : le docteur Kayan, Jordi et Shamsur se tenaient aux côtés de la Française et d'Ainullah.

– Si tu savais, ça, ce n'est rien, répliqua Jordi. Ainullah a mobilisé le Panshir tout entier, ils nous attendent déjà.

– Il faut dire que c'est de là-bas que je viens. Les gens me connaissent, ce n'est pas si compliqué.

– Et Shamsur, de quoi s'occupe-t-il ? interrogea le docteur Kayan.

Le visage de Jordi s'assombrit lorsqu'il fit un signe de tête en direction

du garçon, qui en entendant son nom, écarquilla les paupières autant qu'il put.

– Shamsur ne vient pas. Il est très jeune. Il doit rester étudier.

Shamsur regardait le visage du docteur Kayan les yeux grands ouverts, pétrifié, inexpressif, sa façon à lui de se taire. Il ne voulait pas aller à l'école, comment fallait-il qu'il le dise ? Il était nouristani. Les gens de cette terre n'apprécient pas les études. Ils aiment la vie lente, naturelle. C'est tout. Combien de fois l'avait-il déjà répété ! Mais Jordi insistait pour lui inculquer l'instinct académique malgré les revers qu'il avait subis des mois auparavant, quand Shamsur lui avait suggéré d'envoyer Ainullah étudier le français à l'Alliance à sa place. Jordi l'avait pris au mot et Ainullah avait assisté aux cours pendant quatre mois, tirant profit de ces leçons.

– En plus, ajouta Jordi, la mission est assez risquée et je ne veux pas causer de malheur à ses parents. Je suis censé lui enseigner des choses, pas le mettre en danger.

– Allons, ce ne sera pas si terrible.

– Avez-vous lu cet article sur l'islam ? demanda Jordi en hochant la tête vers la petite table autour de laquelle discutait le groupe. Sur le napperon se détachait la couverture de la revue *Marianne*, qui portait le gros titre « Pourquoi l'islam progresse-t-il ? ». Jordi ouvrit l'exemplaire, chercha un paragraphe. « Les chevaliers du Prophète, lut-il, sont plus nombreux que les chrétiens pour la première fois de l'histoire. (Il leva les yeux.) Cette supériorité en déconcerte plus d'un. D'aucuns croient que l'heure est venue de prendre le pouvoir. De se venger. »

Tandis qu'il parlait, Jordi se remémora une autre lecture récente qu'il avait faite, une sorte de chronique dans laquelle un ancien professeur de Kaboul réfléchissait à son quotidien oppressant : « Les talibans ne veulent pas que le monde découvre leurs horreurs. L'information ne doit pas circuler [...]. Des gens sont frappés ou assassinés pour avoir chanté des berceuses à leurs enfants [...] dans ce territoire de l'arbitraire et de l'absurde », où était même pratiqué le « racisme linguistique » qui cherchait à écraser la langue perse car les talibans jugeaient intolérable qu'elle fût plus ancienne que l'arabe.

Non, Jordi n'emmènerait pas Shamsur au Panshir, ce gouffre des horreurs. Et il en avait assez de faire pression sur lui pour qu'il étudie. Il avait seize ans, c'était déjà un petit homme. S'il ne voulait pas étudier d'une manière formelle, à l'avenir il se contenterait de lui enseigner ce qu'il estimait lui-même nécessaire, il serait son unique professeur. Mais que ferait Shamsur pendant le voyage de Jordi ?

– Shamsur, l'interpella-t-il quand ils furent tout seuls, je crois qu'il va falloir que tu commences à chercher du travail.

En avril, l'ambassade grecque n'ayant toujours pas répondu au plan pour les Kalashs, Jordi signa sans la moindre hésitation le contrat qui le nommait *manager* du projet d'urgence dans le Panshir, s'assurant ainsi d'importants revenus réguliers. Il travaillerait avec Gyuri, qu'ils désignèrent *chief of party*

de la mission. Avant le départ, Gyuri l'invita à dîner chez lui. Les soirées passées en compagnie de la famille, auxquelles il se rendait enchanté, commençaient à devenir fréquentes. Il aimait l'ambiance et considérait comme un privilège l'occasion de partager une atmosphère familiale aussi loin des siens.

Quand Iris mit Maartje et Kris au lit, les petites prièrent Jordi de leur raconter une de ses histoires.

– Bien sûr, mes belles demoiselles, consentit Jordi en se frottant les mains.

Dans la chambre, il leur expliqua l'aventure de la forêt avec le suspens et les onomatopées dont les filles étaient friandes.

– Attendez ! s'exclama Jordi peu après le début de son récit.

Il sortit de la chambre avant de revenir, armé d'une petite caméra.

– Grâce à cette merveille de la science, je filme les traces que laisse ce petit homme.

– Tu as les empreintes du *barmanou* que tu as failli attraper, là-dedans ? lui demanda Maartje.

– Celui dont j'ai perdu la trace en arrivant au ruisseau ?

– Oui, celui-là, celui-là ! répondirent les petites en chœur.

– Ce jour-là, je suis sorti sans la caméra, mais c'est pour ça que, depuis, je l'ai toujours avec moi.

Jordi étreignit l'appareil dans un geste théâtral.

Puis il dîna avec Gyuri et Iris qui, de temps à autre, se levaient pour s'occuper d'Imre, leur bébé né en décembre. Ils débattirent de la situation de l'Afghanistan, décrivirent les campements qu'ils monteraient, les aides qu'AMI allait apporter. Jordi raconta en détail sa rencontre avec Massoud.

– Tu sais qu'après ça certains vont te voir comme un de ses amis, lui fit remarquer Gyuri.

– De Massoud ?

– Oui, de Massoud.

– Bah, on a juste parlé un moment. Je me fiche de ce que disent les cons. C'est pour ça que tu n'as pas voulu venir le rencontrer ? À cause du qu'en-dira-t-on ?

– Non, non... Je sais bien qu'à ma place tout le monde aurait voulu y aller, mais tu sais, moi, ces choses-là... je ne sais pas, ce n'est pas mon truc.

Jordi avait du mal à comprendre une telle attitude. Il entendait le rejet de son ami envers les choses trop populaires – d'ailleurs il partageait ce sentiment –, mais à ses yeux la figure de Massoud l'emportait largement sur toutes les autres ; l'importance historique de ce guerrier lui semblait si évidente qu'il était difficile pour lui de comprendre que quelqu'un puisse refuser une occasion de l'approcher. Jordi aspirait précisément à cette force, cette flamme, cette façon courageuse d'affronter l'existence. Enfin.

Après avoir souhaité bonne nuit au couple, il rencontra dans la rue un des gardiens de la maison de Gyuri. Il avait des informations sur ce type.

Comme il lui restait quelques forces pour discuter un peu, il lui demanda comment il en était venu à travailler pour le Hollandais après avoir servi dans l'armée.

– Je me suis fait virer, répondit l'homme. Une nuit où j'étais de garde, j'ai vu deux officiers baiser un chien.

– Le baiser ?

– Oui, oui. Il la lui mettait, enfin, tu vois.

Le surveillant fit un geste imagé. Jordi haussa les sourcils et frappa dans ses mains.

– Et ?

– J'ai arrêté les officiers et, peu de temps après, je me suis fait virer. Mais tu sais ce qui m'a paru bizarre ? C'est que le chien avait l'air d'aimer ça.

Quand Jordi raconta cette scène à Gyuri, ils s'accordèrent tous les deux pour dire que le garde devait être une espèce d'attardé mental non identifiée.

XXXVII

Le convoi de quarante ânes se mit en route pour le Panshir au printemps. Conduits par les marchands de lapis-lazuli, Ainullah et Jordi traversèrent d'étroits défilés et d'immenses plaines, tout en veillant sur les médicaments et les outils destinés à reconstruire la vallée. Des hommes armés assistèrent à leur passage, postés sur des saillies, embusqués derrière des rochers ; certains les saluèrent. L'éboulement d'un versant écrasa quelques ânes. La caravane récupéra le matériel utilisable avant de reprendre son chemin, le long duquel se succédaient des gorges sombres tapissées de mousse et des étendues ensoleillées et fleuries. Au milieu zigzaguaient des fleuves à fort débit qu'ils franchirent parfois grâce à des ponts instables dont le bois craquait. Ils longèrent des ravins aux passages si étroits qu'un autre âne tomba dans le précipice. Néanmoins les pertes furent minimes par rapport aux expéditions précédentes.

Au Panshir, des hommes qu'Ainullah avait recrutés à Peshawar les accueillirent et les guidèrent jusqu'à l'étendue où ils allaient établir la première base. Jordi et Ainullah venaient d'ouvrir un couloir humanitaire qui serait utilisé plus tard par le Comité international de la Croix-Rouge et les Nations unies.

Ils déchargèrent des ballots, montèrent des tentes, s'installèrent dans des dépendances séparées et évaluèrent de nouveau avec les Afghans la meilleure méthode pour acheminer l'aide dans la vallée et la région voisine de Salang. L'opération progressa à une vitesse inouïe au vu des habitudes locales, une démonstration d'efficacité. En peu de jours, la base fonctionnait à plein régime, en grande partie grâce au rôle primordial joué par Ainullah, à qui Jordi déléguait bon nombre d'initiatives relatives au camp, les discussions avec les autochtones et l'incorporation de nouveaux collaborateurs.

Ils formaient une équipe parfaite, atteignaient chaque objectif avec une rapidité et une facilité qui leur valurent une excellente réputation auprès des Afghans de la région. Alors, devant les possibilités que lui offrait son activité, et face à la certitude que tous ses apports en faveur de la terre et des hommes étaient positifs, Jordi se mit à rêver.

Il imagina un pays autonome composé du Chitral, du Gilgit, du

Nouristan, du Badakhchan et du Panshir. Son nom serait Hindu Kuch. Il ne cessait de réfléchir à tout ce qu'il pourrait faire pour les habitants de l'Hindu Kuch.

– On peut y arriver, Ainullah, on peut y arriver. Les gens nous soutiennent et j'ai des contacts. Tiens, écoute : le chef de la Fondation Aga Khan à Chitral ; le représentant d'Equo en Afghanistan ; Allan, le chef du Madera Office ; et un tas de leaders du Chitral et du Nouristan, en plus du commandant Massoud, le grand manitou de Badakhchan.

– Je ne sais pas. C'est difficile. Peut-être, répondait Ainullah.

Il est vrai que son chef était très connu là-bas. Les gens l'appréciaient. Pourquoi n'y parviendrait-il pas ?

Jordi connaissait les chefs tribaux et leurs désirs – pas très différents des siens d'ailleurs, du moins c'est ce qu'il pensait. En outre, il démontrait sa capacité à restaurer une zone dévastée dès lors qu'on lui octroyait les moyens et la liberté nécessaires. Comme Rudyard Kipling avait rêvé d'un homme qui voulait être roi, Jordi rêvait de lui-même, mais avec des ambitions plus réalistes et pacifiques que cet aventurier suicidaire. Là où Kipling avait imaginé le règne par la guerre, Jordi proposait un gouvernement impulsé par l'aide humanitaire.

Mais Ainullah se contentait d'écouter. Il accompagnait silencieusement son chef lors de ses fréquents voyages à Kaboul, où il coordonnait l'acquisition et la distribution des approvisionnements. C'est dans la capitale qu'il se maria avec celle qui est, encore aujourd'hui, sa seconde épouse.

– Félicitations, Ainullah. Mais tu sais que ça va te coûter cher. Une bouche de plus à nourrir.

– Je travaillerai deux fois plus. Et toi, alors, tu n'es pas décidé à te remarier ?

– Si. Mais ma prochaine femme ne sera ni française ni espagnole. Je vais me marier avec une Kalash. Je me ferai kalash et je la demanderai en mariage. Je connais une fille très belle, elle s'appelle Goul Baegom. Mais le problème, c'est qu'elle est encore mineure, il va falloir que j'attende quelques années.

– Une fille ? Tu me la montreras ?

Goul Baegom lui plaisait, elle était vraiment belle. Il ne pouvait guère en dire beaucoup plus à son sujet. En Europe, il ne se serait certes jamais marié dans ces conditions, mais ce n'était pas l'Europe, et il devait prouver à la communauté qu'il était sérieux, vraiment très sérieux. Et s'il l'expliquait à Ainullah ? Après tout, il était afghan, il le comprendrait sûrement. Mais non, le gamin était toujours en train de parler d'amour. Non, à quoi bon se compliquer la vie ? Il parlerait à Ainullah de choses qu'il comprendrait :

– Il faut fonder quelque chose, Ainullah. La lignée, c'est ce qui te perpétue, ce qui donne du sens à la vie.

– C'est vrai. Mais tu me la montreras un jour ou pas ?

La semaine suivante, Jordi l'emmena voir Goul Baegom. Ils marchèrent jusqu'aux champs où la fille coupait de l'herbe pour l'hiver. Au milieu de

l'épaisseur dépassaient les chapeaux polychromes de ses cousines et des voisines qui travaillaient avec elle. Il prit des nouvelles de sa famille et demanda s'ils avaient effectué les travaux dans la *bashali*.

– Non, répondit la fille en le regardant dans les yeux. Elle se baissa et se remit à couper.

– Ces maçons sont des bons à rien, lança Jordi sur un ton comique. Je me demande si je vais être obligé de venir vous réparer la *bashali*.

Des voix féminines s'élevèrent du champ.

– C'est ça, c'est ça, beaucoup de promesses, mais je suis sûre qu'on ne verra pas le bout de ton nez.

– Tu n'oseras pas t'approcher d'autant de femmes réunies.

– Moins de blabla et plus d'action.

Les femmes riaient en jetant des coups d'œil malicieux au-dessus de l'herbe jusqu'à ce que Jordi et Ainullah prennent congé.

– Alors, comment tu l'as trouvée ?

– Elle est très jolie. Elle a un visage d'Européenne. Quel âge a-t-elle ?

– Dix-sept ans à peu près. Et j'aurai des enfants. Il faut avoir une descendance. Enfin, toi, tu le sais déjà.

Ainullah se rendit compte que Jordi répétait très souvent son couplet sur la descendance et la lignée, cette question l'obsédait peut-être. Normal, arriver à son âge sans avoir d'enfants devait donner à penser.

Quand les femmes kalashs regagnèrent leurs maisons, elles racontèrent la visite de Jordi. La nouvelle se répandit à travers les vallées.

– Goul Baegom plaît à l'attrapeur de yétis, ça crève les yeux, confia l'épouse d'Abdul Khaleq à son mari.

– Elle ne se mariera jamais avec lui, répondit Abdul. Elle ne le connaît pas. Et puis ses parents respectent ses décisions.

Quand Jordi entra dans la cour du campement en lançant de la mie de pain au sol, une demi-douzaine de canards se rassemblèrent autour de lui. Trois Afghans observaient la scène depuis la porte.

– Entrez, entrez, les invita Jordi.

Les curieux avaient entendu parler des leçons sur les canards que donnait le chef à qui voulait l'écouter, ils décidèrent donc d'y assister. Jordi combla leurs attentes.

– ... Mais dans cette région, vous avez bien d'autres animaux merveilleux. Certains sont connus, d'autres non. Pour moi, c'est une chance d'être ici. La nature y est différente de celle du Pakistan, il y a encore beaucoup à découvrir.

Quand les Afghans se retirèrent, Ainullah demanda combien de temps ils resteraient dans le Panshir.

– Je ne sais pas, on verra bien, répondit Jordi. Et il fit ses comptes mentalement.

C'était comme une déformation. Quand il regardait vers l'avenir, le

futur, les nombres se pressaient dans sa tête, l'incitant à additionner, multiplier, diviser. Il touchait entre trois mille et cinq mille francs¹ par mois. Si, pendant un an, il économisait le plus d'argent possible, à son retour, il serait en mesure de poursuivre le combat pour la reconnaissance des Kalashs en comptant sur des moyens inédits jusque-là. Un an. Oui, dans cette vallée, il serait tout à fait capable de résister un an.

Cette amélioration financière lui insuffla l'énergie pour, à la fin du mois de mai, s'asseoir face à la petite table en bois où il avait l'habitude de travailler, pour écrire enfin une carte postale à Marie-Louise Marie-France dans laquelle il lui racontait qu'il avait franchi la zone talibane sans encombre, que ses dents lui faisaient mal, que la mission accusait un certain retard à cause de la guerre, mais que tout se passait bien et qu'il espérait pouvoir lui rembourser en automne le montant qu'il lui devait.

Marie-Louise lui avait prêté dix mille francs après une de ses énièmes urgences. Depuis quelques mois, Andrés éprouvait quelques difficultés à lui envoyer de l'argent – il traversait lui-même une situation précaire. Il s'était disputé à plusieurs reprises avec Philo, contrariée par les sommes d'argent que son fiancé envoyait au Pakistan. Elle s'apercevait qu'Andrés vivait l'aventure par procuration, que soutenir Jordi était sa façon de prendre part au rêve. Mais chaque chose a ses limites. Philo voulait fonder une famille ; pour ce faire, il fallait de l'argent, sous lequel ils étaient loin de crouler. Ils ne pouvaient pas se permettre de financer la vie des autres.

– Arrête maintenant, Andrés. Ton frère profite de toi, lui avait un jour lâché Philo.

Après une énième dispute, ce robinet d'argent cessa de couler comme avant.

Les revenus provenant des associations, eux non plus, ne permettaient pas de payer les salaires des Narrateurs de la tradition et l'entretien de la *Sharakat House*, aussi Jordi avait-il choisi d'explorer de nouvelles sources de financement. Marie-Louise Marie-France avait répondu présente.

Oui, il avait connu une période difficile.

Mais il sortait enfin la tête de l'eau. Bientôt il serait en mesure de s'acquitter de ses dettes. Cette situation favorable joua sur son humeur au moment de rédiger ses courriers, dans lesquels il tâcha de dédramatiser sa situation, ainsi que celle du pays dans lequel il vivait, en envoyant des messages rassurants. Il ne voulait pas donner plus de tracas à Andrés. Son frère lui répondit dans un fax :

« J'ai dit à maman que la question des talibans n'a pas d'incidence à Chitral, que c'est un territoire autonome. J'espère ne pas me tromper. Le problème étant qu'elle n'est pas aussi dupe qu'on l'imagine, elle s'informe de tout par la radio ou la télé. »

S'il y a une chose à laquelle Jordi ne s'attendait pas, c'était de trouver, quelques mois plus tard, un Andrés avec le moral au plus bas :

« Je veux partir en Espagne. Cette année, j'ai laissé tomber les avions. Mes avions sont en

vente. J'en ai assez de ce pays de merde où les gens sont faux, où il n'y a pas de projets idéologiques intéressants. Et ça dans cette Europe de merde où tu ne peux rien faire parce que tout est contrôlé ou soumis à une réglementation qui t'empêche d'être un homme libre. L'essence super va disparaître. Qu'est-ce que je vais faire de l'Ibiza et de la 600 ? »

1- Entre 450 et 760 euros environ.

XXXVIII

« Les orthodoxes n'ont pas le temps d'être des étrangers les uns pour les autres. Il y a des pages de *Mein Kampf* qui ressemblent à des chapitres du Coran. »

Karen Blixen, *Lettres d'un pays en guerre*.

Je consulte les archives de Jordi à Fontbarlettes depuis plusieurs jours déjà quand Dolores m'annonce que son fils Andrés viendra dîner ce soir. Les râles de l'hiver refroidissent le quartier juste après le crépuscule. Andrés se présente dans une légère gabardine noire dont les pans se gonflent au moindre coup de vent, telle la cape d'un superhéros ou d'un ancien officier militaire. Il embrasse sa mère, nous échangeons une poignée de main et il frotte ses cheveux très courts, rasés de frais. Il réajuste ses lunettes rondes avant de s'asseoir à la table pas encore dressée et croise les mains sur la nappe. La salle à manger est imprégnée de l'odeur du bouillon de légumes que Dolores prépare. La télévision diffuse un journal d'information.

Andrés vient de sortir de son travail à Markem-Imaje SA. Il m'informe que l'entreprise envoie également des appareils de traçage, des pièces de rechange et de l'encre au Pakistan. Pendant ce temps, les nouvelles décrivent comment les talibans ont envahi les vallées de l'Hindu Kuch. Des porte-parole de l'ONU évoquent une « crise humanitaire majeure », avec près de deux millions de déplacés – la migration humaine la plus importante de l'histoire en si peu de temps. On fait état de cinquante-deux talibans éliminés en vingt-quatre heures et d'un attentat en représailles qui a fait dix morts. On mentionne un nombre indéterminé de personnes restées coincées dans une sorte de zone fantôme, sans assistance ni défense.

– Si tu veux aller là-bas, ce n'est pas le meilleur moment, déclare Andrés face au téléviseur.

Dolores apporte verres et couverts pour trois.

– Le problème, c'est de savoir quand ce sera le bon moment, réponds-je. Quand cela va-t-il se terminer ?

Il se frotte de nouveau les cheveux.

– Je suis d'accord, ça vaut le coup d'y aller, répond-il. Je suis parti trois fois au Pakistan, je sais ce qu'il s'y passe. En voyageant, on apprend des choses. Par exemple, je sais que je ne voyagerai plus qu'en Europe maintenant. Mais tout le monde devrait aller dans ces pays-là, on y apprend

beaucoup. Si on parvenait à les connaître suffisamment, on pourrait mettre le doigt sur les erreurs qu'on commet avec ceux qui sont venus sur notre territoire. C'est utile, je pense. Mais on ne peut pas tolérer qu'ils soient traités avec plus d'égards que nous qui sommes d'ici.

– Allons, André, je ne crois pas que ce soit le cas. C'est ce qui se dit, mais...

– Mais ? Les intellectuels et les politiciens parlent sans arrêt, bla-bla-bla-bla-bla, mais eux, ils ne vivent pas dans le quartier, tu sais. Et puis après, ils ont commencé à leur accorder des droits, à ces Arabes. Du coup, ils se sont pris pour les rois. Et maintenant ils pensent qu'ils sont là depuis plus longtemps que nous qui sommes vraiment d'ici. Et si un jour ils se réveillent de mauvaise humeur et qu'ils veulent cramer une bagnole, ils la crament. Tu as déjà vu ça dehors ? Tu as vu la voiture brûlée ? Eh bien, ce sont eux qui ont fait ça. Ici, c'est normal. Et ma sœur m'a dit que, l'autre jour, tu n'as pas pu prendre le bus pour aller dans le centre parce que le week-end il n'y en a plus à partir de dix-neuf heures environ, c'est ça ? Eh bien, si les bus ne viennent pas jusque-là, c'est parce que les chauffeurs ont peur de s'aventurer dans le quartier à la tombée du jour, ils ont peur qu'on les vole ou qu'on brûle leur bus, c'est pour ça qu'ils ont changé les horaires. Et les pompiers viennent uniquement s'ils sont accompagnés de la police parce que les Arabes leur jettent des pierres et leur crient « Français de merde ». Fontbarlettes, c'est ça, un des quartiers arabes de Valence. Et les pires, ce sont les Algériens – ils cherchent toujours la bagarre.

Dolores nous sert la soupe. Le journal télévisé entame la rubrique des sports.

– Je sais de quoi je parle. Oh, si, je le sais très bien ! Philo (Philomène, c'est sa femme, qu'il m'a présentée quelques jours plus tôt en même temps que sa fille de trois ans, Émi) est caissière à l'Écomarché de Polygone, un quartier encore plus craignos que Fontbarlettes. Tous les Arabes de Polygone connaissent Philo : ils la regardent dans les yeux quand ils passent à la caisse, devant elle, en lui montrant les produits qu'ils viennent de voler. Les types passent avec des trucs plein les bras en lui souriant et, elle, elle ne sait pas quoi faire. Elle est petite, et puis c'est une femme, et il faut dire que son chef, il ne la défend pas. Elle a peur de se faire tabasser en sortant du boulot si elle proteste. Les Arabes la volent tous les jours, et le plus terrible là-dedans, c'est que, plusieurs fois par an, ils attaquent le supermarché à main armée. Elle m'explique ça, alors moi, qu'est-ce que je fais, je dis que j'ai envie de tous les buter, je me mets à crier. Du coup, elle a peur et elle me dit de ne pas parler comme ça. Mais qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que je peux faire ? Le problème, c'est que, l'année dernière, il y a eu une fusillade entre Arabes, et Philo, elle en a vu un en sang, là devant, à ses pieds. Le type est mort, alors ça l'a un peu traumatisée. En plus de leurs bagarres perpétuelles avec des couteaux de boucher, ils s'en prennent aux employés du magasin. Et les chefs, comme ils ont peur des Arabes, eh ben, ils ne font rien pour résoudre le

problème. Et tout ça, c'est une chaîne sans fin, tu sais, parce que, du coup, y a d'autres clients qui viennent, qui voient cette racaille partir sans payer, alors ils lui disent : « Soit tout le monde paye, soit personne ne paye », et ils veulent aussi partir sans payer. Du coup, la boutique n'est pas rentable et les vrais chefs, ceux qui ne viennent pas dans le quartier, ils leur ont donné trois mois pour récupérer les bénéfices, sinon ils ferment. Tous à la porte ! Au chômage. Philo est vraiment à bout.

Andrés a parlé en mangeant rapidement sa soupe, bientôt terminée. Dolores, elle, la sirote toujours, lentement, sans lever la tête. Assise de l'autre côté de la table, elle est plus près de moi que de son fils, elle ne peut peut-être pas suivre la conversation en détail. De temps en temps, il faut lui répéter les choses, son ouïe la trahit.

– Pour qui votes-tu ? fais-je à Andrés.

– Personne. Mon vote n'a pas d'importance. Je ne crois aucun de ces menteurs. Mais si je votais, ce serait pour Le Pen. Je suis sûr que Jordi voterait pour lui aussi. Parfois il parlait de ses idées avec M. H., qu'il a connu très jeune quand il était chez les Loups du Dauphiné. J'ai gardé contact avec lui. Il a étudié ce qui se passe actuellement, il a des solutions.

Dans une conversation antérieure, Claire m'avait assuré que Jordi était hyper-traditionaliste. Qu'il défendait l'unité nationale. La chasse. Qu'il sympathisait avec les mouvements d'extrême droite. Qu'à n'en pas douter aujourd'hui il voterait pour Le Pen.

– Qui est ce professeur H. ?

– M. H. est un très bon professeur de philosophie qui a développé un cancer. Il est en fauteuil roulant depuis des années, il ne peut pas marcher. Il vit à Bollène, près d'Avignon. Mais il réfléchit sans arrêt, il dit des choses très vraies, il pense aussi que Le Pen est une des options les moins pires.

L'histoire de Philo est effarante. Andrés a des raisons d'emmagasiner de la haine : c'est facile, presque logique, de la focaliser dans cette direction. Je me rappelle que son impuissance avait acquis une dimension redoutable quand, après avoir cultivé pendant des années l'amour des avions que Jordi lui avait appris à dessiner, après avoir acheté au supermarché de Valence des maquettes d'avions que Jordi montait pour lui, après s'être offert avec ses économies une avionnette en pièces détachées en 1990, et après avoir demandé à son entreprise deux ans plus tard de lui avancer son intérêt aux bénéfices afin de se payer une avionnette capable de voler, il avait découvert qu'il ne pourrait jamais la piloter à cause de son maudit œil gauche.

– Il était presque aveugle, alors on m'a interdit de manœuvrer, m'avait raconté Andrés de lui-même. Ça m'a détruit. Je ne peux pas voler, sauf si je suis copilote. Mais un jour, on m'a laissé les commandes dans le ciel et c'était... Être libre tout là-haut, loin des problèmes... Je ne sais pas comment expliquer.

Je lui dis que ses sentiments ne m'étonnent guère, mais que je ne crois pas que Le Pen soit une solution.

– Je pense que ce n'est pas qu'un problème d'origine. Je pense plutôt que c'est une question d'argent, de richesse et de pauvreté, c'est ça qu'il faudrait changer, lui dis-je. Un jour, j'ai pris un avion qui m'amenait à New York à côté d'un Noir nord-américain. Il m'a demandé pour qui j'allais voter aux prochaines élections, je lui ai répondu que je ne voterais pas, que je n'avais pas confiance dans les hommes politiques. Il s'est indigné. Il m'a dit que les Noirs de son pays avaient lutté pendant des années, au prix de milliers de morts, pour obtenir ce droit. Depuis ce temps-là, je vote à toutes les élections. Pendant la guerre civile espagnole, ton père a combattu contre quelqu'un qui défendait des idées similaires à celles de Le Pen, lui fais-je remarquer.

Le ton monte. Andrés s'exclame que son père défendait autre chose. Qu'il est sûr qu'aujourd'hui il comprendrait sa position. Il critique l'hypocrisie des bien-pensants, leur décalage par rapport à la réalité. Il répète des mots tels que « mensonge », « furieux », « merde », « tromperie », « rage ».

– Ne crie pas, Andrés, s'il te plaît. Ne crie pas, l'implore Dolores.

Cette prière l'apaise, comme un baume instantané. Il baisse le ton, se frotte les cheveux. Il s'efforce de changer de sujet, et ce n'est que pendant qu'il me raccompagne en voiture à l'hôtel qu'il fait prudemment allusion à ce qui vient de se produire :

– J'aime parler de ces choses-là. J'en ai besoin. Avec Jordi, nous avons beaucoup de conversations de ce genre. Ça me fait du bien.

Il conduit à travers les rues froides et bien éclairées de Valence. L'habitable que nous partageons invite aux confidences.

– Et si l'on découvre que Jordi était homosexuel ? demandé-je.

– Dans la famille, on n'aime pas les homosexuels. C'est un sujet dont on ne parle pas beaucoup. Si on découvrait un cas d'homosexualité dans la famille, ça nous affecterait, mais on ne renierait pas celui qui l'était.

Le lendemain matin, comme s'il s'agissait d'un scénario prévisible, dans un des dossiers de Jordi, je trouve une enveloppe sans expéditeur. Dedans, sous la mention « À diffuser auprès des nôtres » écrite au crayon, une dizaine de pages sans signature ni logo d'aucune sorte résumant une idéologie néonazie truffée de conseils visant à véhiculer cette doctrine le plus discrètement possible. On évite d'y utiliser des termes classiques qui, à n'en pas douter, alarmeraient aussitôt les médias et la police. Toute une leçon de fascisme euphémique qui commence par plaider en faveur de « l'interaction entre la Race et l'Esprit », puis continue avec des propos de ce genre :

« Identifions certains types idéaux au sein du groupe ethnique européens. [...] Il y a une masse, ni bonne ni mauvaise en soi, jusqu'à ce qu'elle acquière définitivement les valeurs de nos ennemis. [...] Considérons les Blancs d'Europe comme l'aristocratie de l'ethnie européenne sans la confondre avec elle. [...] Partons du principe que les Blancs d'Europe se sont opposés aux renégats dans une "guerre culturelle". Il s'agit alors d'une guerre globale qui ne peut s'interrompre sinon par la disparition d'un des adversaires. [...] Engendrer une famille

nombreuse est l'acte le plus révolutionnaire qui soit. [...] Il n'est pas possible de condamner les nôtres à la pauvreté et au déclassement parce qu'eux (les politiciens) n'ont pas respecté leurs devoirs envers le peuple. »

Ma lecture terminée, je vais à la cuisine, où Dolores met de l'ordre dans les placards.

– Je voudrais vous dire quelque chose au sujet d'Andrés.

– Ah, mon fils ! Je me mets dans tous mes états quand je le vois comme ça. Vous avez vu comme il s'est emporté hier. Ces derniers temps, il a tendance à beaucoup crier, vous savez.

– Je crois que le professeur H. n'est pas étranger à son comportement.

– Le professeur de Bollène ? Il l'appelle de temps en temps, c'est vrai.

– Dites-lui qu'il ne faut pas qu'il l'écoute, dis-je en tremblant. Je sais que ça ne me regarde pas, mais dites-le-lui. Le professeur H. a une mauvaise influence. J'ai découvert des lettres qui ne font aucun bien à Andrés. Vous pourrez peut-être le convaincre de refuser toute correspondance avec cet homme.

– Ah, Andrés ! Mais c'est vrai que, même moi, je l'ai toujours trouvé bizarre, cet homme. Chaque fois qu'Andrés discute avec lui, il est énervé pour le reste de la journée. Ah là là !

XXXIX

À la fin de l'hiver 1999, Philippe Bonhoure s'était rendu en Jeep dans la vallée de Chitral. En tant que chef de mission d'AMI en Afghanistan, il souhaitait rencontrer l'homme que l'on avait recruté pour diriger le convoi de l'ONG. Bonhoure avait entendu parler de Jordi quand celui-ci était à la tête de l'Alliance française à Peshawar et que le bruit courait qu'il avait des petits problèmes avec l'ISI. C'est pourquoi, disait-on, il utilisait parfois le catalan au téléphone.

Leurs véhicules se croisèrent sur la route. *Bonhoure* ? s'interrogea Jordi. Il savait que le grand patron devait venir visiter les camps, il l'avait vu en photo et à quelques réunions. C'était sans doute lui. Il appuya sur le frein, fit demi-tour dans le premier virage qui le lui permit et klaxonna. La voiture qu'il poursuivait ralentit l'allure jusqu'à s'arrêter. Jordi sortit la tête par la fenêtre et cria :

– Philippe Bonhoure ?

– Oui. Et toi, tu es Jordi, je suppose.

Jordi lui sourit en se désignant avec le pouce.

– Allons discuter un peu plus loin, proposa l'attrapeur de *barmanous*, ici on gêne le passage.

Il avait plein de choses à raconter, mais qui sait combien de temps Bonhoure lui accorderait. Il fallait mettre chaque seconde à profit. Aussitôt que le responsable d'AMI descendit de la Jeep, Jordi se mit à parler, beaucoup et vite. Il lui dit que justement il l'attendait, il lui débita ses réussites et ses projets à la chaîne, il énuméra certains obstacles. S'il s'arrêtait pour réfléchir, il s'égarerait à coup sûr. Lorsqu'il se lançait dans des explications et qu'il préparait ses phrases petit à petit, il avait l'air hésitant et finissait toujours par laisser échapper une sottise ; la meilleure chose à faire était donc de parler, parler, parler, tout était plus fluide, les idées s'associaient automatiquement lorsqu'il les exposait sans réfléchir.

Bonhoure souscrivit plus ou moins à ce qu'on lui avait dit : Jordi connaissait bien la zone ainsi que les principaux acteurs politiques de l'Alliance du Nord, qui défendaient la vallée des attaques talibanes. Mais il avait également de bons contacts du côté taliban.

Toujours est-il qu'on racontait beaucoup de choses étranges à son sujet et l'entreprise qu'on lui avait confiée était de taille. Malgré une première

impression positive, le coopérant avait connu un trop grand nombre de fiascos pour se faire des illusions. Il attendrait d'avoir des résultats.

Des mois plus tard, Bonhouri contemplait l'œuvre de Jordi dans le Panshir. Il constatait le choix judicieux qu'il avait fait en le recrutant. En effet, Jordi avait créé deux bases à partir desquelles AMI pouvait approvisionner la plupart des dispensaires de la vallée et la région de Salang. Et ces bases fonctionnaient très bien grâce au personnel mobilisé par Ainullah.

Jordi alternait le contrôle des bases avec de petites explorations lui apportant le calme nécessaire pour assouvir sa soif de nature sauvage. Comme il l'avait calculé, dans cette vie fondée sur l'aide humanitaire, les lectures et les excursions, il trouvait un équilibre qui lui procurait également un certain réconfort moral. Mais les gens cancaniaient toujours sur ses extravagances.

– Tiens, voilà le fou du yéti, annonça à Gyuri un Européen envoyé avec un groupe d'observateurs.

La Jeep de Jordi était apparue dans le lointain.

– On raconte qu'il est de la vieille garde, ajouta un autre, de ceux qui se bagarrent.

– Il a une sacrée réputation.

– Je ne sais pas. Personnellement je le trouve très bien. Stable, en plus, répliqua Gyuri. (Le nuage de poussière soulevé par la Jeep s'approchait.) Il a déjà eu des problèmes, c'est vrai, mais seule une personne très stable peut supporter la vie qu'il mène auprès des Kalashs... et ici même dans le Panshir. Et puis les problèmes que peuvent nous causer les moudjahidines et les talibans ne sont pas à prendre à la légère, et par rapport à ça, Jordi fait preuve d'une résistance et d'une personnalité plus qu'équilibrées. Je ne sais pas si l'un d'entre nous en aurait le cran... et la force. Sillonner l'Hindu Kuch pendant plusieurs semaines consécutives n'a jamais été un souci pour lui. Il faut être très solide pour réaliser ce genre d'excursion. Moi, après trois jours de trekking dans le Panshir, je suis mentalement et physiquement épuisé.

La Jeep s'arrêta à quelques mètres à peine.

– Regardez ce que j'ai trouvé ! Regardez ! Ça, c'est un trésor ! cria Jordi tandis qu'il se penchait pour attraper quelque chose sur le siège du passager.

– D'où vient-il ? demanda l'observateur. (Jordi était trop loin pour les entendre.)

– De la province de Nangarhar.

– Qu'est-ce qu'il y faisait ? Qu'est-ce qu'il est parti faire là-bas ?

Gyuri haussa les épaules. Jordi sauta de la voiture, un sachet à la main, qu'il tenait comme s'il s'agissait d'une énigme capitale. Devant eux, il défit le nœud du sachet et exhiba son trophée.

– Une grenouille, constata Gyuri.

– C'est une nouvelle espèce. Inconnue ! Incroyable, n'est-ce pas ?

Il passa sa journée débordant d'allégresse. La nature récompensait ses efforts en plaçant sur sa route des animaux encore jamais vus. La grenouille

était la preuve qu'il avait atteint des lieux suffisamment reculés. Suffisamment uniques. Cette découverte, associée à la certitude de faire ce qui lui incombait, lui procurait une sécurité inhabituelle, qui se traduisait par une sorte de clairvoyance. Il voyait le monde. Il le comprenait.

Cet après-midi-là, dans les campements, en observant le flux des dépossédés, il se remémora la vie dans les grandes villes ; il fut alors assailli par une avalanche de réflexions, qu'il ressentit aussitôt le besoin d'exprimer. Il attendit impatiemment le moment de se retirer vers sa petite table pour écrire :

« Je m'aperçois que depuis la sédentarisation, et la possession de biens qui en découle, la croissance de la population entraîne davantage un gréganisme qu'une évolution de la société. Qu'est-ce que la société ? »

Des milliers de personnes continuèrent à se rendre sur ces bases pour s'approvisionner de nourriture et de médicaments, pour se faire vacciner. Des hordes déguenillées de misérables faisaient le pied de grue, priant pour qu'on s'occupe d'eux, déclenchant des pensées en Jordi, qui ne cessait de prendre des notes :

« Aujourd'hui nous pensons que ce qui arrivera demain sera synonyme de progrès et sera plus moderne, plus évolué que ce qui était déjà bien. Grave erreur. La vie s'exprime dans des directions très variées. Il peut y avoir évolution mais également contre-évolution. »

Analysant les facteurs qui avaient poussé la région à l'hécatombe, il écrivit :

« Si le monothéisme et la politique sont aussi proches, c'est parce que le monothéisme n'est pas une religion de fait, mais plutôt une idéologie politique déifiée. »

Ce fut une période d'apogée intellectuelle qui combinait à la perfection la vie spirituelle et physique, une période dans laquelle il se sentait utile, valeureux et compétent.

Des nouvelles arrivèrent de Chitral par l'intermédiaire d'un caravanier de lapis-lazuli : Shamsur allait se marier. Un de ses frères était mort, laissant une veuve, que le garçon était contraint d'épouser.

– Dans les vallées, on raconte, rapporta le caravanier, que Shamsur n'était pas d'accord, qu'il a résisté, mais son frère Khalil lui a collé une raclée qui est venue dissiper ses doutes.

Jordi subit un choc. Il n'avait pas pensé que Shamsur puisse être orienté de la sorte. Il ne voulait pas imaginer comment cette situation viendrait affecter sa relation avec son protégé. Rien ni personne ne l'éloignerait de lui. Ce mariage ne serait-il pas une manœuvre de la famille pour les séparer définitivement ? Son amitié avec les Kalashs n'était pas la bienvenue. Ne cherchaient-ils pas à se débarrasser de l'étranger ? *Bon. Et puis, après tout, quelle importance avait l'état civil de Shamsur ? Je le sauverai. Il veut partir d'ici, il l'a répété mille fois. Je l'emmènerai à Paris.*

Autre nouvelle : Marie-Odile, sa chère princesse tout-terrain, avait rencontré quelques problèmes avec Attiq, un Afghane qui collaborait avec AMI. Elle avait été nommée collaboratrice du bureau de l'ONG à Peshawar et les Afghans n'avaient pas très bien supporté qu'une femme leur donne des ordres. Malgré les efforts de Gyuri Fritsche pour qu'ils apprécient à sa juste valeur le fait que Marie-Odile travaille là-bas par pure solidarité, la nouvelle chef avait eu des problèmes avec plusieurs employés. Certains avaient commencé à se montrer violents.

Attiq était l'un de ces Afghans véhéments. Fan de tout ce qui est occidental, il buvait du whisky et arborait souvent son tee-shirt du film *Titanic*. Cependant il ne tolérait pas qu'une femme décide comment il devait travailler. Ses rapports avec Marie-Odile s'envenimèrent et, un matin, alors que la Française s'apprêtait à garer sa voiture devant les bureaux, Attiq fit irruption sur la chaussée. Il se mit à frapper son véhicule à coups de batte. Marie-Odile parvint à descendre pour se mettre à l'abri. Elle appela d'abord des connaissances afin qu'ils viennent la protéger. Ensuite elle s'adressa à Jordi.

– Dès que je peux, je viens régler ça, répondit-il.

Quinze jours passèrent avant que Jordi ne prenne la direction de Peshawar. Il appuya sur l'accélérateur de la Jeep. Durant ces deux semaines, il s'était trop souvent demandé jusqu'où les atrocités commises par les Afghans pouvaient aller. À ce moment-là, le pays restaurait les directives pour la propagation de la vertu et l'extinction du vice proclamées en 1975. Jordi les avait relues – comme s'il manquait de combustible pour alimenter sa fureur. Il était incapable de les sortir de son esprit tandis qu'il prenait les virages les uns après les autres. Il en était incapable.

XL

Le 26 septembre 1975, le gouvernement islamique d'Afghanistan diffusa des directives pour la propagation de la vertu et l'extinction du vice dans un communiqué qui se vit attribuer le numéro 6.240. Une des ordonnances relatives aux femmes les empêchait de « sortir de chez elles en tenue provocante. Dans le cas contraire, un homme de leur famille serait puni. Les chauffeurs, quant à eux, n'ont pas le droit de les transporter dans leurs véhicules ».

On interdit la musique dans les médias, dans les voitures, les hôtels, les *rickshaws* ainsi que dans tout lieu susceptible d'être considéré comme public. Et tous les hommes se laissèrent pousser la barbe après qu'il fut annoncé que si, dans un délai d'un mois et demi, on voyait un homme rasé, il serait arrêté et emprisonné jusqu'à ce que sa barbe épaississe.

Il était exigé que les jeux des pigeons et des *alouettes** soient éliminés. Ainsi que les cerfs-volants, « qui éloignent les enfants de l'éducation et provoquent des accidents ». Les photos, les tambours, la couture et la prise des mensurations féminines, tout ça fut de nouveau interdit deux décennies plus tard. Jordi se répétait qu'ils étaient fous, vraiment fous, tandis qu'il conduisait à travers de magnifiques étendues dont la beauté demeurerait inconnue de millions de personnes. Fous. Et, agrippant le volant avec force, il allait rire lorsqu'il essaya de contenir ses larmes à la pensée que ces salauds avaient également condamné la magie. « Les livres de magie seront brûlés et ceux qui la pratiquent emprisonnés jusqu'à ce qu'ils promettent de ne plus faire de magie. »

Le nom du vice-ministre qui avait signé ces directives était Maolawi Enayatullah Balagh. Un nom dont nous devrions tous nous souvenir. Maolawi Enayatullah Balagh. Un nom qui nous rend plus mauvais, plus sauvages. Maolawi Enayatullah Balagh. Une raison d'être féroce.

XLI

Jordi aperçut Attiq dans le jardin, s'approcha à grandes enjambées et lui décrocha un coup de poing qui fit chanceler l'Afghan. Puis il se transforma en machine à cogner, et quand Attiq tomba au sol, Jordi s'en prit à son corps, ce sac d'os haïssable, il lui assena des coups de pied. Il n'avait qu'une envie, le détruire. Ses articulations déchargeaient la colère accumulée pendant les deux semaines d'attente et les journées passées sur la route, qui avaient alimenté sa fureur et son désarroi. Chaque fois qu'il écrasait son poing contre la chair ou contre un os, il libérait des années de tension. Attiq se ressaisit et parvint à lui rendre un coup. La bagarre ne s'équilibra pas pour autant, Jordi lançait des crochets destructeurs. Il y eut toutefois un léger échange de coups avant que le personnel d'AMI n'intervienne pour les séparer.

Attiq quitta l'ONG. Mais cette bagarre avait été très sauvage, et les membres d'AMI eurent peur pour Jordi : il avait de nouveau transgressé les règles, il avait fait ce qu'on ne doit pas faire à un Afghan sans craindre des représailles mortelles. « Car, si tu restes là, où est-ce que tu vas te cacher ? » lui demandaient les étrangers.

Jordi se lança dans la préparation d'un nouveau convoi au Panshir. Aux côtés d'Ainullah, il dut renégocier avec les talibans pour garder le couloir humanitaire ouvert.

– Dernièrement, je vois beaucoup de gens bizarres qui traînent par ici, observa Ainullah. Je crois qu'ils nous suivent. J'ai entendu dire que des agents de la CIA rôdent dans les montagnes.

– Ne te monte pas la tête. Et puis si quelqu'un de la CIA vient ici, qu'est-ce qu'il peut faire ? Allez, ne gamberge pas trop ou tu vas finir par voir des choses là où il n'y en a pas.

Les mots de Jordi ne l'apaisèrent guère. Peut-être qu'il se trompait en désignant la CIA et qu'en réalité les hommes qui l'observaient étaient des membres des services d'espionnage pakistanais, mais cette option n'était pas faite pour le rassurer, plutôt le contraire. Toujours est-il que quelqu'un les surveillait, il en était sûr.

Quelques jours plus tard, sur la route qui relie Badakhchan à Chitral, Jordi et Ainullah furent arrêtés par trois hommes affirmant être de la police. Ils souhaitaient parler à Jordi, qui fut le seul à descendre de la Jeep. Ainullah et le chauffeur écoutaient l'interrogatoire qui avait lieu près du capot. Ils le

questionnèrent à propos de tout et de rien.

– Qu'est-ce que tu transportes là-dedans ? Ouvre le coffre ! finit par ordonner un policier.

– Qui es-tu pour fourrer ton nez dans mes bagages ?

– Je t'ai demandé d'ouvrir. Maintenant.

– Non.

Les policiers se regardèrent entre eux. Jordi recula prudemment de quelques pas jusqu'à la fenêtre ouverte d'Ainullah et murmura :

– Ne t'inquiète pas. Préparez-vous.

On a deux kalachnikovs et des pistolets, songea Ainullah. Si Jordi donne l'ordre de tirer, on est prêts.

Les hommes de Jordi tenaient les armes sur leurs jambes. Les policiers regardaient tour à tour Jordi et les occupants du véhicule, dont ils ne pouvaient distinguer les mains.

– C'est bon, déclara l'homme qui avait parlé jusque-là.

D'un geste brusque, il fit comprendre à son compagnon qu'ils se retiraient. Malgré tout, il se dirigea vers la voiture jusqu'à ne plus être qu'à quelques mètres de la fenêtre de la Jeep.

– Ainullah, dit-il, nous passerons te voir un de ces jours.

Ainullah prit peur.

– Ils ne te feront rien, répliqua Jordi tandis que la poussière de la Jeep estompait l'image de la patrouille. Calme-toi, je suis avec toi.

Ainullah se frotta le visage des deux mains. *Avec moi ? Ça ne suffit pas. Qui sommes-nous ? Qui est Jordi pour me défendre de ces bouchers ?* Ce jour-là, Ainullah prit conscience qu'ils les avaient sur le dos. Chaque jour, chaque nuit, il rêvait de s'enfuir, de sa propre mort. Les peurs, latentes jusque-là, surgirent pour venir le hanter. Il perdit le sommeil. Il lui était impossible de penser à autre chose qu'au danger qui le guettait. Car, à vrai dire, qu'est-ce qui comptait plus que sa propre vie ? Il demanda à Jordi de le laisser rentrer en Afghanistan et de rester là-bas pour travailler. Dès qu'ils arrivèrent dans les bureaux d'AMI, il réitéra sa requête et pria son chef de bien vouloir quitter Chitral lui aussi.

– Tu n'es pas en sécurité, Jordi. Ils sont contre toi.

Voilà ce qu'il lui dit.

Ainullah va me quitter, pensa Jordi. Ce fut un déchirement, curieusement indolore. Pourquoi cela ne m'affecte-t-il pas, malgré l'affection que je porte à ce gamin ? Pourquoi je ne ressens rien ? À ce moment-là, Jordi affrontait la douleur autrement, toutes les douleurs et toutes les peurs, comme si la rage l'avait endurci. Il se demanda jusqu'où irait son immunité, quels autres coups de poignard il allait tolérer. Même physiquement, sa souffrance s'était amenuisée. Il entraît peut-être dans une étape où le corps et l'esprit ne faisaient plus qu'un. Le cas échéant, jusqu'où son corps pourrait-il résister ?

Peu de temps après, lors d'une sortie en compagnie de Marie-Odile et de plusieurs collaborateurs, le groupe passa la nuit dans une caserne de la Croix-

Rouge. Marie-Odile remarqua une vilaine blessure sur le pouce de Jordi, bien que, sur lui, les égratignures et les cicatrices soient monnaie courante.

– Tu devrais soigner ça, observa-t-elle.

– Je sais.

Le lendemain, Marie-Odile découvrit que Jordi s'était coupé ce morceau de chair. Il n'était pas allé jusqu'à s'amputer le doigt, mais il s'en était coupé un bout, comme si c'était une tranche.

Vivre avec Jordi devint plus compliqué. Il était épuisé du Panshir, il n'avait plus qu'une envie : rentrer à Chitral. Il était incapable de penser à autre chose, et même s'il essayait de réprimer sa mauvaise humeur, il n'y parvenait pas. Que pouvait-il y faire, il ne savait pas dissimuler, même s'il avait conscience que son agressivité et ses affronts allaient rendre son quotidien plus difficile ?

– Certains collègues se sont plaints de toi, finit par lui rapporter Yves Bourny, l'homme qui l'avait choisi pour cette mission. Ils affirment que tu as des points de vue très... personnels.

– Très personnels, oui. Et alors ? Écoute, Yves, à vos yeux, je suis un mercenaire. C'est clair pour vous et c'est clair pour moi aussi. Alors, où est le problème ? Je fais mon travail et je demande juste qu'on me fiche la paix. Si les collègues (il souligna ce mot en prononçant lentement chaque syllabe) veulent que j'aille jouer aux cartes avec eux et que je rie à leurs blagues, tu peux leur dire ça : qu'ils aillent se faire foutre !

– Bon, je t'aurai prévenu. Mais tiens-en compte au moins.

– Des points de vue très personnels ! répéta Jordi. Si l'organisation prétend m'utiliser pour apposer des tampons, distribuer de la nourriture et rédiger des rapports, elle se fourre le doigt dans l'œil. Vous ne vous rendez pas compte du genre d'homme que je suis ou quoi ? Vous m'avez engagé pour conduire des caravanes et vous voulez me transformer en bureaucrate. C'est toujours la même histoire.

– OK, OK. Mais tiens-en compte, s'il te plaît.

Les tensions avec certains membres de l'équipe d'AMI se ressentaient de plus en plus. Jusqu'au jour où Bonheure et Bourny comprirent qu'ils devaient choisir : c'étaient eux ou lui.

Les dirigeants de l'ONG organisèrent une réunion avec plusieurs responsables pour évaluer le cas de Jordi.

– Mais comment pouvez-vous confier autant de responsabilités à un dingue pareil ?

– C'est un aventurier, observa un autre, moqueur.

– Avec une réputation de merde. Avec qui ce type ne s'est-il pas disputé ? Et cette histoire de pédophilie...

– Ça, c'est une rumeur.

– Oui, une rumeur, mais...

– Pendant de nombreux mois, vous n'avez pas eu à vous plaindre de lui.

– Il faut bien reconnaître qu’il a su monter le campement et qu’il a des contacts qui valent le coup.

– Des contacts fantastiques.

– C’est l’homme clé de cette affaire, ça, il faut l’accepter.

– Et sur bien des points, un exemple à suivre. Sa vie privée, c’est une autre histoire et...

– OK, OK, mais il dégouline d’orgueil. Il croit que sans lui tout disparaît.

– Et ce n’est pas le cas ?

– Il paraît qu’en France il a des contacts avec des groupes néonazis.

– Il se prend pour Dieu. Vous avez entendu dire qu’il veut faire un royaume de l’Hindu Kuch, ou je ne sais quoi dans le genre ?

– Un royaume ?

– Un royaume.

Certains se mirent à rire. D’autres redoublèrent de plaisanteries sur Jordi. La salle s’agita. Ainsi s’acheva la réunion.

Bonhoure et son équipe dressèrent un bilan : avons-nous le choix ? Pouvons-nous le remplacer par un débutant qui ignorerait la conjoncture et n’aurait pas de relations dans le secteur ni de connaissance de la langue ? Y en avait-il d’autres comme lui dans la région ? Avons-nous le choix ?

Jordi poursuivit la coordination des bases du Panshir jusqu’au jour où il décida lui-même qu’on lui imposait trop de conditions.

– Je veux que personne n’entrave ma liberté d’action, déclara-t-il.

Son départ se fit sans cérémonie.

XLII

Le géant, quand il parle, rugit. Quand il serre une main, il la broie. Quand il marche, il écrase tout sur son passage. Ce n'est pas une question de mauvaise volonté, seulement de puissance et d'envergure. Toujours est-il que l'inertie qui l'entoure invite le géant à finir par agir de façon monstrueuse. En général, sa bizarrerie le marginalise, il est alors probable que la rage ou la tristesse l'isolent. Retiré, il contemple un monde qui tourne allègrement sans lui et couve la douleur causée par le mépris.

Dans sa tanière mitonnent sa fureur, sa soif de revanche, son incompréhension. Son expression devient sévère, sa voix caverneuse, ses bonnes manières disparaissent – après tout, il ne dérange personne –, et le géant se transforme lentement en brute, en ogre, en être désagréable et farouche qui possède tout ce que, pour beaucoup, un monstre doit posséder.

XLIII

« Qui serai-je quand je cesserai d'être celle que je croyais être et que je semblais être ? Alors, la réponse la plus juste à ma question sera : un être humain. Et c'est ainsi, purement et simplement, comme un pur et simple être humain, que je devrai affronter ces êtres humains primitifs et obscurs.

Pour moi, cette expérience fut une sorte de révélation, pas seulement du monde mais de moi-même. Et je dois ajouter que ce fut une chance grande et inespérée, une libération. Le moment est enfin venu d'envoyer au diable tous les conventionnalismes ; voici une nouvelle classe de liberté que jusque-là je n'avais eue qu'en rêve. C'est comme sortir d'un plongeon et pouvoir s'étirer à sa guise, comme faire un saut et s'envoler, comme avoir l'impression de laisser derrière soi la loi de la gravité. Peut-être a-t-on légèrement la tête qui tourne, peut-être, après tout, était-ce légèrement dangereux ; il faut du courage, il en faut toujours quand il s'agit de reconnaître la vérité. »

Karen Blixen, *Essais*.

« Ma plus belle œuvre d'art, serait-ce ma vie ? »

François Augiéras

Le journaliste Éric Chrétien enquêtait sur le légendaire ours *irkuïem* de Kamtchatka quand on l'invita à visionner le documentaire d'Arte consacré à Jordi. Le profil de cet explorateur correspondait parfaitement à la thématique du cycle que Chrétien était en train d'élaborer, aussi lui écrivit-il une lettre :

« J'ai commencé un travail sur les ours suivi d'une série de reportages sur les Français qui ont choisi un mode de vie anachronique à l'aube du troisième millénaire... »

– Anachronique, répéta Jordi à voix haute, fier et contrarié à la fois, le papier à la main.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Shamsur assis sur les escaliers de la *Sharakat House*.

– D'une autre époque. Plus ou moins antique.

– Ah. Et qu'est-ce que tu vas lui répondre ?

– On verra. Peigne-toi, Shamsur.

– Si tu acceptes, tu appelleras Ainullah pour qu'il vienne t'aider.

– Je t'ai déjà dit qu'Ainullah est resté au Panshir. Il a sa famille, ses proches là-bas. Il va faire de très bonnes choses dans la vallée... Mais il ne

peut pas être à deux endroits à la fois, on ne peut donc pas continuer à travailler ensemble. Et coiffe-toi un peu, tu as toujours les cheveux dans tous les sens.

Shamsur mit sa frange sur le côté, comme son frère Khalil avait l'habitude de le faire.

Bien sûr qu'il accepterait de recevoir le reporter, d'apporter un nouvel éclairage sur ses campagnes. Bien que, depuis sa rupture avec Valicourt, aucun grand média ne se soit intéressé à lui, l'apparition de Chrétien venait démontrer que son travail pouvait encore attirer l'attention. Et, mieux encore, sans intermédiaires. Il était gratifiant de se sentir reconnu pour soi-même, de constater que tout ne dépend pas de l'ami d'un ami, président ou directeur. Cela venait à nouveau démontrer que là-bas, au-dehors, quelqu'un écoutait, quelqu'un qui estimait l'ampleur de son entreprise. Peut-être qu'avec l'aide de ce journaliste...

Il passa quelques coups de téléphone et envoya des messages pour que des personnes d'influence aient vent de l'intérêt qu'on lui portait. La nouvelle arriva au Muséum d'histoire naturelle.

«Finalement, il va peut-être aller loin, l'Espagnol», commenta-t-on dans les couloirs. Certains s'adressèrent directement à Valicourt pour lui demander des nouvelles de celui qui avait été son protégé, mais la scientifique ne put guère les renseigner. Leur relation avait perdu de son intensité. En revanche, elle offrit une réponse plutôt inattendue :

– Jordi a de la chance. Au dernier moment, alors qu'on dirait qu'il ne pourrait pas aller plus loin, quelqu'un d'important finit toujours par apparaître pour lui donner un coup de main. Car il est clair que sans le soutien de certains, ou même de personnalités, Jordi n'aurait jamais réalisé son rêve d'explorateur. Je lui ai permis de rencontrer Théodore Monod, Jean Chaline, d'être invité à la Language Origins Society of Cambridge... D'après moi, il doit beaucoup de sa crédibilité à son ami Erik L'Homme, un jeune homme sérieux qui n'attendait aucune reconnaissance de la société, tandis que Jordi, conscient de son intelligence, avait besoin de cette reconnaissance. Sans Erik et Yannik, il n'aurait jamais réussi l'exploit des missions de 1988 et 1990. Ce ne serait qu'un inconnu. Mais soyons sincères, ou mieux, soyons objectifs : quelle trace laisse-t-il de sa vie ? une œuvre ? une découverte ?

Loin de Valicourt, de la France, Jordi poursuivit ses plans. La lettre de Chrétien l'avait encouragé, même s'il ne regardait plus l'Occident avec cette avidité prédatrice qui avait été la sienne. Il conservait évidemment l'espoir d'être reconnu comme un chercheur exemplaire en Europe, mais il n'analysait plus l'Hindu Kuch de l'extérieur. À présent, il attendait un peu plus du monde qui nourrissait ses sentiments, de son entourage immédiat. Il faisait partie des vallées, il respirait le même air et il était menacé par les mêmes dangers que ses chers païens. Ils le traitaient comme un des leurs, lui avouaient leurs peurs et leurs désirs, ils étaient prêts à avancer avec lui. Comment pouvait-il répondre non seulement à cette affection mais, surtout, à la conviction d'avoir

trouvé son espace naturel ?

Avec l'approbation de ses voisins, il se fit kalash.

Il égorgea un bouc devant l'autel du dieu Mahandeo et, tandis que les Kalashs priaient, il versa quelques gouttes de sang sur sa propre tête avant d'en enduire d'autres parties de son corps. Puis il reçut un document qui certifiait son appartenance à la communauté.

Cette nuit-là, il s'assit sur le lit, à côté de Fjord. Il inspira et expira profondément. *Était-ce cela, la plénitude ?* Il avait acquis des responsabilités auprès d'autres que lui, une bonne chose à ses yeux. Il eut le sentiment d'appartenir à quelque chose, à un lieu. Tandis qu'il caressait son chien, il se remémora sa vie jusqu'à cette nuit-là, pensa aux gens qu'il aimait. À présent, oui. À présent, Jordi était un homme des montagnes.

Alors qu'il était encore membre d'AMI, Jordi avait demandé l'autorisation et le soutien du service de l'éducation de Chitral afin de payer les salaires de quatre nouveaux Narrateurs de la tradition kalash. Sa requête fut refusée, pour changer ! Il n'allait pas en rester là. S'ils lui fermaient toujours leur porte, il se financerait tout seul. Désormais, il disposait des roupies nécessaires pour développer des projets – à quoi servait l'argent sinon ? Ça ne le dérangeait pas, non, mais le fait est qu'il n'en avait jamais trop, et puis sa route croisait toujours une maison, une Jeep, un projet dans lequel investir. Il était frappé par sa propre tendance à la dépense et par le répugnant malaise qui l'envahissait dans des moments comme celui-ci, où il se sentait confortablement protégé par une bonne liasse de billets. Néanmoins, cet argent lui faisait le plus grand bien.

Les membres du GESCH, toujours entre trente et quarante, continuaient à payer leur cotisation, et la collaboration de Jordi avec AMI avait non seulement permis d'augmenter considérablement ses revenus, mais aussi d'être approché par les laboratoires pharmaceutiques parisiens Beaufour Ipsen International, qui lui proposaient de devenir chasseur de fleurs et de plantes curatives.

Quand, en août 2000, il consulta son compte courant, il lut : 67 811 francs¹. C'était un des montants les plus élevés qu'il avait à manipuler à Chitral. Il allait enfin pouvoir réaliser ses rêves. Il monta à la hâte le sentier de Bumburet en se disant qu'il ne ferait pas venir Chrétien avant le printemps et appela M. Rahman à grands cris. Le vieil homme sortit sur le balcon en bois ciselé de symboles solaires.

– Monte, Jordi, monte.

Shamsur n'était pas dans la maison. La femme du vieil homme servit le thé.

– Shamsur travaille dans les champs. Aujourd'hui il rentrera tard. Il s'occupe très bien de sa femme, son frère serait très heureux et très fier de lui.

– Oui... Je viens justement vous parler de Shamsur. Quand nous nous sommes rencontrés, vous m'avez dit que vous vouliez que Shamsur réussisse,

vous vous souvenez ?

– Bien sûr. D’ailleurs, nous sommes très reconnaissants de...

– Je vais bientôt faire un séjour en France, voyez-vous. Et je voulais savoir si vous accepteriez que j’emmène Shamsur. C’est une grande opportunité.

1- Soit 10 337 euros. (*NdT*)

XLIV

Avant ce vol pour Paris, un épisode reste obscur, mal expliqué par tous ceux qui en ont connaissance. On raconte qu'au cours d'un voyage de Jordi et Fjord à Peshawar, ils s'arrêtèrent dans un village pour y dormir. Il faisait nuit noire. Jordi sortit se balader avec Fjord quand un camion les éblouit – d'autres certifient que c'était une voiture. Le fait est qu'il trébucha dans l'obscurité et tomba dans un ravin. D'aucuns disent qu'il demeura inconscient et que Fjord s'allongea sur lui pour recouvrir son corps jusqu'au moment où l'animal décida de se lancer en quête de secours. D'autres assurent que Jordi, immobilisé par la douleur, lui ordonna d'aller chercher de l'aide. Jordi affirmait que, lorsqu'il s'était adressé au malamute, il avait crié : « À l'hôtel ! À l'hôtel ! » Toujours est-il que tous encensent la détermination et l'intelligence d'un Fjord qui, dans tous les cas, semble lui avoir sauvé la vie.

Une fois à Fontbarlettes, Ángel Magraner vit entrer son frère droit comme un piquet à cause du corset qu'il portait désormais, il lui demanda où était le chien.

– Cette année, il reste à Chitral. Il commence à se faire vieux pour supporter tous ces trajets en avion. Ils vont bien s'occuper de lui. J'ai ordonné qu'on lui serve du saumon à Noël, comme on le fait toujours ici.

Puis Ángel demanda à voir la blessure. Jordi avait le dos criblé de marques et de bleus. Ángel ne dit rien avant de se retrouver seul à seul avec Esperanza :

– Il s'est fait passer à tabac et il a inventé cette histoire pour nous rassurer.

XLV

– Alors, comment ça va pour toi ici ? demanda Jordi à Shamsur avant d’entrer sur une scène pour une nouvelle conférence en France.

– Bien.

– Ne touche pas aux rideaux, sinon les spectateurs se déconcentrent.

– Ça me fait du bien d’être en France. Les gens sont gentils avec moi, la nourriture est bonne... Je ne sais pas ce qu’on peut demander de plus. Je me sens bien.

Jordi serra les lèvres et lui secoua délicatement les épaules en disant :

– Parfait. Allez, plus qu’une conférence et après on pourra se reposer plusieurs mois.

À l’évidence, l’association avait fait du bon travail, elle avait organisé plus de débats qu’il n’en espérait.

– Allez, on y va, lança Jordi en poussant doucement Shamsur pour qu’il se présente devant le public.

Ils s’assirent face à une cinquantaine de personnes, aux côtés d’un historien grec, et discutèrent de l’Hindu Kuch et des Kalashs. Shamsur parla peu. Son rôle consistait à être là. C’est pourquoi il s’amusa à regarder dans les yeux les gens qui, eux aussi, le dévisageaient. *Mais bien sûr, ils ne me quittent pas des yeux parce que pour eux je suis l’autochtone*, pensa-t-il.

À Valence, Jordi inscrivit Shamsur dans une école de français par correspondance ; quant à lui, il poursuivit ses recherches sur l’histoire des Kalashs et du *barmanou*, en avalant café sur café jusqu’à l’aube. Il prépara méticuleusement les différentes conférences qu’on lui avait organisées sur le paganisme, s’étonnant de l’accueil exceptionnel réservé à ses idées. Le public se montrait presque invariablement séduit par le modèle païen.

C’était logique. Les grandes religions connaissaient un certain déclin. Des millions de personnes perdaient chaque jour un peu plus la foi dans des idées monolithiques distillées par des gourous inflexibles, ignorant l’inclination hédoniste d’une société occidentale écœurée par les papes et les ordonnances. Las des artifices, les nouveaux êtres humains réclamaient une vie plus naturelle, en lien avec les montagnes, les océans, le soleil. Il suffisait de découvrir la proposition païenne pour comprendre les immenses possibilités qu’elle offrait. C’était logique, selon Jordi.

– Je m’ennuie, constata Shamsur devant le poste de télévision.

Il regardait des émissions depuis trois bonnes heures, ne sachant plus comment s’asseoir dans le canapé de Dolores. Jordi venait de faire son entrée dans la salle à manger avec dans la main un tas de papiers qu’il continuait de lire debout.

– Tu n’as qu’à aller dans le Vercors demain, lui lança Jordi sans un regard.

– Tu viens avec moi ?

– Demain, je ne peux pas. Mais dès que j’aurai terminé la dernière conférence, on ira y passer une journée entière.

Shamsur regarda de nouveau la télé, sans prêter attention à ce qu’il voyait. Les vaches du Vercors étaient impressionnantes, si grosses, avec des pis énormes – du moins comparées à celles de Bumburet. Mais il commençait à en avoir assez de les observer.

Il ne parcourut que trois rues. Dans un coin désert, près de la route, il brûla une boulette de hachisch et se roula un joint. En rentrant à la maison, il sentait terriblement la drogue. Jordi ne le lui fit pas remarquer. Était-il malade ? Au Pakistan, il lui aurait passé un sacré savon. Les après-midi suivants, Shamsur sortit encore pour fumer du hachisch. Jordi s’en rendit compte plusieurs fois, mais il ne le réprimanda pas.

Shamsur passait beaucoup de temps tout seul à Valence, et même si Jordi détestait qu’il se drogue, il avait décidé de faire preuve d’une tolérance inhabituelle. Shamsur en déduisit que, en tant qu’hôte, Jordi se sentait obligé d’accepter certaines choses de son invité. Et il y avait de ça. Mais, avant tout, Jordi comprit que Shamsur avait besoin de ses propres échappatoires pour que la noirceur de la *banlieue** ne soit pas écrasante. L’enfant apprivoiserait davantage l’ennui et l’incertitude dans les limbes narcotiques, pourvu que les pétards l’aident à apaiser sa mélancolie. Après tout, à Chitral, il en fumait des tonnes dans son dos.

Lors d’un dîner avec des amis de Jordi, l’un d’entre eux prit Shamsur à part au moment de l’apéritif.

– Tu fumes, n’est-ce pas ? lui demanda-t-il.

– Je sais que vous, les docteurs, vous ne le recommandez pas, mais tout le monde le fait.

– Ne me vois pas comme un docteur, nous aussi nous fumons. (Ils échangèrent un sourire.) Et je ne te parle pas de cigarettes. Je te demande si tu fumes... (le médecin jeta un coup d’œil autour de lui) vraiment.

Shamsur acquiesça lentement de la tête.

– Tu peux m’avoir quelque chose ?

– Bien sûr. Mais d’abord tu me donnes l’argent.

– J’allais le faire, ne t’inquiète pas.

Par l’intermédiaire du docteur, d’autres amis de Jordi eurent vent du penchant de Shamsur pour le hachisch. Ils s’arrangèrent pour lui demander un approvisionnement clandestin. Shamsur se fit un peu d’argent avec les

transactions. Il créa son propre réseau de docteurs et d'employés du secteur sanitaire. Jordi ne se rendit compte de rien, occupé à recouvrer les forces nécessaires pour échafauder des plans. Les angoisses et les dangers qu'il avait affrontés dans l'Hindu Kuch lui paraissaient tellement insignifiants vus d'ici. Comme si les kilomètres transformaient le vécu en chimères. Voilà peut-être l'une des raisons pour lesquelles il ressentait davantage le mal du pays. La nostalgie gagnait du terrain chaque jour, l'invitant à imaginer que tout irait bien, qu'il prospérerait et que, pour commencer, il sortirait sa mère de Fontbarlettes.

– Allez, sérieusement, où veux-tu vivre tes prochaines années, maman ? lui demanda-t-il, comme il l'avait déjà fait mille fois.

– Tu sais bien : aux côtés de tes frères.

Jordi se mit de nouveau en colère.

– Tu ne peux pas rester là, maman. Ce n'est pas un quartier pour toi. Tu es très âgée et on peut t'arracher ton sac ou te cambrioler n'importe quand. Et qu'est-ce que tu feras toute seule ? Non, ce n'est pas possible, tu dois déménager.

– Eh ben, tu vois, j'ai vécu ici toute ma vie et je ne m'en sors pas mal.

– Je suis tout près d'attraper le *barmanou* et, quand ce sera fait, ce sera un succès mondial, je vais gagner une jolie somme et je te ferai sortir d'ici.

– Mais bien sûr. Est-ce que tu veux un peu de gâteau d'hier ?

– Je pourrais t'emmener au Pakistan. Cet oxygène-là te ferait du bien.

– Que j'aïlle au... Tout ce que tu me racontes de là-bas, je l'ai vu au Maroc. Et moi, je ne reviens pas en arrière. Je veux du confort. Le confort, c'est très agréable. Je suis comme les conquistadors, je vais toujours de l'avant.

– Du confort ? Je te parle d'aller vraiment mieux. À quoi bon vivre dans le confort si tu es malade ?

– Bon, tu veux du gâteau ou pas ?

Et ainsi vivait Jordi. Il rêvait et colportait toujours l'histoire de ce *barmanou* qui lui permettrait de retourner à Chitral dans quelques mois, ne serait-ce que pour rester dans les montagnes.

Après une des conférences sur les hominidés reliques, Shamsur lui demanda :

– Pourquoi ne renonces-tu pas une fois pour toutes ? Des centaines de gens sont allés le chasser et personne ne l'a trouvé. Ça ne te fait pas réfléchir ?

– Il est là-bas, répondit Jordi, imperturbable. (Ses mots s'abattirent comme un roc.) Il existe.

C'était sa quête. Poursuivait-il un mythe ? Peut-être. Mais, à ses yeux, rien n'était aussi important que d'avoir trouvé une raison de vivre. Et, arrivé à un certain point, peu importe si ce que l'on fait n'a pas de sens aux yeux des autres.

Quand ils rentrèrent à Bumburet, Fjord était mort.

– Ils ne savent pas comment ça s’est passé, commenta Jordi au téléphone.

Ainullah l’écoutait depuis le Panshir, où il était déjà installé. Sultan, qui désormais surveillait la maison et s’occupait des chevaux, avait découvert le cadavre peu de jours avant le retour de Jordi et l’avait enterré lui-même.

– Où est-il ? lui avait demandé Jordi. Emmène-moi là où tu l’as enterré.

Ils avaient marché quelques mètres en direction du fleuve. Inutile d’aller plus loin, il leur avait suffi de se laisser guider par le sillage nauséabond pour rejoindre la sépulture.

– On l’a tué, Jordi. Quelqu’un l’a tué, affirma Ainullah au téléphone. Ils veulent te faire peur, que tu partes d’ici.

– Ne dis pas de bêtises. Fjord avait déjà un certain âge. Et puis ça suffit, je ne veux plus parler de ça.

Malgré la vie exigeante qu’il avait menée, Fjord avait tout de même vécu jusqu’à dix ans, voire un peu plus. Sultan faisait partie de la famille de Shamsur, c’était un homme sympathique, travailleur, il respectait ses devoirs, n’avait jamais posé de problèmes et Jordi n’était pas disposé à nourrir des soupçons contre lui. Fjord était vieux. Fin de l’histoire.

Toujours est-il que les changements se précipitaient. En peu de temps, l’univers affectif de Jordi s’était vu profondément bouleversé. Shamsur avait grandi ; son disciple aspirait à de nouvelles libertés ; et son inséparable Fjord ne s’étendrait plus jamais sur son lit à la tombée de la nuit. Aucun chien ne le ferait plus – Fjord ne serait pas remplacé.

XLVI

Par une matinée de mars 2001, Jordi se leva, salua le soleil, se rasa avec son appareil électrique, mangea une tartine de pain au miel, but du thé et monta un de ses chevaux – il avait envie de galoper un peu. Il traversa Krakal, criant aux enfants de s'écarter, tantôt parce qu'ils passaient devant les pattes de l'animal en courant, tantôt parce qu'ils étaient imprudents. Sur un bord du chemin, à côté d'un homme qui tendait des arcs, Jordi vit un groupe de Kalashs anormalement nombreux qui parlait à voix basse :

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il du haut de sa monture.

Ils évoquèrent des kilos de dynamite et des tanks qui tiraient des coups de canon sur ordre du gouvernement taliban afghan. Après plus de mille cinq cents ans d'histoire et après avoir été classés au patrimoine de l'humanité, deux des bouddhas géants de Bamiyan avaient volé en éclats. Le gouvernement avait décrété que ces bouddhas étaient des idoles et, par voie de conséquence, contraires au Coran.

XLVII

« Fréquenter une femme en terre étrangère, même pour un roi vingt fois couronné, était inévitablement dangereux. »

Rudyard Kipling, *L'homme qui voulut être roi*. »

« Les faits n'existent pas, sinon le complexe va-et-vient du cœur, le lent apprentissage du où, quand et qui aimer. Le reste n'est que commérage et histoire pour les temps à venir. »

Annie Dillard, *Holy the Firm*.

– Abib Noor et son père m'ont fait une nouvelle offre pour la maison, annonça Abdul. Beaucoup d'argent. Mais je ne vais pas leur vendre. Cette maison, c'est la frontière avec les musulmans, la dernière maison kalash. S'ils l'achètent, ils vont poursuivre leur avancée et ils finiront par s'emparer de tout.

L'hiver touchait à sa fin. Jordi et Abdul buvaient ensemble de la liqueur d'abricot dans le bureau de la *Sharakat House*.

– Ils n'arrêtent pas de progresser. Ils ont déjà réussi à chasser les Kalashs qui vivaient sur le terrain d'en haut et maintenant voilà qu'ils construisent cette étable, là, à côté, s'indigna Jordi en désignant avec son pouce l'espace au-dessus de sa tête. Était-ce nécessaire de la bâtir ici ? Comme s'il n'y avait pas assez de terres...

– Abib Noor te la loue, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant, elle est à toi.

– Je la loue pour ne pas avoir à lui demander de la déplacer. J'essaie d'arrondir les angles, qu'il voie que je ne veux pas de problème, mais si ça continue, un jour ou l'autre je vais mettre le feu à sa foutue étable.

– Quelle brute tu fais !

– On ne peut pas tolérer ce genre d'abus. Et que fait le gouvernement, hein ? Cette bande de cons. Ce n'est pas possible, Abdul. Regarde les routes d'ici. Et l'eau. Il n'y a même pas le téléphone...

– Ils disent qu'ils vont bientôt tendre des câbles.

– Ce n'est pas normal, Abdul, ce n'est pas normal ! Qui se soucie des Kalashs ?

– Athanasious veut faire des choses.

Même s'il avait beaucoup d'opinions en commun avec Jordi, Abdul s'obligeait à se modérer. C'était son mécanisme de survie. Freiner à temps, retenir sa langue. Interdiction de s'emporter.

– Athanasios est un escroc, un orgueilleux autoritaire, un nationaliste grec qui entretient à dessein ce mythe crétin selon lequel vous seriez des descendants d’Alexandre le Grand. Des descendants d’Alexandre... En voilà une hérésie historique et une imposture intellectuelle. Je comprends que vous ayez besoin de pub pour attirer les touristes, mais cette histoire d’Alexandre, c’est un mensonge. Au moins, pendant ce temps-là, le gouvernement grec lâche une sacrée fortune.

Abdul fit glisser son *pakol* vers l’avant au point qu’il vint presque recouvrir ses sourcils. Il se balançait sur sa chaise, sirota une gorgée de liqueur et tordit son visage dans une moue triste et effrayée.

– Celui que tu dois surveiller, c’est Abib Noor, pas le Grec.

Aucun d’eux n’y fit allusion, mais ils savaient ce qu’Abib Noor disait dans la vallée sur Jordi et Shamsur. Abdul y songeait encore en descendant le sentier, ivre, en direction de son hôtel. Il trébucha et tomba sur un des filets d’eau qui croisent le chemin. Ce n’était pas la première fois que cela arrivait. Comme en d’autres occasions, il se mit à rire jusqu’à ce que la toux le gagne.

Les jours suivants, Jordi s’évertua à resserrer les liens avec Abib Noor. Mais quand il voulut lui acheter de l’herbe pour les chevaux, Noor lui demanda un prix exorbitant. Un matin, en rentrant d’une promenade, Jordi trouva deux chevaux inconnus dans l’étable qu’il avait louée et dut mettre les siens dans un autre abri. Peu de temps après, Abib Noor accusa Jordi et Shamsur d’avoir pris du bois de cette étable sans autorisation et de couper des arbres pour faire des bûches, activité condamnée par la loi. Enfin, le musulman rédigea une note dans laquelle il dénonçait les relations homosexuelles entre Jordi et Shamsur, en prenant soin de spécifier les problèmes que cette situation pouvait provoquer dans la vallée. Il en fit des copies et les distribua aux habitants de Bumburet.

Jordi regretta de s’être contenu jusque-là. Au quotidien, il maudissait Abib Noor. *J’aurais dû le remettre à sa place bien plus tôt, ce fils de pute*. Il avait imaginé différentes manières de lui casser la figure, les jambes, de lui donner une bonne leçon, mais il avait conscience que le contexte ne jouait pas en sa faveur. Aussi, après la dernière offensive de ce misérable, il s’enferma dans son bureau, ordonnant que personne ne vienne le déranger. Il lança un coup de poing contre le mur et rédigea une lettre intitulée : « Insultes, problèmes, menaces et propagande contre moi », où il expliquait la teneur de ses relations avec Abib Noor depuis le début, assurant que le musulman était allé jusqu’à organiser des réunions dans le but de l’attaquer « parce que je suis, disait-il, étranger et *kafir* ».

Quant à Shamsur :

« Shamsur Rahman est comme mon petit frère et Abib Noor nous accuse d’homosexualité [...]. Il est en train de nous forger une mauvaise réputation et monte les gens contre nous [...]. Tout cela est faux. »

Il remit la lettre à la police, accompagnée d’une des feuilles infamantes rédigées par Abib Noor. Dans la lettre, il intimait aux forces de sécurité de

respecter leur devoir, soulignant que s'il lui arrivait quoi que ce soit, ils en seraient responsables.

XLVIII

Esperanza Magraner : « Mon père était très fermé sur tout ce qui concernait le sexe, à la maison on n'abordait jamais le sujet. Il nous laissait sortir, ma sœur et moi, uniquement si nous rentrions avant la tombée de la nuit. Et quand ma sœur a atteint la majorité, elle n'avait pas l'autorisation de voir des garçons si je n'étais pas avec elle. En 1969 ! Pour mon père, le sexe ne pouvait se pratiquer que dans les liens du mariage, jamais en dehors, comme s'il craignait les maladies ou le déshonneur. Je crois que cette éducation est restée gravée en Jordi... comme en nous tous. »

Erik L'Homme : « Dans le fond, c'était un homosexuel, même si nous n'avons jamais, Yannik et moi, reçu de propositions de sa part, ni été les témoins de ses inclinations. Il parlait toujours très librement de sexe. Il disait que son modèle était l'Antiquité. Il racontait que, du point de vue historique et philosophique, le plaisir indistinct des compagnies féminines et masculines était volontiers applaudi. Au-delà de la polémique, j'ai toujours attaché de l'importance au respect des intimités et je me moque bien de ce que furent ses choix et ses goûts, qui n'eurent aucune incidence sur nos relations. »

Claire G. : « Il était peut-être bisexuel, comme les Romains. Cette complicité avec Shamsur et Ainullah... Mais je suis sûre qu'il n'était pas exclusivement homosexuel. Après une nuit avec Marie-Odile, j'ai trouvé la poubelle pleine de préservatifs. »

Marie-Odile : « Nous n'avons jamais parlé de sexe et je n'ai jamais décelé en lui de comportement homosexuel. Et non, je n'ai pas eu de relations avec lui. »

Junaid Ali (alpiniste) : « À Chitral, l'homosexualité entre musulmans est fréquente. Siraj Ulmulk lui-même, tous les princes... Mais entre Kalashs, ce n'est pas pareil. »

Gyuri Fritsche : « Eh bien, dans la société grecque antique, être homosexuel ou aimer un enfant était commun. On trouvait ça normal dans une relation entre professeur et élève. Et dans la culture afghano-pakistanaise,

entre hommes, avoir des relations sexuelles avec des enfants est considéré comme une chose plutôt normale. Parce que si tu es hétérosexuel et que tu veux coucher avec une femme sans être marié, cet acte est susceptible d'entraîner ta mort et la sienne. Voilà pourquoi les talibans sont connus pour ces pratiques, sur lesquelles ils plaisantent eux-mêmes. »

Erik L'Homme : « Les lois sont différentes. Ce qui est puni ici est normal là-bas. Et vice versa. »

Abdul Khaleq : « À vrai dire, un jour, Jordi est revenu de Peshawar avec un enfant afghan. Après cinq jours de cohabitation, l'enfant, qui ne savait pas écrire, est venu me prier de lui rédiger une plainte contre Jordi, qui lui aurait soi-disant demandé de coucher avec lui. Je lui ai déconseillé de le faire. Je lui ai dit que ce serait une honte pour lui, puis je suis allé voir Jordi. Il m'a dit que l'enfant lui avait réclamé une somme plus importante que celle qu'ils avaient convenue pour son travail, que c'est pour ça qu'il l'avait renvoyé et qu'à présent le gamin cherchait à se venger. "Pourquoi aurais-je besoin de ramener un Afghan chez moi pour assouvir mes envies ?" m'interrogea-t-il. C'est vrai que beaucoup de gens me contactent pour que je leur trouve de la drogue, de l'alcool, des femmes et des hommes, mais Jordi n'a jamais rien demandé de tel. Et il n'avait pas de raison de le faire. Une fois, nous avons dormi ensemble au Club Americano de Peshawar et il ne m'a pas fait de propositions. »

Gyuri Fritsche : « Je crois que Jordi était pédophile. Mais il essayait de le garder pour lui, car il était conscient des implications sociales que cette pratique représentait. Quand j'ai commencé à approfondir cette question et à confronter les différentes théories sur son assassinat, il m'a fallu reconnaître que c'était l'un des mobiles possibles. J'ai parlé avec de bons amis à lui, qui ont admis savoir certaines choses, et je ne me réfère pas à des informations de seconde main, ils m'ont donné des exemples concrets. Un de ces exemples m'a été raconté par un bon ami de Jordi qui n'a certainement aucun intérêt à lui faire du tort. »

Gabi Martínez : « Quels exemples ? Quel ami ? »

Gyuri Fritsche : « Abdul. Lui aussi s'était refusé à croire les rumeurs jusqu'à ce que deux ou trois choses l'amènent à réviser son jugement. Une fois, un enfant est venu se plaindre de ce que Jordi lui avait fait. Abdul lui a donné un peu d'argent pour qu'il se taise et il a gardé cette information pour lui. Une autre fois, en passant devant chez Jordi, il s'est mis à la fenêtre et a vu Jordi et Shamsur dans le lit. »

Shamsur : « Jordi était comme mon grand frère. Il ne m'a jamais

demandé de coucher avec lui. »

Jalili Ainullah : « Avec moi ? Pas du tout, il n'a jamais rien tenté. Il y en a qui disent qu'il aimait les enfants, mais moi je ne les ai jamais écoutés. De toute façon, il s'agit d'un choix personnel de Jordi. Moi, j'aime les femmes, c'est mon choix. Jordi n'a jamais forcé personne à avoir des relations avec lui. J'ai dû mal à parler de ça. Il n'a jamais dit : "J'aime les hommes." Et il a eu plusieurs histoires avec des femmes. »

Gabi Martínez : « Avec qui ? »

Jalili Ainullah : « Eh bien, je ne sais pas. En tout cas, il avait beaucoup d'amies. »

Abdul Khaleq : « Je n'ai pas vu Jordi et Shamsur dans le même lit. L'homme qui t'a dit ça a dû mal interpréter mes propos. »

Andrés Magraner : « Une des hypothèses qui expliquerait le mobile du meurtre de mon frère est la pédophilie. D'après plusieurs informations, y compris sur Internet, Jordi était pédophile. On lui prête aussi une relation avec Wazir Ali Sha, mort prématurément. Le bruit court que le père de Wazir pourrait avoir tué Jordi pour avoir abusé de son fils. Quelqu'un m'a dit qu'un peu avant sa mort, le jeune Wazir, qui avait déjà passé un certain temps avec mon frère, ne voulait pas retourner à Krakal, chez Jordi donc. Son père l'aurait alors grondé, lui disant qu'il devait repartir chez Jordi, que c'était un homme bon. Mais dans ce cas, pourquoi aurait-il tué son propre fils ? »

Yves Bourny : « Les commérages suffisent parfois à condamner quelqu'un à mort. »

– Rappelez-vous ! S'il m'arrive quelque chose, vous serez responsables ! hurla Jordi aux policiers.

XLIX

Durant l'été 2009, je passe vingt-sept coups de téléphone à l'ambassade espagnole du Pakistan. À chaque fois, j'attends plusieurs minutes, puis la communication se coupe, sauf à deux reprises. La deuxième fois qu'ils décrochent, j'arrive à m'entretenir avec Juan José Giner, délégué au Pakistan depuis près de trente ans. Giner a connu Jordi. Il refuse de parler de lui, de son meurtre et du rapatriement de son corps qui n'a jamais eu lieu. Il m'assure que tout ce qu'il a à dire, la presse l'a déjà recueilli en son temps. La presse n'a quasiment rien recueilli.

Quand je lui demande son assistance pour entrer à Chitral, il me recommande de renoncer. Quand, quelques semaines plus tard, je lui écris pour solliciter un entretien avec lui à Islamabad, personne ne me répond. Et quand, quelques mois plus tard, je demande le nom de l'ambassadeur espagnol au Pakistan en 2002, on refuse de me le donner.

Le texte publié sur la page web de l'ambassade espagnole dit :

« Il existe un risque élevé de terrorisme et de violence sectaire sur tout le territoire du Pakistan. Les attaques, attentats suicides compris, sont majoritairement dirigées contre les forces de sécurité pakistanaises, mais aussi contre les lieux fréquentés par les étrangers. De nombreuses zones du pays sont également le théâtre d'affrontements armés entre les rebelles talibans et l'armée pakistanaise.

La menace contre les citoyens étrangers, principalement contre les Occidentaux, s'est accrue ; on enregistre de plus en plus d'enlèvements d'étrangers, particulièrement dans la Province de la frontière du Nord-Ouest (NWFP) et du Baloutchistan. »

L'armée pakistanaise vient alors d'achever sa contre-offensive dans la vallée de Swat, limitrophe du Chitral, lorsque je sollicite un visa au consulat du Pakistan, à Barcelone. Ils me l'expédient en une journée, m'affirment que Chitral connaît une période d'accalmie, mais m'obligent néanmoins à présenter un aval bancaire garantissant que je serais en mesure de payer les frais d'un éventuel rapatriement.

Quelques paysans et montagnards qui ont fui Swat entreprennent leur retour chez eux, alors que les talibans s'échappent principalement vers le Waziristan du Sud. Une traversée par les montagnes n'est pas envisageable, car cette route, surveillée par les *Chitral scouts*, est excessivement difficile.

En France, Esperanza répond à un entretien téléphonique avec l'ambassade pakistanaise à Paris. Elle a décidé de venir avec moi pour poser la pierre tombale sur la sépulture de Jordi. Toutefois, elle fera croire à sa mère

qu'elle part en vacances dans un endroit pacifique – elle ne veut pas l'inquiéter. Plusieurs jours passent et Esperanza répond à un deuxième entretien mené par l'ambassade.

Nous avons les billets d'avion, les réservations d'hôtel pour les premières nuits à Islamabad et à Chitral. Esperanza a repassé les deux *salwar-kameez* et les pantalons bouffants que son frère Andrés a mis lors de ses précédents voyages, pour que je les porte.

Trois jours avant notre départ, l'ambassade annonce à Esperanza qu'elle ne lui délivrera pas de visa. Elle ne pourra pas s'envoler pour le Pakistan.

– Ils ont prétexté que trop de Françaises se font séquestrer et qu'ils en ont assez de payer des rançons, me résume-t-elle par téléphone.

Cela m'effraie. Sans elle, le voyage prend une tout autre tournure. En son absence, je deviens un indiscret sans racines ni amis là-bas, muni d'un appareil photo, d'un stylo et d'un cahier, qui s'informe sur un étranger assassiné. Néanmoins je ne peux pas envoyer valser un travail auquel j'ai consacré autant de temps. Reporter le projet signifierait sortir de ma bulle, pleine d'attentes, de craintes et d'illusions, abandonner l'aventure que – j'en suis plus que conscient – je suis en train de vivre. En outre, un report exploserait le budget prévisionnel que j'ai établi, me condamnant pour plusieurs mois à une situation financière extrêmement délicate. Du moins, c'est ainsi que je l'interprète.

Je ne peux pas ne pas y aller.

Et puis comment renoncer à l'aventure ? J'en fais partie intégrante, je me délecte de ce mot et de ses échos. L'aventure. Elle nous décuple. À travers elle, on se sent plus grand, plus fort, meilleur.

Comme il est facile de comprendre Jordi !

Cat Valicourt m'écrit : « Ce n'est pas le moment d'aller à Chitral, et encore moins d'essayer d'éclaircir le meurtre. » Claire G. me demande : « Tu veux vraiment y aller ? » Dolores Magraner m'exhorte : « N'allez pas là-bas, il n'y a que la mort, n'y allez pas, n'y allez pas. » Andrés Magraner m'avertit : « C'est truffé de mines. Dans les montagnes, les bergers marchent dessus, et même s'ils sont simplement blessés, personne ne vient les secourir, par peur d'exploser à son tour. » Gerardo Marín, un de mes éditeurs et amis, me souffle : « Je suppose que ce sera bon pour le livre, mais fais attention... » Erik L'Homme me suggère d'attendre que les combats qui sévissent dans les montagnes s'apaisent. Elsa, ma femme, constate : « Quoi que je dise, tu iras quand même... » Mes parents se fâchent quand, par accident, je dois leur raconter mes projets peu de temps avant la date prévue pour le vol.

À l'aéroport Charles-de-Gaulle, Esperanza me remet les vêtements d'Andrés, un *pakol*, ainsi que des cadeaux pour quelques amis, et me souhaite bonne chance.

L

« Comme Satan, il se soulève contre sa condition déchue avec la fureur d'une affirmation de soi péremptoire, irrévocable [...]. Comme lui, il est partisan du discours de la liberté, non de l'obéissance [...]. Là où il se trouve règne le discours de la liberté et de l'indépendance dont il est partisan mais de manière si démagogique que ses étendards idéologiques deviennent eux-mêmes des mensonges. »

Bel Atreides, introduction à l'édition espagnole du *Paradis perdu*.

« À mesure que le temps passait, notre besoin de combattre pour l'idéal grandit jusqu'à nous posséder sans réserve, maîtrisant de la bride et de l'éperon nos incertitudes. Volontairement ou non, ce besoin devint une foi. Nous nous étions vendus en esclavage. »

T. E. Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, traduction de Charles Mauron.

Au bord du précipice, Jordi posa un genou à terre, appuyant la crosse du fusil sur sa cuisse relevée. Il portait des vêtements de camouflage, des bottes, des jumelles et les lunettes infrarouges dans sa gibecière. On aurait dit une sculpture, sa silhouette se découpait dans le vide et les lointains versants. La période n'était pas idéale pour des sorties de chasse, mais Éric Chrétien avait commencé son reportage sur l'« anachronique » chasseur de *barmanous* et la situation imposait à Jordi de se mettre un tant soit peu en scène. Et puis il n'allait pas se laisser intimider ni changer sa façon d'agir sous prétexte que quelques petits chefs étaient à ses trousses.

Il travailla à son aise avec Chrétien, mais, comme toujours ces derniers temps, il rentra chez lui sans réussir à sortir de son esprit son angoissant compte courant, qui frôlait de nouveau le rouge. Ainsi, quand une semaine plus tard il reçut sous sa porte une enveloppe envoyée par Beaufour Ipsen International, il se baissa rapidement pour l'attraper et l'ouvrit à la hâte : l'entreprise confirmait son désir de l'engager, il ne restait plus qu'à déterminer quand et comment il leur ferait parvenir sa signature. Il travaillerait pour le département B21 supervisé par *monsieur** Chollet, et toucherait trois cents euros par mois en contrepartie d'un protocole d'investigation sur les thérapies traditionnelles à base de plantes autochtones, en particulier celles qui provenaient de la région du Nouristan. *Si je suis représentant de B21, ça*

change tout : j'ai une source de revenus et un employeur défini, je ne suis plus un touriste. Je peux donc demander un visa annuel d'entrées multiples.

Il bénéficierait aussi, une fois par an, d'un billet aller-retour pour la France.

– Mais Chollet pourrait quand même donner plus. Trois cents euros, c'est peu, insuffisant, dit Jordi à Khoshnawaz, le Narrateur de la tradition de la vallée de Rumbur. Les enfants sortaient en cohue d'une école kalash. Il nous faut plus d'argent si l'on veut poursuivre l'aventure des Narrateurs, et à l'évidence le gouvernement ne va pas nous aider.

– Le travail porte ses fruits, répondit Khoshnawaz. Les enfants sont plus respectueux des fêtes religieuses et des rites. Nous devons essayer de conserver ces cours.

Peu de temps après, Jordi apprit que les Kalashs allaient recevoir l'aide d'une nouvelle ONG dirigée par Athanasious Lerounis, le Grec. La supposée bonne nouvelle était entachée par la trahison.

– Je n'arrive pas à y croire. Ils vont appliquer notre plan. L'ambassade grecque nous a volé notre plan ! s'insurgea Jordi auprès de son ami.

– Je comprends mieux pourquoi ils nous avaient demandé de ne l'envoyer à personne d'autre, fit remarquer Gyuri.

– Nous sommes des imbéciles. Quand je me revois en train de promettre que nous allions respecter l'accord... Des imbéciles ! Ils ont juste laissé passer un peu de temps et, maintenant, ils nous plantent un couteau dans le dos en déboursant de l'argent pour cette ONG grecque. Quelle honte ! J'espère au moins qu'ils nous donneront un coup de main quand on le leur demandera.

Ils découvrirent bientôt que l'ONG n'accéderait que rarement à leurs requêtes et n'investirait pas non plus dans les Narrateurs. Aussi, le soir où ils dînèrent chez Gyuri, les critiques fusèrent.

– AMI aurait pu se décarcasser un peu plus pour que cet argent atterrisse entre nos mains plutôt que dans celles de Lerounis, protesta Jordi. Mais non, évidemment, ils hésitent toujours. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour réussir à convaincre tes supérieurs ? Enfin, le problème, c'est peut-être que cela vienne de moi, parce qu'ils ne m'ont jamais vraiment fait confiance, ces types-là.

– Allons, Jordi, ce n'est pas facile de diriger. Et dis-toi que ce sont ces chefs-là qui ont continué à te faire confiance malgré les bruits qui couraient.

Les petites jouaient dans la maison.

– Quels bruits ?

– Je ne sais pas... Enfin, tu sais bien...

– Qu'est-ce que je sais ? Quoi ?

– Eh bien, un jour, un Franco-Afghan est venu, il affirmait travailler pour l'ambassade d'Afghanistan à Paris et il a commencé à nous accuser de nous laisser manipuler par toi. Il disait que tu étais à la solde des services

secrets pakistanais.

Jordi entra dans une colère noire. Comment était-ce possible ? Pourquoi ne lui fichait-on pas la paix pour de bon ? Alors, comme un réflexe, une façon de montrer ce qui avait vraiment de l'intérêt pour lui, il se mit à énumérer ses expéditions, à expliquer les plans qu'il mettrait en place une fois le *barmanou* localisé, il avoua même qu'il avait déjà réfléchi aux personnes à qui il ferait appel le jour de la capture.

– Et tu en fais partie.

– Moi ?

– Eh oui, je vais avoir besoin d'un docteur qui s'occupe de la créature pendant le transfert.

– Oui. Les constantes vitales et tout le tralala...

– Ce n'est pas une blague, Gyuri. Ce ne sera pas facile.

– Pourquoi ? interrogea soudain une voix enfantine.

Dans un coin de la salle à manger, la petite Maartje les écoutait.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? Vous n'étiez pas dans la chambre ? s'enquit Gyuri en se relevant pour la raccompagner.

– Pourquoi quoi ? demanda Jordi.

– Pourquoi est-ce qu'il ne sera pas facile de transporter le *barmanou* ?

– Ah là là, parce qu'il faut mobiliser beaucoup de monde, n'oublie pas que le *barmanou* pèse des tonnes. (Gyuri prit sa fille dans ses bras.) Allez, au dodo. Ce ne sont pas des heures pour parler de monstres.

– Le *barmanou* est un monstre ?

– Non, ma chérie, ce n'en est pas un, répondit Jordi en adressant un regard réprobateur à Gyuri. Et même si c'est ce que croit ton père, je l'appellerai quand même le moment venu. J'ai une liste téléphonique avec toutes les personnes à contacter quand j'aurai attrapé le *barmanou*. Je sais même ce que je vais utiliser comme appât.

– Qu'est-ce que c'est, un appât ?

– Quelque chose que l'on met pour attirer la bête que l'on veut capturer.

– Et ce sera quoi, l'appât ?

Gyuri regardait Jordi, à la fois menaçant et amusé.

– Charly.

– Votre amie ?

– Oui. Les *barmanous* raffolent des filles.

– Ils aiment les manger ?

– Allez, va jouer dans ta chambre, ma puce, répéta Gyuri, en s'enfonçant dans le couloir avec sa fille. Nous, les grands, nous allons bientôt dîner. Profitez de vos derniers moments avant d'aller au lit.

Gyuri entrebâilla la porte de la chambre des petites tandis qu'il se retournait vers Jordi en se martelant la tempe de son index, pour signifier à son ami qu'il lui manquait une case.

– Pourquoi as-tu besoin d'un appât humain ? demanda Iris, qui avait suivi la conversation pendant qu'elle mettait la table.

– Tu ne connais pas cette légende pakistanaise, celle d’une femme qui explique à son mari que le *barmanou* est un amant formidable ? Alors le mari se rend sur place et, aveuglé par la colère, tue sa femme. Tout ça parce que les *barmanous* adorent le sexe. S’ils sentent l’odeur d’une femme, ils perdent la tête.

On entendait les filles jouer dans leur chambre.

– Et c’est pour ça que tu as pensé à Charly Govaerts ?

– Effectivement.

– C’est vrai qu’elle n’est pas mal, approuva Gyuri.

– En fait, je pense l’attacher à un arbre dans la forêt. Et pendant ce temps-là, nous, on se cachera quelque part, pas très loin, en attendant que le *barmanou* descende... Et au moment où il apparaîtrait, hop !

Gyuri et Iris le regardèrent avec le sourire crispé de celui qui attend, incrédule. Ils doutaient. Ils ne voulaient pas croire à ce qu’ils venaient d’entendre. Aussi le rire de Jordi fut-il une libération.

Dès lors, l’idée fantasque d’une Charly devenue appât de *barmanous* servit à animer plusieurs soirées, déclenchant des rires à l’instar de ceux de Gyuri, Iris et Jordi, qui cette nuit-là n’en finissaient pas de s’esclaffer, et dans la chaleur de ce moment, le Hollandais rappela à son ami qu’il devait toujours lui apprendre à préparer une de ses inoubliables paellas. Jordi acquiesça, il lui répondit que son jour serait le sien. Gyuri espéra qu’ils se verraient bientôt, il souhaitait apprendre ses techniques, impressionné qu’il était par les talents de cuisinier de son ami, et surtout par sa paella.

– D’accord, quand tu veux, répondit un Jordi euphorique.

Pour Gyuri, Jordi incarnait le bonheur, toujours en train de manger et boire ce qui lui tombait sous la main. Se sentir bien, être heureux et vivre sa vie à fond, voilà qui constituait une part essentielle de son identité. Il faisait preuve d’une dévotion quasi mystique pour le *carpe diem* ; sans doute cette attitude était-elle liée à sa soif de vivre en accord avec les Kalashs et les éléments fondamentaux qui font de nous des êtres humains : la camaraderie, l’amour du divertissement, la musique, la danse, la culture, la volonté de protéger les pauvres, l’environnement, l’amour en général.

– Trinquons ! proposa Gyuri.

Les enfants venaient de sortir de leur chambre. Le petit Imre captura une des jambes de Jordi et, comme à son habitude, il s’assit sur son pied, comme s’il montait à cheval. Après une série de balancements, Jordi, avec ses doigts de pied, lui prodigua sa traditionnelle séance de chatouilles à l’aîne.

– Il aime ça, hein ? Regarde-moi ça comme il s’amuse ! s’exclama Jordi tandis que l’enfant riait, sur son pied, en se contorsionnant dans tous les sens.

Gyuri les regardait jouer. Soudain, une mauvaise pensée lui traversa l’esprit, trop fugace et dérangement pour s’y appesantir. Il était incapable d’imaginer Jordi essayer quoi que ce soit avec son fils.

Ils couchèrent les enfants et dînèrent en se remémorant certains épisodes survenus en Afghanistan, maudissant les Grecs. Un moment agréable. À la fin

de la soirée, Jordi se décida :

– Je sais que ce n'est jamais le bon moment pour ce genre de choses, mais pourriez-vous me prêter un peu d'argent ? Je vais bientôt aller en Europe et, bref, je suis à sec...

– Je peux peut-être te trouver un emploi, suggéra Iris. Je sais qu'ils ont besoin de personnel au HCR.

Iris occupait un poste administratif dans l'organisation.

– Pourquoi pas, mais si je vous demande de l'argent maintenant, c'est que c'est urgent. Si je décroche l'emploi plus tard, c'est mieux, bien sûr.

Gyuri lui prêta deux mille dollars que Jordi promit de rembourser.

LI

« Coûte que coûte, je dois les guider vers leur destinée.
Ainsi, je justifierai ma vie. »

Patrick White, *Voss*

En juin 2001, des groupes de musulmans détruisirent plusieurs vignobles kalashs à coups de pied et de bâton en clamant que le vin était une tentation pour leurs jeunes. La police prit la défense des agriculteurs.

– C’est à vous de contrôler vos enfants et de les empêcher de boire. Et puis ne venez pas dire de bêtises. Vous savez tous qu’il y a beaucoup de musulmans qui cultivent du raisin, qu’ils font ça pour que les Kalashs le leur rachètent plus cher et continuent à produire du vin. Laissez ces gens en paix. Du balai !

« Les autorités ont reconnu que le vin faisait partie de la culture kalash et qu’on ne pouvait leur en interdire la production [...]. Depuis l’arrivée de Musharraf au printemps, nous avons rencontré quelques petits problèmes, mais les autorités les résolvent car ils veulent éviter les altercations dans les vallées. Les Kalashs leur servent de vitrine pour leur image de tolérance et d’ouverture aux minorités. C’est faux et hypocrite, enfin, pour l’instant, c’est ça qui les sauve. Mais pour combien de temps ? »

Lettre à Andrés.

Cette nuit-là, la liqueur d’abricot coula de nouveau dans la *Sharakat House*. Ce dîner fut inoubliable pour Abdul. Face à la table basse garnie des restes de nourriture, Jordi et lui se cramponnaient chacun à son verre. Ils s’étaient tous les deux penchés en avant comme s’ils s’apprêtaient aux confidences. La faible lueur nacrée d’une ampoule nue accentuait les ombres de leurs visages.

– Ces gens-là peuvent attaquer à tout moment et vous êtes tout petits, Abdul, vous êtes sans défense.

– Et qu’est-ce que tu veux qu’on fasse ? Évidemment, l’avenir me préoccupe. Si la situation se complique, où irons-nous ? Et comment ? Nous n’avons ni argent ni endroit où nous réfugier. Comment trouvera-t-on des billets d’avion pour autant de personnes ?

Jordi se leva, traînant bruyamment sa chaise. Il parla avec emportement, les poings serrés, tandis que ses joues prenaient une teinte écarlate.

– Je vais m’en occuper. Il suffit de discuter avec l’ONU. Pour eux, c’est très facile. Beaucoup de nations composent cette organisation, et ensemble,

elles versent des sommes colossales aux réfugiés de nombreux pays. Par exemple, en ce moment, ils aident les réfugiés afghans. S'ils apprennent votre situation, ils vous sortiront de là, c'est sûr.

– Mais pour combien de temps ?

– Pour des années, pour toute la vie. Ils vous emmèneront ailleurs.

Jordi aspirait à régler définitivement les problèmes des Kalashs. Comme Abdul l'appréciait ! Le Grec et l'ONG leur venaient en aide pour des soucis ponctuels, mais Jordi voulait les résoudre pour de bon, pour qu'ils vivent loin de ce sentiment de danger.

– Je parlerai à Musharraf, le président du Pakistan ! cria Jordi.

Abdul hocha lentement la tête, légèrement gagné par l'entrain de son ami. Parfois les idées de Jordi lui semblaient réalisables. Parfois, non.

– Je t'emmènerai en France, en Europe, partout, lui assura Jordi, pour que tu parles des Kalashs. Tu seras leur ambassadeur.

LII

Les études sur la vie des animaux ont établi que la solidarité prend tout son sens à travers la recherche de nourriture. Les parties de chasse des lions sont, par exemple, célèbres. Les pélicans se regroupent eux aussi pour débusquer leur pitance. Mais la solidarité ne se limite pas aux individus d'une même espèce. Dans certaines régions, la faim a amené des loups et des lycaons à chasser ensemble ; on raconte également que les néandertaliens allaient tuer le yack accompagnés de groupes de léopards des neiges. Peut-être, que quelque part dans les montagnes, léopards et yétis perpétuent leur entraide. La nature montre que les unions insolites sont plus fréquentes dès lors que la survie est en jeu.

Pour autant, le pacte est souvent considéré comme un signe de faiblesse.

« La société réduit les résistances de l'individu. Elle le rend moins apte à la lutte pour la vie. Le troupeau est plus vulnérable que l'animal solitaire »

Raymond Fiasson, *L'Homme contre l'animal*.

LIII

Cette année-là, en 2001, pour la première fois depuis longtemps, l'hôtelier Siraj Ulmulk grimpa dans les vallées kalashs, afin d'assister aux fêtes données par les païens pour célébrer le solstice. L'étroite géographie de la vallée l'asphyxiait. Et puis, à vrai dire, ces gens-là ne lui avaient jamais porté beaucoup d'estime... voire aucune. Mais de temps à autre, il fallait faire un geste, c'était toujours utile, rien que pour être en paix, si ce n'est avec les autres, du moins avec soi-même.

Ulmulk était plus ou moins informé des activités de Jordi dans la région, bien qu'il ne l'ait pas vu pendant des années ; il fut d'ailleurs surpris, en retrouvant le zoologue, de ne l'entendre parler que des Kalashs – pas un mot sur le *barmanou*. Il se sentit quelque peu déçu : il avait toujours aimé les histoires rocambolesques, et les illuminés l'avaient toujours amusé. Mais il semblait que ce Français (ou lui avait-il dit qu'il était espagnol... enfin, peu importe d'où il venait) était devenu raisonnable avec les années et, à présent, il donnait dans le soutien aux Kalashs. Mais en y regardant de plus près, il n'était peut-être pas si sensé que ça. *Il n'a pas changé en bien*, pensa Ulmulk. *Il ferait mieux de revenir au barmanou.*

En août, Jordi reçut la visite d'Esperanza et d'Andrés. Une parenthèse agréable. Ils dansèrent lors de fêtes nocturnes après que Jordi eut sacrifié des agneaux, sillonnèrent les vallées, passant en revue la famille, discutèrent de leurs intentions, du nouvel hiver où Shamsur séjournerait en France. Esperanza trouva son frère amaigri.

– Ah là là, tu ne peux pas savoir comme le chocolat, le poisson et le saucisson me manquent.

Esperanza se mit à rire, surprise que Jordi en soit le détonateur, car ces derniers jours, son frère ne plaisantait pas comme à son habitude. Il s'exprimait plus lentement, souvent il suspendait ses réflexions un moment avant de se prononcer, quand il le faisait. En revanche, Jordi fut traversé par un frisson de pur bonheur en découvrant qu'un membre du GESCH lui avait envoyé en cadeau le téléphone par satellite qu'il convoitait depuis si longtemps.

Au début du mois de septembre, Jordi embarqua avec son frère, sa sœur et Shamsur dans un avion de la Pakistan International Airlines pour Paris. Quand ils atterrirent, le 10, les télévisions de l'aéroport diffusaient la nouvelle

du meurtre de Massoud. Jordi resta interdit devant l'écran. Deux prétendus journalistes avaient réussi à approcher le Lion du Panshir et fait sauter une charge d'explosifs au nom d'Allah. Quelles répercussions aurait sa mort sur la zone ? Qui arrêterait ces sauvages désormais ?

Il dut s'imposer de garder son calme. Il avait plusieurs mois pour y réfléchir. Depuis la confortable tribune française, il suivrait le cours des événements. Il n'y avait pas d'urgence. *Reste calme.*

Le lendemain, tandis qu'il débarrassait la table après le repas, à Valence, le journal télévisé de la mi-journée repassa en boucle une série de séquences, comme un enregistrement rayé. Jordi, Dolores et Shamsur dans la salle à manger, Esperanza devant un écran dans son bureau, le monde entier, tous semblaient sous hypnose. Les séquences étaient plus ou moins les mêmes. Certaines mettaient en scène deux avions qui s'écrasaient contre les tours jumelles de New York. D'autres montraient les tours qui s'effondraient, laissant un périmètre de poussière là où quelques secondes plus tôt trônaient le béton et le verre.

Les Magraner, tous sans exception, pensèrent au prix que payaient les États-Unis pour leurs ingérences en Asie centrale, mais, surtout, ils pensèrent au Pakistan. À la façon dont les choses allaient changer. Jordi s'interrogea lui aussi. *Pourquoi ces événements se produisent-ils précisément maintenant ? Pourquoi suis-je aussi loin quand les Kalashs ont le plus besoin de moi ?*

Les mois suivants, il tâcha de se concentrer sur les conférences et débats programmés par le GESCH, mais se soustraire à l'avalanche de sentiments qui l'assaillaient s'avérait titanesque. Toutes ces discussions, toutes ces manifestations manquaient de sens s'il ne retournait pas dans l'Hindu Kuch pour achever son œuvre. *Je dois finir ce que j'ai commencé, je ne suis pas de ceux qui abandonnent. En plus, les vallées demeurent une réserve pacifique ; là-bas, il n'y a aucun danger. Après tout, les États-Unis n'ont pas de problème avec le Pakistan.* Il se voilait la face et, quand il cessait de tolérer ses propres mensonges, il se raccrochait de nouveau à la confiance qu'il avait en sa capacité à surmonter les problèmes ou à son idéologie romaine, s'imaginant martyr : « L'individu ne compte guère en dehors de sa fonction dans le groupe... Au besoin même, il devra sacrifier tout ce qui lui est cher et jusqu'à sa propre personne. » Car, à présent, sans rien perdre de son orgueil quasi royal, il comprenait sans plus de doutes – il comprenait ! – la dimension de ces phrases magnifiques qui contenaient des mots tels que « compassion », « aide », « solidarité ».

Le danger de mort surgit avec une force inconnue jusque-là. Et la décision de le courir ou non lui revenait. Il devint plus dur encore, travaillant davantage si tant est que ce fût possible, écrivant sans relâche. Quand on lui parlait, il tardait un moment avant de répondre. Il cessa de s'irriter lorsqu'on le contredisait. Le repli de Jordi coïncida avec l'épanouissement de Shamsur :

se sentir capable de se débrouiller en pays étranger, loin des siens, lui donna de l'assurance et une nouvelle vigueur. Le garçon percevait physiquement sa transformation, le ventre devenu pierre, les bras comme d'authentiques massues, le cœur battant à un rythme inaltérable. Voilà qui n'était pas mal. Être dur. Se sentir capable.

– Si je rentre et que je dois combattre, je tuerai les Américains. Moi, je suis musulman, lâcha Shamsur un jour dans la maison de Valence, tandis que Dolores lui versait un peu de lait dans sa tasse de thé. Merci, maman.

Une affirmation risquée chez les Magraner. Le cliquetis de la petite cuillère de Shamsur parut s'amplifier lorsqu'il remua le sucre. Personne ne rebondit sur son commentaire. Après tout, c'était un Arabe, qu'est-ce qu'on pouvait attendre de lui ? Jordi ouvrit la bouche pour répondre, mais, finalement, il préféra boire une gorgée de café. *Réfléchis avant de lui parler*. Il devait être prudent quand il s'adressait à lui. Shamsur descendait d'une lignée guerrière et honorable, et leur relation s'était plutôt détériorée ces derniers temps. Jordi était conscient que si Shamsur l'avait de nouveau accompagné en France, malgré le tempérament du chasseur de yétis qu'il supportait depuis de trop longues années, et qui d'ailleurs ne le couvait plus comme au début, c'est parce qu'il souhaitait obtenir un permis de résidence et s'éloigner des responsabilités familiales qui l'asphyxiaient. Oui, il devait le traiter avec prudence. Mais, encore une fois, il ne put se contenir.

– Je peux savoir ce qui te prend ? Tu sais où tu es ?

Il ne pouvait pas se résigner à considérer Shamsur comme une cause perdue.

– En France.

– Exactement. En France. Un pays civilisé. Ici, on ne tue pas les gens comme ça. Concentre-toi sur tes études et oublie les Américains.

– C'est ça. Et comment je fais pour les oublier ?

– Étudie pour retourner à Shekhanandeh et diriger les Nouristanis dans la reconquête de leurs terres et de leurs droits. Oublie le reste. Oublie-le.

– Ne commence pas, Jordi. Tu répètes toujours la même rengaine : faire de moi un grand homme ! Un grand *kafir* du Nouristan ! Je ne suis pas un grand homme et je ne veux pas en être un. Je veux qu'on me fiche la paix.

Shamsur se leva et sortit de la maison en claquant la porte. Il se dirigea vers un parc voisin. Où aller ? Monter au Vercors ou rester vagabonder dans Fontbarlettes ?

– Eh, toi, petit merdeux ! Tu crois que tu vas où comme ça ?

Deux jeunes Arabes sautèrent du banc où ils étaient postés et marchèrent dans sa direction. Danger. Il suffisait de leur lancer un regard.

– Qu'est-ce qui t'arrive, tu vois pas que les pauvres types dans ton genre sont pas les bienvenus ici ?

Ils lui dirent quelque chose de ce goût-là... En réalité, il ne les comprit pas très bien, mais il était clair que les gamins le provoquaient. Shamsur se mit à crier en ourdou.

– Ah, tu n’es pas américain ni anglais ?

Ça, il le saisit.

– Je viens du Pakistan !

Les deux garçons déployèrent un arrogant répertoire d’expressions, de saluts, de moues.

– Merde, pardon, mon frère. C’est que j’avais jamais vu de Paki aussi blond ni avec un visage comme ça... T’es vraiment paki ?

Ils discutèrent amicalement. Les Français sortirent un joint déjà roulé et ils fumèrent tous les trois. Quand les deux mêmes jeunes le recroisèrent, ils lui proposèrent de les accompagner, le conduisirent dans un souterrain où ils emmagasinaient des armes et lui dirent que si un jour il avait besoin de quoi que ce soit, il n’avait pas à hésiter.

Quand il rentra à la maison, il demanda à Jordi de le suivre dans sa chambre et il lui raconta la rencontre.

– Mais ils sont pas bien ou quoi !

Jordi eut envie de frapper le mur. Il sortit de la chambre et informa Dolores.

– Tu vois que tu dois quitter ce quartier ! Je trouverai de l’argent, maman, et dès que j’aurai réuni une somme suffisante, tu iras dans un endroit meilleur, d’accord ?

– Ce que tu peux être pénible, mon fils. Arrête de me faire suer avec ça, je te dis que je suis bien ici. Quand est-ce que tu pars à Paris ?

– Jeudi. Mais maman...

– Rapporte-moi un joli souvenir. En voilà une superbe ville, n’est-ce pas ? Eh bien, tu vois, je n’irais même pas vivre là-bas. Maintenant, je suis d’ici. Ne t’embête pas avec moi. Tu dois t’occuper de toi.

Jordi et Shamsur allèrent plusieurs fois à Paris – le garçon était fasciné par cette ville. Lorsqu’il l’avait découverte lors de leur précédent voyage, il n’avait pas fermé l’œil trois nuits de suite, phénomène inhabituel chez lui, mais l’énergie qui irradiait de ce colosse l’empêchait de trouver le sommeil. Dans la rue, il voulait entrer partout, renifler tous les styles de cuisine, même si ensuite il ne goûtait presque rien, parce que monsieur ne mangeait pas n’importe quoi – « J’ai un palais raffiné », avait-il appris à dire sur un ton moqueur – et qu’il fallait faire des économies. Il y avait tant de personnes de couleurs et de vêtements différents ! Mais Shamsur ne posait pas beaucoup de questions, sans doute pour ne pas paraître ignorant, du moins c’est ainsi que l’interpréta Jordi, qui à Paris avait pour habitude de parfaire sa facette de guide modèle : il renseignait Shamsur sur la vie de chaque quartier, sur l’histoire de certains lieux et l’emmenait dans les endroits les plus susceptibles de l’émerveiller.

– Vous auriez dû voir sa tête au *Moulin-Rouge*, commenta Jordi à Claire et Alexandre après l’une de leurs intenses promenades.

Comme les nombreuses fois où il visita Paris, Jordi s’était installé chez

son amie.

– Vous êtes entrés ? demanda Claire en nettoyant ses lèvres. (Ils venaient de dîner.)

– Oh là, non. Je ne veux pas qu’il me fasse une attaque.

Shamsur rougit mais eut l’audace de répondre :

– Parle pour toi. Moi, je passerais plutôt à l’attaque.

– Ouuuuuuh, s’exclamèrent les hôtes.

Shamsur s’endormit sur un fauteuil, il était épuisé et les plus âgés s’étaient livrés à une de ces classiques conversations nocturnes sur la nature et les animaux qui lui servaient de berceuse, un bruit familier ponctué par un élan de ferveur de Jordi, qui était celui qui portait en réalité le poids de la conversation. Le ton et les mots de Jordi réveillèrent Claire comme un shoot de caféine. Les exhibitions d’érudition de l’Espagnol l’impressionnaient toujours, surtout ses discours sur les poissons et les amphibiens, ainsi que la sagacité dont il faisait preuve pour développer des théories sociales. Auprès de lui, Claire se sentit de nouveau libre d’exposer des idées, sans les détours imposés par le politiquement correct, fatiguée des restrictions en série qui, par exemple, avaient mené tant de scientifiques à devoir supprimer de leur vocabulaire des mots tels que « races ».

– Les anthropologues sont traumatisés par les conséquences que pourrait engendrer le fait de prononcer ce mot, observa Claire le jeudi soir. Aujourd’hui, c’est comme si tous les hommes étaient biologiquement identiques, comme si nous devions tous appartenir à la même espèce. Comme s’il était impensable qu’un spécimen d’un autre ordre puisse surgir. On ne laisse aucune place à cette hypothèse.

Jordi non plus ne comprenait pas que les conventions en soient arrivées à promouvoir l’autocensure au sein de la communauté scientifique, alors il s’emballa en évoquant ce sujet. En compagnie de Claire, il s’enflammait souvent. Voilà peut-être pourquoi elle ne partageait guère les propos que beaucoup tenaient sur lui. D’aucuns affirmaient qu’il semblait désespéré, que les choses devaient très mal se passer dans l’Hindu Kuch, qu’il avait certainement besoin d’argent. Mais en discutant avec lui, Claire ne percevait pas ce présumé désespoir. En l’observant, en l’écoutant, ce qu’elle sentait en revanche, c’était sa fureur.

Shamsur éprouvait un certain plaisir à le voir irrité. En Savoie, au cours d’un hommage à Jordi, Shamsur s’approcha de l’organisateur, Jean Rivollier, et lui confia :

– Tout ça, c’est très bien, mais Jordi et moi, on ne l’a toujours pas trouvé, le *barmanou*.

Même si en Europe il s’efforçait de garder son calme et de contrôler ses emportements, Jordi se crispa. Shamsur, Shamsur, qu’allait-il faire de lui ? L’enfant, l’homme, ne se contentait plus de l’accompagner, il parlait en son nom... qui plus est en le critiquant.

Jordi fit durer son séjour en Europe plus longtemps que d'ordinaire. Les journaux télévisés rapportaient qu'Oussama Ben Laden, le chef du groupe terroriste al-Qaida qui avait revendiqué les attentats des tours jumelles, se cachait dans les zones tribales du nord-ouest pakistanais. Pendant ce temps, l'ISI resserrait ses liens avec le parti radical, le Jamiat, tout en se montrant disposé à collaborer avec les États-Unis dans leur chasse et capture des talibans, menant un double jeu impossible.

Aux États-Unis, l'inertie revancharde et le besoin d'offrir à l'opinion publique les coupables de la tuerie du 11-Septembre amenèrent le 7 février 2002 le président George Bush à refuser le statut de *POW* (*prisoner of war*, « prisonnier de guerre ») et l'accès à la justice aux membres d'al-Qaida, aux talibans et aux autres activistes soupçonnés de terrorisme et qui avaient été capturés. « Ce fut un pas en arrière pour les États-Unis et pour l'humanité, écrivait l'analyste politique Ahmed Rashid des années plus tard. Le fait que la première puissance de la Terre livre sa *guerre contre le terrorisme* sans respecter les règles de guerre qu'elle avait elle-même signées, refusant ainsi que justice soit faite sur son territoire, affaiblissant la Constitution américaine, puis menaçant ses alliés afin qu'ils agissent de la même façon, a mis en marche une négation dévastatrice des instincts civilisés. »

Les adversaires rivalisèrent sur le terrain le plus obscur. Les hommes embusqués dans les montagnes trouvèrent des raisons suprêmes de sombrer définitivement dans la sauvagerie. Jamais il ne fut si simple de devenir un monstre.

– Et c'est là-bas que tu veux retourner ? demanda sa sœur Rosa.

Jordi avait fait le voyage jusqu'à sa maison de L'Eliana, à quelques minutes de Valencia, avec Andrés, Philo, Dolores et Shamsur pour fêter les *fallas*.

– À Chitral, il n'y a pas de problème, c'est une zone touristique, répondit Jordi.

En milieu de matinée, Jordi était allongé sur le canapé de la salle à manger dans un *salwar-kameez* qui, du goût de Rosa, était des plus chic. Dolores écoutait distraitement leur conversation tandis que les autres discutaient sur la terrasse.

– Tu n'as pas peur de retourner là-bas dans l'état où sont les choses ? Envoie Shamsur en avion et, toi, reste en France, suggéra Rosa en désignant de la tête le Nouristani.

– Il faut que je rentre. Pour le moment, c'est le frère de Shamsur qui s'occupe des chevaux, des poules, des lapins, du jardin...

– Et tes aides ?

– Je les ai renvoyés avant de venir, mais j'ai passé un accord oral avec deux nouveaux pour qu'ils commencent quand je rentre.

– Des Kalashs ?

– Non, des Afghans. Recommandés par des gens de confiance.
– De confiance ? Comment peux-tu être aussi bête ! Ils vont te tendre un piège !

– Mais non, Rosita, je te dis que je vais bien.
– Tu ne vois pas que tu es en danger !
– Écoute, il y a des choses dont je ne peux pas parler, mais n'aie pas peur, vous êtes plus en danger que moi ici avec tout ce terrorisme et cette décadence qui vous entourent. Et d'autres événements vont se produire... des événements plus graves encore.

Le ton monta. Jordi ajouta qu'à son retour il allait accueillir un enfant kalash qu'il pensait éduquer afin qu'il aide son peuple dans le futur.

– Oui, comme Shamsur, c'est ça ? ironisa Rosa.
– Shamsur n'est pas un authentique Kalash.

Le mercredi 20 mars, les Magraner « français » et Shamsur prirent congé de Rosa. Jordi fut le premier à l'étreindre. Ensuite vinrent les autres. Jordi fit alors une chose inhabituelle : il avança de nouveau vers sa sœur et l'étreignit encore. Tout contre Jordi, Rosa fut émue, différemment, cette deuxième étreinte l'avait touchée. Elle le serra plus fort. Elle nota en lui une profonde tristesse. Elle sentit que cet au revoir n'était pas un au revoir ordinaire, comme si Jordi désirait retenir son image, son regard. Un mauvais pressentiment l'assaillit.

À Valence, Andrés essaya encore une fois de le dissuader.

– Ceux qui ont tué Massoud étaient des kamikazes déguisés en journalistes. Tu ne peux plus faire confiance à personne, ni à un enfant de huit ans ni à une femme enceinte. Prends un an de repos, attends de voir comment la situation évolue et à ce moment-là tu prendras une décision.

Jordi acheta plusieurs outils, dont une caméra dernière génération et emballa le tout. En avril, il embrassa sa mère avant de la serrer dans ses bras. Il monta dans la voiture. Et tandis qu'il s'éloignait, il lui fit un signe de la main en guise d'adieu. C'est le dernier souvenir qu'elle conserve de lui.

LIV

« On ne pouvait retirer aucune gloire d'un succès assuré, mais on pouvait en arracher beaucoup à une défaite assurée. L'Omnipotence et l'Infini étaient nos deux ennemis les plus dignes, les seuls, en fait, qu'un homme véritable se dût de combattre, parce qu'ils sont des monstres nés de notre propre esprit [...]. Pour le clairvoyant, l'échec était le seul but. Nous devons croire, toujours et en dépit de tout, qu'il n'y avait pas de victoire hormis de descendre dans la mort en combattant et en réclamant la défaite, priant – dans un excès de désespoir – l'Omnipotence de frapper plus fort encore, afin que par ces mêmes coups, Elle trempe, en nos êtres torturés, l'arme de sa propre ruine. »

T. E. Lawrence, *Les Sept Piliers de la sagesse*, traduction de Charles Mauron.

« Mais là où est le danger croît aussi ce qui sauve. »

Friedrich Hölderlin

Jordi rendit visite à Gyuri et Iris peu de temps après son retour au Pakistan. Il avait besoin de chaleur familiale, que la coupure ne soit pas si brutale.

– Ah, *mon ami** ! s'exclama Gyuri en le voyant. Ils s'étreignirent. *Mon ami*.

Gyuri n'aurait jamais cru se réjouir autant en revoyant cet être extravagant... qu'il appelait ami.

– *Mon ami* ! répéta-t-il.

Ils dînèrent ensemble. Jordi raconta aux filles une de ses histoires pour les endormir, il leur souhaite bonne nuit et, de nouveau seul avec le couple, résuma son hiver en Europe. Ils le trouvèrent particulièrement inquiet.

– Je vais attraper le *barmanou*. Cette fois-ci, il ne m'échappera pas.

– Combien de chiens as-tu en ce moment ?

– Trois. De bons limiers. Mais cette fois, j'ai autre chose, annonça Jordi en se levant de table. Vous allez voir, je suis revenu fin prêt.

Il ouvrit la valise posée dans un coin de la salle à manger et se releva en brandissant sa nouvelle caméra.

– Qu'est-ce que vous en dites ?

Gyuri et Iris étaient stupéfaits.

– Très... commença Gyuri, très...

– Très jolie, Jordi, reprit Iris. Si le *barmanou* apprenait que tu allais le filmer avec cet appareil, tu peux être sûr qu’il irait faire un tour chez le coiffeur.

Gyuri ne prit pas la peine de sourire, contrarié même qu’Iris plaisantât à ce sujet. Il croyait lui avoir prêté de l’argent pour une question de survie et voilà que Jordi se plantait devant lui avec une caméra de luxe. Il ne lui vint même pas à l’esprit de dire un mot sur sa dette de deux mille dollars, après tout, la caméra n’était-elle pas la preuve qu’il avait investi l’argent à bon escient ? C’est d’ailleurs pour ça qu’il la leur montra. Gyuri fit le calcul, l’appareil avait dû lui coûter près de deux mille dollars. Il se sentit utilisé mais ne protesta guère.

– Et que penses-tu de travailler au HCR ? demanda Iris, qui, tandis qu’il était en Europe, lui avait renvoyé des messages pour lui rappeler cette opportunité.

Jordi plissa le front.

– Tu peux m’en dire plus ? Quel genre de travail je ferais ? Avec qui ?

– Comme je te l’écrivais dans mon dernier mail, on te confierait la direction d’une sous-délégation en Afghanistan.

– Et pour quel salaire ?

– Neuf mille dollars par mois environ.

– Neuf mille ! intervint Gyuri. Sacré pactole !

Jordi esquisssa un sourire forcé.

– Merci, je vais y réfléchir, répondit-il, sachant pertinemment qu’il n’envisagerait pas une seule seconde cette possibilité.

Il ne chercha pas à faire semblant, sa façon de s’exprimer trahissait son refus à venir.

Gyuri n’y croyait pas. Il avait face à lui un type qui, en raison de son mode de vie, des projets qu’il pensait mettre en œuvre avec les Kalashs, avait un impérieux besoin d’argent... Un type à qui on servait sur un plateau un excellent emploi... Et il décidait de ne pas le prendre ! Une résolution comme celle-ci n’était pas donnée à tout le monde. Il avait face à lui quelqu’un qui avait choisi de vivre sa vie à fond, en restant scrupuleusement fidèle à ses passions. Il fallait bien reconnaître que ce type était génial. L’histoire de la caméra le blessait, certes, mais d’accord, *mon ami*, d’accord... Quel type !

À la mi-avril, les tempêtes de neige responsables de la fermeture de la passe de Lowari empêchèrent l’arrivée de Jordi à Chitral. Il avait écarté l’option de l’avion, trop coûteuse pour son budget et, de toute façon, la neige ne lui aurait pas permis de voler. Il vécut des journées d’attente interminables – « une odyssée », écrivit-il dans son journal –, il désirait revoir ses amis kalashs, il se demandait dans quel état il allait retrouver la *Sharakat House*, imaginait les difficultés qu’avait sans doute rencontrées l’aide humanitaire grecque cet hiver pour rejoindre « ces trois mille personnes et leur démocratie ». Son impuissance et son angoisse détinrent sur sa relation avec

Shamsur. Les disputes s'enchaînaient, toujours plus blessantes, suivies par de longs silences.

La nouvelle courut que, dans la localité voisine de Dir, on avait aperçu Oussama Ben Laden.

Aussitôt arrivé à Bumburet, Jordi rangea la maison, monta dans la Jeep pour se rendre dans la vallée kalash de Birir. Il partait en quête de son nouveau disciple.

Il avait entendu parler de Wazir pour la première fois par deux journalistes qui sillonnaient la province. Les reporters avaient sympathisé avec ce jeune berger de douze ans au cours d'un voyage à Birir.

– Nous aimerions l'emmener en France, avaient-ils confié à Jordi. C'est un gamin très éveillé, il ne faut pas qu'il reste ici, encore moins dans la situation actuelle, mais on n'arrive pas à lui obtenir de visa. On a pensé que toi tu pourrais lui donner un coup de main, lui enseigner le français, l'éduquer un peu. Quand les choses iront mieux, tu pourrais peut-être même l'emmener en France. Un peu comme tu l'as fait avec ce garçon blond.

L'idée lui parut bonne. Shamsur devenait vraiment insupportable et lui était stimulé par l'idée d'éduquer un nouveau disciple, un nouvel espoir, une seconde opportunité. Mais avant de se prononcer, il voulait rencontrer l'enfant.

– J'irai le voir dès qu'il sera de retour, répondit-il en entendant la proposition.

Bien, il était déjà revenu.

Il descendit en Jeep jusqu'à Ayun et prit l'inquiétante route qui menait à Birir, une succession de virages non protégés où le sol s'écroule fréquemment. Le chemin était une traînée de sépultures en mémoire des victimes tombées dans le précipice.

Pour éviter les ruisseaux rocailleux, il emprunta des sentiers creusés par les bêtes jusqu'à la maison située face au fleuve, encastrée dans un terre-plein traversé par la route.

Samsam, le père de Wazir, préféra discuter dans la maison de son frère Irfan, un joyau de bois niché dans une colline. Depuis sa balustrade, on dominait les montagnes qui, enchaînées, embrassent la vallée. Les forêts sont épaisses et le flanc, une réserve de maïs, dans ce caisson si beau, si isolé, est traversé par un large et paisible fleuve.

Ils servirent du thé avec beaucoup de lait pour célébrer l'événement.

– Mon fils peut vous aider avec les vaches et les brebis, c'est un bon berger. Il aime pêcher, jouer au foot et au handball, mais c'est surtout un bon étudiant. Il apprend tout très vite, vraiment. Ces journalistes nous ont dit que s'ils l'emmenaient en Europe, il pourrait être docteur.

– Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ?

– Qu'il fera ce qu'il voudra, si vous l'aidez.

– Ne vous inquiétez pas. Je serai avec lui. Il aura de bons professeurs en France.

Samsam ne savait pas grand-chose sur Jordi, il l'avait vu plusieurs fois et les renseignements qu'il avait étaient fondées sur des rumeurs, mais cet étranger lui inspirait confiance... Et, à vrai dire, de telles opportunités ne se présentaient pas souvent dans une vie.

– Vous nous rendez très heureux en acceptant d'éduquer notre fils, répondit-il.

Aujourd'hui, Samsam arbore l'expression languide et perdue de la souffrance. Parmi les nombreuses rides prématurées qui sillonnent son visage, celles du front soulignent l'ampleur de son incompréhension. Parfois, sur sa figure, viennent se poser des mouches, qu'il ne prend pas la peine de chasser. Il a quarante-cinq ou quarante-six ans (« Je ne suis pas une exception, ici, presque personne ne connaît vraiment son âge ») et quatre filles dont il est prêt à financer l'éducation, quelle qu'elle soit, celle qu'elles choisiront. Ni lui ni son épouse, Tsran, ne savent lire ; ils n'écoutent pas non plus les informations, la vallée étant dépourvue d'antenne.

Cette année-là, la chaleur extrême et prolongée leur a rapporté une lamentable récolte de raisins, tout petits et secs – il était impossible d'en tirer du vin. À Birir, le zèle déployé pour stocker l'eau a fini par infecter les réserves des puits, provoquant une épidémie de choléra. Les cent familles kalashs et les cent musulmanes de Birir vont devoir ramasser beaucoup de bois et d'herbe pour réunir les maigres roupies qui leur permettront de tenir l'hiver.

– Oui, Wazir était un bon berger, déclare Samsam – et ce sera son seul sourire. Mon unique fils. Le fils, c'est le plus important, il aide autrement. Et le fait qu'il ait disparu...

LV

Au moment où Wazir monta dans la Jeep, Jordi comprit qu'il s'apprêtait à enfreindre une règle personnelle pour la première fois en quinze ans. Jusque-là, tous les employés et disciples avec lesquels il avait vécu étaient musulmans. Wazir allait devenir le premier Kalash à partager sa maison. Pendant le trajet, il essaya de mesurer les conséquences d'une telle initiative, la joie des Kalashs, le ressentiment des musulmans, mais sans s'appesantir sur la question. La route était suffisamment dangereuse, et puis qui peut prédire quoi que ce soit quand il s'agit de l'avenir ?

Wazir se révéla aussi bon élève qu'on le lui avait annoncé. Difficile de ne pas comparer ses rapides progrès à la paresse et au manque d'enthousiasme de Shamsur, à qui Jordi se sentait malgré tout très attaché. Il aurait voulu faire de Shamsur un roi et, même s'il comprenait petit à petit que ce projet ne se réaliserait pas, les espoirs et la tendresse qu'il avait placés dans le Nouristani au fil de ces années le liaient à lui par des sentiments contradictoires. En constatant la détermination de Wazir, il fut assailli par une vague de fureur contre ce malheureux imbécile qui n'avait jamais compris tout ce qu'il aurait pu réussir s'il avait suivi ses conseils, s'il avait persévéré ne serait-ce qu'un peu. Et, à la fois, il admirait l'obstination déployée par Shamsur dans sa revendication d'une vie sauvage, en dépit des menaces qu'il avait reçues.

Mais que représentait Shamsur ? Quelle place occupait-il dans sa vie ?

– Shamsur.

Prononcer son prénom le renvoya à une vie passée, déjà trop lointaine. À d'autres illusions. Au *barmanou*. Mais, à présent, le *barmanou* et Shamsur n'étaient plus que des rêves de jeunesse, ses aspirations les plus belles et folles. Il n'y renoncerait pas définitivement, ils faisaient partie de son univers, l'espoir demeurerait toujours, mais il concentrerait ses forces sur deux autres objectifs : les Kalashs et Wazir – un enfant kalash, d'ailleurs – symbolisaient d'une certaine manière son adieu à l'épique et son retour à la terre. Après tout, défendre les Kalashs exigeait aussi de grandes doses d'héroïsme, mais cette gloire, une fois atteinte, s'inscrirait dans un registre plus commun, moins mythique que la capture du *barmanou*. Avec les Kalashs et Wazir, Jordi sentit qu'il atterrissait dans l'arène où les hommes livrent un combat quotidien.

En remplaçant la traque par la lutte, il optait aussi pour un mode de vie

un peu plus sédentaire. Il supposa qu'il inaugurerait ainsi la phase de sa maturité.

Shamsur venait toujours à la *Sharakat House*, il aidait aux tâches domestiques pour lesquelles Jordi lui offrait un bon salaire, mais il lui arrivait souvent de manquer le travail. Il n'était d'ailleurs pas rare de le trouver allongé près du fleuve ou dans l'herbe en train de fumer du hachisch. Aussi, les disputes avec Jordi se multiplièrent.

– Tu vas finir par avoir le cul carré, lui lâcha Jordi en le voyant, comme d'habitude, assis sur une pierre devant la maison. Allez, monte dîner avec nous.

– D'où est-ce que tu viens ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu montes ou pas ?

Ils entrèrent dans la maison. Wazir était dans son lit, où il feuilletait un livre illustré.

– Tu as fini ? demanda Jordi en jetant un regard aux cahiers de devoirs.

Wazir acquiesça de la tête. Shamsur se jeta sur lui et le décoiffa.

– Laisse-le tranquille ! ordonna Jordi.

– C'est mon petit frère, pas vrai, minus ?

Il lui emmêla de nouveau les cheveux. Wazir se débattait, amusé, en lui lançant de petites claques affectueuses.

– Tu as déjà des frères. (Jordi attrapa Shamsur par l'épaule et le tira en arrière.) Va plutôt jouer avec eux.

Shamsur trébucha, près de tomber. Il ferma à moitié les yeux, d'un air comique, avant d'admettre :

– Bon, c'est vrai. Wazir est un frère différent. Il n'est pas musulman.

– Ah, parce que toi tu es musulman ? demanda Jordi. (Shamsur resta immobile, déconcerté.) Et pourquoi ne te laisses-tu pas pousser la barbe si tu te sens si musulman ?

– Je me rase parce que j'aime ça. (Le ton de Shamsur avait changé.) Je crois en Allah parce que c'est mon Dieu et au prophète Mahomet. Et je me rase parce que j'aime ça.

– Regarde-toi. Tu étais un *kafir* rouge. Vous étiez grands.

– Eh, arrête, arrête ! Tu parles de mes ancêtres. Moi, je suis musulman.

Wazir essayait de dessiner un léopard des neiges sur la petite table d'angle du bureau.

– Brave gamin, dit Jordi, en le coiffant de ses doigts.

– Fais-le sortir, qu'il prenne l'air, suggéra Shamsur. Il va moisir à rester enfermé ici. Il ne connaît personne à Bumburet.

– Tu te sens mal, Wazir ? demanda Jordi.

– Non, je suis très bien. J'aime étudier. Et je m'amuse bien avec Shamsur.

– D'accord, d'accord, intervint Shamsur. Mais qu'est-ce que tu préfères : étudier ou t'amuser avec Shamsur ?

Wazir sourit, hésitant. Son regard basculait de Jordi à Shamsur.

– Ça suffit ! coupa Jordi, cachant Wazir avec son corps. Tu commences à me taper sur le système, sale morveux.

– Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

À présent, les regards de Wazir et de Shamsur convergeaient vers l’adulte. *Qu’est-ce qu’il croit, ce gosse !* Il devait fixer les limites. Le garçon ne connaissait que trop bien ses faiblesses et profitait de l’affection que Jordi lui portait. Il devait l’arrêter, l’empêcher de perdre définitivement le respect que Shamsur avait pour lui.

– Tu es viré.

Pourquoi éprouvait-il un si grand déchirement lors de ses disputes avec Shamsur ? Pourquoi les bons moments passés auprès de lui défilaient-ils dans sa mémoire à cet instant : escalader les montagnes, jouer avec Fjord, se rouler sur le lit ? Peu importe. Fin de l’histoire. Il fallait assumer la tristesse de cette séparation ; au moins, dans la pratique, son absence ne perturberait rien. Jordi avait deux bons travailleurs à son service. Sultan était toujours là. En plus de s’occuper des chevaux, il aidait l’autre employé, Mohamed Din, à l’entretien des potagers et à la taille des broussailles.

Shamsur était de nouveau au centre de l’attention. Il fronça les lèvres.

– Très bien. Adieu.

Il partit sans croire à la fermeté du renvoi. *Ce stupide orgueilleux cédera vite.* Trois jours passèrent. Sultan et Mohamed Din travaillaient sans regretter les coups de main occasionnels d’un Shamsur qui semblait de plus en plus déprimé d’avoir perdu les faveurs de son éternel protecteur. Il resta de nombreuses heures près du chemin ou dans l’herbe à regarder la maison.

– Il a vraiment l’air triste, déclara Sultan à son collègue, Mohamed Din, tandis qu’ils conduisaient les chevaux à l’abreuvoir.

– Il est dévasté.

– Il fait peine à voir.

Les chevaux plongèrent leurs museaux dans l’eau.

– En même temps, il l’a bien cherché. Il est fainéant et incompetent, tu l’as toi-même répété mille fois.

– C’est vrai, mais je ne sais pas...

Des heures plus tard, Sultan alla chercher Abdul. Il lui demanda de l’aider à convaincre Jordi de réintégrer Shamsur. Ils se mirent à l’œuvre. Jordi l’engagea de nouveau.

Ils fêtèrent les retrouvailles par une journée neigeuse ; ils tuèrent deux poulets, achetèrent du vin et trinquèrent à l’avenir.

Quelques semaines plus tard, Jordi renvoya Sultan et engagea Asif Ali. Il accusait Sultan d’avoir abîmé un pot en argent orné de précieuses gravures et, en outre, de lui avoir menti plusieurs fois. Mais, en réalité, Sultan et Shamsur ne s’entendaient pas mieux, ils avaient même ravivé d’anciennes querelles, et Shamsur s’était arrangé pour que Jordi expulse son rival.

– Comment peut-on être aussi malveillant ? (Mohamed Din affectionnait ce mot, il l'utilisait à la moindre occasion.) Quel traître !

– Prends-le par là, ordonna Abdul.

À eux deux, ils placèrent le tronc dans le petit bassin où Abdul conservait les saumons. Avec ça, ils ne s'échapperont plus.

Ils s'assirent, haletant, au bord du fleuve.

– Shamsur et Sultan ne s'entendaient pas, observa Abdul. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Sultan a voulu intervenir en faveur de Shamsur.

– Il lui faisait de la peine, je te l'ai déjà dit. Et tu vois comment il le remercie. Tu ne peux plus faire confiance à personne aujourd'hui, encore moins aux jeunes. Qu'est-ce qu'on leur a appris, à ces démons ? Il est tellement malveillant, ce Shamsur... Je ne sais pas ce que Jordi a dans la tête, en tout cas, j'espère qu'il va bientôt prendre un nouvel assistant pour m'aider. Quand il revenait par là tout à l'heure, je l'ai vu discuter avec Asif.

– L'Afghan ?

– Oui.

– Pour l'embaucher ?

– Je ne sais pas, mais leur conversation avait l'air sérieuse. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'aimes pas Asif ?

Abdul ne répondit pas.

– On a besoin de quelqu'un, non ?

Abdul se leva. Il avança rapidement entre les fourrés. *Jordi est fou.* Il entra dans la *Sharakat House* en sautant la clôture qui donnait sur le chemin, monta jusqu'au bureau et frappa à la porte. Il entendit le mouvement d'une chaise sur le sol et la porte s'ouvrit.

– Tu vas engager Asif ? demanda-t-il depuis le seuil de la pièce.

– C'est déjà fait.

– Ne l'engage pas, Jordi.

– Pourquoi ?

– Il est afghan. Ne fais pas ça. (Abdul le lui répéta plusieurs fois.) Ne fais pas ça, on ne peut pas faire confiance aux Afghans.

– Ainullah était afghan.

– Il y a toujours une exception.

– Entendu. Autre chose ?

Abdul nettoya le plastron de son *salwar-kameez*, fit demi-tour et descendit les escaliers jusqu'à la sortie. *Ce qu'il pouvait être pénible, cet Abdul !* Il dépassait les bornes. En quoi Asif était-il mauvais ? Comme si Ainullah n'avait pas suffisamment démontré que l'origine n'a aucune d'importance. Et puis Jordi aimait le calme émanant de ce jeune homme émacié, ses bonnes manières et sa façon de s'exprimer, intelligente et précise. La jeunesse et la légèreté d'Asif serviraient à équilibrer l'aura plutôt grave du vétéran Mohamed Din, cuisinier et responsable de la logistique, qui vivait avec sa famille dans une maison voisine et avec lequel Jordi entretenait une

relation agréable mais superficielle.

Mohamed Din était un réfugié originaire du Nouristan. Il avait la peau hâlée et la maigreur typique des hommes de ces terres. Après son mariage avec une jeune fille de Shekhanandeh, il avait hérité d'un lopin de terre qu'il s'était évertué à cultiver, loin de tout contact, dévoué à sa famille. On racontait qu'il avait tué un homme au Nouristan. Allez savoir. À Bumburet, il avait toujours été modéré et poli. Un homme d'intérieur.

Certes, Asif atténuerait sa circonspection. Doué sans en faire trop, il démontra bientôt son habileté dans le maniement des outils et des mots. Il glissait des sarcasmes, apportait une certaine étincelle intellectuelle. On était loin de retrouver en lui le fardeau émotionnel dans lequel se dépêtrait très certainement Mohamed Din. Il distillait force et vigueur.

Jordi l'installa dans la petite construction annexe aux écuries, en face du portail d'entrée. Pour rejoindre le bureau et les chambres de Jordi et Wazir, il devait longer un petit chemin, dépasser le bâtiment où se trouvait la cuisine, monter les escaliers et traverser la terrasse, ils jouissaient ainsi tous d'une indépendance suffisante.

Quand Khalil apprit que Jordi avait employé Asif Ali, il le lui reprocha à son tour.

– Pourquoi est-ce que tu embauches des gens qui ne sont pas de la vallée ? Tu ne devrais avoir que des gens d'ici dans ton personnel.

Asif était un Pachtoun afghan. Il était arrivé avec sa famille trois ans plus tôt, mais sa femme et ses enfants étaient partis à la fin de cet hiver-là. Il se retrouva seul, c'est là que Jordi lui offrit du travail.

Asif et Wazir représentaient deux mondes que les musulmans de Bumburet ne voyaient pas d'un bon œil. Les Afghans avaient une réputation de voleurs et de menteurs et, surtout depuis le 11-Septembre, leur présence déclenchait une plus grande méfiance chez les villageois. Les Kalashs étaient des infidèles. Et l'Afghan et l'infidèle vivaient ensemble chez l'étranger. Jordi se dit que ces deux présences se compensaient mutuellement, comme si l'une neutralisait l'autre, apportant ainsi la preuve que la cohabitation entre des croyances aussi dissemblables était possible.

Il choisit une période délicate pour les expériences sociales. Des véhicules non identifiés avec, à leur bord, des hommes que personne n'avait jamais vus commencèrent à parcourir les vallées.

– Les Américains sont en train d'attaquer l'Afghanistan et j'ai aussi entendu dire que des agents de la CIA patrouillaient dans les montagnes, déclara Abdul Khaleq.

– Et qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, des Américains ?

– Fais attention, Jordi. Depuis le 11-Septembre, les choses ont beaucoup changé ici. Les terroristes sont sortis de leurs grottes.

– Mais Chitral est toujours en paix, non ? (Abdul haussa les épaules.) Les *Chitral scouts* nous ont toujours protégés. Calme-toi, Abdul. Cet endroit est tranquille, rien à voir avec Dir, Swat et tous les alentours.

– Oui, c’est vrai. Tu as au moins raison là-dessus.

LVI

– Les événements qui ont lieu en ce moment à Swat nous ont privés de touristes, mais ici, comme vous pouvez le constater, c’est tranquille, m’explique Babu Mohamed dans le jardin tapissé de trèfles de l’hôtel *Mountain Inn*.

Ni l’imposant furoncle à gauche de son front ni l’énorme tache au milieu de son *salwar-kameez* ne nuisent à son charme et à son élégance. Sa barbe, pas très longue, est soignée et presque totalement poivre et sel. Ses cheveux sont blancs et plutôt courts pour ses soixante-trois ans. Babu Mohamed vient de me montrer « la chambre de l’ordinateur ». C’est de là que Jordi envoya ses mails pendant des années.

– J’espère que vous aimerez l’hôtel. En revanche, vous n’aurez pas de compagnie, vous êtes le seul client. Vous voulez bien me présenter le numéro qu’on vous a donné lors de l’enregistrement ?

Je lui tends le papier fraîchement tamponné par le commissariat, une formalité obligatoire à l’arrivée.

– Deux cent trente-trois. Vous êtes le deux cent trente-troisième visiteur à venir à Chitral cette année. Imaginez ce que ça signifie pour une région touristique comme la nôtre. Bientôt les premières neiges commenceront à tomber et nous ne recevrons presque plus personne. Une vingtaine de personnes, tout au plus, viendront encore avant la fin de l’année.

Babu m’accompagne en face du porche jusqu’à la dernière des vingt-trois chambres de l’hôtel. Elle se situe au bord d’un creux traversé un instant plus tôt par un homme qui s’est agenouillé dans le jardin pour prier. Il est encore là. À quelques mètres de la façade se dresse une montagne sur le flanc de laquelle, allez savoir comment, on a gravé « WELCOME TO CHITRAL SCOUTS » en lettres si grandes qu’elles sont lisibles depuis le versant. Le poste des *Chitral scouts* se tient non loin de l’hôtel, dans la partie haute du Grand-Bazar.

Mon appartement comprend un salon, une salle de bains et une chambre, ornée d’une photo de petites filles kalashs encadrée. Elle est signée Hervé Nègre, que j’ai rencontré dans la maison lyonnaise d’Esperanza. Hervé vient dans les vallées depuis 1976 ; il est devenu kalash du clan mutimiré. Depuis trente ans maintenant, il photographie quelques Kalashs, toujours les mêmes, comme pour témoigner de leur vieillissement, mais au moment où nous avons

fait connaissance, il n'était pas allé à Chitral depuis un bon moment. Esperanza lui avait proposé de m'accompagner. En plus d'être photographe, Hervé est guérisseur : il fait des massages avec des plantes, pratique la magnétothérapie, il assure qu'il rêve de « choses avant qu'elles ne se produisent ». Il m'avait demandé un délai pour savoir ce que lui dictaient ses rêves. Au bout de quelques jours, il s'était excusé en me déclarant qu'il avait trop de travail et qu'il ne serait pas disponible aux dates du voyage. Il est vrai, aussi, que nous n'avions pas beaucoup sympathisé. Je ne sais pas à quel point il a connu Jordi – Esperanza m'avait assuré qu'ils s'entendaient très bien –, mais je n'ai pas trouvé de textes où il ait été question de lui et, quand il avait dû se remémorer quelques histoires, Hervé n'avait pas été en mesure de me raconter grand-chose sur Jordi.

Dans le jardin, Babu ne sert qu'un seul thé. Il ne boira pas, c'est ramadan. Il met ses lunettes pour regarder les photographies que j'ai apportées. Lorsqu'il reconnaît Jordi, il fait claquer sa langue en souriant. De la montagne, descendent des rafales de vent tiède qui agitent la cime des arbres. Quand il pose les photos, Babu sort de son étui un chapelet qu'il remue dans sa main.

– À Chitral, m'informe-t-il, entre dix et quinze assassinats sont commis chaque année, mais les victimes ne sont pas des étrangers. La plupart des cas sont des meurtres conjugaux, des hommes qui égorgent leurs femmes, même si ces derniers temps on répertorie aussi des cas de femmes qui empoisonnent leur mari. Le reste, ce sont souvent des affaires de propriété, des disputes qui se règlent par des coups de feu. Le plus commun, c'est le meurtre par balle. Pour tuer avec un couteau, il faut avoir mauvais cœur.

Un ami de Babu arrive avec un journal, il en extrait quelques pages et remet les autres à mon hôte. La photo de la première page illustre une des longues files d'attente que j'ai pu observer les jours précédents à Islamabad et Rawalpindi, où des milliers de personnes essaient d'obtenir des sacs de farine et de sucre subventionnés par le gouvernement pendant le ramadan.

Babu et son ami feuilletent chacun leur partie du journal et parlent à peine, par intermittence. De temps en temps, ils échangent des phrases contenant le mot « taliban ». Le murmure du vent, les trilles, le bruissement des feuilles dans les cimes pourraient, en d'autres occasions, être une invitation au repos. Les vieilles sandales de Babu sont couvertes d'une couche de crasse aussi noire que l'intérieur de ses ongles. On entend le froissement d'une page du journal. Une abeille bourdonne. Des klaxons retentissent dans le Grand-Bazar.

Je sors sillonner cette artère parallèle au fleuve qui descend, gris de terre et de boue. Des hommes retranchés dans leurs boutiques me dévisagent ouvertement en fumant leurs narguilés, en remuant leurs chapelets. Je ne croise aucune femme dans ce nid de sunnites. Je porte le *salwar-kameez* d'Andrés, je suis aussi maigre que la plupart d'entre eux, ma barbe a déjà

épaissi, et pourtant je me sens plus étranger que nulle part ailleurs.

Un groupe de jeunes, emmené par un adulte arborant une barbiche de muezzin, entre dans l'unique boutique kalash de la ville, les *salwar-kameez* teintés de sueur sèche. Ils sermonnent le commerçant pour qu'il se rende à la mosquée. L'homme les écoute, tendu, et allègue qu'il doit s'occuper de ses clients. Les prédicateurs sourient béatement en chœur et se retirent d'une démarche machinale. Cette attitude sèchement courtoise, cette tentative d'empathie digne d'un manuel de robotique, me fait froid dans le dos.

– Vous êtes kalash ? dis-je au commerçant.

– Non. Et je ne m'entends pas avec les Kalashs.

La nuit, dans la dernière chambre du *Mountain Inn*, le vent qui siffle vient fouetter les fenêtres protégées par des moustiquaires. *J'ai déjà dormi dans les montagnes. Mais jamais dans celle-là. Celui qui l'a tué voulait résolument le tuer.* Mais pourquoi ne l'ont-ils pas abattu plus tôt ? L'assassin a-t-il laissé passer du temps pour voir si quelqu'un viendrait sauver Jordi ? Ou attendait-il simplement que sa victime se rende, qu'elle quitte les lieux ? Il est peut-être mort parce qu'il n'y avait pas d'autre solution. Peut-être Jordi réclamait-il lui-même l'heure de son sacrifice, la fin logique et secrètement établie de son aventure, même si, en tant que païen sincère, il ne se serait jamais considéré comme un martyr. Il devait accéder au triomphe, à la divinité de son vivant. Comment le comprendre ? Comment te comprendre ?

« L'histoire de l'homme qui s'est lancé à la recherche du yéti est une de celles que l'on n'oublie pas. Tout le monde assure qu'il s'agit d'un crime passionnel », m'a confié à Islamabad la correspondante de presse Ethel Bonet, récemment arrivée dans le pays.

J'ai du mal à dormir. Je guette chaque bruit, chaque oscillation de lumière. Certains enfants crient. Leur voix dans la nuit est censée apaiser, apporter quelque sérénité, comme si rien ne pouvait nous arriver à leurs côtés. Mais pas dans cette histoire. Ici, d'une certaine manière, les enfants font partie de la terreur.

Abdul Khaleq, le vieil ami kalash de Jordi, le propriétaire de la *Sharakat House*, passe me chercher de bon matin. Lors de notre première conversation, il se montre cordial mais austère. Il ne sait pas où poser le regard et ne se détend que lorsqu'il monte dans la Jeep qui nous mène à Bumburet. Avant, nous nous arrêtons à l'usine de marbre à la périphérie de Chitral. Les lames taillent des morceaux de pierre qui soulèvent des nuages de poussière flottant au-dessus de la vallée pendant que le responsable nous présente ses plaques. Je prends la décision avec Abdul – le choix n'est pas difficile.

– Oui, approuve Abdul. Celle-ci. Mi-blanche, mi-obscur.

Nous choisissons un rectangle de marbre primitif jaspé par une série d'ombres qui zigzaguent comme des éclairs. J'écris sur un papier l'inscription souhaitée par la famille Magraner, je paie de ma poche. *C'est si bon marché ! Ah, Esperanza, pourquoi nous sommes-nous fait tant de mouron ? Et*

l'employé assure que dans quelques jours à peine nous pourrons venir chercher la pierre tombale.

LVII

« Moi contre mon frère,
Moi et mon frère contre notre cousin,
Moi, mon frère et notre cousin contre les voisins,
Nous tous contre le forestier. »

Proverbe bédouin.

Franck Charton m'écrit :

« D'abord, un aventurier un brin excentrique, romanesque, au tempérament sanguin. Un caractère fort, grande gueule, et parfois ombrageux. Ensuite, en le connaissant mieux, je me suis rendu compte qu'il était aussi hypersensible, d'une grande hospitalité et générosité, simplicité et spontanéité. J'ai beaucoup apprécié son parler-vrai, ses relations directes, son caractère entier. »

Le reporter débarqua à Chitral en 2002 avec l'objectif de photographier les fêtes de printemps kalashs et d'interviewer le fameux attrapeur de *barmanous*. Apparemment, cette étiquette était toujours d'actualité à l'étranger. Charton put constater que les gens aimaient Jordi, qu'ils le considéraient comme un véritable Kalash, et, même s'il avait remarqué les problèmes pécuniaires de Jordi, il n'imaginait pas que cela l'asphyxiat.

Il se trompait.

Fin mai, Jordi étudia encore, une à une, les rentrées d'argent sur son compte courant. Le B21 et les associations avaient respecté leur engagement mais, malgré ça, il frôlait la faillite. Comment s'en sortir ? Il devait entretenir Wazir, les domestiques Mohamed Din et Asif, la maison, les chevaux, et continuait à financer les Narrateurs de la tradition, en plus de payer les véhicules nécessaires pour leurs déplacements dans les montagnes. Il estimait que chacune de ces dépenses était indispensable, il ne voulait renoncer à rien, par vanité mais aussi pour ne pas décevoir ceux qui avaient cru en lui.

Il regarda son agenda. Il était tenté de faire appel à Andrés... Non, il ne pouvait pas, il ne devait pas. Alors ? Il ne connaissait pas beaucoup de gens prêts à lui faire confiance, aussi demanda-t-il un prêt urgent à sa chère quarantenaire Marie-Louise Marie-France, qui lui versa 457,35 euros le 28 de ce mois-là.

Il utilisa une partie de l'argent pour acheter, en plus de la nourriture et des ustensiles ordinaires, des crayons pour les élèves des Narrateurs. Il ne les

oubliait pas. Il était l'un des leurs, il se devait à la communauté. Le peu qu'il avait, il le partageait avec les siens. Peu après avoir regagné la *Sharakat House*, il reçut la visite de Mir Azam Khan, le chef de la police d'Ayun.

– On est venus se plaindre de toi.

– Qui ?

– On raconte que tu as offert des crayons aux enfants de Birir et ils disent que tu ne peux pas juste aider les Kalashs, que les musulmans aussi ont droit à tes aides.

– Je donne des crayons à qui je veux. Et je ne crois pas que les enfants kalashs aient beaucoup plus d'avantages que les musulmans. Mais qu'est-ce que c'est que ça ! Tu viens me reprocher d'apporter des crayons aux enfants ?

– Tu sais que la vie est difficile dans les vallées, il n'y a pas d'argent, la nourriture manque. Les gens doivent se débrouiller comme ils peuvent et ils te voient distribuer des cadeaux dans la région...

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tout le monde est devenu fou ou quoi ?

– Il n'y a pas que ça, Jordi... Tu devrais quitter les vallées pendant un moment. Les choses se compliquent ces temps-ci, et tu es étranger...

– Qu'est-ce que tu sais exactement ?

– Ce que je te dis, c'est pour ta sécurité.

– Qu'est-ce que tu as entendu ? Comment est-ce que tu peux savoir si, oui ou non, je suis en sécurité ?

– Tu peux me croire. Va-t'en.

– Et à quoi sert la police ? À quoi sers-tu ?

– Juste quelques mois. Et quand la situation se sera améliorée, tu reviendras.

Jordi explosa de rage. D'impuissance. On ne pouvait pas le renvoyer après tant d'années. Il était l'un des leurs, cette maison était la sienne. Ne le comprenaient-ils pas ? Sa maison. Le lieu où il s'était livré corps et âme à ses rêves, devenus réalité pour la plupart. Ne le comprenaient-ils pas ? *Mais je risque ma vie. Il est en train d'insinuer qu'ils veulent me tuer.*

De retour à la *Sharakat*, en fermant la porte, il se rendit compte qu'il tremblait. La peur avait cessé de le gouverner, rien ne l'avait jamais intimidé au point de le secouer de la sorte. C'est la fureur qui à présent le rendait nerveux, le mettait hors de lui. « Merde. Merde. Salauds. Enfoirés. » Il jura tant qu'il put, hurlant, lançant des coups de poing en l'air, s'arrêtant plusieurs fois pour respirer profondément avant de prendre une feuille et un stylo et, dans un rythme entrecoupé d'insultes et d'inspirations profondes, il rédigea une lettre adressée à trois de ses collaborateurs :

« Aujourd'hui j'ai reçu une visite intéressante du chef de la police d'Ayun. [...] Les musulmans des trois vallées se plaignent de moi [...]. Ils veulent peut-être que je finance les mollahs [...]. Je vous informe que je mets un terme à toutes mes actions en faveur des Kalashs. À partir d'aujourd'hui, 13 juin 2002, tout s'arrête. S'il vous plaît, informez les autres professeurs que je ne pourrai payer aucun salaire supplémentaire. »

Puis il écrivit son rapport annuel pour le GESCH. Il fit du rapport numéro 4, publié le 23 juin, une monographie sur les attaques contre les Kalashs. Mû par une écriture frénétique, il dénonça les autorités qui réclamaient de l'argent aux ONG, en théorie pour venir en aide aux Kalashs, mais en théorie seulement. Il ne pouvait s'arrêter, les mots coulaient à flots, il expliqua les pressions reçues par Abdul Khaleq, seulement parce qu'il lui louait sa maison, et l'indignation qui grandissait parmi les païens. « Pourquoi ne peuvent-ils pas louer leurs maisons ? Sommes-nous une sous-catégorie d'hommes ? écrivit-il. Oui, nous le sommes. »

Il ajouta que le DCO avait promulgué un ordre interdisant aux jeunes étrangers qui venaient visiter les vallées de parler avec les filles kalashs.

« Nous croyons, nous espérons, que ce ne sont pas des ordres du gouvernement central mais une crise d'abus de pouvoir du DCO [...]. Tout est fait pour pousser les Kalashs à la conversion. »

Lettre d'information du GESCH.

En butte à l'impuissance, à la peur et à l'absence de solution, les Kalashs commencèrent à sacrifier chevreaux et bœufs dans l'espoir que les dieux les protègent. Les frères Khalil et Shamsur assurèrent au DCO qu'ils veilleraient sur la sécurité de Jordi – à quoi bon s'alarmer autant, il ne se passait jamais rien dans la vallée.

Jordi essaya d'abord de s'abstraire. Le journaliste Éric Chrétien gardait à l'esprit l'idée d'approfondir ses recherches sur le chasseur de *barmanous* ; cette initiative tombait à pic ! Le *barmanou* réapparaissait juste à temps pour lui éviter de sombrer dans le désarroi. Compter sur un allié avec qui se réfugier dans sa sempiternelle, sa chère et tendre chimère lui ferait le plus grand bien. Il referait surface grâce au *barmanou*. Une fois de plus, il referait surface.

– Éric, tu peux me rendre un service ? demanda-t-il au reporter.

– Bien sûr.

Il lui confia ses besoins en tant que chercheur, Éric lui-même avait été témoin de la précarité des moyens avec lesquels il devait composer.

– En somme, si ça ne te dérange pas, conclut-il, j'aimerais que tu passes un message à l'une de mes anciennes collaboratrices. Je lui demande un instrument important et j'aimerais m'assurer que le message lui arrive sans encombre.

Par le biais d'Éric, Jordi demanda à Cat de lui envoyer des lunettes infrarouges de l'armée Thomson-TRT Défense et des anesthésiants pour fusil à injection capables d'abattre des poids équivalant à celui d'un gorille.

« Que je lui envoie des lunettes ! Il est incroyable », dit Valicourt à voix haute en lisant la requête.

Ils échangeaient encore quelques lettres de temps à autre, mais leur relation s'était effilochée, il fallait avoir du culot pour réapparaître de cette manière, en réclamant. Et puis qui pouvait seulement envisager de s'enfoncer dans ces forêts truffées de talibans ? Elle ne lui enverrait évidemment pas ses

lunettes. Cet homme était si inconscient.

– Monsieur, je vous l’ai déjà dit : je ne peux pas vous donner seulement cent cinquante euros. La quantité minimum exigée par la banque pour payer ce chèque est de trois cents euros.

– Et moi, je vous répète que je n’ai pas cette somme, mais je veux retirer l’argent qu’il reste sur le compte. Cet argent est à moi, vous avez l’obligation de me le donner. Il est à moi !

– Je suis désolé, monsieur.

Il n’y avait rien à faire. Sans dire au revoir, il déchira le chèque devant le directeur de la succursale, jeta les morceaux par terre et se dirigea vers l’ordinateur du *Mountain Inn* pour demander un dernier effort à son frère Andrés. En envoyant son message, dans le cadre en bas de l’ordinateur, il lut : 2 juillet.

– Je sais, je sais, observa-t-il.

Babu le regarda, surpris.

– Comment ?

– Rien, rien. À bientôt.

Oui, il ne le savait que trop, on était le 2 juillet. Comment ne pas s’en rendre compte par cette maudite chaleur ? Quand il arriva chez lui, il retira sa chemise et se blottit dans le coin le plus frais du bureau. Immobile. Combien d’heures était-il resté comme ça, les neurones s’emballant avec la sueur, déclenchant des rêveries qui n’arrangeaient rien ? Au bout du compte, il lui restait l’éternelle réalité, ses soutiens de toujours. Andrés, Andrés, Andrés. À qui pouvait-il faire appel si ce n’est à son frère ? Malgré tant de connaissances, de soi-disant amis et de scientifiques qui disaient le soutenir, qu’est-ce qui avait changé depuis les débuts ?

En nage, à l’ombre, il s’efforça d’accepter l’idée qu’il devait abandonner ce pays à la dérive. Au bout d’un certain temps, il trouva la force de s’approcher du bureau, il se munit d’un crayon et rédigea ces quelques mots : « J’étouffe. Je crois qu’après cette mission, je m’en irai, en Europe ou en Afghanistan, parce qu’au Pakistan, c’est impossible. » Il demanda à son frère un dernier effort, *s’il te plaît, j’y suis presque*.

Andrés lui envoya une poignée d’euros qui soulagea légèrement les urgences. Ensuite, Jordi contacta des amis ainsi que des membres d’associations. Il leur demandait une aide financière ou une protection, quelle qu’elle soit. Un de ses collègues européens essaya de faire intervenir un éminent général d’Afghanistan en sa faveur. En vain. Parallèlement, il effectua une tournée de visites. Il alla saluer Athanasios Lerounis. Le Grec fut surpris par la cordialité de la conversation, compte tenu de leurs innombrables querelles. Il rendit également visite à Bibi, une Kalash occidentalisée qui cherchait à développer le tourisme dans la région et voyageait souvent en Suisse – ils s’étaient bien entendus. Plus d’un eut l’impression que Jordi faisait ses adieux.

Quand il comprit que personne ne lui viendrait en aide et que sa situation empirait de jour en jour, le 13 juillet, il s'assit et entreprit la rédaction d'une lettre, le moral au plus bas. Chaque ligne avait un je-ne-sais-quoi de supplice, d'infinie déception. Il confirmait sa défaite et, à présent qu'il était résigné à la reconnaître, à quoi bon minimiser ? « Je suis dans la merde ! » écrivit-il.

Il lui restait neuf mille roupies, mais il devait faire réparer la voiture pour cent dix mille et tenir jusqu'à fin septembre. *Je veux tenir jusqu'en septembre ! Est-ce vraiment ce que je veux ?* Malgré tout, il refusait de renoncer.

Il transpirait, chaque jour il transpirait. Des gouttes de sueur tombaient sur le bureau. À ce stade, il devait s'offrir au chaos ou à l'héroïsme.

Regarde les choses autrement, se dit-il en serrant ses bagues contre la paume de sa main. *Tu as tout perdu. Tu es mort. Tu as cessé d'exister. Tu n'as pas de futur. Alors, si tout à coup tu remontes la pente, ce sera ta plus grande victoire. Tu gagneras une vie nouvelle.*

Il demanda trois cents euros à Esperanza et la pria également de trouver un membre du GESCH, *monsieur** Dupont. « Si nécessaire, va le chercher sur son lieu de vacances, dis-lui que c'est pour son ami du Pakistan, qu'il est en grande difficulté. » Ensuite, il passa aux majuscules, il espérait que les employés de la poste ou les policiers qui liraient cette lettre – il partait du principe qu'ils le faisaient – comprendraient qu'il les implorait d'accélérer la transmission.

« JE CROIS QUE LA POSTE PEUT COMPRENDRE LA SITUATION. ILS N'ONT PAS LE DROIT DE NE PAS PRÊTER ASSISTANCE À UNE PERSONNE EN DANGER DANS UN PAYS ÉTRANGER COMME LE PAKISTAN. »

Après l'envoi de cette maudite lettre, un problème dans le câblage priva la *Sharakat House* d'électricité, de sorte qu'il lui fut impossible de travailler pendant quelques jours. Il fallait juste attendre. Esquiver les créanciers et attendre.

Un nouveau virement de la famille lui arriva, Abdul lui prêta ce qu'il put. Jordi réunit ainsi assez d'argent pour faire une escapade à Peshawar, où il souhaitait régler des affaires qui lui faciliteraient plus tard les choses. Avant de partir, il expliqua le problème qu'il rencontrait avec l'électricité à Khalil et lui demanda de le régler en son absence.

– Mais bien sûr que je vais te payer, répondit Jordi à la question humiliante d'un Khalil finalement au courant de sa débâcle.

– Ne t'énerve pas, répliqua Khalil. Moi aussi, j'ai besoin d'argent, comme presque tout le monde dans la vallée. Le 11-Septembre nous a tous laissés sur le carreau.

En chemin pour Peshawar, Jordi s'arrêta à l'*Hindu Kush Heights*. Il n'avait pas mis un pied dans l'hôtel de Siraj Ulmulk depuis plus de dix ans, les liens qui l'unissaient au millionnaire étaient presque toujours aussi minces, la famille d'Ulmulk avait historiquement opprimé les Kalashs et le reste de la région. Mais Jordi était désespéré.

– J’ai besoin de ton aide. L’administration de Chitral et la police m’ont recommandé de quitter Bumburet.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je voudrais que tu m’aides.

Siraj Ulmulk gardait tendrement en mémoire l’image de Jordi entouré de chiens. La dernière fois qu’il l’avait vu, il avait été contrarié de le découvrir aussi intégré à ces infidèles de Kalashs, toutefois il affectionnait toujours cette façon particulière que Jordi avait de vivre et de poursuivre ses objectifs, alors, entendu, il lui donnerait un coup de main. Ulmulk consulta certains de ses amis haut placés dans le gouvernement. L’un d’eux lui confirma que les jours de Jordi étaient menacés.

– Qui veut le tuer ? demanda l’hôtelier.

– Nous avons des informations, il ferait mieux de quitter le pays.

Ulmulk décida de ne pas croire son confident. Jordi avait l’air heureux, Chitral était un endroit pacifique et Ulmulk savait pertinemment que l’exagération se cultivait comme un bien national : tuer ne signifiait pas nécessairement tuer... Il décida de ne pas en faire part à Jordi.

Ensuite, Jordi frappa à toutes les portes de Peshawar. Il essayait d’obtenir des prêts, mais à qui les demander ? Il ne connaissait pas ces visages. Son agenda était un brouillon où abondaient les numéros de téléphone raturés et, à ce moment-là, il n’y avait plus aucun expatrié en qui il avait confiance dans la ville. Il cherchait également un acheteur pour vendre sa voiture, mais les candidats ne se manifestaient pas.

S’il y a une chose à laquelle il ne s’attendait pas, c’était de rencontrer Shamsur. Ils se croisèrent dans la rue à quelques mètres de l’entrée d’une ONG.

– Qu’est-ce que tu fais là ? demanda le Nouristani. Tu as trouvé du travail ?

– Non. Et toi, qu’est-ce que tu fais ?

– Je suis venu rendre visite à des amis. Mais c’est bizarre de te voir là. Par cette chaleur ! Pourquoi est-ce que tu viens à Peshawar maintenant ?

Qu’insinuait Shamsur ? Pour qui se prenait ce gamin ? Jordi le considérait toujours comme un morveux, c’est lui qui l’avait éduqué, qui lui avait fait découvrir Paris. Pour qui se prenait-il à lui parler de cette façon ? Il l’attrapa par le plastron et le poussa rageusement contre le sol. Shamsur se redressa, se jetant sur Jordi. Cette bagarre fut des plus tristes.

– Je m’en vais ! Je ne veux rien savoir de toi ! Je ne veux plus te revoir ! C’est fini ! s’écria Shamsur quand ils cessèrent de se battre.

– C’est ça, va-t’en une fois pour toutes. Et ne reviens pas ! Ne reviens pas ! répondit Jordi.

Renvoyé ? C’est ça ! Il l’avait déjà renvoyé en d’autres occasions, et deux ou trois heures plus tard, il était réapparu en lui demandant pardon. Enhardi, Shamsur lissa ses vêtements et lui lança :

– D'accord, j'en ai fini avec toi. Donne-moi mon argent et je disparaïs.

Jordi lui remit deux mille roupies. Puis il resta seul au milieu de la rue. Sans un sou. Sans Shamsur. Dans un lieu où ne lui restait aucun ami. Les deux heures suivantes furent un préambule à l'enfer. Il déambula, désorienté dans la ville subitement intangible, floue, où tout était changeant et inconsistant. Flottait-il ? Il s'assit plusieurs fois sur le trottoir, arracha des brins d'herbe d'un sol qu'il oublierait bientôt. Il pleura en cachette, se maudit de son impuissance, de son incapacité à accepter l'éloignement de ce vaurien qu'il désirait expulser de son être, ne plus revoir, vraiment, ne plus... Mais il ne supportait pas cette idée. Deux heures plus tard, Jordi se remit à la recherche de son cher Shamsur. Il alla dans les locaux de deux ONG, dans les restaurants que Shamsur fréquentait. Il le trouva en train d'observer une partie de backgammon dans l'épicerie d'un ami.

– Pardonne-moi, Shamsur, pardonne-moi. Je suis très fatigué, je ne dors plus. Il fait très chaud. Je suis là parce qu'à Bumburet il n'y a pas d'électricité et j'ai besoin de travailler, j'ai demandé à ton frère de réparer la lumière. Demande-lui. J'y retournerai dans quelques jours. Ne sois pas fâché, s'il te plaît, ne sois pas fâché.

– OK, OK. On se verra quand tu seras rentré à Bumburet.

Il était clair que Shamsur n'allait pas prolonger la conversation. Jordi désirait vivement poursuivre cette discussion, ou mieux s'expliquer, mais il ne voulait ni le harceler ni paraître insistant, encore moins éveiller un rejet plus profond que celui que Shamsur, il le savait, éprouvait déjà pour lui. *Va-t'en, va-t'en*, se répéta-t-il, *pars maintenant*. Il s'en alla.

Et maintenant, où allait-il ? Comme Peshawar pouvait se montrer distante à présent qu'il avait simplement besoin de réconfort, d'un refuge, d'une sensation familière ! Il chercha une cabine téléphonique et appela Gyuri.

Le dimanche 28 juillet, Gyuri, Iris et son fils Imre dînèrent avec Jordi dans un vieux restaurant du centre historique de Peshawar. Les Hollandais trouvèrent leur ami déprimé comme rarement auparavant.

– Tu vas bien ? entendit-il qu'on lui demandait.

Je suis allé trop loin tout seul, avait-il envie de répondre, quelque chose dans le genre, quelque chose d'artistique, de génial même. Dans cet effondrement se nichait une force artistique grandiose, parfois il se voyait de l'extérieur, magnifique dans sa chute. Il ne répondit guère, ses amis n'insistèrent pas.

Puis ils allèrent chez le couple, où Jordi expliqua à Gyuri qu'on l'avait invité à quitter les vallées. Qu'il avait reçu des menaces de mort. Que la police ne pouvait pas garantir sa sécurité.

– Je pense que je vais chercher un travail de veilleur de nuit en France, peu importe où, le but est de gagner assez d'argent pour continuer à écrire les livres que j'ai commencés.

– Des livres ?

– Oui. Sur les Kalashs et les Nouristanis.

– Tu vas t’en aller ?

Vais-je partir ? Rien ne serait plus facile, il disposait du billet de retour gratuit payé par B21. Mais évidemment, il n’avait pas préparé une seule valise. Dans la *Sharakat House*, tout était toujours à sa place. Et, malgré ses différends avec Éric Chrétien, il avait planifié une excursion avec le journaliste en haute altitude dans la montagne où, à partir de septembre et pendant six mois, ils attendraient le *barmanou*, déguisés en bergers, munis d’une caméra, d’un télescope et de seringues hypodermiques. Voilà pourquoi il voulait plus d’argent : il fallait qu’il achète un troupeau de chèvres. Voilà pourquoi il avait demandé des lunettes infrarouges à Valicourt. Pendant le dîner, il sourit devant les cheminements de son imagination. De son manque de sagesse. *Vais-je partir ?*

– Pour le moment, je dois payer les salaires de mes employés, répondit-il. Ensuite, si la situation ne change pas... Je ne sais pas, Gyuri. C’est si difficile.

Paradis perdu

« Ainsi repoussés, notre finale espérance est un plat désespoir : il nous faut exciter le tout-puissant vainqueur à épuiser toute sa rage et à en finir avec nous ; nous devons mettre notre soin à n'être plus.

[...]

Ah ! moi, misérable ! par quel chemin fuir la colère infinie et l'infini désespoir ? Par quelque chemin que je fuie, il aboutit à l'Enfer ; moi-même je suis l'Enfer ; dans l'abîme le plus profond est au-dedans de moi un plus profond abîme qui, large ouvert, menace sans cesse de me dévorer ; auprès de ce gouffre, l'Enfer où je souffre semble le Ciel.

[...]

Plus détruits que nous ne le sommes, nous serions entièrement anéantis ; il nous faudrait expirer. Que craignons-nous donc ? Pourquoi balancerions-nous ? »

LVIII

Abdul ouvre l'imposante porte en bois de la *Sharakat House*, inhabité depuis la mort de Jordi. Il l'utilise comme garde-manger occasionnel mais aussi pour stocker des bottes de foin et de blé. Il me montre les écuries ; la vigne que Jordi avait rapportée d'un voyage à Quetta, au Baloutchistan, et qui résiste, toujours en vie ; la chambre qu'occupait Asif ; la dépendance des invités au toit bas et au sol irrégulier abritant des tuyauteries qui alimentent un poêle archaïque.

Quand nous montons les escaliers jusqu'à la terrasse, les montagnes afghanes jaillissent, splendides malgré les nuages menaçants. D'un côté, le Zinor. De l'autre, le Shawal. Les redoutables et légendaires couloirs menant au pays voisin. À leur pied, profitant d'une superbe saillie rocheuse, se dresse à la verticale la grappe de maisons la plus emblématique de Shekhanandeh, comme un fortin d'une autre ère, comme une invention de Tolkien. Jordi bénéficiait d'une terrasse offrant des vues magnifiques sur les maisons et les montagnes d'où descendraient les hommes qui allaient le tuer.

On entend le bruit du fleuve au-delà des champs de maïs et de petits pois. Abdul introduit la clé dans la porte de ce qui fut le bureau de Jordi. Dans l'intérieur humide, seule une chaise en fer occupe l'espace face à la fenêtre fermée.

– C'est là qu'on l'a tué, m'annonce Abdul. Mais pas sur cette chaise. La chaise, c'est moi qui l'ai. Khalil et Shamsur ont tout emporté sauf la chaise, parce qu'elle était pleine de sang.

Nous marchons dans la chambre vide, il m'indique la porte qui donne sur la salle de bains et relie le bureau à la chambre dans laquelle dormaient Jordi et Wazir.

– Après, change-toi, me conseille Abdul. Cet endroit est infesté de puces. Ça faisait longtemps que personne n'y avait mis les pieds.

Il ferme la porte et nous nous asseyons sur un banc de la terrasse.

– Les biens de Jordi devaient avoisiner les vingt mille roupies, m'annonce Abdul en dépliant la lame d'un petit couteau qu'il passe distraitemment sur son cou. Les habitants des vallées sont pauvres et cette époque-là était particulièrement mauvaise... Même si, à vrai dire, ici l'argent

est toujours un problème. J'ai dû vendre mon frigo et mon générateur pour obtenir un prêt de la banque que je suis toujours en train de rembourser avec les noix et les petits pois que ma famille ramasse. J'ai même vendu la kalachnikov.

– Pourtant tu as aidé Jordi. Il te devait de l'argent, non ?

En même temps, nous nous grattons chacun une jambe.

– Oui. Je crois qu'on lui avait proposé un travail à l'ONU et il pensait l'accepter. Il disait qu'il serait bien payé et qu'il pourrait me rembourser. Mais ça ne s'est pas fait à temps.

Le reste de la journée, Abdul me présente son village, Krakal. Il a des conversations sporadiques avec certains résidents. On apprend ainsi que la veille, le ministre des Affaires religieuses a été victime d'un attentat à Islamabad. Et qu'un voisin a été exécuté par les talibans de l'autre côté des montagnes.

– Tu ne disais pas qu'il ne se passait jamais rien ici ?

– Ça s'est passé en Afghanistan (Abdul hoche la tête en direction des montagnes) et puis cet homme a dû faire quelque chose de mal. Sinon il ne se serait pas fait tuer.

À la tombée du jour, nous visitons le cimetière kalash. Après avoir traversé un solide pont en bois maintenu par des câbles en acier, nous accédons au petit bois où est enterré Jordi. Tous les cercueils ont été profanés, sauf le sien. Les os humains sont éparpillés au milieu du bois brisé. C'est l'effroyable résumé de l'horreur que vit cette communauté.

– Pour faire nos adieux à nos proches, on leur remet les objets qui ont compté pour eux au long de leur vie, on laisse leurs cercueils à la vue de tous, sur la terre. Mais il y a près de vingt ans, les musulmans ont commencé à piller nos tombes et à présent on enterre nos morts. En ce moment même, nous marchons au-dessus d'eux.

Les Kalashs ne signalent pas les lieux de sépulture, alors aussitôt que la terre et les feuilles recouvrent les marques laissées par les pelles, on perd leur trace. Il est vrai que certaines cultures préfèrent livrer les corps de leurs morts à la nature, sans autre artifice. Les Mongols, eux, par exemple, laissent les loups dévorer les leurs. Mais ce sont des rites ancestraux, des actes volontaires naturels, tandis que les Kalashs, eux, sont contraints de pervertir leur tradition.

– Comment pouvez-vous laisser faire ça ?

– On l'a dénoncé.

– Et on ne peut rien faire ?

– Que voulez-vous qu'on fasse ?

Quelques jours plus tôt, l'hôtelier Siraj Ulmulk a précisément réfléchi à cette question : « Pourquoi les Kalashs acceptent-ils un cimetière dans un tel état ? s'est-il interrogé. Moi, je protège mon hôtel. Ne peuvent-ils pas engager un gardien pour surveiller leurs tombes ? Et si eux ne le peuvent, le Grec, lui, doit pouvoir. S'il veut aider les Kalashs, pourquoi est-ce qu'il n'investit pas dans le cimetière plutôt que dans ce musée qui lui a coûté une fortune ? Les

morts sont bien plus importants pour une culture que ces jolis édifices. Pourquoi le gouvernement doit-il s'en soucier ? Parce que les lieux appartiennent aux gens et c'est à eux de veiller sur eux. »

– Pourquoi ne prenez-vous pas un gardien ? dis-je à Abdul.

– Avec quel argent ?

La tombe de Jordi se trouve au bout du cimetière, elle fait face à la montagne. Pour prévenir le vandalisme, elle a été protégée par une série de fragiles traverses et, même si l'une d'elles est cassée, le sarcophage est apparemment toujours sous terre, un parfait rectangle couvert de feuilles.

Abdul m'a réservé la chambre la plus luxueuse de son hôtel : un bungalow avec une salle de bains séparée par une parcelle de pelouse du bâtiment principal. Construite en bois, elle est située à quelques mètres du fleuve, qui charrie une rumeur sourde. Nous dînons ensemble dans une pièce annexe du bungalow. Un des fils d'Abdul nous sert du riz, du ragoût de légumes, du pain frais, de l'eau en bouteille et de la liqueur d'abricot. Tandis qu'il sirote l'alcool, doucement mais sûrement, Abdul me raconte des anecdotes sur Jordi, sur la vallée.

– Les musulmans disent que je suis kalash et que ma place n'est pas ici. Je m'en débarrasse avec de belles phrases. Comment pourrais-je faire autrement ? Je n'ai aucune chance sinon, ni en luttant ni en faisant appel à l'administration.

Certaines gorgées lui déforment le visage. De temps à autre, il jette des coups d'œil vers la porte, vers la fenêtre. Le bruit du fleuve toujours en fond. Je prends peur quand quelque chose cogne contre la cabane à l'arrière, la partie qui donne sur le lit. Abdul se relève, ouvre la porte, crache, crie :

– Oh ! Oh !

Il referme la porte.

– Des chiens, déclare-t-il. Ils ont senti la nourriture, alors ils viennent voir s'ils peuvent voler quelque chose. Tu as peur ? (Je suppose que ça doit se remarquer.) C'est normal. Mais ce n'est rien. Les talibans n'ont rien contre les Kalashs. Ils pensent que nous sommes innocents.

– Comment le sais-tu ?

– Certains sont venus en vacances à l'hôtel, et c'est ce qu'ils m'ont dit. Ils m'ont dit qu'ils étaient à Dir et à Swat, mais qu'ils n'avaient rien contre nous. (Abdul mange une cuillerée de riz.) Eux aussi, ils boivent et ils fument, tu sais ? Je crois que les États-Unis devraient intervenir et les expulser une fois pour toutes.

Les nuits suivantes, nous dînons de nouveau dans l'annexe du bungalow. Je crois qu'à ce moment-là je suis le seul Occidental à Bumburet, avec le Grec. Et je ne cesse de poser des questions. Des questions qui en quelques minutes se répandront comme l'écho dans la vallée, arrivant aux oreilles d'un trop grand nombre de personnes. Telles sont mes pensées, et les heures passant, je cède à la panique. Je suis trop tendu.

Trois éclairs préludent à la première pluie qui s'apprête à s'abattre depuis de nombreux mois. Avant que le ciel ne s'obscurisse, l'eau commence à tomber.

– L'été s'achève, annonce Abdul, son verre de liqueur à la main. (La pluie martèle la cabane.) Dommage ! Je préfère la chaleur. (Il fait claquer sa langue, glisse son *pakol* en arrière, dévoilant un peu plus son front.) L'enquête sur le meurtre de Jordi a été lamentable. Elle n'a jamais eu lieu. Écoute, avant Jordi, je me souviens seulement d'un assassinat commis contre des étrangers. C'était en 1982. Ils ont tué un couple de Suisses à Birir, pour de l'argent, semble-t-il, mais cette fois-là, l'enquête a été efficace : la police a retrouvé les quatre meurtriers, quatre guides musulmans. Ils les ont pendus. Tous les quatre. Tu crois que cette vallée est trop grande pour qu'on ne sache pas ce qui s'est passé avec Jordi ?

Cette fois, son visage s'altère sans que l'alcool y soit pour quoi que ce soit. Nous gardons le silence.

– Si les nouvelles vont si vite, quelqu'un doit savoir où se trouve Ben Laden, ai-je répliqué.

La pluie couvre le grondement du fleuve.

– Il paraît qu'il est mort, qu'il avait un problème aux reins et qu'il est allé chez un médecin de la région il y a cinq ans... Si tu regardes bien, depuis ce temps-là ils ne diffusent que des cassettes et des vidéos antérieures à cette visite. Je suis sûr qu'il est mort. Il était très malade. Ce sont des Afghans qui me l'ont dit.

Le tambourinage sur le toit s'accélère. Il faut, il faut absolument que je lui pose une question.

– Pourquoi est-ce que tu m'as donné cette chambre séparée du reste sachant qu'il n'y a pas d'autres clients dans l'hôtel ?

– C'est la seule qui a une salle de bains, sourit-il. Ne t'inquiète pas. J'ai vendu ma kalachnikov mais j'ai toujours un revolver. Et, en plus, la nuit, un gardien patrouille dans l'hôtel. Il porte un revolver lui aussi, un bon, et il a ordre de tirer s'il voit quelqu'un. « Avant de poser des questions, tu tires », voilà l'ordre que j'ai donné.

Il pleut des cordes ou du moins c'est ce que laisse penser le fracas de l'eau contre les planches.

– Jordi avait-il des gardiens ?

– Quand les choses se sont compliquées, je lui en ai proposé un, mais il a refusé. Il avait son personnel, ses chiens... Il s'enfermait toujours de l'intérieur.

Nous nous quittons rapidement, Abdul court, la tête rentrée dans les épaules, vers sa chambre de l'autre côté de la pelouse. Je suis la trace de sa lanterne jusqu'à ce qu'il disparaisse dans sa maison.

– Moi, je dors tranquille, fais de même, me suggère-t-il.

Impossible. Comment Jordi pouvait-il dormir ? Quelles pressions l'avaient asphyxié au cours des derniers mois ? S'était-il senti seul ? Seul à

quel point ? N'était-il pas entouré d'amis ?

La pluie faiblit au bout d'une heure. Le fleuve reprend ses droits. Certains chiens hurlent.

Les mois plongés dans la peur ont été trop nombreux pour qu'à présent je n'abrite pas ce sentiment sous sa forme la plus sévère, la plus retorse : sursautant au moindre son strident, au moindre changement dans le cours du fleuve ou imaginant des pas à l'extérieur. Des heures durant, j'essaie de deviner si quelqu'un s'approche de la cabane. Les coups contre les traverses causés par les chiens, je suppose, provoquent en moi des spasmes d'effroi. À un moment, j'écris ces lignes : « À l'instar de Jordi qui cherchait le yéti, je cherche Jordi. Nous sommes un enchaînement de rêves et d'espoirs. Jusqu'où nous mèneront-ils ? »

Je dors par intermittences, d'un sommeil entrecoupé. À 4 h 47, je consulte pour la dernière fois l'heure sur mon téléphone avant de m'écrouler.

Je me réveille avec le chant des coqs. En ouvrant les yeux, je sens le soulagement d'avoir réussi. Comme dans mon enfance, mes terreurs nocturnes ont été réduites à l'état de fantasmes. Je suis pris par le désir sincère de remercier la chance qui m'est donnée de revoir le jour.

LIX

« [...] Ceux que la science élèverait à la hauteur des dieux :
aspirant à devenir tels, ils goûtent et meurent ! »

John Milton, *Paradis perdu*, traduction de François-René de
Chateaubriand.

« Quoique libre de tomber. »

John Milton, *Paradis perdu*.

Il pressa l'interrupteur une, deux, trois fois, sans succès. Il ne pouvait pas le croire. Il avait pourtant insisté auprès de Khalil, lui expliquant qu'il avait besoin de l'électricité à son retour...

– J'arrive, dit-il au petit Wazir, qu'il avait récupéré quelques jours plus tôt chez ses parents. Continue tes devoirs.

Il descendit le sentier qui menait à Krakal, les poings serrés, lançant des coups d'œil vers les arbres, scrutant les fourrés dans l'espoir d'y découvrir Khalil. Mais il le trouva en train de jouer aux cartes dans l'herbe avec Shamsur et deux amis.

– Je peux savoir ce qu'il se passe avec l'électricité ! Je ne t'ai pas dit que je la voulais à mon retour peut-être ? Je t'ai payé dix-sept mille roupies, et malgré ça je ne peux pas reprendre le travail ! Tu me fais toujours le même coup ! C'est toujours pareil, Khalil, toujours pareil !

Comme tu as changé Jordi, pensa Khalil. *Tu parles vite, tu es hors de toi.*

Khalil se redressa avec le calme qui le caractérise.

– Je n'ai pas pu la réparer. J'ai eu quelques problèmes. Je le ferai plus tard.

– Comment ça, plus tard ? Je veux que tu ré pares ça tout de suite.

– OK, OK. Calme-toi, tu es énervé, là.

– Khalil !

Khalil fit demi-tour et commença à s'éloigner. Jordi ne pouvait pas le croire. Fallait-il qu'il aille le chercher et qu'il lui casse sa sale gueule ? Il ne pouvait pas le croire. Tandis que Khalil se retirait, Shamsur intervint.

Le ton aimable du garçon contribua à apaiser sa rage. Il espérait se réconcilier avec lui, aussi fut-il soulagé de le trouver aussi disposé à faire la paix. Ah, Shamsur, Shamsur ! Son garçon bien-aimé, l'homme qui aurait dû

être roi, lui, au moins, était toujours là. Il recouvra son calme, puis ils décidèrent de dîner ensemble.

– Shamsur, je vais retourner en ville pendant quelques jours. J’ai besoin d’argent et *a priori* j’ai une bonne opportunité de travail là-bas.

Le 30 juillet, Jordi avait payé les salaires d’Asif Ali et de Ghulam Saki, une main-d’œuvre occasionnelle. Un autre de ses travailleurs ponctuels, Rahmat Ullah, perçut son salaire ce matin-là. Le 1^{er} août. Jordi voulait partir exempt de dettes.

– Demain, je ramènerai Wazir chez ses parents et puis je m’en irai, ajouta-t-il. Tu veux m’accompagner ?

– Je ne peux pas. Un de mes enfants est malade, il va se faire opérer.

– Tu ne m’avais rien dit... D’accord, ce n’est pas grave. Ce n’est pas grave. J’irai parler à Abdul.

Jordi descendit le sentier en quête d’Abdul, d’un ami, de quelqu’un de confiance qui lui serve de soutien l’espace de quelques jours. Quelle image renvoyait-il ! Lui, d’habitude si fier de son autonomie et de son indépendance, convoitait la chaleur d’un proche. Il avait besoin d’un appui. Quand il demanda à son ami kalash de l’accompagner, il précisa qu’il allait chercher un emploi dans les bureaux d’AMI.

– Ma femme est sur le point d’accoucher, déclara Abdul, je suis désolé. Ne t’inquiète pas, je suis sûr que tu trouveras un bon travail.

Jordi revint avec Shamsur, ils achetèrent deux bouteilles de vin. Le jour n’était pas encore tombé quand ils remontèrent la côte menant à la *Sharakat House* ; les chiens sortirent à leur rencontre, Wazir, lui, les salua depuis la terrasse et descendit les escaliers quatre à quatre jusqu’à la cuisine, où Asif déplaçait des objets dans la pénombre après s’être occupé des chevaux.

– Nous n’avons toujours pas de lumière, annonça Asif.

– Il va falloir utiliser des bougies, lui répondit Jordi.

Ils allumèrent deux lampes à huile. Jordi déboucha les bouteilles de vin, il en garda une pour lui et donna l’autre à Shamsur, qui la sirota pendant qu’ils faisaient rôtir deux pigeons. Asif, lui, n’avalait pas une goutte. Autour du dîner se tenaient Jordi, Wazir et Shamsur, qui parla et but jusqu’à s’enivrer.

– Tu n’aimes plus le vin ou quoi ? lança Shamsur à Jordi.

– J’ai du travail. Si tu veux, finis la mienne.

Shamsur garda la bouteille de Jordi et l’emporta dans la chambre contiguë à la cuisine. Jordi et Wazir montèrent dans le bureau. Une fois à l’intérieur, ils allumèrent des bougies.

– Allez, Wazir, au travail, ordonna Jordi.

Sur la petite table d’angle, l’enfant plaça une bougie ainsi qu’un tas de feuilles quadrillées, chacune représentant une lettre de l’alphabet occidental. Il entreprit de former des mots. Shamsur buvait toujours seul à l’étage du dessous. Un moment plus tard, Jordi descendit lui demander si le lendemain matin il pouvait se lever tôt pour lui rapporter des livres de français restés dans la maison familiale de Shamsur ; il voulait que Wazir les utilise.

– Mais je t’ai déjà dit que je n’aurai pas le temps, répondit Shamsur dans l’obscurité. Mon fils est malade et il va falloir que je m’occupe de lui pendant les trois prochains jours. Si je peux m’éclipser, je passerai, mais je suis presque sûr de ne pas pouvoir.

Jordi remonta. « Peu de temps après, je suis parti », voilà ce que Shamsur déclarerait à la police.

Dans le bureau, Jordi relut le papier sur lequel il avait inscrit ses plans imminents. En plus d’aider un ami qui faisait des recherches sur une langue interdite au Nouristan, Jordi s’imposait ceci :

- Partir en quête de témoignages le 15 septembre.
- Chercher de l’argent.
- Vendre la Jeep.
- Voir Sher Alam de Birir pour lui demander la date des examens pour la classe 5.
- Hervé Nègre : appareil photo + magnéto.
- Message pour chercher du travail en France et en Espagne.
- Aller voir Pir Tariq chez lui à Chitral pour que l’on travaille ensemble.

Chambre pour moi et Wazir.

- Vendre le cheval blanc.

Parfaite synthèse des contradictions qui le rongeaient.

On frappa à la porte de son bureau en se présentant. Jordi ouvrit, salua, referma la porte et, tout en parlant, se rassit sur la chaise face à l’ordinateur éteint. Il mit en ordre quelques feuilles volantes du livre qu’il était en train d’écrire et isola sur la table le papier qui résumait son programme pour les prochains jours. Dans la fenêtre, il vit qu’on se plaçait derrière son dos et, aussitôt, il sentit qu’on attrapait son cou. Il leva la main gauche pour se défendre. Un couteau lui entailla le pouce avant de s’enfoncer en diagonale dans son cou, lui sectionnant la trachée, l’œsophage et la jugulaire tandis que, dans un mouvement d’une rapidité extrême, on poussait sa tête vers l’avant. Puis, on lui assena un second coup de poignard ; celui-ci entra droit, lui fracturant la deuxième vertèbre cervicale. Les giclées de sang éclaboussèrent photos, livres et la feuille consignant ses projets d’avenir.

LX

Shamsur a déclaré que, le lendemain matin, il avait finalement pris un moment pour apporter les livres de français à Jordi. Comme ce dernier n'était pas réveillé, il les lui avait déposés dans la Jeep afin qu'il puisse les voir en sortant.

Pendant toute la journée du 2 août, il n'y eut aucun mouvement dans la *Sharakat House*. Les portes restèrent fermées, excepté celle de la chambre d'Asif, à côté de l'étable.

Un peu avant huit heures dans la matinée du 3, Shamsur sortit de la maison de ses parents. Le soleil régnait en solitaire, mais le dernier souffle frais de la nuit ne s'était pas encore dissipé et Shamsur pouvait se déplacer sans transpirer. Tandis qu'il descendait le chemin de la vallée, il passa à plusieurs reprises la main dans ses cheveux blonds, bien coupés, parfois sans y penser – combien de fois Jordi lui avait-il recommandé de se coiffer, de ne pas sortir n'importe comment. Quand Shamsur entra dans le jardin, il trouva la maison aussi close que la matinée précédente. Les chiens n'aboyèrent pas et ne vinrent pas non plus à sa rencontre. Il monta à la terrasse, aperçut la fenêtre de la chambre entrouverte et se pencha : personne. Shamsur fit quatre pas vers la porte du bureau et appela Jordi.

– Jordi !

Trois fois.

– Jordi !

En criant.

– Jordi !

Sur le pas de la porte, il vit plusieurs photographies : des portraits de deux hommes portant une barbe et un *pakol*. Il n'était que huit heures passées de quelques minutes, la chaleur ne s'était pas spécialement accrue, mais la température corporelle de Shamsur, elle, monta en flèche. La respiration haletante, il courut vingt mètres à travers le terrain jusqu'à la dépendance où dormait Asif qui, lui non plus, ne répondit pas à ses appels. À côté, dans l'écurie, les chevaux, un blanc, l'autre noir, s'étaient mis à piaffer et hennir, en proie à une nervosité anormale. Son *salwar-kameez* commençait à être trempé. Il sauta le muret, atterrit sur le chemin et poursuivit sa descente, à toute allure cette fois.

– Où vas-tu si vite ? demanda Abdul, un sachet à la main.

– J'appelle Jordi mais personne ne répond. Il n'y a personne dans la maison. On l'a séquestré ! On l'a séquestré !

– Comment ça, on l'a séquestré ?

– Je vais chercher la police. Viens avec moi, viens.

– Je dois apporter ces médicaments à ma femme. Elle a accouché cette nuit et ça ne va pas fort. Dès que je lui aurai donné, je te rejoins.

S'il le lui avait demandé, Abdul lui aurait dit que le bébé s'appelait Goul Nizar, mais à vrai dire ses pensées, d'abord tournées vers son nouvel enfant et sa femme, furent bientôt supplantées par le souvenir de l'image furtive de Mohamed Din, le serviteur taciturne de Jordi qu'Abdul avait vu, tôt dans la matinée, démarrer une Jeep sans passer, plus chargée que d'ordinaire.

Shamsur alla aussitôt chercher un médecin de l'Hôpital civil et un officier du commissariat de Bumburet. Ils rejoignirent la *Sharakat House* en courant, essayèrent de forcer les portes, sans succès. Le policier se glissa par la fenêtre entrouverte. Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles Shamsur guetta le bruit des pas de l'officier à l'intérieur jusqu'à ce que la porte s'ouvre.

Au même instant, Abdul montait les escaliers jusqu'à la terrasse. Il mit à peu près une demi-heure. Il pensa qu'ils avaient fait vite. Comme les autres, il franchit le seuil du bureau.

Des rayons épars de cette splendide journée estivale, projetés dans le demi-jour, rendaient les grains de poussière visibles. Jordi était assis sur la chaise tapissée de cuir de vache, face à son bureau, la tête penchée vers la droite. Shamsur crut qu'il dormait. Il se plaça à ses côtés et découvrit son visage. Il avait les yeux ouverts. Tout était plongé dans la pénombre. Quand le médecin bougea la tête de Jordi et que Shamsur vit la profonde coupure et le sang...

– Il est mort depuis plusieurs heures, annonça le docteur tout en essayant de ne pas marcher dans l'énorme flaque de sang séché qui s'étalait sous la chaise.

Shamsur prit sa tête entre ses mains, suffoquant, et sortit en chancelant, aveuglé par le soleil de cette matinée radieuse.

Il sortit, la tête entre les mains. Un épais nuage noir obscurcissait l'espace. Combien de temps était-il resté ainsi ? Des années plus tard, il serait toujours incapable de se rappeler ce qui s'était passé durant cet intervalle.

L'exécution avait éclaboussé les murs, la grande table, l'ordinateur, une photographie encadrée où l'on voyait Shamsur, Claire et son fiancé Alexandre devant une grande roue à Paris... Tout comme la nouvelle-née Goul Nizar, ce matin-là Claire célébrait sa naissance : elle fêtait ses cinquante ans.

Sur la petite table d'angle, des feuilles étaient dispersées, chacune d'entre elles avec une lettre de l'alphabet inscrite dessus, plusieurs tachées de sang.

– Et le garçon ? interrogea Abdul. Où est le garçon ?

À Chitral, Irfan apprit la disparition de son neveu. Il fit aussitôt le trajet

en Jeep jusqu'à Bumburet. Il était le premier membre de la famille de Wazir à rejoindre la vallée, à se lancer à la recherche du petit. Tout le monde le cherchait, partout. Derrière les poteaux électriques, dans le fleuve, dans les grottes... Quelques heures plus tard, son père, Samsam, vint s'ajouter au groupe.

Plus de vingt policiers encerclaient la maison, l'un d'entre eux trouva le certificat qui attestait que Jordi était kalash.

– Cet homme était l'un des tiens, fit remarquer l'inspecteur à Abdul. Il est mort chez toi, c'est donc à toi de t'occuper de ses funérailles.

Voilà ce que stipulait la loi. Abdul devrait aussi nourrir les policiers le temps de l'enquête.

La journée s'acheva sans qu'ils aient de nouvelles de Wazir. Irfan caressait le cou de Samsam, qui s'était appuyé contre un arbre pour ne pas s'effondrer.

– Tu sais que j'essaie toujours de contrôler mes émotions, lui confia Samsam, mais...

Il se mit à sangloter. Irfan lui donna des tapes affectueuses sur le visage et s'éloigna de quelques pas.

Le lendemain, trente heures après la découverte du corps de Jordi, la police retrouva Wazir dans les latrines du couloir qui reliait la chambre au bureau. Il s'était fait égorger de façon rituelle, presque chirurgicale. Il était quasiment décapité.

– Comment tu expliques ça ? s'exclama Abdul plus tard devant sa femme. Il y a des policiers partout. Ils n'avaient qu'à ouvrir une porte, une porte ! Et ils ont mis deux jours à le trouver ?

– Ne crie pas, Abdul, ils peuvent t'entendre.

– Ce n'est pas logique. En plus, son sang était frais. Celui de Jordi était sec, mais celui de l'enfant... Celui de l'enfant, lui, il était frais.

La police allongea le cadavre de Wazir sur la terrasse, l'exposant aux regards des curieux qui se pressaient autour de la maison, à celui des enfants qui couraient sur les terre-pleins de la *Sharakat*. Ils appelèrent son père, qui le cherchait toujours dans la vallée. Quand Samsam apparut, un policier l'apostropha :

– Tu peux emporter ton fils à présent. Il est là-haut.

Et c'est ainsi, dehors, à la vue de tous, qu'il le trouva.

Pendant ce temps, trois agents fraîchement arrivés de Peshawar interrogeaient Shamsur.

– C'est Asif, affirma Shamsur. Asif. Il est comme tous les Afghans, ils veulent juste de l'argent.

– Mais il n'a rien volé.

– Vous savez, Jordi avait beaucoup de biens, il a dû prendre quelque chose.

– Non, non, répondit un agent, regarde ça.

Alors, sous le regard de Shamsur, les policiers sortirent l'ordinateur, la caméra, l'appareil photo et plusieurs autres outils et appareils, ils regroupèrent le tout dans la maison de Mohamed Din et dirent :

– Shamsur, tu as vu où on a trouvé ces objets, hein ? Tu as vu ?

Ils veulent faire accuser Mohamed Din ! Et moi, qu'est-ce que je peux dire ? Qu'est-ce que je peux dire ? Si le gouvernement veut me liquider, il me liquide, point barre. Personne ne réclamera après moi.

– J'ai vu, répondit Shamsur.

Abdul n'a jamais cru à la culpabilité de Mohamed Din. Depuis sept ans, il s'efforce d'assembler les pièces, et celle de Din est l'une des nombreuses pièces qui ne s'emboîtent pas.

– J'ai vu Mohamed Din à Bumburet le matin où on a tout découvert, m'explique-t-il une nuit dans la cabane. Qui peut penser qu'il aurait attendu le dernier moment pour s'enfuir s'il était l'assassin ? Non, non. On lui a recommandé de partir parce qu'on allait lui faire porter le chapeau, alors c'est ce qu'il a fait, il a mis les voiles. Aujourd'hui Mohamed Din est mort. On raconte qu'il s'est fait tuer par balle en Afghanistan au cours d'une altercation. Comment je le sais ? Je te l'ai déjà dit, ici tout le monde connaît quelqu'un en Afghanistan qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un... Presque tout se sait.

– Un militaire à la retraite, un ami de la famille, affirme que Jordi a été assassiné par un professionnel, me rapporte Esperanza quelques jours plus tard. La première chose qu'il a faite, c'est lui couper les cordes vocales pour qu'il ne puisse pas crier. Et puis, ce geste, jeter sa tête vers l'avant... Mon ami est sûr que c'est l'œuvre d'un professionnel.

Quand le médecin légiste procéda à l'analyse du cadavre que la police avait étendu dans la salle d'autopsie à 19 h 45 le 3 août 2002, il déclara :

– Ce n'est pas du boulot d'amateur. C'est un travail de spécialistes, de gens entraînés.

LXI

« Il faut toujours être du côté du mort. »

Gabriel García Márquez, *Chronique d'une mort annoncée*.

– Jordi ne laissait pas entrer d'inconnus chez lui. Il devait donc y avoir au moins une personne en qui il avait confiance dans le bureau. En plus, il était assis et il n'y a pas de trace de lutte et, connaissant Jordi, je ne peux pas croire qu'il ait baissé la garde face à un étranger ou qu'il n'ait même pas essayé de se défendre. Jordi était très fort, ils devaient être au moins deux à l'attaquer. La police a retrouvé des empreintes dans la mare de sang à côté de la chaise. Des empreintes de pieds nus. Une appartenant à un pied de petite taille. L'autre, à un pied de grande taille. Shamsur a un grand pied...

Abdul appuie le verre de liqueur sur le bras fin de sa chaise en fer. Il fronce les sourcils en une ride abominable. Jusque-là, il a insinué que les frères Shamsur et Khalil étaient impliqués dans le meurtre, mais pour la première fois, il fait allusion à une piste qui met en cause l'un d'entre eux.

– Shamsur affirme qu'il était ivre. Une personne saoule serait incapable d'exécuter des mouvements d'une telle précision.

– Je ne dis pas que c'est lui. Il se peut qu'un professionnel ait tué Jordi, mais il a fallu que quelqu'un ouvre la porte à l'assassin, quelqu'un en qui Jordi avait confiance.

Khalil Rahman : « Dans le bureau, seuls Shamsur, Abdul et moi étions autorisés à entrer et, de temps en temps, un des membres du service de maison. »

Andrés Magraner : « N'essaie même pas de demander quoi que ce soit à la police. Ils ne t'aideront pas, tu vas perdre ton temps, c'est tout. En 2004, on est allés là-bas pour essayer de parler aux inspecteurs et aux juges qui s'étaient occupés de l'affaire et n'on a fait qu'attendre, attendre, et encore attendre. On n'a rien obtenu. Ces gens-là ne veulent pas discuter. N'essaie même pas. »

Gabi Martínez : « Soit, réponds-je à Abdul. Supposons que Khalil et Shamsur aient quelque chose à voir là-dedans. Mais pourquoi auraient-ils fait

ça ? »

Jalili Ainullah : « Beaucoup de gens m'ont demandé pourquoi on l'avait tué, je n'avais pas de réponse. Je crois que les services de renseignements sont mouillés dans cette affaire. Dès le départ, le gouvernement pakistanais n'a pas vu d'un bon œil que Jordi s'installe à Chitral ; ils ne s'attendaient pas non plus à ce qu'il reste aussi longtemps. Sinon pourquoi la police lui aurait-elle recommandé de quitter les lieux ? Pourquoi des voitures aux vitres teintées auraient-elles été aperçues dans la vallée peu avant sa mort ? Le gouvernement a sa part de responsabilité là-dedans. Mais personne ne te donnera d'informations parce que la police est venue les mettre en garde. »

Yves Bourny : « Ils savent sans doute ce qu'il s'est passé à Bumburet, mais personne ne dira quoi que ce soit. »

Cat Valicourt : « Personne n'a été surpris d'apprendre qu'on l'avait tué. Mais qu'avait-il bien pu faire pour qu'on l'égorge ? Il est dangereux de vouloir comprendre. C'est la CIA qui était en charge de cette affaire. Une « affaire réservée ». On m'a déconseillé de chercher à savoir. Je n'ai jamais eu aussi peur pour ma vie. »

Gabi Martínez : « Qui vous l'a déconseillé ? »

Cat Valicourt : « On m'a personnellement et confidentiellement confié certaines informations, je me suis fait du souci pour ma propre sécurité... J'ai eu peur. Jordi connaissait les étapes et les routes du trafic d'armes et de drogue. »

Gabi Martínez : « Qui vous a confié ces informations ? »

Cat Valicourt : « Soyez prudent. »

Erik L'Homme : « Là-bas, si tu as un problème, tu peux te tourner vers un clan, une famille. Jordi, lui, était seul. Le tuer n'impliquait aucune complication et beaucoup se seraient réjouis de sa disparition. C'est pour ça que le DCO a couvert le crime. Jordi dérangeait trop de monde. »

Kurt Vonnegut (écrivain) : « Il y a donc des gars bons à lyncher ? Qui alors ? Celui qui ne connaît personne de bien placé. »

Gyuri Fritsche : « J'ai trois théories : la plus controversée, c'est que c'est Khalil ou quelqu'un qu'il aurait engagé qui l'a tué. Shamsur était-il l'amant de Jordi ? La deuxième, une personne qui avait des affaires dans la vallée auxquelles Jordi s'opposait. Ou enfin, les extrémistes musulmans aidés par les

autorités locales. »

Siraj Ulmulk : « L'ambassadeur espagnol m'a confié que la police avait trouvé des documents dans l'ordinateur de Jordi concernant ses activités... homosexuelles. L'ancien commissaire de police m'a assuré qu'il avait lui-même vu ces preuves. Il s'appelle Zahid Khan, chef de la police de Chitral. »

Gabi Martínez : « Zahid. L'homme qui était obsédé par Jordi. Celui qui l'a poussé à risquer sa vie à Jalalabad. »

Gyuri Frtitsche : « Ceux qui n'aimaient pas Jordi disent que c'est un crime passionnel. Ceux qui s'entendaient bien avec lui pensent que ce sont les talibans qui l'ont tué. Personnellement, je crois que Shamsur et Khalil savent au moins qui est derrière tout ça. »

Abdul fronce son abominable ride. Il boit de la liqueur.

– Hein ? dis-je en insistant. Pourquoi Shamsur et Khalil auraient-ils fait ça ? Pourquoi un de ses amis aurait-il ouvert la porte pour qu'on l'assassine ?

– Les gens sont pauvres, répond-il.

LXII

Alors que les nuages disparaissent pour laisser place à des journées resplendissantes, je remonte le sentier jusqu'à Shekhanandeh. Mon guide, Malik Sha, est l'aîné des dix enfants d'Abdul. Plus grand et robuste que la moyenne kalash, tout de blanc vêtu, il porte des espadrilles et une casquette de base-ball rose. Rasé de près, il a des traits martiaux, qu'on dirait taillés par un sculpteur épique.

– Jordi voulait l'emmener en France pour qu'il apprenne à faire du bon vin... Ensuite, j'ai essayé de l'envoyer en Grèce, mais nous n'avons pas obtenu le visa, et aujourd'hui il n'a pas de travail, il erre, m'a raconté son père. Il parle anglais, c'est un bon garçon, il t'accompagnera.

Nous rencontrons un voisin et des bergers que Malik Sha ne salue pas toujours. Dans les champs éloignés, des femmes kalashs fauchent buissons et herbes à l'aide d'herminettes. Nous dépassons la *Sharakat House* et avançons encore sept ou huit minutes jusqu'à ce village qui semble tout droit sorti d'un conte, de loin du moins, car en nous approchant des maisons, nous devons nous confronter à une révélation inattendue.

Les éblouissants bâtiments en bois ornés de gravures aux motifs légendaires dissimulent en réalité des intérieurs infâmes rongés par la saleté, la vermoulure et la rouille. La pourriture vient se coller sur le visage des gens, souillés par les plaies et les taches, conséquences de la malnutrition et de la pauvreté. Contrairement à ce qu'affirme le proverbe musulman, à Shekhanandeh, la beauté n'est pas intérieure.

Nous demandons à voir Shamsur, dans une petite boutique crasseuse tenue par un enfant, qui nous envoie vers les champs de maïs situés sous le rocher, là où se dresse une bonne partie du village. Nous cherchons entre les hautes tiges, surprenons les femmes, qui en nous voyant cachent leur visage et nous tournent vite le dos.

Un homme se propose de prévenir Shamsur.

– Dites-lui que nous l'attendons chez lui, le prie Malik Sha.

Quelques instants plus tard, un homme blond à l'allure juvénile fait son apparition ; les stries qui sillonnent son visage semblent trop nombreuses pour ses vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et paradoxalement cela le rend singulièrement attirant. Les yeux verts, la peau claire bien qu'auréolée par le soleil et les lèvres charnues, Shamsur nous salue en plissant le front sans très

bien savoir où regarder. On vient de l'avertir qu'un étranger souhaitait discuter de Jordi avec lui. Employant les mots justes, il nous invite à monter au premier étage de la jolie maison en pierre et poutres de bois ciselées qu'il partage avec ses parents. La terrasse surplombe Bumburet, un belvédère privilégié.

Il sert le thé en prenant la théière de la main gauche et, plus tard, de la droite, consigne dans un carnet ses nom et adresse. Ses yeux s'agitent dans tous les sens, son angoisse nous contamine. Nous discutons en anglais de sa vie aux côtés de Jordi.

– J'aurais voulu vivre en France mais je n'ai pas réussi à obtenir un visa, déclare-t-il. Aujourd'hui, si je pouvais, j'y retournerais. Pour vivre seul.

– Mais ici tu as ta famille, non ?

Shamsur acquiesce d'un hochement de tête rapide.

– Ici, je suis bien, j'ai des terres. C'est une vie lente, naturelle. Ici, j'ai grandi avec mes ancêtres. Mon grand-père lisait des livres en anglais, buvait du café. Son nom *kafir* était A Zar ; le musulman, Abdul Khan. C'était le bon temps à Bumburet. Maintenant, on traverse une mauvaise période. On n'a plus de terre, on vit comme des animaux.

En un instant, sa version a radicalement changé.

– Il n'y a que du maïs et quelques légumes, mais tout est aride et, en hiver, on survit grâce aux fruits secs et au thé, poursuit Shamsur. Ça fait quarante ou cinquante ans que nous sommes ici.

– Tu aurais pu étudier. Tu en as eu l'opportunité.

– Ici, les gens n'aiment pas étudier.

– Combien d'enfants as-tu ?

– Quatre.

– Ils vont à l'école ?

– Oui, celui qui a sept ans va à l'école. Et j'aimerais qu'il aille à l'université. *Inch Allah*.

Dans quel genre de confusion Shamsur vit-il ?

L'après-midi, Khalil et Shamsur nous rejoignent dans le jardin d'Abdul pour que nous reprenions notre conversation. Khalil garde le menton haut quand il parle, un sourire hypocrite aux lèvres. Il raconte des anecdotes, dans lesquelles il est surtout question du mauvais caractère de Jordi et du peu de cas qu'il faisait des autres.

– Comme ce jour où il m'avait proposé de passer chez lui pour dîner pendant le ramadan. Je suis arrivé là-bas, mort de faim et, en fait, il n'avait rien à manger pour moi. « Désolé, j'ai oublié », s'est-il excusé. Mais moi, j'étais vraiment en rogne.

Khalil forçait tellement ses sourires que lorsque ses muscles se relâchaient, ils le renvoyaient à sa noirceur initiale.

– Pourquoi vous êtes-vous proposé pour le protéger auprès du DCO ?

– Le protéger ? Qui allions-nous protéger ? La police a recommandé à

Jordi de quitter les lieux et si nous avons déclaré au DCO qu'il n'y avait rien à craindre, c'est parce que nous pensions qu'il était en sécurité. Pourquoi le tuer ?

Je pose d'autres questions qui ne sont évidemment pas du goût de Khalil. Peu de temps après, il m'annonce qu'il doit partir et que dans les jours à venir nous ne pourrions pas nous revoir.

– J'aimerais que tu sois là le jour où nous poserons la pierre tombale de Jordi, lui dis-je.

– J'ai à faire, je suis désolé.

Il s'en va.

Le crépuscule qui progresse intensifie le froid glacial, tandis que les derniers rayons de soleil résistent encore. Shamsur s'enroule dans un châle brun. Abdul ne sert qu'une tasse de thé, pour moi, avant de se retirer. Qu'il manifeste aussi cruellement son rejet à l'égard de Shamsur me met mal à l'aise.

Nous reconstruisons, plus ou moins, les événements de la veille du meurtre, jusqu'à ce que Shamsur sorte de la *Sharakat House*. Il insiste sur le fait que, le jour où on a découvert le crime, il a trouvé des photos d'hommes à longue barbe et *pakol* sur le sol, en face de la porte du bureau. Ce mode opératoire n'est pas courant chez les talibans, aussi Shamsur allègue-t-il :

– Elles ont dû tomber de leur poche.

Rien de plus, rien de moins. « Elles ont dû tomber de leur poche. »

Ensuite, je l'interroge :

– As-tu eu des relations sexuelles avec Jordi ?

– Jamais. (Il ne se laisse pas impressionner, il semble être habitué à cette question.) Jordi ne m'a jamais rien demandé de tel, ni à moi ni à personne.

– Pourquoi crois-tu que les chiens n'ont pas aboyé la nuit du meurtre ?

– Les chiens n'étaient pas bons, ils ne faisaient pas leur travail. Asif en a profité, il a pu prévenir sans problème ceux qui attendaient dehors pour qu'ils pénétrant dans la maison.

Abdul assure que Jordi essayait toujours de s'entourer des meilleures choses. Les meilleurs chevaux, les meilleures lunettes, le meilleur fusil, les meilleurs chiens... Cependant, les chiens avaient dormi trois jours d'affilée. Abdul pensait que quelqu'un les avait empoisonnés.

– Pauvre Jordi, ajoute Shamsur. Au moins, il n'a pas souffert. Après le coup qu'il a reçu sur la tête, il était à moitié mort.

Lors d'une conversation précédente, Shamsur a déjà évoqué l'impact sur la tête, mais à cette occasion je n'avais pas relevé l'allusion, l'imputant à une erreur linguistique. Le rapport post-mortem n'indique pas de lésions crâniennes.

– Comment lui ont-ils asséné le coup ?

– On n'a pas retrouvé l'objet en question, mais il semblerait que ce soit la première chose qu'ils aient faite, le frapper par-derrrière avec un marteau ou

un objet dans le genre.

Difficile de ne pas confronter ces affirmations à celles d'Abdul. D'après le Kalash, la tête ne présentait pas de blessures externes, du moins lui ne les avait pas vues, aussi le rapport post-mortem disait-il vrai. Il insiste sur le détail du sang frais de Wazir.

– Le sang était frais. Il était frais, répète-t-il, convaincu qu'il s'agit d'un complot impliquant probablement les hautes sphères.

Après le meurtre, la police a considéré Shamsur comme un suspect, mais faute de preuves, il a évité la prison. Il a passé les trois années suivantes à descendre toutes les deux semaines au commissariat de Chitral, à deux heures de voiture, afin de prouver qu'il n'avait pas quitté les vallées.

– Plusieurs fois, j'ai dû y aller à pied parce que je n'avais ni argent ni travail : je chasse des oiseaux. Un jour, j'ai fait le chemin jusqu'à Chitral avec seulement une roupie en poche. Et puis les détectives, ils me trimbaient partout, ils me bombardaient de questions. Un jour, je n'en pouvais plus, j'ai pris un couteau et je me le suis mis sur l'estomac. Je voulais en finir. Et puis je me suis dit *non, non, après tout pourquoi est-ce que je ferais ça, je suis innocent, je n'ai rien fait*. Et je suis toujours là. Je n'ai plus peur.

Shamsur s'emmitoufle dans la couverture. Nous commençons à nous fondre dans l'obscurité.

– Bon, l'heure de manger approche, déclare-t-il.

Et quand il regarde le verre de thé solitaire, je me rappelle que c'est le ramadan. Voilà pourquoi Abdul ne lui a pas servi de tasse. Il est si facile de se tromper lorsqu'on juge des cultures étrangères. Il est si difficile d'interpréter ce que l'on me dit, ce qui se passe autour de moi.

– Il faut trouver Asif, ajoute Shamsur. Il est à Kaboul.

Depuis le porche, Abdul doit percevoir deux ombres immobiles. Nous restons silencieux, l'espace de trente secondes peut-être, quand je lui demande :

– C'est vrai que Khalil t'a collé une raclée pour que tu te maries avec la veuve de ton frère ?

Il me fixe. J'ai du mal à distinguer le blanc de ses yeux qui paraissent enfin apaisés. Il garde le silence plusieurs secondes, baisse la tête et, dans cette position, son regard hors de mon champ de vision, il répond :

– Il y a deux choses dans ma vie que je ne comprends pas : pourquoi je me suis marié, et pourquoi j'ai vécu aussi longtemps avec Jordi.

Dans la soirée, je demande à Abdul de changer de chambre. Je sonde les vallées depuis plusieurs jours déjà, et Shamsur et Khalil se sont montrés suffisamment nerveux et bourrus pour raviver mes inquiétudes vis-à-vis des dangers qui me guettent. Les faits concrets susceptibles d'entretenir mes craintes sont minces, mais je sens l'atmosphère s'épaissir, je suis oppressé par la sensation presque tangible que quelque chose se prépare. Les regards, la façon dont les montagnards me répondent, les révélations et les conjectures de

plus en plus accablantes d'Abdul...

– Noor Mohamed a déclaré à la police qu'à l'aube, le jour du crime, il avait vu Shamsur entrer et sortir de chez Jordi avec des valises, m'a informé mon hôte pendant le repas.

– Et qu'a fait la police ?

– Rien.

– Ils l'ont soupçonné, non ?

– Pas du tout.

– Qui est Noor Mohamed ?

– Le voisin qui vit en face de la *Sharakat House*.

– Le voisin ? Est-ce que je peux lui parler ?

– Peut-être. Je vais essayer de vous organiser un rendez-vous demain à la première heure, avant qu'il ne parte au travail.

L'angoisse me tenaille le restant de la nuit. Je pense aux photos des hommes au *pakol* que Shamsur affirme avoir vues sur le seuil de la porte le jour où on a découvert le corps. Des photos des assassins présumés ! Ça ressemble à une plaisanterie, les bourreaux ne peuvent pas être aussi maladroits. Et si, comme l'insinue Shamsur, les services de renseignements pakistanais ont quelque chose à voir là-dedans, pensent-ils vraiment qu'un tour aussi grossier suffise à détourner l'attention vers les talibans ? Ne se rendent-ils pas compte que ces photos invraisemblables poussent plutôt à croire qu'on essaye d'orienter l'enquête vers des suspects bien déterminés ?

Toutefois, mon expérience personnelle démontre que la simple maladresse ne doit pas être écartée. Les mauvais scénarios font souvent partie de la réalité.

Pendant la soirée, Abdul a aussi évoqué les services secrets à plusieurs reprises, non comme des complices, mais bel et bien comme les artisans du crime ; je ne cesse de m'interroger pour savoir si des micros ne sont pas cachés dans cette maudite cabane. C'est à ce moment-là que je demande à déménager dans le corps principal de l'hôtel.

Je m'installe dans une chambre du premier étage. Tandis que je gratte mes piqûres de puces, je conclus que ceux qui l'ont tué voulaient véritablement le tuer. Ils ne l'auraient pas laissé quitter Bumburet, même si Jordi ne devait jamais y retourner. D'ailleurs, durant les deux derniers mois, on ne l'avait presque pas vu dans la vallée ; Jordi envisageait de repartir à Peshawar le lendemain de son assassinat.

Quelle importance : ils voulaient le tuer.

Dans l'un des livres qu'il préparait, Jordi avait écrit que chez les Nuristanis, la peine de mort était une possibilité. Ils n'ont pas pour habitude d'y avoir recours, « mais parfois la rancœur dépasse le bon sens », écrivait-il également.

LXIII

« Une mort individuelle peut produire un trou momentané, comme une pierre jetée à la mer. Mais de ce trou s'étendent des ondes de douleur. »

T. E. Lawrence.

Le dimanche 4 août, à huit heures du matin, Dolores Magraner dormait encore, à la surprise de Rosa, car sa mère était toujours la première debout, mais elle n'y attacha pas plus d'importance. Elle prépara la cafetière, grilla du pain, but un jus d'orange et patienta pour qu'elles puissent déjeuner ensemble, comme elles en avaient l'habitude. Elle essaya d'organiser cette journée de vacances. Elle était venue de Valence pour passer quelques jours avec Dolores et elle voulait en profiter au maximum.

À neuf heures, sa mère était toujours au lit. Étrange. Ces derniers jours, Dolores s'était inquiétée de ne pas avoir de nouvelles de Jordi, ce qui lui avait valu quelques cauchemars. Ensuite, il y avait cette maudite toux, le martyre de toutes ses nuits. La fatigue avait certainement eu raison d'elle, son corps lui réclamait sans doute davantage de sommeil, mais, tout de même, ce n'était pas normal. Rosa entra dans la chambre.

– Maman, l'appela-t-elle en touchant doucement son corps inerte. Maman, tu vas bien ?

– Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il se passe ? Quelle heure est-il ?

– Du calme, maman, je venais juste voir si tu allais bien. Reste allongée si tu veux.

– Non... non... mais quelle heure est-il ? Je ne me suis pas réveillée. (Elle regarda son réveil.) Ouh là là, neuf heures et demie !

– Mais, ce n'est rien, maman, on n'est pas pressées. Le petit déjeuner est prêt si tu veux...

– Merci, ma fille, je me lève tout de suite. C'est quand même étrange, cette histoire.

Après avoir pris son petit déjeuner, Rosa alla se doucher. Elle allait sortir de la salle de bains quand elle entendit le téléphone.

– Allô ! répondit Dolores.

– Allô, c'est Shamsur.

– Shamsur ! Que se passe-t-il ?

Shamsur ne savait pas quoi dire. Dolores ne le comprendrait pas s'il

parlait anglais et son français était très mauvais, aussi essaya-t-il d'aller à l'essentiel.

– J'ai une mauvaise nouvelle : Jordi est mort. Où est Andrés ?

Il lâcha cette annonce comme un coup de poing. Dolores ressentit quelque chose de difficile à exprimer, comme si, justement, elle ne ressentait plus rien. Ses yeux étaient secs, et dans le même temps, une peine inconnue s'insinuait quelque part, dans le ventre peut-être, s'insinuait et dévastait tout sur son passage avant de se presser au centre de sa poitrine, où la tristesse semblait se figer, et là, elle grandissait, grandissait, tel un soupir qu'on ne peut expulser.

Pourquoi est-ce que la grand-mère ne parle pas ? se demanda Shamsur.

– Maman ? interrogea le garçon.

Dolores était incapable de parler. Et de pleurer. Elle entendait seulement le vide électrique des câbles et, de temps à autre, un « Maman ? ».

Au moins je ne lui ai pas dit qu'il s'est fait tuer, juste qu'il est mort, se répétait Shamsur tandis qu'il entendait à travers le combiné ce qui était sans doute la respiration de Dolores, ou peut-être ses sanglots. Non, ce n'étaient pas des sanglots, Shamsur. Dolores n'a jamais pleuré depuis.

Ils n'échangèrent guère plus. Dolores raccrocha et fit quelques pas en arrière, des pas si chancelants que Rosa se précipita pour la soutenir pendant que sa mère poussait un cri déchirant. Peu de temps après, Rosa appelait Andrés.

– On a tué Jordi, Jordi, Jordi.

Jordi, pensa Andrés. *Mon frère. Jordi.* La nuit précédente, il avait parlé de lui avec Rosita. Andrés avait dit qu'il en avait ras-le-bol de Jordi, qu'il ne demanderait plus aux banques de l'aider, que tout ce travail ne portait pas ses fruits, qu'il n'avait pas d'avenir. *Mon frère.*

Andrés contacta Shamsur.

– Jordi est mort et il fait très chaud, l'informa le Nouristani. Qu'est-ce qu'on fait ?

Andrés hésita. *Mon frère est mort. Il est mort.* Tandis qu'ils discutaient, Andrés pleurait.

– Que les Kalashs s'en occupent pour le moment. Dis-leur de garder le corps en bon état, le temps de régler les papiers ici.

Esperanza entendit la sonnerie de son portable dans l'Algarve portugais, où elle passait ses vacances.

– Maman ?... Maman ?

Quelques heures plus tôt, le téléphone d'Esperanza était tombé à l'eau et, même si elle entendait Marie, sa fille, elle, n'entendait rien. Marie rappela. Elle remarqua qu'on décrochait le téléphone, mais n'obtenant pas de réponse, elle dit :

– Maman, si tu m'entends, j'ai quelque chose d'important à te dire. S'il te plaît, rappelle-moi à ce numéro.

Esperanza acheta une carte téléphonique et composa le numéro de sa

filles depuis une cabine.

– Maman, on a tué Jordi.

Esperanza perdit toute notion de réalité. Elle n'écoula rien de plus de ce que Marie put lui dire.

– J'arrive.

La nouvelle circula.

Andrés appela Claire, qui était en vacances. *On l'a tué le jour de mes cinquante ans*, pensa-t-elle. Peu après, elle reçut une lettre de Jordi dans laquelle il lui demandait de l'argent.

C'est l'équipe d'AMI qui annonça la mort de Jordi à Ainullah. La tristesse initiale se mua bientôt en rage furibonde, en haine viscérale contre les brutes qui sillonnaient les montagnes. Ainullah se sentit étouffé par la rancœur, il resta hors de lui durant plusieurs heures. Il décrocha le téléphone, il avait besoin de s'assurer de la véracité de la nouvelle en appelant Andrés, qui lui confirma la nouvelle : on l'avait tué.

Cat Valicourt fut prise de panique. Elle craignait que les e-mails envoyés par Jordi au fil des années n'aient été interceptés et que quelqu'un n'interprète mal ses requêtes. Dans certains messages, il parlait de capturer le *barmanou*, le velu, mais si quelqu'un déduisait que c'était un possible nom de code pour parler des barbus ? Et s'ils pensaient que Jordi voulait capturer des barbus... et qu'elle l'aidait dans cette entreprise ?

L'Agence France-Presse définit le meurtre comme un « crime politique » motivé par l'ardeur prosélyte de Jordi, qui aurait essayé de faire croître le nombre d'adeptes du christianisme. La presse pakistanaise l'accusa d'avoir maintenu des contacts avec l'Alliance du Nord, le décrivant comme un marginal à la poursuite d'un fantasme aussi délirant que le *barmanou*.

Le jour du meurtre, le magazine *Grands Reportages* venait de lancer sur le marché l'interview de Jordi signée par Franck Charton, le journaliste qui l'avait qualifié « d'excentrique et sentimental ». Elle contenait un encadré dans lequel le paléontologue Yves Coppens, le scientifique que Jordi avait toujours considéré comme son ennemi, en raison du mépris qu'il affichait vis-à-vis de ses recherches, le vieux Coppens admettait la possibilité qu'un jour on découvre « un type d'être humain archaïque » dans l'Hindu Kuch. Un autre texte publié aux alentours de cette date assurait qu'au cours du dernier siècle aucun crime n'avait été commis chez les Kalashs.

Le 5 août, les Kalashs enveloppèrent le corps de Jordi dans le « châle du savoir », qui ne laissait apparaître que son visage. Ils placèrent le cercueil en bois au milieu du salon central du temple des ancêtres, une construction kalash légèrement plus grande que les constructions habituelles, dotée d'un toit plutôt bas – un espace que l'Occident associerait davantage à une petite réserve qu'à un lieu sacré. Plusieurs sacs de glace reposaient sur son corps. La chaleur redoublait et le cadavre se décomposait doucement depuis plusieurs jours.

Des centaines de Kalashs venus des trois vallées se rassemblèrent dans le temple, mais sa capacité limitée obligea la plupart à se disperser sur le versant le plus peuplé de Krakal. Les tambours commencèrent à sonner, les femmes à chanter, on dansa en tourbillonnant, les bras en l'air, on secoua des branches, on agita des drapeaux et les gens pleuraient. Pleuraient.

Shamsur et Khalil passèrent la majeure partie du rite sur le porche. Akiko, la Japonaise qui vivait dans les vallées, mariée à un Kalash et qui avait connu Jordi, filma l'enterrement. Sur la cassette, on voit plusieurs dizaines de Kalashs qui s'embrassent, formant un grand chœur autour du cercueil, et qui tournent autour de lui en chantant. Au centre, Jordi, seul, est accompagné par un ou deux enfants qui secouent des branches de chêne vert pour purifier son corps et chasser les essaims de mouches qui s'amassent autour du cadavre.

Fidèles à la tradition, Abdul et sa famille invitèrent l'assistance. Sur la vidéo, on les voit manger un épais bouillon de viande de chèvre et de farine dans lequel ils trempent du pain. Abdul prononce également quelques mots d'adieu. Sa barbe avait commencé à pousser, c'est ainsi que les Kalashs gardent le deuil. Il ne se raserait plus jusqu'en décembre. Un enterrement kalash dure habituellement trois mois, mais pour Jordi des gens des vallées continuèrent à venir présenter leurs condoléances pendant six mois.

Après la cérémonie, le cortège se dirigea vers le misérable cimetière de Krakal. Ils enterrèrent le corps au fond de la nécropole. Depuis la tombe, il suffisait de sauter un muret de pierre pour quitter le funèbre bosquet et entreprendre l'ascension de la montagne.

Gyuri Fritsche arriva à Bumburet l'après-midi du mardi 6, accompagné d'une escorte policière et d'un des nombreux anciens employés de Jordi, Sultan. Il avait besoin d'en savoir plus sur la mort de son ami, il se méfiait de la police. Il prit des photos, posa des questions. Les agents étaient toujours dans la *Sharakat House*, où les enfants galopèrent dans tous les sens. Il n'y avait pas de cordon de sécurité, la scène du crime pouvait être violée par n'importe qui dans cette enquête répondant au code criminel 302 dirigée par Mir Azam Khan, l'homme qui avait conseillé à Jordi de partir.

Quand on raconta à Gyuri comment ils avaient égorgé Wazir, il en déduisit un mobile religieux... Ou du moins c'était ce que les assassins cherchaient à faire croire. Quelqu'un évoqua l'homosexualité et la vengeance sentimentale. Gyuri pensa à son fils en train de chevaucher la jambe de son ami. « Merde », marmonna-t-il.

Il lui fallait des informations, des détails, une explication. Grâce à ses vérifications, il établit que Jordi n'avait pas souffert, ce qui ne fut pas le cas de l'enfant kalash, qu'ils avaient d'abord dû attraper et avaient ensuite décapité avec une extrême lenteur.

Quand il trouva Khalil, il le sentit extrêmement nerveux. Shamsur se comportait étrangement lui aussi, soit il éludait les questions, soit ses réponses n'étaient pas très cohérentes. Gyuri conclut que Khalil et Shamsur étaient au

moins au courant de quelque chose. Puis il se rendit sur la tombe de son ami et pleura.

Un fonctionnaire de la poste du bureau de Fontbarlettes offrit une petite éponge à Dolores afin qu'elle puisse timbrer plus facilement les lettres de remerciements qu'elle enverrait aux centaines de personnes qui lui avaient exprimé leurs condoléances. Pendant ce temps, la fratrie Magraner essayait de trouver une solution pour rapatrier le corps après avoir autorisé l'enterrement. On les informa qu'il était désormais bien tard pour rapatrier le corps, qui était dans un état de décomposition avancé. Dans cette région du Pakistan, ils ne disposaient pas de chambres froides.

Shamsur pria Andrés de venir au Pakistan pour s'occuper du corps, mais l'ambassade espagnole lui déconseilla de faire le voyage. Elle le mit en garde, alléguant que n'importe quel membre de la famille qui se déplacerait dans la région courrait un grand danger, d'autant plus dans une affaire aussi trouble que celle-ci. Ils devaient donner une réponse rapidement, aussi les Magraner obéirent à l'ambassade et, fidèles à leurs instructions, ils envoyèrent un fax dans lequel ils demandaient à Shamsur et sa famille de se charger du corps et des biens de Jordi.

Mais quand allaient-ils réclamer le corps ?

Ils hésitaient.

D'un côté, les ambassades française et espagnole ne participeraient pas aux frais de rapatriement que l'entreprise Walji's Adventure estimait à 5 850 dollars, transport à Valence et inhumation postérieure inclus. C'était une somme importante, toutefois la famille ferait l'effort, évidemment, même si, d'un autre côté... Abdul avait sacrifié plus de vingt chèvres pour les funérailles et ravitaillait toujours les policiers installés dans la *Sharakat House*. Il se ruina. Toute cette histoire lui coûta trois cent mille roupies, il le contraignit à fermer l'hôtel. Un coup très dur pour ses finances. Et si Abdul refusait qu'ils emportent Jordi ?

« Il fut enterré avec les honneurs d'un grand chef. » « Il était très respecté. » « C'était un rempart. » « Un ambassadeur. » Voilà ce qui s'est dit après. « Les Kalashs considéraient le scientifique presque comme un dieu », écrivit le journal *El Mundo* en Espagne.

La question était : qu'aurait souhaité Jordi ? Où préférerait-il reposer ? L'instinct de la famille se heurtait à la biographie du chercheur de *barmanous*, du protecteur des Kalashs. Jordi avait connu le bonheur et la souffrance comme nulle part ailleurs à Chitral, où il lutta jusqu'à la mort. Sa vie adulte avait eu lieu dans ces montagnes. Il était lui-même kalash.

Les Magraner décidèrent que la dépouille de Jordi devait demeurer un temps au moins dans les vallées. Par respect envers ceux qui furent les siens. Envers lui.

LXIV

« Nous l'avons tué sciemment, dit Pedro Vicario. Mais nous sommes innocents. »

Gabriel García Márquez, *Chronique d'une mort annoncée*.

Noor Mohamed arrive accompagné d'un ami et d'Abdul très tôt dans la matinée. Les eaux du fleuve s'évaporent sous les premiers rayons du soleil, formant alors une très légère brume qui entoure d'un halo fantomatique les deux hommes qui traversent le jardin. Noor Mohamed porte un gilet en jean sur son *salwar-kameez* bleuté. Des boucles chaotiques dansent sur son front et soulignent son air endormi.

– Sa femme a dû réussir à le convaincre, déclare Abdul. Elle lui a sans doute dit que tu étais venu de très loin pour le voir, qu'il avait le devoir de discuter avec toi.

Noor Mohamed est manifestement mal à l'aise. Nous n'avons aucune langue en commun, la sienne est le quetta, je m'adresse donc à Abdul.

– Dis-lui que je le remercie d'être venu et...

Noor Mohamed me tire par le bras, me traîne dans le jardin et, à une distance imprudente, objecte :

– Pas Abdul. Pas Abdul. Pas Abdul.

Abdul ne nous suit pas. Il a dû entendre le musulman. Comment ça, pas Abdul ? Pourquoi ?

– Abdul, *muyirim*. Abdul, *muyirim*.

Nous allons jusqu'aux chaises en fer.

– Je ne te comprends pas. Que signifie *muyirim* ? Comment allons-nous faire pour nous comprendre sans Abdul ?

– Pas Abdul !

Il lance un regard furtif vers le porche de l'hôtel où Abdul s'est assis.

Je me fais la réflexion que Noor Mohamed ne devrait pas agir ainsi. Il ne devrait pas regarder Abdul en le nommant. *Merde*. Soudain la chaleur devient plus intense. La réalité qu'évoque Noor Mohamed est bien trop inquiétante. Je ne veux pas, je ne souhaite pas y croire.

– Shamsur, Khalil, Asif, Abdul, *muyirim*, répète-t-il. Shamsur, Khalil, Asif, Abdul, *muyirim*.

Cette même phrase encore et encore ; il alterne les énumérations et les

regards en coin en direction du porche. Son manque de discrétion me met hors de moi. Quand il comprend que nous ne pourrons aller plus loin dans la discussion, il envoie son ami chercher quelqu'un. Bientôt, un jeune homme rasé qui se présente comme membre du peuple kalash nous rejoint. Il fait office de traducteur.

– Que signifie *muyirim* ?

– Criminel.

Un frisson prévisible me parcourt le corps. Je parviens à éviter de regarder le porche.

– Dis-lui de répéter ce qu'il a dit jusque-là, s'il te plaît.

Noor Mohamed redonne sa liste de *muyirim*, mais je n'ai guère besoin de traduction pour observer que, cette fois, il n'a pas nommé Abdul. Lui rafraîchir la mémoire semble constituer une impardonnable imprudence. Notre interprète est kalash. Il a beau connaître mon confident, il est avant tout kalash, et chaque bribe de cette conversation arrivera probablement aux oreilles d'Abdul. Si Abdul est vraiment impliqué, l'inclure parmi les suspects risque de nous mettre tous les deux en danger.

– Asif, Shamsur et Khalil étaient toujours avec Jordi, déclare-t-il. Moi, je leur apportais du bois, je le posais dehors, mais ils ne m'ont jamais laissé entrer dans la maison.

L'interprète se met à trembler. Il fait plutôt froid, nous parlons tous les trois, recroquevillés dans les chaises glacées et humides, mais ses tremblements s'accroissent et atteignent très vite un rythme frénétique.

– Pardon, s'excuse-t-il. Il fait très froid.

Il serre les dents pour éviter qu'elles ne claquent.

– Qu'est-ce que tu as vu cette nuit-là ? dis-je en interrogeant Noor Mohamed.

– Vers deux heures du matin, je me suis levé pour aller uriner et j'ai vu Shamsur avec deux valises. En me voyant, il a essayé de se cacher, mais je lui ai demandé ce qu'il faisait, où il emportait tout ça. Il m'a dit qu'il apprenait l'anglais et qu'il prenait des livres pour étudier.

– L'anglais ou le français ?

– Je ne sais pas. C'était peut-être le français.

– Et ?

– Quand j'ai appris que Jordi s'était fait tuer et que la police a commencé à poser des questions, j'ai raconté cette histoire aux inspecteurs. Jordi était un bon voisin, il m'offrait toujours des cadeaux et parfois il me donnait de l'argent, quand les temps étaient difficiles.

– Qu'est-ce que tu as dit à la police ?

– Eh bien, ça, ce que j'ai vu. Ils ont pris beaucoup de notes dans des carnets, mais ils n'ont rien fait. Je leur ai répété plusieurs fois, mais rien. Alors, un jour, Shamsur et Khalil sont venus me voir pour me dire que si je ne me taisais pas, ils me tueraient.

Le traducteur tremble comme un possédé. Abdul discute sous le porche

avec Goul Nizar, la petite qui est née le jour de cette inoubliable matinée. Elle a sept ans et se prépare pour aller à l'école.

Peu de temps après son témoignage à la police, Noor Mohamed a été accusé de détention de drogue. Il a fait un séjour en prison avant d'émigrer un an au Nouristan.

– J'étais totalement effrayé, alors je suis parti. Là-bas, j'ai raconté cette histoire à une commandante américaine, mais elle non plus, elle n'a rien fait. Quand je suis rentré, Khalil est revenu me voir, il m'a dit qu'il avait payé la police très cher et qu'il valait mieux que je la ferme.

– Et aujourd'hui, tu as peur ?

Noor Mohamed ouvre ses grandes paupières tombantes en me fixant de ses yeux marron clair fatigués.

– J'ai très peur, surtout la nuit. Nous sommes une famille de six, je travaille dans les champs. Je ne pourrais rien faire.

– Pourquoi tu me racontes ça ?

J'ai failli ajouter : « Tu risques ta vie. »

– Parce que la justice est nécessaire.

Nous sommes probablement tous en train de regarder l'herbe, en tout cas moi je la regarde. Un silence s'installe. Je vois que le traducteur frissonne. Je ne cesse de penser à Abdul. Je désire tant prononcer son nom, demander à Noor Mohamed pourquoi il le considère comme un *muyirim*, pourquoi il tait son nom devant notre traducteur. À quel point le fait de prononcer ce nom me rapprocherait-il de la mort ?

– Qui d'autre est au courant de cette histoire à Chitral ? dis-je.

– Eh bien, la police. Athanasios Lerounis, le Grec. J'ai cru que lui, il pourrait me venir en aide, je ne sais pas qui d'autre pourrait m'aider ici. Je lui ai demandé de pourchasser le criminel. Il n'a rien fait non plus, mais il m'a donné de l'argent pour que je puisse me présenter au commissariat de Chitral, je devais pointer presque toutes les semaines et les voyages coûtent cher.

– Quelqu'un d'autre est au courant ?

– Personne.

– Donc, je résume : la police, Lerounis (je regarde le traducteur dans les yeux) et maintenant toi (le garçon acquiesce d'un rapide hochement de tête). Je te demande de ne parler à personne de ce que tu as entendu ici. D'accord ? À personne, s'il te plaît.

Maintenant que je suis revenu et que je suis vivant, je peux prendre du recul et sourire des mots que j'ai adressés à Abdul après avoir pris congé de mon informateur :

– Je ne sais pas pourquoi il n'a pas voulu que tu écoutes. Il ne m'a rien dit que tu ne saches déjà.

Abdul tenait son petit couteau, plié.

– Ça n'a pas d'importance, a-t-il répondu. Il a passé six mois en prison pour possession de hachisch, alors il se méfie de tout le monde. C'est normal.

LXV

Le dictionnaire définit comme « monstrueux » tout ce qui est « contre l'ordre de la nature », incluant ainsi « toute créature fantastique ou légendaire ». Au sommet du classement des monstres de la culture populaire se distinguent le monstre du loch Ness, le Minotaure, Méduse, le Chupacabras et le Yéti.

Le terme sert également à identifier les personnes qui réalisent des « actions monstrueuses de grande envergure ». Le poète tibétain Jetsun Milarepa pensait qu'en réalité c'était l'unique acception de ce mot, d'où le fait qu'il écrive :

« Ce qui semble monstrueux,
ce qu'ils qualifient tous de monstrueux,
ce qu'ils reconnaissent tous comme monstrueux,
vient de l'homme lui-même. »

LXVI

« On ne combat pas pour repartir couronné de fleurs, par un matin de soleil, au milieu des sourires des jeunes femmes. Il n'y a personne qui regarde, personne ne vous dira bravo. »

Dino Buzzati, *Le Désert des Tartares*.

« Si l'on analyse la gloire des hommes, on verra qu'elle consiste en neuf dixièmes de vent, peut-être en quatre-vingt-dix-neuf centièmes de vent. »

Charles Gordon, *Journal*.

Àngel, Esperanza et Andrés Magraner se rendirent à Chitral en mai 2004 pour la première fois depuis la mort de leur frère. Près de deux ans plus tard.

– Pourquoi avez-vous tardé autant ? leur demanda-t-on.

Quelques jours après leur atterrissage au Pakistan, une nouvelle bombe fit quatre-vingts morts dans une mosquée de Karachi.

« Hein ? Pourquoi avez-vous tardé autant ? » Les Magraner ne répondirent pas. « Par peur » était peut-être la réponse la plus sincère. Le fait est qu'ils étaient là-bas.

Ils partagèrent deux semaines de souvenirs et d'impuissance à aller de tribunaux pakistanais en tribunaux pakistanais, de bureaux d'ambassade en bureaux d'ambassade. La France se désintéressa de l'affaire. L'Espagne alléguait un manque d'infrastructures. Les Magraner gaspillèrent le plus clair de leur temps entre les couloirs et les salles d'attente. Ils purent tout de même rencontrer les parents de Wazir.

Chaque nuit s'achevait de la même façon : « On a refait le monde et on s'est couchés », écrivait Andrés dans son journal. Ils avaient souvent du mal à trouver le sommeil et, même dans ces moments-là, ils restaient sur leurs gardes. La prière du matin réveillait le benjamin des Magraner, qui se retournait dans son lit, la rage et la haine au cœur, tandis que la voix du muezzin retentissait la nuit comme une torture. « C'est une horreur ! » (Journal d'Andrés.)

Ils entendirent des théories hautes en couleur et parfois ignominieuses sur le mobile du crime. Shamsur leur assura que Mohamed Din lui avait écrit peu de temps avant sa mort une lettre dans laquelle il avouait sa culpabilité.

Lettre que personne n'a vue.

Shamsur a donné tant de versions à tant de personnes différentes,

quelquefois à la même personne, qu'il est légitime de s'interroger sur sa santé mentale. Ou sur son intelligence. Un jour, devant Andrés, il avait commencé à se frapper la tête en bredouillant : « Putain de musulmans, putain de musulmans. » *Qui croire ?* s'était demandé Andrés tandis que Shamsur se frappait la tête sous ses yeux. *Chacun accuse l'autre de mentir.*

En France, Andrés continua d'envoyer des requêtes pour que quelqu'un s'investisse dans l'enquête. Lorsqu'il écrivit au Tribunal international de la paix à La Haye, sans plus savoir quoi dire pour motiver ses interlocuteurs, il se laissa porter :

« Il était plus qu'un frère. Il était aussi mon professeur, il fut parfois comme mon père, disparu en 1975, alors que j'avais moins de douze ans. Je jouais tout le temps avec lui, avec nos jouets, quand nous étions enfants. »

En vain.

Il écrivit à l'Association française des victimes du terrorisme, où on lui répondit qu'il n'était pas clairement établi que Jordi ait été victime d'un acte terroriste et que seules les personnes de nationalité française avaient droit à une indemnisation ; il écrivit au ministère de la Justice français ; au ministre des Affaires étrangères, Dominique de Villepin, qui le renvoya vers les services consulaires pakistanais ; au siège d'Interpol à Lyon. Bien d'autres lettres furent rédigées, des lettres pendant trois ans, à attendre des nouvelles de trois avocats : Jacques Vergès leur recommanda de contacter un avocat espagnol ; Bertrand Madignier renonça après deux années infructueuses ; et Collard, le plus connu, ne leva même pas le petit doigt. Évidemment, comme il avait été bête de s'adresser à lui, comment cette affaire pouvait-elle l'intéresser, puisqu'en fin de compte Collard s'était fait connaître en défendant des Arabes.

Il décida que si quelqu'un pouvait, si quelqu'un devait intervenir en faveur de Jordi, c'était l'ambassade de son propre pays et, malgré son refus initial, Andrés réclama de nouveau l'aide de l'ambassadeur, Antonio Segura Moris, l'homme qui avait lui-même affirmé lors d'un cocktail qu'il s'agissait d'un crime passionnel, et que ses collègues de l'ambassade soutenaient dans la version « affaire de jalousie homosexuelle ».

Mais sur quoi se basait leur théorie du crime passionnel ? En 2010, Segura Moris travaillait comme consul d'Espagne à Shanghai. C'est à cette époque que j'envoyai un e-mail dans lequel je posai des questions concernant le meurtre de Jordi. L'ancien ambassadeur répondit bientôt :

« Le fait que j'aie eu connaissance de ce triste événement en ma qualité d'ambassadeur d'Espagne m'interdit, pour des raisons liées au secret professionnel, de commenter cette affaire, ce que vous comprendrez, j'espère. Jordi Magraner est né dans l'ancien protectorat espagnol du Maroc, où résidait sa famille, avec qui il déménagea ensuite en France – Valence. D'après ce que je sais, il ne s'agit pas d'un assassinat mais d'un homicide¹ – ce qui, comme vous le savez, n'est pas la même chose : certaines circonstances aggravantes sont nécessaires pour transformer l'homicide en assassinat –, et au moment de son décès, Jordi Magraner avait – je crois me souvenir – la nationalité française. »

Je lui écrivis de nouveau.

« Je vous remercie vivement de votre réponse. À ce propos, je tiens à vous informer qu'après l'enquête que j'ai menée au Pakistan, je ne partage pas la qualification d'« homicide » que vous donnez à la mort de Magraner. Tout indique qu'il s'agit d'un assassinat, commis en outre par plusieurs personnes l'ayant bien évidemment prémédité, ainsi votre version des faits m'intéresse-t-elle particulièrement. Je comprends qu'il soit difficile pour vous d'aborder certaines questions, mais je suppose qu'il ne sera pas délicat d'expliquer les étapes suivies par l'ambassade à compter du moment où elle a été informée de la mort de Magraner. Et, dans la mesure du possible, votre opinion à ce sujet. Je vous serais grandement reconnaissant de votre collaboration.

D'autre part, la famille Magraner assure que Jordi avait la nationalité espagnole. »

Je suppose que Segura Morís se sentit pris au piège. Cette fois, il mit plus de temps à me répondre. Quand il le fit, il ne décrivit pas les actions entreprises par l'ambassade après le crime et n'évoqua pas non plus la nationalité de Jordi, mais se focalisa seulement sur les aspects techniques de l'enquête pour conclure que :

« Dans un cas comme celui-ci – homicide ou assassinat –, il s'agit d'un assassinat uniquement si le juge le décide. Je regrette de ne pas pouvoir vous être d'une plus grande utilité et je profite de l'occasion pour vous transmettre mes sincères salutations. »

Comme avec Andrés, Segura Morís finissait sa lettre en m'orientant vers la justice pakistanaise, le chemin que tous ceux qui connaissent ce magma s'efforcent d'éviter en raison de ses carences et de sa corruption. Les Magraner avaient déjà échoué dans leur volonté d'en apprendre davantage auprès de la police et des juges. Ils n'avaient fait qu'accroître leur désespoir et leur colère en découvrant un élément parfaitement significatif : les corps de sécurité, les juges, les politiques et toutes les personnes en lien avec les sphères du pouvoir acceptaient l'hypothèse du crime passionnel, un de plus. Les habitants des vallées, caravaniers, bergers et membres d'ONG qui connaissaient Jordi et le contexte dans lequel il évoluait s'accordent en général sur la culpabilité des talibans, voire des services secrets, selon certains. Mais alors pourquoi soupçonnait-on Shamsur, Khalil et un réfugié afghan ? Des voisins pensent que les frères Rahman ont été utilisés. « Ils étaient affamés et, s'ils ne l'ont pas tué, c'est eux qui ont ouvert la porte au meurtrier. N'est-ce pas ça, tuer ? » Voilà ce que pensent les voisins.

Cette impossibilité d'obtenir réponses et aide après trois années d'efforts soutenus vint finalement à bout d'Andrés. Il était épuisé de remplir des formulaires, de passer des coups de téléphone, de se heurter à la bureaucratie infinie, exténué par la perte immense que représentait celle de Jordi. Il se sentait comme un récipient vide. Il ne se pensait plus capable de rien, il ne pouvait pas continuer à supporter ce poids.

Fin 2004, il renonça à réhabiliter la mémoire de son frère, tandis que sa mère, quant à elle, renaissait peu à peu. Après trois années sans presque dire un mot ni écouter de musique, affalée dans le canapé, sans verser de larmes, Dolores revint à elle. Le 11 avril 2006, le jour de ses quatre-vingts ans, une

*limousine** passa la chercher chez elle pour la conduire au restaurant où, sans qu'elle le sache, l'attendait toute sa famille... et quelqu'un d'autre.

– Bonjour, la salua Erik L'Homme. Je suis venu au nom de Jordi. Je veux que vous sentiez qu'il est ici lui aussi.

« Comme c'était émouvant. Ah ça oui, ça l'était. Vraiment », assure Dolores chaque fois qu'elle se remémore cette journée.

Au début de l'année 2008, Esperanza trouva le courage d'entrer dans l'ancienne chambre de Jordi à Valence, d'ouvrir les valises en fer et de commencer à classer ses notes et journaux. Elle tomba malade, mais en été elle se remit au travail. Elle tapissa la chambre, rangea les livres. Jusque-là, lorsqu'elle y entra, elle était paralysée par le chagrin, angoissée par l'impression de toucher aux biens de son frère sans y être autorisée.

L'énergie d'Esperanza parut redonner des forces à Andrés, et bien qu'il soit toujours convalescent, il a quelques projets :

« Je vais défendre la construction d'un musée ou de quelque chose en son souvenir. Oublier ses recherches, ce serait le tuer une seconde fois. »

Ses frères et sœurs sont parfaitement conscients qu'aucun passé n'est splendide. Restituer la mémoire de Jordi peut entraîner certaines révélations auxquelles ils pensent être préparés.

1- L'assassinat est un homicide volontaire avec préméditation. (NdÉ)

LXVII

Mes jours à Chitral passent à une vitesse incroyable au contact de tant de différences, de tant de nouveautés. Je pensais que le danger ralentirait le temps, mais c'est loin d'être le cas. Il ne fait qu'éterniser les nuits, qui, au lever du jour, semblent ne jamais avoir existé. Lumière et obscurité tracent une frontière nette entre les mondes de la peur et de la tranquillité. Le matin, les attentes de chaque journée m'obligent à me concentrer sur l'action suivante, qui à son tour requiert toute mon attention, sans accepter la fatigue ou la peur comme des excuses recevables, sans même que je les ressente, en réalité. Toute mon attention.

Abdul m'accompagne toujours, traduit en cas de besoin. Le fait que Noor Mohamed l'ait accusé de façon aussi péremptoire l'inclut dans la liste des suspects, mais devant son hospitalité, nos discussions et sa manière de s'exprimer et de boire, le visage tordu par la douleur, il m'est difficile d'accepter sa culpabilité.

Hormis les frères Shamsur et Khalil Rahman, seul Abdul fréquentait le bureau de Jordi, aussi me décidé-je à croire que Noor Mohamed l'a automatiquement associé au groupe de meurtriers, en exposant son intuition comme une vérité. Au Pakistan, je me suis, en d'autres occasions, retrouvé confronté à des affirmations catégoriques qui se sont finalement révélées fausses.

Abdul reste aussi serviable et aimable qu'à l'ordinaire, notre relation n'en a pas pâti. Nous rendons visite à des gens que Jordi a connus, nous voyons le lance-pierre qu'il avait offert au fils du prince Hilal et nous buvons le thé avec les parents de Wazir dans la vallée dévastée par le choléra. La veille, j'ai demandé à Shamsur ce qu'il ferait du coupable si on l'attrapait.

– Je lui trancherais la gorge, comme il l'a fait avec mon ami, répond-il.

Je réitère ma question à Samsam, le père de l'enfant mort.

– Je suppose qu'il devrait être puni selon la loi, me dit-il.

– Croyez-vous que son origine kalash lui ait porté préjudice ?

– Je ne crois pas qu'être kalash ait empiré quoi que ce soit.

Dans la Jeep qui nous ramène à Bumburet, Abdul déclare :

– Le fait est que Wazir était kalash. Le premier à vivre avec Jordi.

En grim pant le sentier de la vallée, nous nous arrêtons devant l'énorme musée consacré aux Kalashes, financé par le gouvernement grec et dirigé par

Athanasious Lerounis. Une somptueuse construction en pierre et en bois qui tranche fortement sur ce canyon austère et misérable. Lerounis ne peut nous recevoir, on nous annonce qu'il est en réunion. J'écris un mot dans lequel je lui fais part de mon désir de le rencontrer – nous pourrions nous retrouver l'après-midi même à l'hôtel d'Abdul. Malgré la taille de la vallée, on localise facilement les gens, il suffit de donner de la voix. Et puis du musée à l'hôtel, il n'y a que quinze petites minutes.

Dans le jardin de l'hôtel, Abdul ordonne à sa fille Asmat Goul de nous servir du thé. La jeune fille a les cheveux coiffés en nattes et un visage taché de suie qui contraste avec son sourire radieux. Elle apporte également trois livres, du lait de chèvre fraîchement traité dans une casserole et un pot de miel, bien que je sois le seul à le goûter. Abdul n'avale rien d'autre que du thé au cours de la journée, du moins devant moi. Il respecte presque le ramadan malgré ses croyances païennes.

– Regarde, ce sont les livres que je prête à mes hôtes, me dit Abdul.

Ce sont deux romans sentimentaux et un essai publié par *The New York Times* intitulé *The Politics of Rich and Poor*. Abdul s'efforce de faire comprendre aux autres le pourquoi de sa situation. Comment se débarrasse-t-on du sentiment de pauvreté quand on sait qu'on l'est et qu'on n'a aucune possibilité, aucune, de renverser cette situation ? Nous discutons de cela, de riches et de pauvres, de prisons qui portent un autre nom.

– En hiver, ici, on atteint moins vingt degrés, m'informe Abdul. Alors je m'en vais à Peshawar ou à Lahore pendant deux mois et je travaille comme responsable de nuit dans un hôtel ou, si je n'ai pas le choix, comme groom. Je présente les chambres. Et tu sais pourquoi je fais ça ? Pour ne pas mourir de chagrin dans la vallée.

Abdul s'emballe.

– Hormis les membres de leur religion, les musulmans traitent les autres comme des animaux, ils nous regardent comme si nous étions des sous-hommes. Nous ne sommes pas des esclaves, nous ne nettoyons pas leurs toilettes, nous avons même les nôtres. Mais nous ne sommes pas égaux pour autant. Je t'ai déjà dit que la seule chose que je conserve de Jordi, c'est la chaise sur laquelle il est mort. Il est mort chez moi, mais ils ont tout embarqué. Shamsur et Khalil ont embarqué tout ce que la police n'a pas gardé.

– Alors, la chaise est ici...

– Elle est dans la partie de derrière (il désigne l'annexe du bungalow dans laquelle j'ai dormi les premières nuits).

– Je peux la voir ?

Abdul ordonne à un autre de ses enfants de l'apporter.

– Pourquoi Shamsur aurait-il inventé le coup de la blessure à la tête ? demandé-je pendant ce temps-là.

Abdul hausse une épaule.

– Il y a des gens qui inventent des histoires et, à force de les répéter,

finissent par se convaincre de leur véracité. Ensuite, c'est toi qu'ils veulent embobiner, pour ne pas que tu leur dises qu'ils sont fous. Et certains réussissent. En réalité, il y en a de plus en plus qui y parviennent, répond-il.

Le garçon plante la chaise dans l'herbe. Elle projette une ombre allongée. C'est une pièce en bois artisanale. Les souris ont commencé à ronger les coins du siège tapissé de cuir de vache et il manque un des accoudoirs, le droit. Les tasseaux de ce côté-là sont clairement imprégnés de filets de sang séché qui obscurcissent davantage les pieds abîmés.

– Bonjour !

Shamsur nous salue depuis le fond du jardin, emmitouflé dans son châle. Le soleil a déjà décliné.

Presque à l'unisson, une Jeep se gare aux portes de l'hôtel.

– Malik Sha, annonce Abdul.

Son fils apparaît avec un autre homme. Ils transportent la pierre tombale.

À 17 h 56, le Grec Lerounis ne s'est toujours pas manifesté, aussi partons-nous en direction du cimetière. Pastiret, le Kalash qui porte la dalle sur son épaule, se souvient qu'il a passé seize jours à s'occuper des chevaux de Jordi. À côté de lui, Malik Sha pousse la brouette qui contient le sac de ciment. Shamsur marche à son rythme. Et là, comme un plan préalablement établi, les haut-parleurs de Bumburet émettent la voix du muezzin qui entame la prière – son chant envahit la vallée.

Sur le pont, un cortège de cinq enfants se joint au groupe et nous accompagne, tout en jouant, jusqu'à la tombe. Peu de temps après, Abdul arrive et envoie un gamin chercher de l'eau. Pastiret déblaie le rectangle de graviers et de feuilles tandis que Shamsur s'affaire à rendre le mélange plus dense. Quand le ciment est prêt, Pastiret l'étale sur la surface.

– Ne te bagarre pas, ordonne Shamsur à un enfant qui vient d'en frapper un autre.

Il faut ajouter un peu de mélange.

– C'est le frère de Jordi ? demande un des enfants en me montrant du doigt.

J'ai envie de pleurer.

Pour Esperanza.

Pour Andrés.

Pour Dolores.

Pour chacun des Magraner.

Pour tous ceux à qui le rêve ne suffit pas.

Nous étendons la pierre tombale sur le ciment et nous ornon le contour de pierres soigneusement choisies. Aucun discours n'est prononcé. Nous restons durant deux, peut-être trois secondes, silencieux face à la tombe. À 18 h 59, nous quittons la nécropole.

Les caractères de l'épithaphe scrutent aujourd'hui la montagne. Il n'y a d'autres lettres que celles-là dans la forêt où demeurent les ancêtres des Kalashs.

Jordi Federico Magraner.

Unique nom dans le cimetière anonyme.

Un nom.

Le privilège que l'Hindu Kuch n'accorde qu'aux plus importants, aux plus grands, à ceux qui s'élèvent légèrement au-dessus de ces hauteurs prodigieuses. Un nom. Ce couronnement réservé aux géants.

LXVIII

Reconnaissons la flamme du pouvoir ou de la gloire, et ce n'est qu'alors qu'une telle flamme surgira en nous-mêmes. Rendons hommage et fidélité à un héros, et ce n'est qu'alors que nous serons nous aussi héroïques.

D. H. Lawrence, *Apocalypse*.

Dans les belles histoires que nous nous racontons, nous ne sommes pas les crève-la-faim surexcités que vous voyez régulièrement sur votre écran de télévision mais des saints, des poètes et, oui, des rois conquérants.

Mohsin Hamid, *L'Intégriste malgré lui*.

Être poète ne consiste pas à écrire un poème, mais à trouver une nouvelle manière de vivre.

Paul Le Cour, « Poète ».

Épilogue

Une fois la pierre tombale posée, je dîne avec Abdul et Shamsur dans l'annexe du bungalow – un banquet à la hauteur de l'événement. Des gâteaux frits, de l'épaule d'agneau accompagnée de pommes de terre et de riz, de la salade de tomates et d'oignons, des pommes pour le dessert, en plus de l'indispensable liqueur d'abricot, qui se volatilise pendant que je fume avec un Shamsur souriant, drôle et capable de raconter des anecdotes venues d'un temps meilleur.

Nous jouissons du spectre de l'abondance pour que cette date ne s'imprime pas trop douloureusement dans nos mémoires.

À un moment, Abdul rit, il se rappelle combien de fois il a roulé, saoul, sur le sentier en rentrant de la *Sharakat House*. L'espace de quelques secondes, peut-être, il réussit à oublier.

En sortant du bungalow, tous les trois légèrement éméchés, Shamsur me demande :

– Noor Mohamed est venu te voir, n'est-ce pas ?

Je n'arrive pas à répondre. Une lanterne virevolte au pied de l'escalier qui conduit à ma chambre, je reconnais Khalil. Depuis combien de temps attend-il dehors ?

– Bonjour. Je viens juste te faire mes adieux. Je sais que tu voulais me revoir, mais je pars demain matin de bonne heure pour Chitral, on ne pourra plus discuter, je suis désolé.

Je ne sais pas ce que nous nous disons d'autre, l'angoisse me tenaille. Abdul écoute à côté de moi. Qui est qui ? Que sont-ils prêts à faire ? L'atmosphère s'est épaissie ces derniers jours, la sensation de danger grandit à chaque question que je pose ; en territoire étranger, il est difficile d'être conscient des limites que l'on franchit, des dagues qui nous menacent. Mais tout cela n'est peut-être que le fruit de mon imagination. À l'instar de Jordi qui a voulu se croire intouchable, je me perçois comme une victime potentielle, tout ce qui m'entoure semble m'épier. Mais non. Je ne dois pas céder à l'affolement, je dois rester calme. Rester calme. Sans compter que la menace est bien trop intangible, un panel d'histoires collectées que j'exagère, moi et ma tendance à la paranoïa... Mais alors, quelle est cette accablante oppression, cette asphyxie ? D'où vient-elle ?

Je monte dans ma chambre au bord de la panique. Comme elle abrite

trois lits, je place un matelas contre la porte en guise de contrefort et j'utilise l'autre pour bloquer une vitre cassée. J'essaie de dormir mon couteau à la main, sachant que si quelque chose vient à se produire, je n'aurai pas le choix. Je ne m'endors que deux heures, à l'aube.

Vers neuf heures du matin, je me rends au musée à la recherche du Grec Lerounis. Toujours introuvable. Alors que je m'apprête à quitter Bumburet, je croise Khalil sur le sentier. Pour une raison ou pour une autre, il ne s'est pas levé tôt. Il essaie de m'éviter et poursuit sa descente de la vallée. Au bout de quelques minutes, il revient sur ses pas. Plus aucun véhicule ne va à Chitral et il nous demande si on peut l'emmener.

Le hasard s'entête à semer sur ma route des situations purement invraisemblables.

Nous nous asseyons l'un à côté de l'autre sur la banquette arrière de la Jeep, épaule contre épaule. Lorsque la voiture démarre, je me lance dans un interrogatoire auquel je ne me serais pas risqué si je n'étais pas certain de ne pas passer la nuit à Bumburet. Je lui demande comment Jordi a été tué, et je le fais de la manière la plus agressive qui soit, prenant pour acquis que Khalil était présent lors de l'exécution. Je demande pourquoi Shamsur et lui ne l'ont pas protégé après en avoir fait la promesse. Pourquoi, à sa mort, lui et son frère ont pris la Jeep et bien plus encore de la *Sharakat House*.

– La Jeep ? s'enquiert-il. Elle ne valait pas grand-chose.

Nous descendons la route infâme et, pour la première fois, je n'ai pas peur de tomber dans le vide, je veux juste interroger, provoquer, me décharger. Je n'use pas des bons stratagèmes, ceux qui pourraient pousser Khalil à se trahir.

– A-t-on retrouvé la pierre avec laquelle il a été frappé ?

– On ne l'a pas tué avec une pierre, répond-il, c'est un objet plat qui lui a écrasé le crâne. Il s'est fait tuer par un professionnel, peut-être un commando. Le coup de couteau dans le cou était parfait, ce n'est pas un geste à la portée de tout le monde.

De nouveau, le coup sur la tête. Le crâne écrasé ? D'où lui et son frère tiennent-ils cette information ? L'ont-ils vu ? Le leur a-t-on raconté ? Se sont-ils fabriqué une histoire à laquelle, pour leur bien, ils n'ont d'autre choix que de croire ? Et si tel est le cas, qui protègent-ils ? Leur santé mentale ? Leur liberté ? Leurs vies ?

– Une chose est sûre, ceux qui l'ont tué voulaient vraiment le tuer, affirmé-je. Il allait partir en voyage le lendemain, mais ils ne voulaient pas le laisser s'en aller.

Khalil se tait. Il regarde les abîmes face à lui.

– Et ce qui m'échappe le plus, dis-je encore, c'est l'acharnement dont cet enfant a été victime. Ça, ce n'est pas l'œuvre d'un professionnel. Il y a autre chose là-dessous. C'était peut-être une sorte de vengeance.

Khalil offre son profil le plus impassible et le plus svelte.

– Qui pourrait vouloir se venger ? insisté-je. Pourquoi ?

– La clé, c'est Asif, répond-il. S'ils l'attrapent, chaque chose rentrera dans l'ordre. « Comme l'eau et le lait », dit le proverbe kalash.

– Pourquoi est-ce que tu n'appelles pas Ainullah ? Il est en Afghanistan, il a des contacts avec l'armée. Si, comme on le dit, Asif est militaire aujourd'hui, Ainullah pourrait t'aider à le trouver.

– Ça fait cinq ans que je n'ai pas de nouvelles d'Ainullah. Pourquoi est-ce que je l'appellerais aujourd'hui ?

– Avant, Ainullah n'était pas en mesure d'aider. Maintenant, si. En plus, si la police trouve Asif, elle vous fichera la paix, non ? Est-ce que ça ne vaut pas la peine d'essayer rien que pour ça ?

Malgré mon impertinence, Khalil n'esquisse pas de moue de contrariété, comme s'il assumait de devoir se défendre. Comme s'il tolérerait son rôle de suspect.

– L'affaire a été rouverte deux fois, réplique-t-il. Tu sais ce que la police m'a dit ? Que j'aie moi-même à Kaboul chercher Asif. Avec quel argent ? C'est à moi de l'arrêter peut-être ? Quelle aide m'offre-t-on pour ça ?

– À présent celle d'Ainullah.

– Je ne vais pas appeler Ainullah. Ni la famille de Jordi. Salue-les de ma part, dis-leur que je suis très triste, mais je ne vais pas les appeler. J'ai risqué ma vie en accompagnant Jordi à Jalalabad pour chercher le *barmanou*. Le *barmanou* ! Je l'ai fait par amitié. Et ensuite, la famille ne s'est même pas souciée de moi. Ça fait cinq ans que je n'ai pas de nouvelles d'eux. Je suis fatigué de toujours répéter la même chose depuis toutes ces années. Je veux oublier.

– Peut-être, mais la famille de Jordi, elle, ne veut pas. Ils ne pensent qu'à arrêter l'assassin et ils vont agir d'ici peu, mens-je. Jusqu'à maintenant, ils n'ont pas pu, ils étaient trop tristes, mais ils ont engagé des avocats, des conseillers juridiques. En plus, Erik L'Homme, tu te souviens, Erik L'Homme va publier un livre sur Chitral et le monde entier va s'intéresser à ce qui s'est passé ici. Bientôt des policiers étrangers vont venir enquêter, et ça ne s'arrêtera pas jusqu'à ce qu'ils découvrent les assassins.

Je ne sais pas quoi inventer, mais je souhaite qu'au cas où Khalil et Shamsur seraient réellement impliqués leur enfer ne s'achève jamais.

– Et les voisins ? ai-je l'idée de demander. Asif vivait à côté. Personne n'a rien vu ni entendu ?

– Que pouvaient-ils voir, les voisins ? Il faisait nuit, chacun était chez soi.

– Mais personne n'a rien vu ?

– Asif, Asif. Asif est la clé de tout.

L'imagination

Jusqu'où peut s'envoler l'imagination ?

À quel point peut-on avoir foi en elle ?

Combien de réalité recèlent nos intuitions ?

Le jour de mon arrivée à Barcelone, j'ai reçu un e-mail de l'hôtelier Siraj Ulmulk. L'objet disait : « Triste. »

« Cher Gabi,

Je suppose que vous serez déjà au courant du terrible enlèvement dont a été victime le Grec du musée de Bumburet et du meurtre de son gardien. C'est arrivé le jour où vous avez quitté Chitral.

Quelques heures plus tard, nous avons appris qu'un groupe de douze à vingt hommes avait emmené Lerounis à l'aube vers les montagnes d'Afghanistan. Ils réclamaient deux millions de dollars de rançon et la relâche de trois leaders talibans.

Les journées qui suivirent, des centaines de Kalashs sont descendus des montagnes pour manifester pour la première fois de leur histoire devant le siège du gouvernement à Chitral. Ils ont exigé la libération du Grec, leur dernière fenêtre sur l'extérieur. Sans lui, ils se sentaient menacés. Ils ont demandé au gouvernement d'envoyer l'armée dans les vallées. Que se passera-t-il si les sauvages les envahissent ? »

Peu de temps avant d'envoyer ce livre à l'imprimeur, Ainullah m'a écrit depuis Kaboul. Il vit dans la peur. Il y a quelques mois, il s'est présenté pour essayer de découvrir où se trouvait Asif en Afghanistan et il a découvert qu'à présent c'est Asif qui le cherche. Il craint pour sa vie. Il me demande si je peux faire quelque chose, il demande de l'aide. J'essaie de convaincre le ministère de la Défense espagnol d'intervenir, après tout Ainullah aspire à résoudre le meurtre d'un Espagnol pour lequel l'Espagne n'a rien fait. Le ministère a répondu qu'il en tenait compte. Ainullah m'a écrit : « S'il te plaît, reste en contact avec moi. Je suis en danger ; ils ne veulent pas que je t'aide ni que j'aide la famille de Jordi. S'il m'arrive quelque chose, c'est Asif, le coupable. »

« On naît homme, mais on devient humain. »
Proverbe kalash

Une nuance

Il existe une première version de ce livre dans laquelle tout ce qui est raconté s'est littéralement produit. Dans celle que vous venez de lire, j'ai préféré changer certains noms pour ne pas heurter les sensibilités et, dans la mesure du possible, protéger les personnes impliquées. À certaines occasions, j'ai également recréé des scènes que l'on avait seulement évoquées devant moi. J'y ai ajouté les détails, l'atmosphère, le suspense, les couleurs... sans toutefois jamais pervertir le sens ultime du message qui m'avait été transmis. Ces minimes retouches sont celles qui font de ce texte un roman de non-fiction.

J'ai consacré près de trois ans à une histoire pour laquelle, comme vous l'avez vu, j'ai risqué ma vie. Et je vous assure qu'aucune de mes « interventions » littéraires ne dénature la vérité ultime de tout ce qui est écrit ici. Je serais le dernier des imbéciles si je mettais en péril autant d'efforts, autant de réalité.

Remerciements

En plus de toutes les personnes qui apparaissent sous leur vrai nom ou sous leur nom de fiction, ce livre doit sa chaleur, sa force et son énergie à Raquel Abad, Uzma Aslam Khan, Mabel Beltrán, Sandra Bruna, Pilar Caballero, Manuel Calderón, Robert-Joan Cantavella, Carlos Cazalis, Daniel Centeno, Anne Dambricourt-Malassé, Gérard Dupon, Amaya Elezcano, Mathias Énard, Jordi Esteva, Gulhamad Farouki, Jean-Michel Faton, Jean-Pierre Frachon, Josep Garcia, Sikandar Gulam Khan, Bernardo Gutiérrez, Wolfgang Herbinger, Daniel Hernández, Javed Ilyas, Tahira Javed, Junaid Khan, Erik L'Homme, Joan Marcet, Cristina Martínez, Mariana Montoya, Marie Morvan, Mohammad Mustafa Mastoor, Nabaig, Kayhan Natiq, Iván Niño, Marina Penalva, Ahmed Rashid, Pilar Reyes, Jean Rivollier, Ana Gabriela Rojas, Jordi Rourera, Thomas Schaef, Mario Torrecillas, Clara Usón, Agustín Villaronga.

À Ella Sher, l'amie qui en entendant « montagnes du Pakistan », « yéti » et « *Into the Wild* » a pensé à moi.

À Ilse Font, qui offre des livres inspirant de nouvelles histoires.

Et, bien sûr, même si tu apparais déjà un bref instant dans ces pages, merci beaucoup, Gerardo, pour ton soutien constant, pour ton optimisme.

Elsa est bien plus qu'une géante.

Sans Esperanza et Dolores, ce livre n'existerait pas aujourd'hui.

Sans ma famille, rien n'aurait vu le jour.